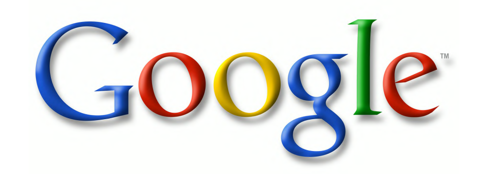
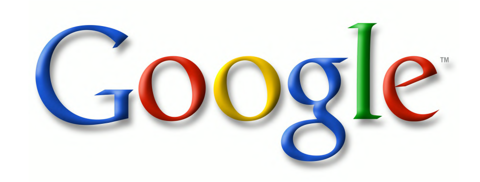
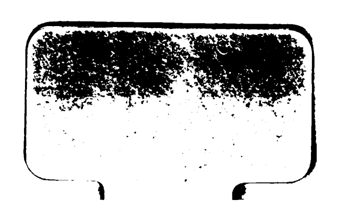


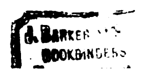





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.






BARKER
BOOKBINDERS

# ŒUVRES

# DE DUCLOS

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

# ŒUVRES

DE

# DUCLOS

PRÉCÉDÉES

D'UNE ÉTUDE SUR SA VIE ET SES ŒUVRES

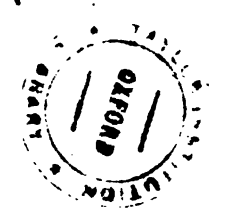
PAR

LE COMTE L. CLÉMENT DE RIS

---

PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR
25 — RUE GUÉNÉGAUD — 25

MDCCCLV


OXFORD

# CHARLES DUCLOS

On a souvent placé Duclos au second rang parmi les écrivains du XVIII^e siècle, à côté de Diderot, d'Alembert et Marmontel. Cette classification est plus ingénieuse que réelle. Je n'ai pas à rechercher ici si avec des aptitudes diverses ces quatre noms offrent un égal mérite, mais l'on s'est trompé, il me semble, sur la qualification à donner à Duclos. Ce n'était pas un écrivain, c'était un homme de lettres. La différence existe et l'étude de sa vie et de ses écrits la fait toucher du doigt. Duclos ne se jugeait pas autre chose tout en ayant le juste orgueil de son état. Vue à distance et en masse, il est peu de vies qui honorent autant la classe à laquelle appartient l'auteur des *Considérations sur les mœurs,* et la justice la plus sévère de la postérité doit confirmer ce qu'il disait de lui-même : *Je laisse une mémoire chère aux gens de lettres.* Personne en effet n'a porté ce titre honorable avec plus de dignité et n'a mieux su le faire respecter.

Les écrivains sont ceux qui fixent une langue. Ils possèdent une originalité qui les distingue à première vue et force l'attention. La correction de leur style est quelquefois chose douteuse ; mais ce qui ne l'est pas, c'est la grandeur des idées qu'ils expriment ou remuent. Ils prennent la plume par hasard et du premier coup élèvent un monument impérissable. La science des mots, ils l'ignorent ; mais ce qu'ils possèdent avant tout, c'est une grande intelligence et un grand cœur empreints dans leurs œuvres. La hauteur de vues, la sûreté de jugement, l'énergie de conviction frappent et saisissent sans que l'on puisse s'en rendre compte ou se soustraire à cette influence. On découvrira des solécismes dans une phrase de Saint-Simon, un rétheur trouvera chez Bossuet des périodes maladroitement attachées les unes aux autres ; et pourtant Bossuet et Saint-Simon restent d'inimitables modèles. La correction chez eux n'est pas dans la phrase, elle est dans la pensée. Ils peuvent aborder des sujets différents, opposés, on retrouvera toujours dans l'ensemble de leurs œuvres une unité dont rien n'a pu les faire dévier. Ils se trompent quelquefois, mais leurs erreurs seront de bonne foi, elles deviendront fécondes, la postérité les discutera en les respectant, elles seront aussi utiles que des vérités. En un mot ce qui fait les écrivains, c'est l'intelligence.

L'homme de lettres, au contraire, exerce une profession. Le style chez lui, la science des mots, n'est pas

un moyen, mais un but. Il le travaille avec soin et recherche et sait d'autant mieux l'assouplir qu'il lui fait exprimer des idées plus légères que profondes, des pensées plus ingénieuses qu'étendues, des impressions plus personnelles que générales. Il étudie la langue par métier. Elle devient entre ses mains ductile ou rebelle suivant sa persévérance ou sa vocation. Son œuvre est rarement une. Doué d'une intelligence prompte, en abordant des sujets divers il les traitera d'une façon différente, et, ce qu'au premier abord on aura pris pour de la fécondité, ne sera réellement que de la banalité. Privé de la puissante conviction des grands écrivains, sa vive imagination lui fera saisir le côté brillant des choses et défendre parfois la veille une thèse qu'il attaquera le lendemain. Dans ce perpétuel mouvement qui touche à tout et ne s'arrête à rien, il acquiert, au détriment des hautes facultés intellectuelles, une promptitude d'appréciation, une abondance d'élocution, une souplesse de pensée qui le rend éminemment propre à vulgariser les choses ou les faits marqués au coin de l'esprit. L'homme de lettres frappe la monnaie courante de l'esprit public, l'écrivain le guide ou le résume; ce qui caractérise le premier : c'est le style.

L'écueil de l'homme de lettres est facile à saisir. L'esprit s'habitue promptement à jouer avec le côté sérieux des choses, le paradoxe lui plaît, la défense ingénieuse du faux et du vrai l'amuse, et ce qui amuse

entraîne. Là est l'écueil. La vue morale se trouble, le discernement s'use, le caractère disparaît. Le cerveau devient une espèce de conduit où passent toutes les idées bonnes ou mauvaises sans y déposer de semence.

Duclos a eu ce mérite rare au milieu des hommes de lettres du XVIIIe siècle, qui ne brillaient pas toujours par la dignité, d'avoir respecté et fait respecter partout sa profession. Il châtia les dédains de certains grands seigneurs pour les hommes de lettres par ce mot vengeur : *Ils nous craignent comme les voleurs craignent les lanternes*. Au milieu de la société élégante et corrompue où il vivait, il garda toujours intact le sentiment de l'honneur et de sa dignité personnelle. Louis XV, un des hommes les plus spirituels et les plus clairvoyants de son royaume, disait de lui : *Quant à Duclos il a son franc parler*. Un pareil mot dans la bouche du roi est un précieux aveu ; car comme roi, Louis XV ne pouvait aimer les philosophes dont faisait partie Duclos, et sentait bien où ils conduisaient sa royauté; et comme gentilhomme il devait avoir une mince estime pour un auteur. Avec une franchise qu'il poussa trop souvent jusqu'à la grossièreté, et peut-être précisément à cause de ce disparate, il sut se faire bien venir et même craindre par cette société. On croit voir un peu de cette crainte chez Voltaire. Le fin renard redoutait les rudes coups de boutoir du sanglier breton, et tournait avec respect autour de sa bauge. Cette rudesse jointe au profond sentiment de

respect de lui-même a fourni à Duclos un magnifique trait d'éloquence. C'était en 1749. Le maréchal de Belle-Isle, fils de Fouquet, se présentait à l'Académie et refusait de faire les visites d'usage, regardant cette politesse comme au-dessous de lui. La haute position du maréchal éblouissait quelques académiciens qui se montraient assez disposés à faire un compromis entre l'usage établi et la vanité du postulant. Duclos irrité de cette faiblesse s'écria en pleine séance : *Ce ne sont pas les tyrans qui font les esclaves, ce sont les esclaves qui font les tyrans.* De pareils traits font mieux connaître un personnage que toute une biographie.

Charles Pinot Duclos naquit à Dinan le 12 février 1704. Cette origine bretonne se fait sentir dans toute sa vie. Il perdit son père de bonne heure et resta avec sa mère qui paraît avoir été une femme de beaucoup de bon sens et d'une remarquable fermeté de jugement. En 1713, il fut envoyé à Paris et confié à la garde du cocher, dit-il dans ses Mémoires, *comme un paquet à remettre à son adresse.* Mais comme on avait oublié de lui mettre au dos l'étiquette indiquant sa destination, la personne à laquelle il était adressé ne se trouva pas à l'arrivée du coche. Il fut donc recueilli par de braves gens du voisinage chez lesquels il passa cette première nuit et ne fut réclamé que le lendemain.

Il entra de suite à l'Académie du marquis de Dangeau rue de Charonne, où il passa cinq ans, de 1713 à 1718. Cette institution fondée pour vingt gentils-

hommes chevaliers de l'ordre de Saint-Lazare dont le marquis était grand maître, recevait en outre des pensionnaires, et c'est à ce titre que Duclos y fut admis. Le principal enseignement portait sur le blason et la grammaire; l'abbé de Dangeau, frère du marquis, étant un très-fort grammairien. Cette première étude déposa chez Duclos des semences qui fructifièrent plus tard dans les *Remarques sur la grammaire générale de Port-Royal*, où il exposa un nouveau système orthographique dans lequel l'étymologie et le caractère propre au génie de la langue étaient fort légèrement traités. Quant au blason, l'étude de cette science ne paraîtra pas singulière dans un établissement fondé par le marquis de Dangeau dont les prétentions nobiliaires sont connues. Mais elle devait choquer le bon sens, l'esprit, et sans doute les tendances bourgeoises de Duclos. Il ne ménagea pas les épigrammes aux jeunes nobles qui s'y livraient avec une ardeur exagérée et *qui l'eussent inventée si elle de l'eût pas été déjà*, dit-il dans les Mémoires de sa vie.

Après quelques mois passés au collége d'Harcourt et un voyage en Bretagne, Duclos, sous le prétexte de faire son droit, revint à Paris où commença pour lui une vie assez désordonnée, « *et où il appliqua au maître d'armes ce qui, sur sa pension, était destiné à l'agrégé.* » C'est encore ce qui se pratique de nos jours, seulement le café et les bals publics ont remplacé le maître d'armes. Son temps passé à l'Académie ne fut

du moins pas entièrement perdu, et bien lui en prit de savoir jouer de l'épée un jour que la tête échauffée par le vin il attaqua des archers qui conduisaient en prison un homme arrêté pour dettes. La bonne contenance de Duclos, et sa science à l'escrime le sauvèrent de ce mauvais pas.

De cette époque datent ses premières relations littéraires. Il rencontra Piron et Crébillon le père chez un certain Saint-Maurice, thaumaturge escroc qui menait une joyeuse vie aux dépens de ses dupes. C'était un prédécesseur du comte de Saint-Germain et de Cagliostro; mettant comme eux en coupe réglée la tendance des esprits faibles vers le merveilleux. Il faisait voir le génie *Alaël* pour beaucoup d'argent qu'il dépensait ensuite d'une façon fort gaie avec ses amis et ses maîtresses. Tous les temps ont eu leurs tables tournantes et la folie humaine se renouvelle incessamment. Duclos était jeune alors (1725), il avait vingt et un ans et s'intéressait plus volontiers aux femmes que recevait Saint-Maurice qu'aux hommes. «*Je les aimais toutes, dit-il, et je n'en méprisais aucune.*» Madame de Rochefort caractérisait plus justement cette inélégante ardeur en lui disant : « *Pour vous Duclos, ce qu'il vous faut, c'est du pain, du fromage et la première venue.* » La brutale rédaction de la comtesse de Rochefort donne le juste point de vue atténué par Duclos.

Aux connaissances des soupers Saint-Maurice se joignit bientôt le personnel des cafés Procope et Gradot,

c'est-à-dire La Motte, Desfontaines, Saurin, Fréret, Maupertuis, gens d'esprit, gens de science, gens de paradoxe, rédacteurs anonymes d'un journal satirique de paroles dont on retrouve les numéros épars dans les chroniques du temps. Les *Mémoires de Duclos* s'arrêtent à cette phase de sa vie en donnant des détails intéressants sur ces réunions, sur leurs principaux acteurs, sur l'esprit qui y circulait, les théories qui s'y débattaient, l'audace qui y régnait et dont il est bien difficile de se faire une idée de nos jours où toute cette séve, où tout ce virus a trouvé un dégagement régulier dans la presse quotidienne.

« Il y avait alors deux cafés où se rassemblaient les » gens de lettres : celui de Procope, en face la Comédie, » et celui de Gradot, sur le quai de l'École. La Motte, » Saurin, Maupertuis, étaient les plus distingués de » chez Gradot. Boindin, l'abbé Terrasson, Fréret, et » quelques artistes, s'étaient adonnés au café Procope, » et s'y rendaient assidûment, indépendamment de » ceux qui y venaient de temps en temps, tels que » Piron, l'abbé Desfontaines, La Faye et les autres. »

« J'étais donc arrivé au café au plus fort de la dis» cussion méthaphysique. Après avoir entendu quel» que temps les deux acteurs, je hasardai, sur la ques» tion, quelques mots qui attirèrent leur attention. » L'auditoire parut surpris qu'un jeune homme osât » se mesurer avec de tels athlètes. Cependant ils me » firent accueil l'un et l'autre, et m'engagèrent à re-

» venir. Je n'y manquai pas, et comme j'y trouvais
» toujours Boindin, je devins bientôt son antagoniste,
» et partageais avec lui l'attention de l'auditoire, qui
» m'affectionnait de préférence, parce que Boindin
» avait la contradiction dure et que je l'avais gaie. Il
» s'agissait un jour, entre lui et moi, de savoir si
» l'ordre de l'univers pouvait s'accorder aussi bien
» avec le polythéisme qu'avec un seul Être suprême.
» Je soutenais l'unité de l'Être suprême, et Boindin
» prétendait pouvoir concilier tout avec la pluralité des
» dieux. Il n'y avait pas de raisonnement qu'il n'em-
» ployât pour étayer son système. L'assemblée était
» nombreuse et attentive. Boindin, pour en capter les
» suffrages, se livrait au feu de son éloquence, lorsque
» j'éclatai de rire. Il en fut choqué et me dit brusque-
» ment que rire n'était pas répondre. Je l'avoue, lui
» dis-je; mais je n'ai pu m'en empêcher, en vous
» voyant soutenir la pluralité des dieux. Cela prouve
» le proverbe : Il n'est chère que de vilain. Comme il
» passait pour n'en admettre aucun, chacun rit de
» l'application du proverbe; il le prit lui-même de
» bonne grâce, et la dispute finit. »

La réputation d'homme d'esprit que Duclos avait su se faire, commençait à sortir du cercle des cafés, et à pénétrer dans la *bonne compagnie*. Il s'était réuni à la société composée du comte de Caylus, de Crébillon fils, de l'abbé de Voisenon, de Paradis de Moncrif, qui étudiait avec trop d'intérêt les mœurs des forts de la

halle, de Cadet Batteux, des écaillères et des habitués de Ramponneau et des Porcherons. La trace de cette singulière préoccupation se trouve dans ces publications moitié facétieuses, moitié graveleuses, mais rarement amusantes, intitulées : ***Les Fêtes roulantes, Recueil de ces Messieurs, les Écosseuses, les OEufs de Pâques,*** et auxquelles l'abbé de Voisenon, Favart, et surtout le comte de Caylus eurent le plus de part.

En 1739, la notoriété de Duclos était assez établie pour que, sans aucun bagage littéraire ou savant, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'accueillît au nombre de ses membres. Des nominations ainsi faites, sans œuvres pour les justifier, étaient habituellement réservées pour les grands seigneurs, dont le nom ou le crédit pouvait être glorieux ou utile pour l'Académie. Cette exception en faveur d'un particulier prouve que si la naissance avait refusé le premier à Duclos, son mérite, du moins, lui avait donné le second.

En 1740, commence pour lui une vie nouvelle et plus en rapport avec ses facultés. Il songe dès lors à poursuivre un but, à moins répandre son esprit et à plus le concentrer, à donner un courant plus sérieux à d'heureuses dispositions de sa nature et à les résumer, à profiter enfin de l'avis du vieux Fontenelle, qui l'engageait un jour, après une longue conversation avec lui, *à composer un ouvrage sur ce qu'il venait de dire*. En 1741, parut son premier ouvrage, *l'Histoire de la baronne de Luz,* roman dont les digressions mo-

rales et verbeuses sauvent bien difficilement l'inconvenance du fond, et dont la donnée invraisemblable a eu le malheur de fournir cinquante ans plus tard à un fou le sujet d'un livre dont le nom seul est une honte; puis successivement en 1742, *les Confessions du comte de ****, en 1743, *les Caractères de la Folie,* triste ballet composé pour avoir ses entrées à l'Opéra, et que ni la musique de Bury, ni la voix de Jelyotte, ni la grâce de la Camargo, ne purent faire accepter du public; en 1744, le joli conte d'*Acajou et de Zirphile;* en 1745, l'*Histoire de Louis XI*. En cinq ans, on le voit, Duclos avait réparé le temps perdu, et s'était fait une place honorable dans les lettres. L'*Histoire de Louis XI* eut l'honneur d'être supprimée par arrêt du conseil du 22 mars 1745, ce qui n'empêcha pas une seconde édition de paraître en 1750 à Paris, sous la fausse indication de La Haye.

Par une singulière contradiction, Duclos était nommé cette année historiographe de France, en remplacement de Voltaire qui se retira à Berlin, tout en conservant les émoluments de sa place.

Enfin l'Académie française consacra cette réputation. Après un premier échec, où un abbé de La Ville l'emporta sur Duclos, il fut reçu le 26 janvier 1746, en 1745 remplacement de l'abbé de Montgault, moins d'un an après l'arrêt du conseil relatif à son *Histoire de Louis XI*. De semblables contradictions sont trop fréquentes au XVIIIe siècle, et prouvent malheureusement tout ce que la machine contenait d'éléments hétéro-

gènes et opposés. D'une part, un système usé, vieilli, des rouages qui fonctionnent par habitude et d'eux-mêmes ; de l'autre, un esprit public qui se fait jour, qui marche en sens contraire des vieilles prérogatives de la royauté, et auquel ne peut se soustraire le chef même de cette royauté. On sait que ce fut chez M. de Malesherbes, alors directeur de la librairie et sur sa propre invitation, que Diderot cacha les exemplaires proscrits de l'*Encyclopédie*. Quand d'aussi hauts personnages donnent de pareils démentis au principe qu'ils représentent, et le renient avec une pareille légèreté, le principe lui-même est bien près de périr.

Les correspondances et les chroniques de l'époque nous ont conservé les traces de deux liaisons de Duclos. Elles occupèrent une place assez importante dans sa vie, et peuvent aider à le faire connaître comme homme privé, par la différence des jugements portés sur lui par les deux personnages qui en furent l'objet. Nous voulons parler de madame d'Épinay et de Jean-Jacques Rousseau.

Mademoiselle Quinault-Dufresne, alors retirée du théâtre, tenait un de ces bureaux d'esprit comme il y en eut tant au XVIII[e] siècle. Elle ne donnait pas une culotte aux gens de lettres, comme madame de Tencin, mais un dîner que l'on appelait le *dîner du bout du banc*, et qui avait lieu alternativement deux fois par semaine, chez elle et chez le comte de Caylus. Les convives, gens aimables et spirituels, étaient au nombre de

douze; et Duclos, sous le nom du *tendre Arbassan*, sans doute par antiphrase, était l'introducteur des nouveaux venus dans cette société. C'est là qu'il rencontra pour la première fois madame d'Épinay vers 1752. Mademoiselle Quinault, suivant madame d'Épinay, voyait la meilleure compagnie. « Elle avait établi chez elle » un ton de liberté, et n'était vraiment recommanda- » ble que par l'originalité de son esprit. Elle a infini- » ment d'esprit, cependant, je ne sais si tous ceux qui » vont chez elle ne se croient pas trop obligés d'en » avoir. Son âge ne rend plus aujourd'hui ses mœurs » équivoques; elles n'ont pas toujours été bonnes, » dit-on; et, au milieu d'un certain apprêté et pédant, » il lui échappe des plaisanteries quelquefois un peu » fortes. Il faut bien que les qualités de son cœur » soient supérieures à celles de son esprit, pour avoir » fait oublier généralement son premier état. Fran- » ceuil ne l'appelle que la Ninon du siècle. J'ai trouvé » chez elle M. Duclos, qui m'a demandé la permission » de venir me voir : cette demande d'un homme d'un » aussi grand mérite, que l'auteur des *Confessions du* » *comte de* ***, tout en flattant mon amour-propre, m'a » embarrassée, car je crains sa franchise qui dégénère, » dit-on, quelquefois en brusquerie : d'ailleurs, je ne » voudrais pas que mes parents sussent que je vois » mademoiselle Quinault; ma mère, qui est dévote, » m'en ferait un crime; et M. Duclos ne connaît pas » les mystères. » A en juger par le premier souper au-

quel assista madame d'Épinay, et dont elle nous a laissé un compte rendu fort détaillé, ce n'est ni par le fond ni par la forme que se distinguait mademoiselle Quinault, qui à plusieurs reprises provoque ces messieurs à boire; et il fallait que madame d'Épinay fût plus qu'indulgente pour être satisfaite d'une semblable conversation.

La connaissance fut bientôt faite, et l'intimité ne fut pas longue à s'établir. Les prétentions littéraires sont faciles à saisir chez madame d'Épinay, et l'on comprend qu'elle fut flattée de recevoir un homme aussi répandu que Duclos. On sent dès le commencement que la brusquerie de l'académicien la surprend et la tient sous une espèce d'empire nouveau pour elle, et dont elle ne cherche pas à se dégager. Ce qui ressort principalement du témoignage de madame d'Épinay, c'est le bon sens et la clairvoyance de Duclos, ce sont les bons conseils qu'il lui donne et qui, mieux suivis, eussent sans doute donné une tournure moins évaporée à cette singulière existence. Avec son âme honnête, Duclos reconnaît de suite le caractère faux, insinuant de mademoiselle d'Ette, fille galante, alors maîtresse du chevalier de Valory. Elle ne lui pardonna pas de l'avoir devinée après s'être efforcée de le gagner comme auxiliaire. Sa perspicacité au début de la passion de madame d'Épinay pour Grimm, lui fait entrevoir de suite le cœur sec, l'esprit étroit et dominateur de ce nouvel amant. Par malheur, si le fond méritait qu'on

y prît garde, la forme était des plus répréhensibles, et la tenue de Duclos outrepassait trop souvent ces bornes de convenances que le premier venu ne doit jamais franchir auprès d'une femme. Ce n'était pas de la brusquerie, c'était de la grossièreté la moins excusable qu'affectait Duclos avec madame d'Épinay. Il finit par combler la mesure et par se faire littéralement mettre à la porte de la Chevrette.

Les chercheurs de scandales ont voulu voir autre chose que de simples relations d'amitié entre Duclos et madame d'Épinay. Si l'on se fonde pour soutenir cette opinion sur la déclaration dont celle-ci rend compte dans ses Mémoires, on conviendra que ce n'est pas une preuve bien convaincante. Si Duclos est amoureux, il ne l'est qu'un instant, et ne semble pas se prendre lui-même au sérieux. Toute la scène est rendue plutôt dans un sentiment de tendresse filiale; et je croirais assez qu'après avoir vu une première tentative repoussée, Duclos, dont la tendresse ne fut jamais tournée du côté de l'amour, se soit rejeté sur un sentiment moins vif et plus durable. C'est dans ce sens que la prend madame d'Épinay qui revient, à plusieurs reprises, sur l'*air franc et bon, sur l'air franc et honnête, quoique passablement ridicule,* de ce soupirant. Quant à la scène assez bizarre et passablement embrouillée de l'annonce de la mort du comte de Frièse (1), on ne possède pour démêler la vérité sur ce

(1) *Voyez* p. 231, édition E. Didier, 1855.

point, que les lettres mêmes de madame d'Épinay, et ce n'est point suffisant. Nous y renvoyons toutefois les amateurs de chroniques scandaleuses du XVIII[e] siècle, pour s'y éclairer sur une question peut-être trop profondément traitée en l'indiquant.



La connaissance de Jean-Jacques Rousseau se fit à la Chevrette, vers 1750. « Une autre connaissance, qui » devint amitié sitôt que j'eus un titre pour y pré- » tendre, fut celle de M. Duclos. Il y avait plusieurs » années que je l'avais vu pour la première fois à la » Chevrette, chez madame d'Épinay, avec laquelle il » était très-bien. Nous ne fîmes que dîner ensemble ; » il repartit le même jour ; mais nous causâmes quel- » ques moments après le dîner. Madame d'Épinay lui » avait parlé de moi et de mon opéra des *Muses galan-* » *tes.* » Ce n'est pas un mince éloge à faire de la délicatesse morale de Duclos, de dire que ces relations durèrent pendant près de vingt ans. Avec la susceptibilité ombrageuse que Rousseau, dans les dernières années de sa vie poussa jusqu'à la folie, il fallut certainement à Duclos une extrême habileté pour ménager son hypocondrie et ne pas blesser son ami. Cette longue fidélité pour un homme dont l'insatiable vanité avait écarté tous les amis, était si exceptionnelle qu'elle fut remarquée du vivant même de Duclos, et traitée de manœuvre adroite de sa part. « Les soupçons de ma- » nége redoublèrent, lorsqu'on vit M. Duclos se char- » ger du rôle délicat d'annoncer dans le monde un

» homme qui semblait ne pouvoir être annoncé plus
» avantageusement que par lui-même. On crut voir de
» l'orgueil dans les bons offices que Duclos s'empres-
» sait de rendre à M. Rousseau de Genève, surtout
» quand ils furent payés par la dédicace du *Devin du*
» *Village*, et par des éloges dans lesquels le philosophe
» reconnaissant associait le nom de son ami à celui de
» Montesquieu. » (*Nécrologie des Hommes célèbres*, Paris, 1773, tome VIII.) Nous n'avons pas à relever la légèreté de pareilles raisons; mais le point important est que cette intimité eût été remarquée. C'est là précisément où se trouve le mérite de Duclos. Cependant elle devait se terminer comme les autres, et à la fin de sa vie, Rousseau ne vit plus dans son ami de vingt ans que l'ennemi que son idée fixe lui montrait chez tous ses bienfaiteurs. Voici ce qu'il dit à la suite des trois dialogues de *Rousseau juge de Jean-Jacques*. On sait que sa folie date de cette époque (1776), et que ces dialogues étaient destinés à être déposés sur le maître autel de Notre-Dame : « Frappé surtout de l'insigne
» duplicité de Duclos, que j'avais estimé au point de
» lui confier mes *Confessions*, et qui, du plus sacré
» dépôt de l'amitié, n'avait fait qu'un instrument d'im-
» posture et de trahison...... » Il est inutile d'ajouter que rien, ni dans la vie de Rousseau, ni dans celle de son ami, ne vient donner de vraisemblance à cette étrange accusation de duplicité. Elle est d'autant plus inexplicable que dans une lettre adressée cinq ans avant à

Thérèse Levasseur, 18 août 1769, Rousseau lui disait : « C'est à titre d'honnête homme que vous pouvez *don-* » *ner votre confiance* au seul homme de lettres que » vous savez que je tiens pour tel. Ce n'est pas un ami » chaud, mais c'est un homme droit qui ne vous trom- » pera pas, et qui n'insultera pas à ma mémoire, parce » qu'il m'a bien connu et qu'il est juste; mais il ne se » compromettra pas, et je ne désire pas qu'il se com- » promette. » Il ne s'était rien passé entre ces deux lettres si contradictoires; rien, sinon que Rousseau était devenu fou.

L'amitié de Rousseau et de Duclos ne paraît pas avoir été brisée par un éclat, mais s'être éteinte peu à peu; et il semble que l'auteur des *Confessions* ait attendu la mort de Duclos pour lui jeter ces singulières accusations. Il est mort en 1772, et en 1771 Dussaulx pouvait encore se présenter chez Rousseau avec une lettre d'introduction de Duclos et y être bien reçu. Toujours est-il que tant que Jean-Jacques eut sa tête à lui il regarda Duclos comme un de ses plus solides amis. Plusieurs passages de ses œuvres et de sa correspondance en font foi et principalement sa dédicace du *Devin du Village* que nous reproduisons.

**Jeudi, 1er mars 1753.**

A M. DUCLOS,

***Historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie française et de celle des belles-lettres.***

Souffrez, monsieur, que votre nom soit à la tête de cet ou-

vrage, qui sans vous n'eût point vu le jour. Ce sera ma première et unique dédicace. Puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi.

Je suis de tout cœur, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. J. ROUSSEAU.

Dans une lettre écrite le 2 décembre 1764, il lui dit en terminant : « Comment faites-vous pour penser, pour être honnête homme et ne pas vous faire pendre ? » Toutes ces contradictions, si elles donnent une idée déplorable du cerveau de Rousseau, font du moins grand honneur au caractère de notre auteur.

On retrouve enfin, quoique moins indiquée, la trace de son passage dans le petit cénacle composé de Quesnay, de Bernis, de Marmontel, de d'Alembert, de Turgot, qui se réunissait chez Quesnay dans l'appartement que la marquise de Pompadour avait donné à son docteur au-dessus du sien, et où la prétentieuse maîtresse venait souvent les voir à table et discuter avec eux.

A partir de sa nomination à l'Académie française, Duclos consacra tout son temps aux lettres et à l'illustre corps qui lui avait confié le grade de secrétaire perpétuel. Les *Considérations sur les mœurs* datent de 1751.

Exclusivement occupé de l'illustration de l'Académie il entreprit d'en continuer l'histoire écrite par Pélisson et l'abbé d'Olivet. Il écrivit l'*Éloge de Fontenelle,* qu'il avait connu, et, comme nous l'avons dit, qui avait encouragé sa carrière littéraire. Enfin, en 1759 et 1762,

parurent deux ouvrages sur les *ponts et chaussées, la voirie et les corvées*, qui donnèrent lieu à une polémique assez vive entre lui et le marquis de Mirabeau. Dans ces deux opuscules traités, au dire des gens compétents, en parfaite connaissance de cause, on est tout étonné de rencontrer des aperçus qui, pouvant être traités de paradoxes il y a cent ans, sont devenus des vérités incontestables de nos jours. Le bon sens de Duclos lui indiquait la plupart des réformes accomplies depuis dans le système des voies de communication.

Toujours à cheval sur ses prérogatives et fier de son titre d'académicien que nul ne porta plus dignement, il fit tout ses efforts pour éloigner les auteurs médiocres dont la présence discrédite ces grands corps. On le consultait comme secrétaire perpétuel sur les chances de Bougainville au fauteuil, et on objectait à son peu d'empressement pour ce candidat, qu'atteint d'une maladie mortelle il laisserait bientôt sans doute sa place à un autre : *Ce n'est pas à l'Académie à donner l'extrême-onction*, répondit brusquement Duclos.

Une scène plus plaisante encore est la séance où l'abbé Radonvilliers fut élu, et où Duclos prouva, boules en main, la mauvaise foi de l'abbé d'Olivet et la fit tourner à la confusion de ce dernier. Cet abbé d'Olivet poursuivi de la haine et des sarcasmes de Duclos lui a quelquefois fourni d'heureuses reparties. *C'est un sot*, disait-il de lui ; *c'est moi qui le dis, et c'est lui qui le prouve*. Duclos prétendait encore que c'était *un si grand*

*coquin que malgré toutes les duretés dont il l'accablait, il ne le haïssait pas plus qu'un autre.* C'est cette forme cassante, brutale, agressive inutilement, qui attira à Duclos l'épithète de *plébéien révolté* que lui adressa un jour je ne sais quel grand seigneur sans doute pincé trop au vif. Le mot est joli, mais il n'est pas juste. Duclos avait de la haine pour le mal, mais n'était pas rongé de cette envie féroce qui fait le fond des révoltes des plébéiens. Malgré toute sa dureté, sa polémique n'offre rien de ce parti pris de dénigrement de Voltaire, de Diderot et des encyclopédistes à leur suite. Son bon sens au contraire lui faisait voir le péril de ces attaques, et ce n'est pas un *plébéien révolté* qui à cette époque eût dit en parlant de la queue des encyclopédistes : *Ils sont là une demi-douzaine de petits impies qui en feront et en diront tant qu'ils finiront par m'envoyer à confesse.*

De toutes les liaisons de Duclos, celle qui sans contredit lui fait le plus d'honneur fut l'amitié qui l'attacha à La Chalotais. Le procès pour lequel ce magistrat fut emprisonné est maintenant chose jugée par l'histoire. Mais en 1760 il n'en était pas ainsi, et il y avait du danger à défendre un ennemi des Jésuites et de M. le duc d'Aiguillon. Duclos ne calcula pas le péril ; il ne se souvint que de son ami auquel il apporta tout le crédit de sa position et de son nom. Ce n'était pas assez pour faire acquitter un accusé qui avait en tête d'aussi puissants adversaires ; mais c'était du

moins suffisant pour remuer l'opinion publique et lui donner un point d'appui dans l'intérêt qu'elle portait à l'obstiné Breton. Duclos, on le doit penser, ne ménagea ni ses démarches, ni ses sarcasmes, ni ses coups de tête. On sait que M. de Calonne chargé de rédiger le rapport de cette affaire en fit une œuvre de parti plutôt que de justice. A peine terminé, le rapport fut répandu dans Paris par milliers d'exemplaires. On en vendait jusque dans les Tuileries. Un des amis de Duclos outré de cette impudeur le rencontre et lui dit : *Le croiriez-vous? en plein jour, aux Tuileries, cet infâme rapport se vend..... — Comme le juge,* répond Duclos en l'interrompant. A quelques jours de là il est invité à dîner. Au moment de se mettre à table on annonce M. de Calonne. Duclos se lève, prend son épée et son chapeau, et interpellant le maître de la maison, en face du nouveau convive : *Ignorez-vous donc, monsieur,* lui dit-il d'une voix irritée, *que cet homme et moi, ne pouvons nous trouver à la même table?* Une pareille scène est un manque d'usage au premier chef, mais c'est certainement un acte de courage et d'un courage plus rare qu'on ne le pense.

Il fit tant et si bien que la police finit par en prendre ombrage et qu'afin d'éviter au gouvernement la fantaisie de se débarrasser d'un frondeur dangereux en l'envoyant à la Bastille, ses amis le décidèrent à faire un voyage en Italie. Duclos céda à leurs sollicitations et partit le 16 novembre 1766 et ne revint qu'en juin 1767. Pendant

cette absence il eut le malheur de perdre sa mère pour laquelle il avait toujours témoigné l'affection la plus vive, et d'apprendre la conclusion du procès de La Chalotais et l'exil du père et du fils, à Saintes. On a toujours mauvaise grâce à dire d'un particulier qu'un gouvernement le redoute. La présence de Duclos à Paris n'eût certes pas empêché la justice de suivre son cours, et n'eût apporté aucune modification à l'arrêt; mais il y a entre son voyage en Italie et le jugement de son ami, une coïncidence trop grande pour être fortuite; et en somme on fut sans doute bien aise d'obtenir une condamnation sans avoir à redouter la plaidoirie virulente de cet avocat officieux.

Cependant Duclos vieillissait. La mort de sa mère, la condamnation de son ami n'étaient pas faits pour réveiller son énergie. Privé de la meilleure affection de sa vie, ses dernières années s'écoulèrent à Dinan qui lui rappelait les affections de sa jeunesse. L'homme à la fin de ses jours, comme s'il tournait dans un cercle tracé par une main plus puissante, revient aux lieux et s'entoure des objets témoins de ses premières années. Il semble qu'il veuille s'y retremper et y trouver une séve désormais épuisée. Il paraît même avoir voulu se fixer définitivement à Dinan. Il voulut retourner à Paris pour y mettre ordre à ses affaires; les vieux Bretons ne devaient plus le revoir. Arrivé dans les derniers jours de décembre 1771, il tomba malade presqu'aussitôt et mourut le 26 mars 1772, laissant à Marmontel sa place

d'historiographe ; à d'Alembert celle de secrétaire perpétuel ; à Beauzée son fauteuil à l'Académie ; et sa fortune, qui s'élevait à cinq cent mille livres, à M. Noual de la Houssaye, son neveu et même son parent plus direct à en croire une indiscrétion de M. Auger.

Les œuvres de Duclos sont de plusieurs sortes. Celle qui lui mérite une place à part et qui a sauvé son nom de l'oubli, est incontestablement les *Considérations sur les mœurs*. Si l'on n'y trouve pas cette hauteur de vues, cette puissante intuition du cœur humain de Pascal, de La Bruyère, de La Rochefoucauld, on y rencontre du moins en foule des aperçus justes, ingénieux sur la société au milieu de laquelle il vécut. C'est un cœur honnête guidé par un jugement sain et que la froideur d'imagination a su préserver de toute espèce d'écarts. Ce livre est divisé en seize chapitres traitant des divers rapports des hommes entre eux, de leurs vertus, de leurs vices, de leurs préjugés, de leurs qualités, de leurs défauts. Le lecteur en retrouvera la meilleure partie dans ce volume, et sans vouloir préjuger son opinion on peut en indiquer les portions les plus saillantes et celles qui méritent une attention plus soutenue. Le chapitre sur *les grands seigneurs* est de ce nombre. Duclos, comme tous les esprits du temps, ne voit que les défauts de l'aristocratie, la nécessité des classes supérieures lui échappe, et les grands seigneurs d'alors avec leurs habitudes élégantes, mais futiles, n'étaient pas faits pour donner une idée bien

avancée de ces avantages. Ce qui dans ce chapitre peut nous sembler une exagération des ridicules, était alors la vérité prise sur le fait. C'est ce dont il faut se persuader avant d'en entreprendre la lecture. Une fois cette précaution prise, on y trouvera des pensées spirituelles, des idées justes exprimées dans un style concis qui a le tort de trop viser à la sentence. Il est fâcheux qu'il se termine par une distinction puérile entre *l'air noble* et *l'ancien air noble,* entre les *petits airs nobles* et *l'air de grandeur.* Duclos affirme qu'il y a une grande différence de l'un à l'autre; si cette différence existe réellement, ce n'est pas à un moraliste sérieux à s'en apercevoir, son regard ne doit pas descendre jusque-là. Duclos est tombé dans le défaut de ses qualités. Il excellait à saisir et à rendre les nuances diverses, les progressions d'un ridicule ou d'une qualité. Quelques-uns de ses chapitres traitent *de la Réputation, de la Célébrité, de la Renommée et de la Considération. — Des Ridicules, de la Singularité et de l'Affectation. — De l'Estime et du Respect.* A force de chercher des nuances, il finissait par en voir là où il n'y en avait pas.

Le chapitre *des gens à la mode* a toujours passé pour le meilleur des *Considérations sur les mœurs.* Il donne en effet la plus juste idée de ce talent. Les relations de son existence mondaine lui avaient permis de bien étudier cette classe de la société, et son observation lui en faisait saisir les ridicules. Il y a déployé dans le tableau qu'il en fait l'ingéniosité de son esprit, et s'est

servi pour tracer leurs portraits de la plume légère qui avait raconté les *Confessions du comte de* *** ou les malheurs fantastiques *d'Acajou et de Zirphile.*

J'ai dit la plume légère et je ne retire pas cette expression. Le style de Duclos est froid, mais il est loin d'être lourd. Le trait chez lui n'est pas soudain comme chez Voltaire, mais il ne manque ni de finesse ni de portée, et sa concision même augmente encore cette portée. Duclos, cela est évident, n'ignorait pas cette faculté, car la plupart de ses périodes sont aiguisées en sentences comme le fer au bout d'une flèche. Toutes ne portent pas, mais toutes du moins étaient destinées à porter, et ce n'est pas sa faute si elles ne sont pas arrivées au but. Il y aurait un petit livre bien curieux à faire que l'on pourrait intituler : *l'Esprit de Duclos,* et dans lequel on renfermerait tous les aphorismes, toutes les reparties semés à profusion dans ses ouvrages et dans sa vie. Voici, pris au hasard quelques-uns de ces mots qui pourraient y trouver place :

⁂ L'honneur est distinct de la vertu, il en fait le courage.

⁂ L'homme de probité se conduit par éducation, par habitude, par intérêt, ou par crainte. L'homme vertueux agit par bonté.

⁂ Il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent les ligues, les honnêtes gens se tiennent isolés.

⁂ La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire.

⁂ Les hommes haïssent ce qu'ils n'oseraient punir, mais ils méprisent ce qu'ils osent blâmer hautement.

⁂ Le crédit est la relation du besoin à la puissance.

⁂ Une grâce payée avilit celui qui la reçoit et déshonore celui qui la fait.

⁂ La science imagine au lieu de voir ; à force de supposer elle se trompe. La pénétration voit et la sagacité va jusqu'à prévoir.

⁂ Les sots ne vivent que des fautes des gens d'esprit.

⁂ L'homme qui se vend, si peu qu'on en donne, est toujours payé trop cher.

L'*Histoire de la baronne de Luz* commença la réputation de Duclos, les *Confessions du comte de* *** l'assurèrent et l'étendirent ; les *Mémoires sur les mœurs*, qu'il ne faut pas confondre avec les *Considérations*, ne valent pas la peine d'être étudiés. Ce sont des suites de scènes sans liaison entre elles, d'aventures galantes nouées par le désœuvrement et dénouées par la satiété, dont l'intérêt est médiocre pour nous. Le succès de ces ouvrages tient d'une part à la fidélité du tableau, et de l'autre au goût du temps qui était aux peintures relâchées, aux ouvrages quasi-licencieux dont le *Sopha* et les *Bijoux indiscrets* sont les plus célèbres ; comme il y a vingt ans il demandait du moyen âge, des cadavres et des adultères. Le goût, comme le corps, a ses maladies, on ne peut les éviter, mais on les atténue, on les soigne et on les guérit. Il serait aussi injuste de le juger d'après une de ces crises, qu'il le serait d'apprécier l'hygiène d'un peuple pendant une épidémie. Pendant que Duclos élaborait ces débauches d'esprit, Montesquieu préparait l'*Esprit des lois*, Buffon

son *Histoire naturelle,* Voltaire l'*Essai sur les mœurs,* Rousseau les *Confessions.* Ajoutons aussi que tout en sacrifiant à la mode du temps, il donnait de bonne foi à ses œuvres un but moral. Elles dépeignent des immoralités, elles ne dépravent pas l'esprit. S'il faisait des mœurs un si triste tableau, c'était du moins dans la ferme pensée de flétrir les mauvaises, de soutenir les chancelantes, et de glorifier les bonnes. Les *Confessions du comte de **** sont le meilleur des mauvais livres du temps. Son succès fut complet, et lorsque Rousseau, d'après le conseil de Duclos, eut résolu d'écrire l'histoire de sa vie, il est bien probable que le souvenir de l'ouvrage de son ami fut pour quelque chose dans le titre qu'il donna au sien.

Le conte *d'Acajou et Zirphile* est un souvenir de la société du comte de Caylus, de Voisenon, de Collé et du comte de Tessin. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans la notice de M. Villenave en tête de l'édition de 1821 :

« François Boucher, premier peintre du roi, avait » fait, en 1741, dix dessins pour un petit conte intitulé *Jaunillane,* ou *l'Infante jaune,* qu'avait composé le comte de Tessin, ministre de Suède en » France. Les dessins étaient gravés, et les planches » prêtes, quand le comte fut rappelé en Suède, nommé » ministre d'État et gouverneur du prince royal. Il » paya les dessins ainsi que les planches, et les laissa » au peintre qui ne savait qu'en faire. Boucher les » montra à Duclos, à Caylus, à Voisenon, qui en trou-

» vèrent les sujets inexplicables, et résolurent néan-
» moins de les adapter à des contes de leur façon.
» Caylus en fit un, l'abbé de Voisenon, deux ; Duclos
» composa le seul qui ait été imprimé avec les figures,
» sous le titre *d'Acajou et Zirphile*, et ce conte fournit
» à Favart le sujet d'un de ses meilleurs opéras. Le
» conte est écrit avec beaucoup d'esprit. On y trouve
» en grand nombre, des épigrammes, des saillies, des
» traits de mœurs, de courtes et vives réflexions. Ce
» léger badinage est un tour de force sur un sujet
» donné. Dans aucun autre ouvrage, Duclos n'a montré
» autant de verve et plus d'imagination.

» L'épître dédicatoire de ce conte fit beaucoup de
» bruit. Elle était adressée au public. Duclos s'y mo-
» quait de son protecteur, et bravait ouvertement ses
» juges. »

Nous ne devons qu'indiquer sommairement les travaux de Duclos comme historiographe. Ils se composent de l'*Histoire de Louis XI* et des *Mémoires secrets* sur les règnes de Louis XIV, du Régent et de Louis XV. Duclos n'avait pas le génie de l'historien, mais il possédait les qualités de l'annaliste. Son histoire de Louis XI est une compilation consciencieuse mais indigeste de renseignements médiocrement contrôlés et nullement digérés. Il était trop sensé pour ne pas entrevoir le caractère organisateur, l'intelligence remarquablement politique de ce roi ; mais il lui manquait la portée et les lumières pour en saisir l'ensemble et en résumer le

génie. *C'est un ouvrage écrit aujourd'hui avec l'érudition d'hier*, prétendait le chancelier d'Aguesseau, et cette critique est aussi juste que celle de Senac de Meilhau qui reprochait à l'auteur de ne pas avoir eu autant de sagacité pour juger un roi mort depuis plusieurs siècles, que de promptitude pour apprécier les contemporains. *Le défaut,* disait-il, *vient de ce que Duclos n'a pas soupé avec Louis XI.*

Les *Mémoires secrets* sont plus dans la portée du talent de Duclos. On savait qu'il y travaillait depuis longtemps, et le lendemain de sa mort, la police envahit sa maison et fit main basse sur tous ses papiers. Mais une copie en avait été déposée par prévision chez un ami, et c'est de cette façon qu'ils nous sont parvenus. C'est une suite de documents assez scandaleux liés entre eux par l'ordre chronologique. On doit penser que Duclos en eût écarté beaucoup pour écrire son histoire, et que son esprit juste lui eût fait dédaigner la majeure partie de ces cancans des malintentionnés, indignes d'être enregistrés par l'histoire. Il est probable que son titre d'historiographe l'avait mis à même de fouiller, pour le siècle de Louis XIV, les Mémoires alors manuscrits de Saint-Simon et de Dangeau. Quant au siècle de Louis XV il pouvait en parler *de visu;* et malgré les documents en grand nombre que l'on a réunis sur cette époque, ce qu'il a laissé forme encore une fort amusante chronique sur cette période de la monarchie. C'est de l'histoire du coin du feu.

Tel est, avec le *Voyage en Italie* et divers opuscules au nombre desquels celui sur *mademoiselle Gautier* n'est pas le moins curieux, le bagage littéraire de Duclos. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle publiée en 1821. (Paris-Belin, 3 volumes.) M. Villenave, possessèur de plusieurs manuscrits de Duclos, l'avait fait précéder, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'une notice très-détaillée et qui nous a été d'un grand secours pour notre travail.

Le nom de Duclos est connu ; ses œuvres ne le sont pas. On cite ses *Considérations sur les mœurs*, mais on les lit peu, et ce qui reste de plus vivant de lui sont ces reparties si promptes et si vives que l'on répète la plupart du temps sans savoir à qui les attribuer. C'est un tort, et M. Didier aura rendu service à notre temps en lui remettant sous les yeux une lecture saine, vive, souvent spirituelle, pleine de qualités éminement françaises; en lui faisant apprécier, en attendant qu'il l'aime, un jugement ferme et droit, un talent sérieux, convaincu, froid — mais la littérature moderne pourrait bien avoir fait un défaut de la chaleur — en lui faisant connaître enfin cette brusquerie pleine de saillie et de verve, ce caractère rempli d'honneur et de loyauté que Voltaire, Rousseau et Louis XV, ces rois si divers du XVIII[e] siècle, appelèrent tous trois par une singulière rencontre : un honnête homme.

C[te] L. Clément de Ris.

# MÉMOIRES

# SUR LA VIE DE DUCLOS

## ÉCRITS PAR LUI-MÊME

---

Je suis né à Dinan, en Bretagne, le 12 février 1704, d'une famille honnête et ancienne dans le commerce. Cette ville, située dans le meilleur air, entourée du paysage le plus agréable, est à cinq lieues sud de celle de Saint-Malo, avec laquelle elle communique par le moyen de la marée, qui monte jusqu'à Dinan. Ainsi, les Dinanais sont à portée de partager, avec les Maloins, le commerce maritime. Je n'avais que deux ans et demi lorsque je perdis mon père, en 1706; et je me le rappelle encore aujourd'hui aussi distinctement que si je le voyais. J'étais pour lui et pour ma mère un objet de cette tendresse de préférence qu'on prend ordinairement pour un enfant qui vient longtemps après ses aînés, et lorsque son père et sa mère ne sont plus dans leur jeunesse. J'avais une sœur plus âgée que moi de dix-huit ans, et un frère qui l'était de dix-sept.

Ma mère, restée veuve à quarante et un ans, avait encore de la beauté, et une fortune assez considérable pour se voir recherchée pår plusieurs prétendants. Il se présenta entre autres un vieux marquis de Boisgelin, fort peu opulent, mais qui ne doutait pas que son titre ne tournât la tête d'une

bourgeoise. Celle de ma mère n'était pas si facile à tourner : elle réunissait des qualités qui vont rarement ensemble : avec un caractère singulièrement vif, une imagination brillante et gaie, elle avait un jugement prompt, juste et ferme. Voilà déjà une femme assez rare ; mais, ce qui est peut-être sans exemple, elle a eu, à cent ans passés, la tête qu'elle avait à quarante. Qui que ce soit de ceux qui l'ont connue ne me contredirait. Une telle femme n'était pas faite pour sacrifier sa liberté à une vanité ridicule. Mais un autre motif que je ne pourrais pas taire sans ingratitude, fut sa tendresse pour ses enfants. Elle déclara donc audit marquis et autres, qu'elle avait autant d'enfants qu'elle en pouvait élever et établir honnêtement pour leur état, et ne voulait pas leur donner un beau-père qui, avec les meilleurs sentiments, n'aurait pourtant jamais pour eux ceux d'un père. Dès ce moment, ceux qui l'avait recherchée renoncèrent à leurs prétentions, restèrent ses amis, et plusieurs lui ont rendu service. Mon père qui, avec un bon esprit, reconnaissait la supériorité de celui de ma mère, lui avait toujours laissé diriger les opérations de commerce. Ainsi, maîtresse de tout du vivant de son mari, devenue veuve, elle n'eut rien à changer dans son plan de conduite.

Mon frère très-aîné ayant fini ses classes, comme il avait passé ses dernières vacances dans une de ces abbayes de génovéfins, où trois ou quatre religieux forment toute la communauté et vivent à peu près comme des gentilshommes de château, cette vie lui parut assez douce, et il résolut d'entrer dans la congrégation. Tel est communément le principe des vocations. Se fait-il une mission dans une ville, tous les enfants font des processions. Y vient-il un régiment, ils font l'exercice. Pour moi, élevé dans Paris, où tout inspire la vocation pour le plaisir, j'ai été longtemps sans en éprouver d'autre. Mais n'anticipons point.

Ma mère voulut d'abord s'opposer au parti que mon frère voulait prendre. Il fallut enfin y consentir ; et, pour lui procurer quelque douceur dans son état, elle lui assura une pension viagère. Dans la même année 1709, ma sœur fut mariée à Rennes avec un secrétaire du roi, nommé Pellenec, dont elle a eu onze enfants, dont trois garçons qui sont morts à la mer, quand ils commençaient à s'avancer dans le service de la compagnie des Indes. Des huit autres enfants, qui étaient des filles, cinq sont mortes en bas âge, et l'aînée à la veille d'être mariée. Les deux cadettes l'ont été. L'une a épousé La Soualaye, gentilhomme breton, retiré du service avec la croix de Saint-Louis. Ils n'ont point d'enfants. L'autre avait épousé un conseiller au parlement, nommé de Careil, assez mauvais sujet. Elle en avait eu un enfant mort en bas âge. La mère le suivit de près, en 1768; et son mari ne lui survécut que d'un an, et c'est ce qu'il a fait de mieux en toute sa vie, puisqu'il était du bailliage d'Aiguillon.

Après ce petit détail de ma famille, je reviens à moi. Ma sœur obtint de ma mère de m'envoyer à Rennes, où je serais, disait-on, mieux élevé qu'à Dinan. Ce motif suffisait pour y décider ma mère, qui m'aimait tendrement, mais sans faiblesse, et à qui l'on disait que j'annonçais beaucoup d'esprit et des dispositions qu'il fallait cultiver.

Me voilà donc chez ma sœur, où je devais recevoir une si bonne éducation. Son premier soin fut de me faire habiller plus élégamment que les enfants ne l'étaient à Dinan, pour me mener avec elle dans ses visites. Quoiqu'elle fût jeune, un petit frère de six ans qu'on présente est un certificat de plus de la jeunesse de la sœur. On continua à me faire lire et à me former à l'écriture. Cependant, comme je pouvais être dans la suite destiné à autre chose que le commerce, on crut devoir me faire apprendre le latin; et vers huit à neuf ans, on me donna un rudiment avec une manière de précep-

teur qui, en montrant le latin, achevait d'en apprendre lui-même autant qu'il lui en fallait pour être prêtre. Il y avait alors à Rennes une quantité de fils de paysans qui, préférant avec plus de raison pour eux que d'avantage pour l'État, le métier de prêtre à celui de laboureur, venaient tous les jours d'une demi-lieue et plus au collége, avec un morceau de pain dans leur poche pour leur dîner, et retournaient le soir chez eux l'hiver comme l'été, et quelque temps qu'il fît. Quand ils avaient fini leurs humanités, les plus instruits d'entre eux, pour s'exempter de retourner journellement chez leurs pères, et les décharger aussi d'un inutile à leurs travaux, cherchaient à se placer dans quelque maison où l'on voulût leur donner un enfant à préparer aux études. Avec un habit noir on en faisait une ébauche d'abbé qui, en conduisant son marmot, faisait sa philosophie ou sa théologie. Ce fut un de ces docteurs qu'on chargea d'en faire un autre de moi, si cela se pouvait.

Ma mère, voyant la route qu'on me faisait prendre, crut que je la suivrais encore mieux à Paris qu'en province. La paix venait de terminer la guerre avec les Anglais, et lorsqu'elle est faite avec eux, c'est pour les marins bretons comme si elle l'était avec l'univers. Le commerce de la mer du Sud allait cesser ainsi que la course; on pensa donc à me disposer à tout autre parti, sans déterminer précisément à quoi; mais à me faire, en attendant, faire mes études. Horace dit, en parlant du soin que son père prit de l'éducation de ce fils : *Ausus Romam portare docendum*. Ma mère eut la même audace; car je suis le premier bourgeois de Dinan, et jusqu'ici le seul, élevé à Paris dès l'enfance; quoiqu'il y en eût alors quelques-uns à qui leur fortune le permettait. Une certaine noblesse du canton trouvait presque insolent qu'une simple commerçante *osât*, pour me servir du terme d'Horace, donner à son fils une forme d'éducation qui ne

convenait qu'à des gentilshommes, dussent-ils en profiter ou non. On m'envoie donc à Paris, en 1713, par le coche, et à la garde du cocher, comme un paquet à remettre à son adresse.

N'ayant rien de mieux à faire pour me distinguer de la plupart de mes camarades, que de profiter des leçons qu'on nous donnait, je m'appliquai aux différentes études de la pension. J'y restai cinq ans, après quoi on me mit au collége d'Harcourt. J'aurais pu entrer tout de suite en philosophie, attendu que j'étais assez instruit de tout ce qu'on enseigne dans les classes d'humanités. Cependant on ne me plaça qu'en seconde. Mais j'y fus toujours si supérieur aux autres écoliers, que je fus constamment le premier, et il en fut ainsi en rhétorique, où j'eus tous les prix. Ces petits honneurs sont peut-être les plaisirs les plus vifs qu'on ait dans la vie. Je sens, en écrivant ces bagatelles, que je me rappelle avec satisfaction ce temps de ma vieille enfance. Mon seul rival en rhétorique était le marquis de Beauveau. Notre émulation nous inspira une estime réciproque, et fit naître notre amitié au sortir du collége. J'ai connu peu d'hommes de sa naissance qui eussent autant d'esprit, de littérature et d'élévation d'âme, avec un peu de romanesque dans l'esprit, défaut ou qualité qui contribue à former les hommes illustres et rares. Il était en passe de venir à la tête de nos armées, s'il eût eu un courage moins bouillant. Il était déjà maréchal de camp, lorsqu'à l'attaque du chemin couvert de la ville d'Ypres, en 1774, il se mit à la tête des grenadiers, et reçut un coup de fusil au travers du corps, dont il mourut peu d'heures après. Des soldats ayant voulu l'emporter : « Mes enfants, leur dit-il, laissez-moi ; j'ai fait mon devoir ; continuez de faire le vôtre. » Je rends à sa mémoire ce que l'État aurait rendu plus amplement à sa personne, s'il avait vécu plus longtemps.

Tant que j'avais été dans les humanités, l'étude avait été

mon plus grand plaisir. Je ne me bornais pas à celle qui m'était prescrite; ma facilité me laissait du temps de reste; et je l'employais à dévorer les livres que je pouvais me procurer. Je continuai de lire des poëtes, des historiens, des moralistes et les philosophes non scolastiques; car les catégories, les universaux, les degrés métaphysiques, et le jargon de l'école, s'accordaient peu avec mon goût pour la littérature. Ce ne fut pourtant pas là le plus grand écueil pour la philosophie, et surtout pour la mienne. J'étais déjà dans l'âge où la plus vive passion d'un jeune homme se développe avec impétuosité, pour peu qu'on lui donne d'essor.

Jusqu'à la dernière année du collége, j'avais eu peu de liberté. J'en eus alors davantage. Voyons l'usage que j'en fis. Des jeunes gens rassemblés, quelque surveillés qu'ils soient, acquièrent bientôt ensemble la théorie du vice, et un de mes camarades, un peu plus âgé que moi, m'en facilita la pratique, en me menant chez des filles. J'étais donc déjà assez libertin, quand ma mère me fit revenir en Bretagne, à la fin de mes classes, pour voir quelle serait ma vocation. Je n'en avais point alors d'autre que de retourner à Paris, dans le dessein d'y continuer de vivre comme j'avais commencé depuis quelques mois. Je n'en fis pas confidence à ma mère, sachant qu'elle ne penserait pas comme moi. Ainsi le moyen dont je me servis fut le désir de faire mon droit, d'être reçu avocat, et d'en embrasser la profession, pour laquelle on croyait me voir du talent. J'ai oublié de marquer qu'en 1718, peu de temps avant la décadence de sa fortune, ma mère était venue à Paris dans le dessein de voir par elle-même quel fruit je retirais de l'éducation qu'elle me procurait. Elle avait été si contente de ce qu'on lui dit de mes dispositions et de mes progrès, que cela avait fort contribué à la faire persister à me laisser à Paris, malgré les pertes que lui causa le système. Ce fut la même opinion, que je pourrais, par les talents qu'elle

me supposait, et que j'avais peut-être, réussir dans la capitale, qui la fit consentir à m'y renvoyer faire mon droit. Je ne portais pas, comme elle, mes vues dans l'avenir. Il me suffisait pour le présent de retourner à Paris, et m'y voilà avec une pension modique, mais exactement suffisante, si je n'eusse été occupé que de mes devoirs. C'était ce qui me touchait le moins. Je pris cependant ma première inscription aux écoles; mais, au lieu de les suivre, j'appliquai au maître d'armes ce qui était destiné à l'agrégé. Il est vrai que la plupart de mes camarades d'études n'en faisaient pas plus que moi. Aussi dirai-je en passant que le cours du droit se fait encore plus mal que tous les autres, quoique les professeurs et les agrégés soient très-habiles et choisis au concours. Mais il y a certains abus de tradition qu'on ne corrigerait aux écoles du droit et ailleurs, que par une réforme dans le plan de toutes les études.

Voyons un peu, pendant les années destinées au droit, quels étaient mes docteurs : de jeunes libertins aux écoles; et dans les salles d'armes quelque chose de pis. Autrefois la fureur des duels avait mis à la mode ces salles d'escrime, où se rendaient les jeunes gens de la première qualité. Mais depuis que la juste sévérité de Louis XIV a éteint cette frénésie, une pareille jeunesse fait tous ses exercices à l'académie; de sorte qu'on ne trouve guère chez les maîtres d'armes que des jeunes gens de famille honnête, et d'autres dont il serait difficile de dire l'état ou la destination. Parmi les premiers je nommerai de Gènes, qui, dans la suite, a été la meilleure plume des avocats. Nous nous sommes retrouvés bien des années après; et, en parlant de nos anciens camarades, il s'en trouva quelques-uns qui n'avaient pas eu une fin aussi honnête que nous.

Presque tous ceux qui se sont perdus par leur faute, en accusent la fortune; pour moi, si la fortune était quelque

chose, je n'aurais qu'à la remercier. Il semble que la Providence m'ait conduit par la main, non pas aux postes où je ne prétendais ni ne devais prétendre, mais à travers les précipices de mon état, et quelquefois des bourbiers; me soulevant pour m'empêcher d'enfoncer le pied trop avant; me tenant parfois suspendu sur le précipice, et ne m'y laissant jamais tomber.

Je ne me rappelle pas aujourd'hui, sans frémir, les suites que mes nouvelles liaisons pouvaient avoir. Je me trouvai, par exemple, acteur dans une bagarre qui arriva au pont Saint-Michel. Des archers avaient mis la main sur un homme arrêté pour dettes, et qui se débattait en criant au secours. Des jeunes gens, que j'avais vus dans les salles d'armes, se proposèrent de l'enlever aux archers. Je m'y joignis. Nous voilà l'épée à la main. D'autres étourdis en firent autant. La populace barrant les archers, nous leur arrachâmes leur proie, que nous laissâmes échapper par la rue de la Harpe. Pour peu que la résistance eût été longue, la garde du Palais et du Châtelet serait survenue, nous aurait tous enveloppés, et les libérateurs auraient très-bien pu tenir compagnie à leur protégé. Quand j'eus bien savouré l'horreur de cette belle équipée, je ne laissai pas de faire réflexion, que si j'eusse été mis en prison, je n'étais connu que de fous, peut-être aussi dénués d'appui que moi, qui ne pouvais alors réclamer aucun homme sage ou puissant.

Puisque je me rends si bien justice sur mes sottises, je dois me souvenir que des sentiments d'honneur m'ont préservé d'écueils où beaucoup d'autres auraient échoué. J'eus dans ce temps-là occasion de connaître un très-mauvais sujet, nommé Saint-Maurice. C'était un homme de quarante à cinquante ans, qui, après avoir fait bien des métiers, avait un emploi à la compagnie des Indes. Ce n'était pour lui qu'un manteau qui couvrait un insigne fourbe; car il n'avait, pour

subsister, nul besoin de ses appointements. Il avait de l'esprit, de la littérature, et faisait assez joliment des vers par amusement et sans prétention d'auteur. Le hasard me le fit connaître. Un officier de la compagnie des Indes, chez qui j'allai recevoir ma pension, qu'il s'était chargé de me remettre, voulut aussi me donner à dîner, et me mena chez un traiteur, vis-à-vis le Palais-Royal. Saint-Maurice y entrait en même temps avec Crébillon le père, et Piron. Ce sont les premiers gens de lettres avec qui je me sois trouvé. L'officier et Saint-Maurice, qui se connaissaient, voulurent que nous dînassions tous les cinq ensemble. Le repas fut gai; les saillies de Piron, et le ton grivois de Crébillon me plurent beaucoup; Saint-Maurice n'y gâta rien. Ma vivacité et les traits qui m'échappaient attirèrent leur attention. Nous nous quittâmes assez contents les uns des autres, et Saint-Maurice m'invita à déjeuner chez lui le lendemain. J'y allai.

Il logeait au troisième étage sur le Palais-Royal en face de la compagnie des Indes. Son logement était composé de trois pièces, dont la principale était meublée, tapisserie, lit et chaises, d'une serge violette. Vous eussiez cru entrer dans la retraite d'une dévote. Cette modeste tapisserie était un peu égayée par une suite d'estampes sous verres, encadrées dans des bordures brunes, qui renfermaient les sujets les plus lascifs. Tout son domestique consistait en une servante jeune et jolie, vêtue en paysanne très-propre : c'était un habit de goût. On voyait d'abord que si elle faisait le lit de son maître, elle le défaisait aussi.

Je trouvai, en arrivant, la nappe mise, et je vis, dans la suite, qu'on ne l'ôtait guère que pour la changer. Le déjeuner, qu'on apporta de chez le traiteur voisin, était des pigeons à la crapaudine, saucisses et autres choses pareilles, avec de très-bon vin. Nous allions commencer, lui, la jeune paysanne et moi (car tout en servant elle mangeait avec son

maître), lorsqu'il entra une femme d'environ vingt-cinq ans, assez jolie, et proprement vêtue. Sans m'informer de ce qu'elle pouvait être, il me suffisait, pour savoir à quoi m'en tenir, de la voir venir librement demander à déjeuner à un garçon, tel que j'avais pu juger Saint-Maurice. C'était une fille entretenue par un homme âgé, qui, occupé d'affaires pendant la journée, venait s'en délasser le soir chez elle, sans la fatiguer beaucoup, quoiqu'il pût fort bien l'ennuyer. Au surplus, cet amant utile lui laissait, comme on voit, une liberté très-honnête dont elle savait user.

Nous voilà donc à table en partie carrée. Les propos furent gaillards. Il n'y entrait ni bel esprit, ni métaphysique ; mais force saillies. Le vin excitant la gaieté et la hardiesse que j'avais assez naturellement, je hasardai quelques embrassades et autres menues licences, qui furent si bien reçues de la nymphe qui faisait notre quatrième, que j'aurais pu aller plus loin, si je n'eusse senti que Saint-Maurice, et la belle même, trouveraient mauvais que je voulusse, dans une première entrevue, achever une aventure qui pouvait, plus décemment pour eux, s'achever ailleurs. Le jour, au mois de septembre, allait finir, que le déjeuner durait encore, c'est-à-dire que nous tenions toujours table et propos joyeux. Il fallut enfin se quitter, avec promesse de se retrouver. Je donnai le bras à la belle, jusqu'à la maison où elle logeait, dans la même rue. Je voulais y monter; mais elle m'obligea de la laisser à sa porte, attendu que c'était l'heure de *son monsieur*, et me permit de venir la voir à toute autre heure que celle-là. J'y allai dès le jour suivant, entre dix et onze heures. Le traité, dont les préliminaires étaient convenus de la veille, fut conclu après quelques pourparlers, et ratifié à la satisfaction des parties. Sur le midi, elle me congédia, prétendant avoir une affaire à cette heure-là; mais que nous nous reverrions. Comme la mienne était faite, je ne fis aucune difficulté de

me retirer. J'y retournai encore quelquefois. Cependant quelques autres conquêtes de cette nature m'obligèrent de me partager. Ces aventures libertines ne sont pas de durée, parce que ces demoiselles ayant des relations avec quelques-unes de leurs pareilles, j'en connus bientôt plusieurs.

La délicieuse société! il ne lui manquait que d'être honnête; ce qui ne l'empêchait pas d'être fort de mon goût, à l'âge que j'avais, avec une ardeur immodérée pour les femmes. Je les aimais toutes, et je n'en méprisais aucune. La délicatesse de sentiment ne s'allie guère à un tempérament de feu. La connaissance de Saint-Maurice aurait pourtant été plus dangereuse pour moi que celle de ces coquines. si j'avais eu moins de principes. Heureusement, je n'étais que libertin. J'allais de temps en temps chez lui, et j'y trouvais communément compagnie joyeuse et à table. Son emploi n'exigeant que quelques heures de la matinée, il donnait souvent de ces déjeuners-dîners, qui se prolongeaient tellement, que tous les repas s'y confondaient. Quoique les mets ne fussent pas recherchés, cette espèce de table ouverte, à des convives de grand appétit et fort alertes, n'était pas d'une faible dépense, et les appointements d'un médiocre emploi ne pouvaient pas y suffire. Je ne tardai pas à savoir le mot de l'énigme.

Saint-Maurice paraissait prendre beaucoup de goût pour moi, et mon ardeur pour le plaisir était ce qui m'attirait le plus son estime. Il comptait bien s'en servir pour ses vues, et se trompa. Il m'engagea un jour à une promenade aux Champs-Élysées, et là il me dit qu'il se trouvait à la tête d'une société de personnes assez considérables par leur état et leur fortune, auxquelles il avait persuadé qu'il était en commerce avec les génies élémentaires dont il pouvait leur procurer les faveurs; que dans certains jours il rassemblait ses adeptes dans une salle où, les volets fermés, deux bougies

ne donnaient de lumière que ce qu'il en fallait pour se reconnaître, en prenant place autour de la salle. Alors Saint-Maurice, en qualité de ministre du génie *Alaël*, après une espèce d'invocation en style oriental et cabalistique, faisait le tour de l'assemblée, recevant de chacun un billet cacheté, qui contenait la demande de ce qu'on désirait du génie. Il s'approchait ensuite d'une manière d'autel, sur lequel était un réchaud plein de braise allumée, où le ministre paraissait jeter tous ces billets, qui étaient consumés. Mais comme il était excellent escamoteur, dont il avait fait même le métier, il substituait, aux billets recueillis, ceux qu'il avait apportés tout préparés. Il annonçait alors qu'à la première assemblée il apporterait à chacun la réponse à sa demande; et l'on se séparait. Rentré chez lui, il ouvrait les vrais billets, et composait les réponses. Les initiés y trouvant toujours quelque chose de relatif à la demande qu'ils avaient faite dans un billet brûlé sans être décacheté, ne doutaient pas que leur prière n'eût monté jusqu'au trône d'*Alaël*.

Le grand prêtre Saint-Maurice se bornait à donner séparément à chacun la lecture de la réponse à son billet, sans la lui laisser, de peur des conséquences. Ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que le génie, qui était assez puissant pour satisfaire à tous les vœux, demandait souvent de l'or. Ce qui est plus singulier encore, l'or était aussitôt remis à son ministre pour l'employer suivant les ordres d'*Alaël*, sans qu'il fût permis de s'informer de la destination.

Lorsque Saint-Maurice eut fini, je lui éclatai de rire au nez. Il en parut fort scandalisé, et me dit, du plus grand sérieux, que la confidence qu'il venait de me faire était une preuve de son estime pour moi, et que, pour m'en convaincre, il pouvait me rendre témoin d'une assemblée; que j'y verrais de jeunes et jolies femmes, et qu'il avait assez de pouvoir sur elles pour m'en faire jouir. Ces dernières paroles

attirèrent mon attention. Quel appât pour un appétit de vingt ans! Je fus près de le prendre au mot. Il le sentit, et me pressa. Si je ne me rendis pas, je fus du moins fort ébranlé. J'entrai en éclaircissements. Je lui dis que, vu les preuves qu'il m'offrait, je ne doutais pas de ce qu'il me disait; mais que je ne le concevais pas mieux. Il me répondit que j'étais jeune, et ne connaissais encore ni les hommes, ni Paris; que dans cette ville où la lumière de la philosophie paraît se répandre de toutes parts, il n'y a point de genre de folie qui n'y conserve son foyer, qui éclate plus ou moins loin, suivant la mode et les circonstances. L'astrologie judiciaire, la pierre philosophale, la médecine universelle, la cabale, etc., ont toujours leurs partisans secrets, sans parler des folies épidémiques, telles que l'agiot, dont je venais d'être témoin, temps où chacun s'imaginait pouvoir devenir riche, sans que personne devînt pauvre.

J'ai reconnu dans la suite la vérité de ce que Saint-Maurice me disait, et j'ai eu des preuves convaincantes de ce qui le regardait lui-même. Un homme très-riche, dont je tairai le nom par égard pour sa famille et les personnes considérables ses alliées, était une des dupes de Saint-Maurice, et lui a fourni plus de cinq cent mille francs. Cet homme était d'ailleurs très-sage, et dans toutes les affaires, le conseil de sa famille et de beaucoup d'autres. J'ignore s'il vit encore; car depuis le dérangement de sa fortune et sa manie reconnue, il s'est expatrié, et peut-être sans être détrompé de ses idées cabalistiques.

Malgré l'appât séduisant que me présenta le ministre d'*Alaël*, l'honneur l'emporta; je refusai nettement. C'est la circonstance de ma vie qui, vu la force de la tentation, m'a donné le plus d'estime pour moi. Je refusai absolument la proposition de Saint-Maurice, et lui dis que je ne voulais avoir aucune part à une fourberie; que d'en être simplement té-

moin, serait en être complice, et que cela ne pouvait finir pour lui que d'une façon déshonorante. Mes expressions le choquèrent, et, piqué de s'être ouvert sans succès, il voulait le prendre haut; mais, jugeant qne je ne le prendrais pas bas, il se radoucit, et nous finîmes assez froidement notre promenade. Je cessai, dès ce moment, de le voir. Deux ou trois ans après j'appris qu'il avait été enlevé et mis à Bicêtre, Il n'y fut pas longtemps. Des personnes puissantes, du nombre de ses disciples, désabusées ou non, mais craignant de voir leur nom mêlé dans une affaire d'éclat, agirent en sa faveur, et lui firent rendre la liberté. Pour couvrir apparemment la tache de Bicêtre, il prit un carrosse et un bel appartement dans un hôtel garni; et après s'être montré quelque temps ainsi dans Paris, il se retira à Rouen, où il tenait un état brillant, et recevait chez lui ce qu'il y avait de plus distingué. Il donna même une fête superbe à la naissance du dauphin, en 1729. J'aurai encore à parler de lui à l'occasion d'un voyage que je fis dans ce temps-là en Normandie. Je reviens à moi.

Quoique je ne fusse pas un mauvais sujet, je vivais avec des gens qui l'étaient passablement, et c'est un moyen de le devenir. Je ne sais par quelle voie ma mère en fut instruite; mais elle me rappela en Bretagne. Je voulus lui donner quelques mauvaises raisons : malheureusement elle n'aimait que les bonnes. Je n'avais point de celles-là, et il me fallut partir au mois de février 1725. Je n'éprouvai pas, en apercevant les clochers de Dinan, qui se voient de loin, ce sentiment de plaisir qui m'affecte aujourd'hui quand j'y retourne. Je quittais Paris avec beaucoup de chagrin, et je trouvai ma mère fort mécontente de ma conduite, quoiqu'elle en ignorât une partie.

Je m'attachai uniquement à lui rendre des devoirs assidus, et à effacer, par une conduite régulière, les impressions

qu'elle avait reçues à mon sujet. Je restai ainsi jusqu'au mois de novembre, cherchant tous les moyens de retourner à Paris. Enfin, je représentai à ma mère qu'ayant déjà commencé mon droit, je ne pouvais rien faire de mieux que de le finir, et de me faire recevoir avocat, attendu que ce titre était toujours nécessaire à plusieurs professions que je pouvais embrasser. Elle y consentit.

J'allai, avant de partir pour Paris, passer quelque temps chez ma sœur, à Rennes. Ce fut là que je connus M. de La Chalotais, alors avocat général, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, plus amplement qu'ici. Je dirai simplement que notre goût pour la littérature nous en inspira l'un pour l'autre. Toutes les fois que je me suis trouvé depuis à Rennes aux états, il a été ma société habituelle; notre liaison s'est fortifiée, et sa disgrâce en a resserré les nœuds.

Je me trouvai enfin, au commencement de 1726, dans ce Paris que je désirais tant, et où je me conduisis un peu mieux que je n'avais fait. Je me mis en pension chez un avocat au conseil, et repris des inscriptions en droit. Mais, pour dire les choses fidèlement, je m'occupais très-peu des devoirs que je paraissais m'imposer; je donnais tout mon temps à la lecture des livres de belles-lettres latines et françaises. Cette étude ne donne pas beaucoup de goût pour la procédure, et le hasard m'en éloigna encore. Un jour, avant d'entrer à la Comédie, que je suivais plus que les écoles, je m'arrêtai au café de Procope, où l'on dissertait sur la pièce qui se jouait alors. Quelques bonnes observations que j'entendis, me donnèrent envie d'y revenir.

Il y avait alors deux cafés où se rassemblaient des gens de lettres : celui de Procope, en face de la Comédie, et celui de Gradot, sur le quai de l'École. La Motte, Saurin, Maupertuis, étaient les plus distingués de chez Gradot. Boindin, l'abbé Terrasson, Fréret et quelques artistes s'étaient adonnés au

café de Procope, et s'y rendaient assidûment, indépendamment de ceux qui y venaient de temps en temps, tels que Piron, l'abbé des Fontaines, La Faye et autres. Je ne crois pas que ces cafés soient aujourd'hui sur le même pied. Il y a plus de trente-cinq ans que je n'y suis entré, et je n'entends citer personne de connu dans les lettres qui s'y rende.

Je retournai chez Procope. Je trouvai, en y entrant, qu'on y traitait un point de métaphysique, et que *Fréret* et *Boindin* étaient les tenants de la dispute. Le premier était l'homme de la plus vaste et de la plus profonde érudition que j'aie connu, et ses connaissances portaient sur une forte base de philosophie. L'autre, avec beaucoup de sagacité, parlait avec une éloquence véhémente, sans en être moins correct dans la langue. Il ne montrait jamais plus d'esprit dans une dispute que lorsqu'il avait tort, ce qui lui arrivait assez, quand il ne parlait pas le premier, attendu qu'il était naturellement contradicteur. Une pièce était-elle mal reçue, il en relevait les beaux endroits, et la défendait vivement. Était-elle applaudie, il en découvrait très-finement et en montrait les moindres défauts. Il cherchait surtout à combattre les opinions reçues dans les matières les plus graves, ce qui lui avait fait une réputation d'impiété, dont il m'avoua un jour qu'il se repentait fort; qu'elle avait beaucoup nui au repos de sa vie; qu'on ne doit jamais manifester de tels sentiments, et qu'on serait encore plus heureux de ne les pas avoir. On sait qu'il est traité d'athée dans les couplets attribués au poëte Rousseau. Le sage Fontenelle, qui estimait Boindin à beaucoup d'égards, et qui en était respecté, lui ayant demandé pourquoi il se livrait si fort à la contradiction : C'est, dit Boindin, que je vois des raisons contre tout. Et moi, dit Fontenelle, j'en vois pour tout, et *j'aurais la main pleine de vérités, que je ne l'ouvrirais pas pour le peuple.*

J'étais donc arrivé au café au plus fort de la discussion

métaphysique. Après avoir entendu quelque temps les deux acteurs, je hasardai, sur la question, quelques mots qui attirèrent leur attention. L'auditoire parut surpris qu'un jeune homme osât se mesurer avec de tels athlètes. Cependant ils me firent accueil l'un et l'autre, et m'invitèrent à revenir. Je n'y manquai pas, et, comme j'y trouvais toujours Boindin, je devins bientôt son antagoniste, et partageais avec lui l'attention de l'auditoire, qui m'affectionnait de préférence, parce que Boindin avait la contradiction dure, et que je l'avais gaie.

Les caractères de gens de lettres qui se rendaient à ce café étaient assez variés. Boindin dissertait toujours et ne causait jamais. Fréret raisonnait ; et s'appuyait souvent de citations et d'autorités, non pour établir en érudit mais pour développer ses principes en philosophe.

L'abbé Terrasson qui venait souvent au café, avait beaucoup d'érudition grecque, latine, et dans plusieurs langues modernes ; était géomètre, physicien, et doué d'un esprit philosophique qu'il portait dans tout ce qu'il traitait ; c'est-à-dire, pour me servir de sa définition, de cette supériorité de raison qui nous fait rapporter chaque chose à ses principes propres et naturels, indépendamment de l'opinion qu'en ont eue les autres hommes.

Un homme, que je connus en même temps que l'abbé Terrasson, fut du Marsais, qui avait aussi beaucoup d'esprit philosophique, qu'il appliqua principalement à la grammaire. Comme il était venu tard de sa province à Paris, il avait conservé l'accent provençal, qui l'empêchait de bien juger des sons de la langue.

Parmi ceux qui venaient chez Procope, il y en avait qui allaient aussi au café de Gradot ; tels que le marquis de La Faye. Avec de la finesse dans l'esprit, de la littérature française, beaucoup de politesse, le meilleur ton dans la conver-

sation, faisant des vers faciles, c'était un homme très-aimable, et qui aurait pu servir de modèle à ce qu'on appelle les gens du monde. Il jouissait d'une fortune considérable, tenait une bonne maison, et y rassemblait souvent compagnie choisie de différents états. Son frère aîné, capitaine aux gardes, homme d'esprit et fort instruit, avait formé la plus belle bibliothèque qu'un particulier pût avoir, et dont le catalogue est, je crois, le premier qui ait été imprimé, et qui ait servi à l'ordre de ceux qui ont paru depuis. Il est connu et recherché dans la librairie. Le capitaine La Faye, ayant eu la jambe emportée d'un boulet de canon, fut obligé de quitter le service, et, pour s'en consoler, se renferma dans sa bibliothèque, sur laquelle il mit pour inscription :

*Me læsit Mavors, læsum mulcêre Camenæ.*

A sa mort, son fils étant mineur, cette bibliothèque fut vendue. Le frère du capitaine racheta de la succession les livres qui convenaient le plus au genre de littérature dont il s'occupait, et, les joignant à ceux qu'il avait déjà, en fit une collection très-curieuse, au service de tous les gens de lettres. Il était secrétaire du cabinet du roi, et a été de l'Académie Française. Le duc de Bourbon, qui avait été le premier ministre, le chargea d'une commission assez singulière. Ce prince, ayant résolu de se marier, envoya La Faye en Allemagne, choisir la princesse dont la figure lui plairait le plus, s'en rapportant absolument au goût du commissionnaire. La Faye, après avoir parcouru l'Allemagne, donna la pomme à Caroline de Hesse Rhinsfeld, princesse aussi aimable que son mari l'était peu ; aussi a-t-elle été plus regrettée que lui du public. Elle est morte à vingt-six ans, en 1741, dix-huit mois après son mari, et dans le temps où elle pouvait être heureuse. Je ne m'attendais guère, quand elle arriva ici, que je dusse faire son épitaphe, dont je fus chargé par sa belle-

mère, madame la duchesse. La Faye, qui avait pris de l'amitié pour moi, m'aurait volontiers emmené avec lui dans son voyage d'Allemagne, et je l'aurais encore plus volontiers accompagné; mais ce ne pouvait pas être à l'insu de ma mère. Je lui laissais ignorer ma vie dissipée, et le peu d'application que je donnais à la jurisprudence; mais un voyage de plaisir aurait mis ma conduite trop à découvert, m'aurait fait rappeler en province; et c'était ce que je redoutais le plus.

Peu de temps avant ce voyage, La Faye m'avait mené chez Gradot pour me faire connaître, me dit-il, le plus aimable des gens de lettres; et j'en jugeai comme lui. C'était La Motte. Après avoir vécu dans les meilleures sociétés de Paris et de la cour, devenu aveugle et perclus des jambes, il était réduit à se faire porter en chaise au café de Gradot, pour se distraire de ses maux dans la conversation de plusieurs savants ou gens de lettres qui s'y rendaient à certaines heures. J'y trouvai Maupertuis, Saurin, Nicole, tous trois de l'Académie des Sciences; Melon, auteur du premier traité sur le commerce; et beaucoup d'autres qui cultivaient ou aimaient les lettres. La Motte était le point de réunion de l'assemblée, et personne n'y était plus propre que lui, par le ton de politesse qu'il mettait dans la discussion. Les sciences dont il ne s'était pas occupé, ne lui étaient pas étrangères. Il en saisissait la métaphysique. Ses idées étaient nettes, précises, et rendues avec ordre et clarté. Ses ouvrages, et surtout ses qualités personnelles, lui avaient fait des enthousiastes; aussi était-il l'objet de l'envie de ceux qui n'étaient pas en état de l'estimer.

La Motte, à qui j'avais été annoncé par La Faye, me fit assez d'accueil pour m'en attirer de la part de l'assemblée. J'y allai donc quelquefois. Mais, comme j'étais venu me loger dans le quartier du Luxembourg, où j'avais fait des connais-

sances qui m'étaient chères, et dont je parlerai, je préférai d'aller au café de Procope, voisin de la Comédie, que j'aimais beaucoup. Cela me donna occasion de connaître Baron, le Roscius de notre siècle. C'était le plus grand comédien dans le tragique et le comique noble, qui ait paru sur le Théâtre-Français. Après l'avoir quitté pendant quelques années, il y était remonté, et avait, par sa manière de réciter noble et naturelle, proscrit une déclamation chantante qui s'était introduite pendant son absence. Son jeu était si vrai, qu'il faisait oublier le comédien : on croyait voir le personnage. A soixante-quinze ans passés, il jouait des rôles d'amoureux, sans qu'on fît attention à son âge. Il avait reçu de la nature tout ce qu'il en pouvait recevoir pour sa profession : la figure, la voix, l'intelligence, les entrailles. Ajoutez-y qu'il avait été adopté, élevé et instruit par Molière. Racine, qui faisait répéter ses pièces avec le plus grand soin, disait à Baron : Pour vous, je vous livre à vous-même, le cœur vous en dira plus que mes leçons.

Baron avait fait quelques pièces qui sont restées au théâtre. Mais il y en a une sous son nom, c'est l'*Andrienne*, qu'on attribue au père de La Rue, jésuite, qui, montant en chaire à Paris et à la cour, ne pouvait décemment travailler dans un genre condamné par tous les gens de son état, et contre lequel il avait vraisemblablement déclamé lui-même.

Baron, sans estimer l'état de comédien, dont il pensait très-modestement, avait de son art d'acteur la plus haute opinion, et peut-être y devait-il en partie sa supériorité sur tous les comédiens. A talents égaux, tout homme enthousiaste de sa profession doit l'emporter sur les autres. Il s'imaginait qu'un acteur parfait, tel qu'il se croyait (et du moins n'avait-il point d'égal), devait aller de pair avec ce qu'il y avait de plus grand par la naissance, les dignités et le génie.

On se souvient encore de son ton de familiarité avec les

princes mêmes, qui le lui passaient en riant à cause de sa manie. Il occupait, à l'Estrapade, une maison très-bien meublée, où il recevait bonne compagnie. Il ne manquait pas de littérature, et avait un cabinet de livres choisis, parmi lesquels il s'en trouvait qui ne sont guère que dans des bibliothèques en forme, tels que les *ad usum* et les *variorum* complets. Je l'avais connu dès le temps que j'étais au collége d'Harcourt. Je le rencontrais assez souvent chez un libraire qui était en face du collége, et il m'y avait fait amitié. Ma curiosité sur ce qui avait rapport à Molière, Corneille, Racine, et les autres hommes illustres de son temps, lui plaisait, et il satisfaisait volontiers à mes questions, qui, loin de l'importuner lui inspirèrent, sans doute, le goût qu'il prit pour moi. Il me dit tant de traits de la bonhomie du grand Corneille, que je vis qu'il était aussi naturel de l'aimer que de l'estimer. Supérieur à la vanité, sans orgueil, méprisant ou même ignorant l'intrigue, il se sentait, s'appréciait quelquefois, et pouvait dire, comme il l'a dit avec une noble fierté :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Thomas Corneille, inférieur à son aîné pour le génie, l'emportait par ses connaissances dans les arts, dont il a fait un dictionnaire, et ne cédait qu'à lui pour le théâtre, avant que Molière et Racine s'y fussent fait connaître. Les deux frères avaient une telle convenance de caractère, qu'ayant épousé les deux sœurs, en qui se trouvait la même différence d'âge, de vingt ans, qu'entre les deux frères, ils ne formèrent qu'une maison et un ménage qui subsista vingt-cinq ans, et ne finit que par la mort de l'aîné, en 1684, ce qui fait également l'éloge des femmes et des maris. J'ai connu particulièrement plusieurs de ceux qui avaient vu Pierre, et qui avaient été en liasion avec Thomas. Tous en portaient le même jugement. Ils ne parlaient pas si favorablement du caractère

de Boileau et de Racine. En rendant justice à leur mérite d'auteur, ils prétendaient que leur commerce n'était nullement agréable.

On ne pouvait parler avec Boileau que de lui. Il ne connaissait, disait-il, que trois génies dans le siècle, Molière, Corneille et lui ; et ne comptait Racine que pour son écolier, un bel esprit, ajoutait-il, à qui il avait appris à faire difficilement de bons vers. Telle était sa décision dans une assemblée où étaient Boindin, La Faye et La Motte, qui me l'ont dit. Je ne crois pas que personne l'associe jamais pour le génie à Molière et Corneille, ni le place au-dessus de Racine. Il a sûrement bien mérité des lettres et de la langue pour le goût de l'expression. Le *Lutrin* et l'*Art poétique* seront toujours lus avec fruit. Mais il n'a pas appris à Racine à faire des tragédies, ni à Quinault, qu'il a tant dénigré, à faire des opéras. Il aurait dû encore citer La Fontaine dans l'*Art poétique*, et ne pas dire que Molière

Peut-être de son art eût remporté le prix.

Le *peut-être* est de trop. Molière a certainement obtenu la palme sur tous les anciens, et aucun moderne ne la lui a enlevée ; quoique plusieurs, dont je pourrai parler, aient mérité des couronnes dans la même carrière. Il avait naturellement du fiel, de l'humeur et de l'envie. Il disait un jour à Fréret, de qui je le tiens, croyant se donner un éloge : Jeune homme, il faut penser à la gloire ; je l'ai toujours eue en vue, et n'ai jamais entendu louer quelqu'un, fût-ce un cordonnier, que je n'aie ressenti un peu de jalousie. Je suis persuadé qu'il n'en était rien ; c'était seulement, pour exciter l'émulation du jeune Fréret, une hyperbole assez mal choisie, mais qui n'en décelait pas moins le fond du caractère.

Racine, différent à plusieurs égards de son prétendu maître, en connaissait le faible, et le laissait se flatter d'une supério-

rite à laquelle le disciple savait bien que le public ne souscrivait pas. Il s'assurait par là un prôneur dont la voix était comptée pour beaucoup. Car, quelque mérite qu'il eût, il ne dédaignait pas un certain manége dont il aurait pu se passer, et qui, sans ajouter à la renommée, nuit quelquefois à la réputation de l'auteur. Il était naturellement railleur, et aurait été satirique, s'il n'eût pas craint la représaille, et de se compromettre. Boileau, qui le connaissait bien, disait qu'il était le plus malin des deux. Racine était très-poli dans le monde, contraint avec ses égaux, et affectait la familiarité avec les grands. Il ne vivait guère en société littéraire et particulière qu'avec Boileau, Molière et La Fontaine ; ménageant fort les deux premiers, qui étaient en faveur auprès du roi, et traitant très-légèrement La Fontaine, assez bon pour le souffrir, ou même pour n'y pas faire attention. On sait que Molière, excédé des mauvaises plaisanteries de Boileau et de Racine sur La Fontaine, dit un jour : *Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme.* L'abbé de Saint-Réal, homme très-instruit, et dont les ouvrages sont estimés, sortant d'une conversation avec Boileau et Racine, entra dans une maison où il trouva Thomas Corneille, Fontenelle, et quelques autres gens de lettres. Je viens, dit-il, me délasser avec vous de deux hommes que je quitte, Racine et Boileau, avec qui on ne peut parler que de vers, et des leurs. Quoi qu'il en soit, ceux dont il s'agit ici ont aujourd'hui chacun leur place bien reconnue.

Molière était le plus philosophe de tous les gens de lettres de son temps, et, quoi qu'en ait dit Boileau, on retrouve, dans ses moindres pièces, le cachet de l'auteur du *Misanthrope.* Boileau restera un de nos bons auteurs classiques pour les vers. On lui a peut-être trop accordé de son vivant ; peut-être lui refuse-t-on trop aujourd'hui. La gloire de Racine a plutôt augmenté que diminué, et se soutiendra. La Fontaine

est, par son style, l'auteur le plus original de la langue, et, par là, moins susceptible de traduction. Quoique la naïveté fît le fond de son caractère et de ses ouvrages, on y trouve quelquefois des vers de la plus haute poésie, et des pensées profondes. Jamais auteur n'eut moins d'amour-propre. Il se mettait sincèrement au-dessous de tous ceux dont il avait emprunté des sujets ou de simples traits, d'Ésope, de Phèdre, de Boccace, etc., ce qui lui fit dire un jour par Fontenelle, qui l'aimait et l'estimait beaucoup : *Tais-toi, tu n'es qu'une bête qui as plus d'esprit qu'eux*. Lorsque La Fontaine demanda si saint Augustin avait autant d'esprit que Rabelais, cette question, qui fit éclater de rire l'assemblée, n'eût peut-être pas paru aussi ridicule à d'autres qu'à des jansénistes.

Je m'aperçois que, ne m'étant proposé que d'écrire mes peu intéressants mémoires, je me suis laissé aller à une discussion littéraire. A la bonne heure ! je n'écris ceci que pour amuser ma vieillesse, et je m'amuse. Je reviens pourtant à moi.

Je continuais de prendre des inscriptions aux écoles de droit, sans les suivre, et l'étude dé l'avocat au conseil m'attachait fort peu. Les connaissances que je fis au spectacle, soit nouvelles, soit renouvelées du collége, me lièrent avec quelques jeunes gens de qualité qui m'accueillirent. Je n'en fus guère moins libertin ; mais cela me sauva d'associations qui pouvaient m'entraîner dans une sorte de crapule. Je fus aussi initié dans des maisons honnêtes et même distinguées. Engagé journellement alors à des dîners et des soupers, je vis que ce que j'avais de mieux à faire, était de ne pas payer inutilement une pension, et je pris une petite chambre garnie. Ainsi, n'ayant point d'état que celui d'un étudiant qui n'étudiait point (du moins ce qui était de mon devoir, car les belles-lettres prenaient le temps que je ne donnais pas au plaisir), j'étais à portée d'être reçu dans les sociétés

d'un rang supérieur au mien, ce qui n'arrive qu'à Paris, pour les hommes, pourvu qu'ils soient de famille honnête, et ne soient pas dans une dépendance personnelle. Ils peuvent vivre avec ce qu'il y a de plus grand, si les mêmes goûts les associent; j'en eus la preuve. J'avais fait quelques autres connaissances que de jeunes gens. Un homme en crédit, sachant que ma fortune était assez bornée, me proposa une place très-lucrative, mais qui m'aurait donné un maître; je la refusai. Il me pressa, et, voyant que ses instances étaient inutiles, il me dit, en m'embrassant : Je ne puis vous blâmer : quelque amitié que j'aie pour vous, nous ne pourrions exactement vivre ensemble comme nous vivons; je serai peut-être plus heureux dans une autre circonstance.

J'avais déjà une répugnance naturelle pour la dépendance, ou plutôt l'asservissement. L'approbation que donnait à mon refus un homme qui aurait pu s'en offenser, et qui me voulait du bien, ne fit que me confirmer dans mes sentiments. Si mon petit amour-propre m'a quelquefois fait négliger ma fortune, il m'a toujours empêché de m'écarter de l'honneur. Je n'ai, par exemple, jamais accepté avec des seigneurs de ces soupers libertins que j'ai souvent faits avec mes égaux. Je me souviens que, me trouvant à un souper d'hommes chez le prince de Guise, avec sept ou huit jeunes gens de la cour les plus à la mode, le repas fut très-gai. Entre minuit et une heure, on proposa, pour couronner la fête, d'envoyer, chez une célèbre abbesse, chercher des filles. La proposition fut applaudie, et je ne la contredis point. Mais, pendant que le Mercure était en course, quoique j'eusse la tête échauffée de vin de Champagne, je ne la perdis point, et, sous prétexte d'un besoin, je m'évadai. Je trouvai le lendemain un de nos convives, qui me dit qu'on s'était fort réjoui; qu'on m'avait regretté; mais qu'apparemment je m'étais senti incommodé. Je le rassurai sur ma santé de la veille, et ajoutai que je

n'aimais pas les parties de plaisir qui pouvaient finir par un éclat ; que ces messieurs, en cas d'aventure, avaient des noms qui imposent, et que celui d'un particulier comme moi figurerait mal sur une telle liste. Ce motif de mon éclipse, qu'il dit aux autres, ajouta quelque estime au goût qu'ils avaient pour moi.

La vie que je menais me plaisait beaucoup plus que mes devoirs. Ma mère n'en aurait pas été aussi contente que moi ; mais je ne l'en instruisais pas.

Quoique ma conduite ne fût pas absolument sans reproche, je vivais du moins habituellement dans ce qu'on appelle la bonne compagnie.

Ici finissent les Mémoires de Duclos ;
il commença trop tard de les écrire et n'eut
pas le loisir de les achever.

---

# HISTOIRE
# DE MADAME DE LUZ
## ANECDOTE DU RÈGNE DE HENRI IV

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

Il semble que la vertu d'une femme soit dans ce monde un être étranger, contre lequel tout conspire. L'amour séduit son cœur; elle doit être en garde contre la surprise des sens. Quelquefois l'indigence, ou d'autres malheurs encore plus cruels, l'emportent sur toute la fermeté d'une âme trop longtemps éprouvée : il faut qu'elle succombe. Le vice vient alors lui offrir des secours intéressés, ou d'autant plus dangereux, qu'il se montre sous le masque de la générosité. Le malheur les accepte, la reconnaissance les fait valoir, et une vertu s'arme contre l'autre. Environnée de tant d'écueils, si une femme est séduite, ne devrait-on pas regarder sa faiblesse plutôt comme un malheur que comme un crime : car enfin la vertu est dans le cœur, mais la malignité humaine ne veut juger ici que sur l'extérieur, quoique, dans d'autres occasions, elle cherche à développer le principe secret des actions les plus brillantes, pour en diminuer le prix et en obscurcir l'éclat. Quels sont donc les avantages d'une vertu si

difficile à soutenir? Étrange condition que celle d'une femme vertueuse! Les hommes la fuient ou la recherchent peu; les femmes la calomnient; et elle est réduite, comme les anciens stoïciens, à aimer la vertu pour la vertu seule.

La baronne de Luz est un des plus singuliers exemples du malheur qui suit la vertu. Elle était fort jeune lorsqu'elle épousa le baron de Luz. C'était un homme déjà avancé en âge, d'une probité reconnue, et qui, sans avoir aucune des qualités brillantes, avait toutes les essentielles. Il aurait pu rendre heureuse une femme dont l'âge eût été plus assorti au sien, et dont les devoirs n'eussent été troublés par aucune passion.

Madame de Luz était bien éloignée d'un état si tranquille. Peut-être ignorait-elle encore elle-même le véritable état de son cœur, lorsqu'on disposa de sa main; mais elle ne fut pas longtemps sans le connaître. Elle avait été élevée avec le jeune marquis de Saint-Géran, son cousin. L'habitude de se voir, la conformité de caractère, la jeunesse et les agréments qui leur étaient communs, avaient fait naître entre eux l'inclination la plus forte; ils la sentaient, ils ne la connaissaient pas; ils croyaient obéir à la force du sang; mais ils ne furent pas plutôt séparés qu'ils s'aperçurent en même temps qu'ils se manquaient l'un à l'autre. Ils trouvèrent un vide dans leur cœur; ils en soupirèrent; ils désirèrent de se revoir; ils se revirent; le sang qui les unissait était un prétexte naturel. Mais cette vue, qui était pour eux autrefois un plaisir aussi tranquille que vif, semblait alors augmenter leur chagrin. Ils se regardaient en rougissant. Les mêmes sentiments donnent les mêmes idées : ils n'osaient se parler, mais ils s'entendirent. Malgré les plaisirs et les dissipations qu'on s'empresse de procurer aux nouvelles mariées, madame de Luz fut assez triste. Le baron de Luz qui ne connaissait pas encore sa femme, attribua sa mélancolie à un caractère sé-

rieux; il n'en fut pas fâché, ces caractères suppléent quelquefois à l'âge.

Le marquis de Saint-Géran continuait toujours de voir sa cousine. Le monde qui se trouvait chez elle, empêchait qu'on ne remarquât l'embarras qu'ils avaient l'un avec l'autre; mais enfin ils se trouvèrent seuls. Une entrevue particulière, après laquelle les amants soupirent ordinairement, était l'objet de la crainte de deux personnes qui, loin de s'être communiqué leurs sentiments, n'osaient pas se les avouer à eux-mêmes.

Le marquis de Saint-Géran s'étant un jour présenté chez M. de Luz, ses gens lui dirent qu'il était sorti pour quelques affaires, et que madame de Luz était un peu incommodée.

M. de Saint-Géran, que l'idée du tête-à-tête avait d'abord ému, voulut se retirer, en disant qu'il craignait de l'importuner, lorsqu'un valet de chambre lui dit que les ordres n'étaient pas pour lui, et que M. de Luz avait même ordonné, en sortant, qu'on allât le prier de venir tenir compagnie à madame. Le valet de chambre, sans attendre la réponse du marquis, s'avança en même temps vers l'appartement de madame de Luz, et annonça M. de Saint-Géran.

Madame de Luz fut encore plus interdite que le marquis. Il la salua d'un air mal assuré; leur embarras était égal. Cependant M. de Saint Géran, faisant effort pour dissiper son trouble : Madame, lui dit-il, vos gens viennent de m'apprendre que vous étiez indisposée. Il est vrai, monsieur, lui répondit-elle. Ils furent ensuite, l'un et l'autre, quelque temps sans parler. Tous deux craignaient de laisser pénétrer leurs sentiments; tous deux gardaient le silence : qu'auraient-ils pu se dire qui les décelât davantage? Ils s'en aperçurent en même temps.

Il me semble, madame, dit M. de Saint-Géran, que ma présence vous incommode, et que madame de Luz n'est plus

ce que mademoiselle de Saint-Géran était pour moi. Vous vous trompez, monsieur; je vois toujours mes amis avec plaisir, et vous avez pu apprendre que M. de Luz vous avait envoyé prier de passer ici la journée. Oui, madame, répliqua M. de Saint-Géran; je comprends aisément qu'un tel ordre ne pouvait venir que de lui, et que ce n'est pas à vous-même que j'aurais dû le bonheur de vous voir. Eh ! pourquoi, monsieur? dit madame de Luz. Ah! madame, reprit M. de Saint-Géran, je ne sens que trop que vous avez pénétré mes sentiments, qu'ils vous déplaisent, et que vous m'en punissez. Vos sentiments, monsieur ! répliqua-t-elle; pourriez-vous en avoir qui fussent offensants pour moi? Hélas! reprit M. de Saint-Géran, ils ne devraient pas l'être! Élevé avec vous dès l'enfance, séduit par le charme de l'amitié, je me suis livré aux mouvements de mon cœur : aurais-je dû prévoir que ce qui faisait alors le bonheur de ma vie, en ferait un jour le malheur? Car enfin, j'ai pour vous la passion la plus forte; je l'ai toujours eue sans doute; et il fallait que je ne connusse véritablement mon cœur que lorsque mon malheur serait complet.

Madame de Luz, aussi surprise que si elle n'eût pas eu les mêmes sentiments, demeura quelque temps interdite, et elle ne prit la parole que pour empêcher M. de Saint-Géran de poursuivre. Quel espoir, lui dit-elle, monsieur, fondez-vous sur un pareil aveu? Ah! madame, reprit M. de Saint-Géran, s'il me restait encore quelque espoir, j'aurais eu plus de discrétion; mais je vois avec douleur que je vous ai perdue sans ressource; et c'est dans le moment même où je vous perds, que je sens combien vous étiez nécessaire au bonheur de ma vie. Je ne croirai jamais, monsieur, reprit-elle, que votre sort puisse être attaché au mien; mais je n'aurais pas dû craindre que ce fût de votre part que je fusse obligée de souffrir un pareil discours. Ah! madame, répliqua M. de

Saint-Géran, mon malheur peut-il me rendre criminel? Quelque violente que soit ma passion pour vous, je sens qu'elle me rend malheureux; mais elle ne peut jamais intéresser votre gloire. L'aveu, du moins, en est offensant, reprit madame de Luz; ma jeunesse et ma conduite m'ont donné peu d'expérience sur un tel sujet, et votre discours doit être bien nouveau et bien étrange pour moi; mais je ne laisse pas de croire qu'un tel aveu marque toujours un espoir outrageant. Quelque amitié que j'aie eue jusqu'ici pour vous, quoique les liens du sang pussent la faire naître et l'autoriser, je ne sais si je puis encore, sans crime, la conserver à un homme qui m'estime assez peu pour oser espérer davantage. Eh quoi! madame, reprit M. de Saint-Géran, ne suis-je pas assez malheureux? pourquoi voulez-vous que je sois coupable? De grâce, n'ajoutez pas à mon malheur; rien ne peut l'adoucir que l'amitié dont vous m'honoriez. Ne me la refusez pas, cette cruelle amitié. Je craindrais, dit madame de Luz, que mes sentiments, qui jusqu'à ce jour étaient innocents, ne cessassent de l'être, ou du moins ne fussent dangereux à mon repos : cependant je vous les conserverai toujours, si vous continuez à les mériter en vous défaisant des vôtres; j'en crains trop les suites; et, si vous voulez me persuader de la sincérité de votre repentir, j'exige que vous cessiez de me voir. De vous voir, madame! s'écria M. de Saint-Géran. Oui, monsieur, reprit-elle aussitôt, du moins pendant quelque temps; j'en vois la nécessité, et pour vous et pour moi. Madame, ajouta M. de Saint-Géran, quoique vous exigiez le plus cruel sacrifice, je respecterais assez vos ordres pour m'y soumettre; mais daignez faire attention que le public est témoin de mes visites : elles ne lui sont pas suspectes, le sang qui nous unit les autorise; on sera surpris de mon éloignement, on en cherchera les raisons, et celles que l'on suppose sont toujours plus injurieuses que les véri-

tables. Monsieur, reprit madame de Luz, je suis très-sensible à vos craintes ou à vos égards ; mais des scrupules imaginaires ne doivent pas balancer un péril certain pour mon repos et pour mon honneur ; vous avez d'ailleurs un moyen bien simple de me satisfaire, sans courir tous les risques que vous paraissez appréhender ; vous pouvez aller quelque temps à la campagne, les prétextes en sont toujours prêts. Je vous en prie par l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, et qui, dites-vous, vous est chère: je vous l'ordonne, si j'ai quelque droit sur votre cœur ; et si ces motifs ne sont pas capables de vous déterminer, mon ressentiment me fournira d'autres moyens pour vous interdire ma présence.

M. de Saint-Géran allait sans doute répliquer ; et peut-être eût-il promis d'obéir aux ordres de madame de Luz : le respect d'une passion naissante est plus sûr que la reconnaissance d'un amour heureux et satisfait. Mais le baron de Luz rentra dans ce moment. Son arrivée les troubla l'un et l'autre ; le baron n'y fit pas attention. Les personnes qui ont passé l'âge des passions, ou qui n'en ont jamais connu les égarements, ne sont pas ordinairement les plus clairvoyantes. Le baron, sans prendre garde à leur embarras, alla d'abord embrasser son cousin.

Madame de Luz, désirant que le marquis de Saint-Géran prît le partit qu'elle avait exigé de lui, s'adressa sur-le-champ à M. de Luz : Le marquis, lui dit-elle, venait ici prendre congé de vous ; il va passer trois mois dans ses terres. Ah ! ah ! dit le baron, quel esprit de retraite, marquis, vient vous saisir, vous fait subitement abandonner le cour? Auriez-vous donc des affaires si pressées qui exigeassent votre présence chez vous? M. de Saint-Géran n'osant ni désavouer ouvertement madame de Luz, ni se résoudre à l'abandonner : Ce ne sont pas, dit-il, précisément des affaires qui m'appellent en province ; mais j'avais quelque dessein d'aller dans mes terres.

Oh bien! reprit le baron de Luz, puisque vos affaires ne sont pas plus importantes, je compte que vous me les sacrifierez, et que vous nous accompagnerez. J'arrive du Louvre, où le roi m'avait ordonné de me rendre. Il vient de me donner la lieutenance générale de Bourgogne; il me l'a annoncé lui-même, et je ne saurais trop me presser de partir et d'aller, par mes services, mériter ses boutés. Je vais donner ordre aux équipages qui nous sont nécessaires. Comme le maréchal de Biron demeurera encore quelque temps à la cour, les affaires du gouvernement de la province rouleront sur moi pendant son absence, et je veux que vous veniez avec madame de Luz m'aider à en faire les honneurs. Madame de Luz, qui vit toutes les suites d'un pareil engagement, voulut l'éviter, et prenant la parole : Personne, dit-elle, ne serait plus propre que M. de Saint-Géran à nous rendre le service que vous lui demandez; mais ce serait abuser de sa complaisance que de lui faire abandonner ses affaires; et s'il ne va pas dans ses terres, il est obligé de rester ici pour faire sa cour. Bon! reprit M. de Luz; on ne saurait mieux faire sa cour au roi qu'en allant apprendre le métier de la guerre. Il viendra avec moi. Le roi accorde plutôt les emplois aux services, et à ceux qui marquent l'envie de s'instruire, qu'à toutes les importunités d'un courtisan oisif. Si quelque autre chose pouvait le retenir à Paris, ce serait sans doute une maîtresse; il est jeune et aimable, il en trouvera partout; et je suis sûr que, si vous le priez bien de faire ce voyage avec nous, il ne vous refusera pas, et qu'il sacrifiera ses maîtresses à ses amis.

M. de Saint-Géran, croyant avoir marqué assez de déférence aux ordres de madame de Luz en ne se pressant pas d'accepter la proposition du baron, répondit que personne ne connaissait mieux que lui la force de l'amitié, et qu'il était disposé à les accompagner partout. Je n'en doutais point,

marquis, reprit le baron de Luz. Dans le moment plusieurs personnes entrèrent pour lui faire compliment, et M. de Saint-Géran sortit.

Quoique madame de Luz n'eût pas reçu la déclaration de M. de Saint-Géran d'une façon à lui donner de grandes espérances, il se sentait fort soulagé. Quelle que soit l'idée qu'on a de la vertu d'une femme, ce n'est certainement que l'espoir qui fait qu'on lui déclare l'amour qu'on ressent pour elle ; et l'on n'est jamais malheureux quand on espère. Madame de Luz même, née avec la vertu la plus pure, attachée à ses devoirs, et craignant les suites d'un pareil engagement, n'était pourtant pas aussi affligée qu'interdite. Elle ne pouvait plus se dissimuler ses propres sentiments pour M. de Saint-Géran. Elle sentait combien il lui était cher. Il aurait été trop humiliant pour elle d'aimer seule. Elle venait de connaître toute la passion de M. de Saint Géran. Ainsi, quoiqu'elle redoutât le danger où elle allait être exposée en vivant intimement avec lui, quoiqu'elle eût fait tous ses efforts pour s'en séparer, elle ressentait involontairement un plaisir secret. La nature est avant tous les devoirs, qui ne consistent souvent qu'à la combattre.

M. de Saint-Géran n'était pas le seul sur qui les charmes de madame de Luz eussent fait impression ; il avait plusieurs rivaux cachés qui n'attendaient que le moment de se déclarer.

Aussitôt qu'une femme paraît à la cour, son mari semble être la personne qui lui convient le moins. Ceux qui n'ont point encore de commerce réglé, viennent offrir leurs soins. Les amants déjà pourvus veulent du moins en être les médiateurs. On consulte particulièrement les convenances de société, et, si l'on peut, le repos du mari et le goût de la femme.

Parmi ceux auxquels on n'aurait jamais pensé, il y en eut plusieurs qui se mirent sur les rangs, et qui prétendirent plaire à madame de Luz.

M. de Thurin parut un des plus empressés. Ce n'était pas qu'il fût de la cour; son état semblait même l'en exclure : il était conseiller au parlement.

Les magistrats, alors appliqués aux affaires, ne sortaient guère de la gravité de leur place et de leur caractère. Ils n'allaient à la cour que lorsque le roi les mandait, ou qu'ils étaient obligés de lui représenter les besoins du peuple. Ils y étaient annoncés, attendus et reçus avec distinction. Dans tout autre temps, le poids, le nombre et la discussion des affaires leur donnaient assez d'occupation, et ils tiraient leur considération du pouvoir qu'ils ont de juger de la vie et des biens de ceux qu'on appelle communément des seigneurs. et qu'ils ne voyaient qu'en recevant chez eux leurs sollicitations.

M. de Thurin fut un des premiers qui ne comprit pas toute la dignité de ces mœurs. Il imagina qu'elles étaient trop simples ; et dès lors on commença à prostituer son état, en le voulant illustrer. De jeunes magistrats méprisèrent leurs devoirs au lieu de se mettre en état de les remplir : les imitateurs ne saisissent ordinairement que les ridicules de leurs modèles. Ces jeunes sénateurs s'imaginèrent que, pour être courtisans, il suffisait de jouer gros jeu, de perdre en ricanant, d'avoir une avarice contrainte et de dire des fadeurs à une femme.

M. de Thurin, entre autres, crut que sa gloire serait hors de toute atteinte, s'il pouvait faire croire que madame de Luz fût sur son compte. Il commença à lui faire sa cour par air; mais il en devint bientôt éperdument amoureux. Dans le premier cas, il n'eût été que ridicule; son amour le rendit odieux : il avait à combattre le rang, le cœur et la vertu.

M. de Thurin offrit bientôt son hommage à madame de Luz. Les amants d'un rang inférieur sont ordinairement

timides ou insolents. M. de Thurin parut l'un et l'autre dans sa conduite, et fut toujours le dernier dans le caractère.

M. de Thurin avait réellement de l'esprit, et fut dans la suite employé dans les grandes affaires. Mais, au lieu de s'occuper alors des devoirs de son état, il avait la ridicule ambition d'être de la cour; et l'on n'en est pas toujours, quoiqu'on affecte d'y vivre. Il n'est que trop ordinaire de voir le goût du frivole et la dissipation étouffer ou suspendre les talents les plus graves et les plus importants.

M. de Thurin était dans cette folle ivresse, lorsqu'il jugea à propos de s'attacher à madame de Luz. Il commença par employer le langage des yeux. Le peu de vraisemblance de ses prétentions fit que madame de Luz ne s'en aperçut pas d'abord. M. de Thurin crut devoir se rendre plus intelligible. Se trouvant un jour auprès de madame de Luz : Madame, lui dit-il, il est bien dangereux de vous voir. Eh ! pourquoi, monsieur, lui répondit madame de Luz. J'avais osé croire que mon caractère était assez sûr pour mériter des amis. Il n'y a personne, madame, reprit M. de Thurin, qui n'aspirât à cette gloire; on ne saurait sans doute vous refuser l'estime que vous méritez; mais il est bien difficile de s'en tenir à des sentiments aussi simples et aussi tranquilles, et je sens qu'il m'en a coûté ma liberté.

Madame de Luz ne fut pas si embarrassée de la déclaration de M. de Thurin qu'elle l'avait été de celle de M. de Saint-Géran : la liberté du cœur donne celle de l'esprit. En vérité, monsieur, lui dit madame de Luz, je n'aurais pas imaginé que vous fussiez si galant : comment, au milieu des affaires graves qui vous occupent, pouvez-vous conserver assez de gaieté pour badiner avec autant d'agrément ? Ah ! madame, reprit M. de Thurin, je n'ai ni le cœur, ni l'esprit aussi libres que vous le supposez. Le désir de vous plaire est la seule affaire qui m'occupe; et je sens que, si vous ne me permettez

pas de l'espérer, je serai le plus malheureux de tous les hommes. Mais, reprit madame de Luz, c'est donc sérieusement que vous êtes amoureux de moi ? M. de Thurin voulut alors expliquer tous ses sentiments ; et, pour en faire mieux sentir le prix, il se répandit dans les protestations d'une constance éternelle qu'on ne lui demandait point. Le désordre de ses discours fit aisément connaître à madame de Luz qu'il était véritablement amoureux. Leur conversation n'eut pas plus de suite ce jour-là ; mais, quelques jours après, M. de Thurin voulut la reprendre : madame de Luz lui répondit toujours en plaisantant ; et, pour se dispenser de lui parler plus sérieusement, elle affecta de n'être pas persuadée de son amour.

M. de Thurin se flattait cependant de la rendre sensible, et ne pouvait pas s'imaginer qu'une femme pût refuser son hommage. Il en devint plus importun : madame de Luz le trouvait partout, et il ne manquait jamais de l'entretenir de sa passion, quand il pouvait s'approcher d'elle, ou de s'expliquer par ses regards lorsque la présence de quelqu'un l'empêchait de s'exprimer autrement. Madame de Luz s'en trouva fatiguée.

La plupart des femmes qui ne sont pas sensibles à la passion d'un homme qu'elles regardent comme leur inférieur, ne se font pas un scrupule d'en plaisanter assez hautement, et veulent le punir par le ridicule ; mais une femme raisonnable ne se permet pas cette conduite. Madame de Luz jugea qu'il était plus décent de n'être la matière d'aucune histoire, et de rappeler M. de Thurin à sa raison. Un honnête homme, qui peut d'ailleurs mériter quelques égards, est déjà assez malheureux d'aimer sans être aimé, sans devenir encore l'objet du mépris. Une femme qui, en pareille matière, plaisante de la faiblesse d'un homme, a, pour l'ordinaire, de l'indulgence pour quelque autre plus heureux.

Madame de Luz prit donc le parti de parler avec bonté à M. de Thurin avant que l'amour lui fît faire quelque folie d'éclat. La première fois que M. de Thurin voulut encore lui parler de sa passion, elle lui dit qu'elle avait imaginé que sa conduite avec lui n'avait pas dû lui donner assez d'espérance pour qu'il continuât sa poursuite, qui devenait enfin une persécution ; qu'elle lui conseillait de se défaire d'une passion inutile; qu'elle l'estimait assez pour le recevoir au rang de ses amis, pourvu qu'il ne laissât pas soupçonner davantage qu'il eût d'autres desseins.

Un discours aussi simple et aussi sensé aurait dû guérir M. de Thurin de son amour, ou du moins lui ôter tout espoir de réussir; mais, pour un homme vain et présomptueux, tout est faveur. Il se persuada que la douceur et la modération de madame de Luz ne marquaient pas une âme invincible; qu'il en devait concevoir les plus flatteuses espérances, et qu'il touchait au moment d'être l'amant le plus heureux. Il résolut de se conduire d'après cette idée; et, au lieu d'accepter le parti que madame de Luz avait bien voulu lui offrir, il lui parla avec une confiance avantageuse dont elle fut extrêmement offensée. Elle prit un ton aussi fier et aussi imposant qu'elle avait eu jusqu'alors d'indulgence. Je vous prie, lui dit-elle, de ne paraître jamais devant moi, et de songer qu'une femme de mon rang peut être déshonorée et par l'amour et par l'amant. Un homme assez vain pour croire qu'il ne peut jamais être l'objet du mépris, y est d'autant plus sensible lorsqu'il ne peut plus se le dissimuler. M. de Thurin le sentit vivement; il aurait désiré ardemment de s'en venger; mais il comprit qu'il ne lui restait d'autre parti à prendre que celui du silence.

Cependant M. de Saint-Géran n'avait point eu de conversation particulière avec madame de Luz, depuis que le baron de Luz l'avait engagé à venir en Bourgogne. Il évitait même

de se trouver seul avec elle. Il n'ignorait pas qu'elle craignait ce voyage, et il ne doutait point qu'elle n'eût exigé de lui de le rompre ; il ne se sentait pas capable de lui faire un tel sacrifice, et il ne voulait pas s'exposer à lui désobéir ouvertement.

M. le baron de Luz faisait tous ses préparatifs. Il fut bientôt en état de partir. Il prit congé du roi ; et, quelques jours après, madame de Luz, M. de Saint-Géran et lui, se rendirent à Dijon. Le baron de Luz s'étant absolument livré aux affaires du gouvernement, M. de Saint-Géran ne manquait pas d'occasions de se trouver seul avec madame de Luz. Il n'osa pas d'abord lui parler de sa passion ; mais toutes ses actions la prouvaient. Madame de Luz, pour le rendre encore plus retenu, était extrêmement sérieuse avec lui. Mais enfin M. de Saint-Géran, prenant occasion de la tristesse même de madame de Luz pour rompre le silence : Je vois avec douleur, lui dit-il, madame, que ma présence ici vous déplaît. Rien ne serait si sensible pour moi que le bonheur de vivre auprès de vous, si j'en jouissais de votre aveu ; mais, si vous me voyez avec peine, je ne me pardonnerais pas de vous avoir suivie. Vous savez que, soumis à vos ordres, j'ai fait tous mes efforts pour les exécuter ; et je n'ai cédé aux instances de M. de Luz, que lorsque j'ai vu que je ne pouvais les combattre davantage sans manquer à ce que je lui dois. Je veux croire, répondit madame de Luz, que c'est uniquement le désir d'obliger M. de Luz qui vous a fait accepter ce voyage. En effet, si mes ordres ou mes prières avaient eu plus de pouvoir sur vous, vous n'auriez pas été fort embarrassé à trouver des raisons pour vous en dispenser. Eh quoi ! madame, répliqua M. de Saint-Géran, ne devez-vous pas être satisfaite de ma soumission ; et fallait-il encore que je fusse assez ennemi de moi-même pour refuser un bien que je ne dois qu'à la fortune ? Ne m'enviez pas le

bonheur de vous voir. Mon respect et la pureté de mes sentiments ne doivent pas vous les faire condamner. Que pouvez-vous en appréhender? Tout, monsieur, répliqua madame de Luz. Le bonheur de la vie d'une femme dépend d'être attachée à ses devoirs. Il n'y a de véritable tranquillité pour elle que dans la vertu; et n'est-ce pas déjà la trahir que de recevoir l'aveu de votre passion? Car, enfin, quel est votre objet en m'aimant? De vous aimer, madame, reprit M. de Saint-Géran; je n'en ai point d'autre : votre vertu peut-elle en être blessée? Peut-elle dépendre de ma passion? Suis-je moi-même le maître de mon cœur? Mes vœux n'ont rien d'offensant pour vous. Je ne vous demande point de retour. Souffrez seulement l'aveu de ma passion; mon bonheur dépend de vous aimer, de vous le dire et de vous voir. Mais, monsieur, reprit encore madame de Luz, malgré la pureté de vos intentions, cette indulgence de ma part ne sera-t-elle pas criminelle? Si le ciel, pour m'en punir, venait à me rendre sensible? Ah! madame, s'écria M. de Saint-Géran, serais-je assez heureux pour que vous pussiez concevoir une pareille crainte?

Le transport et la vivacité de M. de Saint-Géran firent sentir à madame de Luz qu'elle venait de s'engager plus avant qu'elle n'en avait dessein; elle en rougit, et son embarras en dit plus à M. de Saint-Géran qu'il n'aurait osé l'espérer. Il survint alors du monde qui interrompit leur conversation, et qui donna à madame de Luz la liberté de se remettre un peu du trouble qu'elle ressentait.

Depuis cet entretien, M. de Saint-Géran se livra aux plus douces espérances. Il ne douta point qu'il ne fût aimé. L'amour est toujours assez pénétrant sur ce qui peut le flatter, et passe naturellement de la timidité à la présomption. M. de Saint-Géran s'empressait de marquer chaque jour à madame de Luz l'excès de sa passion. Ses regards, ses actions, toutes

ses attentions étaient de l'amant le plus tendre et le plus vif. En même temps qu'il cherchait à la toucher par la vivacité de son amour, il n'oubliait rien pour la rassurer par ses respects. La confiance d'avoir plu donne de plus en plus les moyens de plaire. Madame de Luz y fut enfin sensible, ou plutôt elle ne songea plus à le cacher. Elle avait d'abord tâché de se dissimuler à elle-même ses véritables sentiments : bientôt elle les laissa connaître à celui qui en était l'objet.

Un jour que M. de Saint-Géran l'entretenait de sa passion : Comme je crois, lui dit-elle, que je puis encore plus compter sur votre amitié que sur votre amour ; que l'ami me touche plus en vous que l'amant, je ne crains point de vous laisser voir le fond de mon âme. Vous m'avez toujours été cher ; je vous ai aimé presque en naissant. Unis dès l'enfance, je n'ai pu combattre une inclination dont je n'ai pas aperçu la naissance. J'aurais fait mon bonheur d'être unie avec vous par des liens éternels ; mais puisque le sort en a disposé autrement, au lieu de nous livrer au penchant de notre cœur, ne serait-il pas plus sage de chercher à en triompher pour assurer notre repos, que de nous abandonner à une passion inutile ? Je vous aime, je ne prétends point vous le cacher, je ressens même du plaisir à vous le dire ; mais n'attendez rien de moi qui soit contraire à mon devoir. Je veux croire même que vous ne m'avez jamais fait l'injure de l'espérer. Je veux que mon honneur vous soit aussi cher qu'à moi-même ; et j'ai plus de confiance dans la fidélité de votre amitié, que de crainte de la vivacité de vos désirs.

Oui, madame, répondit M de Saint-Géran, oui, vous me rendez justice ; je vous serai toujours inviolablement attaché ; ma passion sera toujours pour vous la plus vive et la plus pure. M. de Saint-Géran, en prononçant ces paroles, se jeta aux pieds de madame de Luz, et lui baisa la main. Il s'en fallait peu qu'en lui protestant de la pureté de ses feux, il ne

lui donnât des preuves du contraire. Madame de Luz elle-même, plus occupée du discours qu'attentive à l'action de M. de Saint-Géran, en recevant ces protestations, ne pouvait se défendre d'un plaisir secret qu'elle ne démêlait qu'imparfaitement, et qui fait le charme de l'âme sans alarmer l'innocence. Depuis ce moment heureux, toutes les fois que ces amants se trouvaient seuls, leur amour faisait la matière et le charme de leurs entretiens.

Il y avait peu de jours que M. de Saint-Géran n'eût pas osé espérer un état aussi charmant que celui dont il jouissait alors. Des idées tendres et délicates l'occupèrent pendant quelque temps ; mais en amour il suffit d'obtenir pour prétendre. Il y a un terme pour lequel l'amant soupire, vers lequel il se porte, même en protestant, même en croyant le contraire. M. de Saint-Géran, en admirant la vertu de madame de Luz, faisait tous ses efforts pour la séduire. Je suis, lui disait-il, le plus heureux des hommes ; mais je pourrais l'être encore davantage : pourquoi faut il que l'amour et le devoir aient des droits séparés ? Devrait-il y en avoir qui fussent interdits à l'amant ? M. de Saint-Géran essayait par là de persuader à madame de Luz l'innocence de sa passion, et de lui prouver la vivacité de ses désirs. Il cherchait aussi à faire naître ces conversations qui, en échauffant l'imagination, peuvent enflammer les sens, et dont il espérait recueillir le fruit. Lorsque de pareils discours ne peuvent ébranler la vertu, ils ne servent souvent qu'à lui donner des scrupules et des remords, et madame de Luz en éprouvait de cruels. Les hommes, disait-elle, n'ont en aimant qu'un intérêt, c'est le plaisir ou une fausse gloire ; nous en avons un second beaucoup plus cher, qui est l'honneur et la réputation : c'est de là que dépend notre vrai bonheur. De la perte de l'honneur naissent des malheurs trop certains : ce n'est pas que je craigne de trahir jamais la vertu ; mais je ne suis peut-

être déjà que trop criminelle de vous avoir laissé voir mes sentiments, de ne les avoir pas assez combattus ; ou, si ce n'est pas un crime de ne pouvoir régler les mouvements de son cœur, c'est du moins un très-grand malheur.

Lorsque madame de Luz se livrait à ces réflexions, M. de Saint-Géran n'oubliait rien pour dissiper ses craintes, et pour lui persuader que leur union n'offensait pas la vertu la plus pure. Si le public même, disait-il, venait à pénétrer le secret de notre cœur, pensez-vous qu'il osât nous condamner ? N'avons-nous pas à la cour une estime singulière pour les amants dont le commerce est fondé sur une passion que la constance rend respectable ? De tels amants sont plus estimables que des époux que les lois forcent de vivre ensemble ; car il faut qu'une passion toujours heureuse et toujours constante soit fondée sur des qualités supérieures, et sur une estime réciproque. Si le commerce de deux amants n'était pas innocent, aurait-on imaginé de leur imposer des devoirs ? Cependant les amants ont les leurs comme les époux ; ils en ont même de publics, et que les personnes mariées ne peuvent pas s'empêcher d'approuver. Voyez, par exemple, le chevalier de Sourdis : il a été à la mort ; madame de Noirmoutier, par une discrétion mal entendue, n'osait pas aller le voir. M. de Noirmoutier, qui n'ignore pas leur liaison, a été le premier à conseiller à sa femme de rendre à son ami ce qu'elle lui devait, sans quoi elle ne donnerait pas bonne idée de son cœur. Elle n'a plus quitté son amant pendant tout le cours de sa maladie : elle a été généralement approuvée, et le roi lui en a su bon gré. J'avoue, répondit madame de Luz, que, si vous étiez dans un état pareil à celui du chevalier de Sourdis, je serais dans des inquiétudes mortelles : je sens que vous m'êtes bien cher ; mais je ne sais si j'oserais laisser paraître mes alarmes, et mon état en serait d'autant plus cruel.

C'était ainsi que M. de Saint-Géran vivait avec madame de

Luz. Il ne pouvait pas douter qu'il ne fût tendrement aimé, et qu'elle n'eût fait son bonheur d'être unie avec lui; mais elle ne cessait de lui répéter que, le sort en ayant disposé autrement, elle ne lui sacrifierait jamais ses devoirs. Elle n'avait avec lui ni caprices, ni humeur, ni dédain. M. de Saint-Géran n'éprouvait enfin, de la part de madame de Luz, aucune de ces bizarreries qui marquent une inégalité de cœur et d'esprit, qui font aujourd'hui le malheur d'un amant, et qui demain peuvent l'en dédommager par un caprice plus avorable.

Madame de Luz, toujours tranquille, toujours la même, ne cachait plus à M. de Saint-Géran l'état de son cœur. Elle sentait, elle convenait avec lui qu'on n'est pas maître d'en disposer; qu'il y avait même plus de vertu à suivre ses devoirs contre son penchant, et à distinguer les droits du mari d'avec ceux de l'amant. Quand on connaît les limites de la vertu, quand on ne s'exagère point ses devoirs, on est incapable de les violer.

Insensiblement M. de Saint-Géran s'était fait aux idées et à la vertu de madame de Luz. Il semblait que son amour ne fût plus qu'une amitié tendre, une jouissance de l'âme qui renaît d'elle-même, toujours nouvelle, et préférable sans doute au commerce le plus vif. Quel bonheur d'admirer ce qu'on aime! Quelque chimérique que cet état paraisse à la plupart des hommes, peuvent-ils y préférer un commerce languissant, où souvent le dégoût succède au plaisir? Ce n'est pas un vice de notre âme, c'est celui de nos organes. La nature n'a attaché la vivacité de nos goûts qu'à la nouveauté des objets; et s'il était possible d'apercevoir dans un seul instant tout ce qu'il y a de charmes dans un objet, il n'inspirerait peut-être qu'un seul désir, et la jouissance ne serait pas suivie d'un second. Mais on ne découvre que successivement ce que cet objet a de piquant; le commerce se soutient

quelque temps; mais enfin le goût s'épuise : je n'en voudrais pas même d'autres juges que ceux dont la vie est une inconstance perpétuelle ; que ces hommes dont une figure aimable, un jargon séduisant, une saillie brillante font tout le mérite, et dont la raison détruirait les grâces. Courus des femmes, le plaisir et la vivacité les emportent; mais bientôt la multiplicité des objets ne leur offre plus de variété : rien ne pique leur goût, et leurs sens sont émoussés. Malheureusement pour eux ils se sont fait un métier d'être aimés des femmes; ils en veulent soutenir la gloire; ils y sacrifient le plaisir, le repos et la probité. Toutes leurs intrigues leur paraîtraient souvent insipides, s'ils n'y joignaient le goût de la perfidie. Le plaisir les fuit; et lorsqu'en vieillissant ils sont obligés de renoncer au titre d'aimables, inutiles aux femmes, au-dessous du commerce des hommes, ils sont le mépris des deux sexes. M. de Saint-Géran, d'un caractère bien opposé, était aussi dans une situation bien différente; et, quoiqu'il désirât encore, il n'en était pas moins heureux. Le désir peut être le fruit du bonheur, et même y ajouter.

C'était ainsi qu'il vivait avec madame de Luz, lorsque le maréchal de Biron arriva en Bourgogne. Le baron de Luz alla remettre entre ses mains l'autorité dont il n'était que dépositaire pendant son absence. Le maréchal reçut le baron avec toutes les distinctions qui étaient dues à un si bon officier. Quelques jours après, le maréchal alla rendre visite à madame de Luz, et lui fit toutes les politesses que sa naissance et sa figure exigeaient naturellement. Il lui dit même quelques-unes de ces galanteries dictées par l'habitude de vivre à la cour, et qui étaient alors usitées, et peut-être plus convenables que la familiarité indécente des jeunes courtisans d'aujourd'hui. Ce n'était pas que les charmes de madame de Luz fissent aucune impression sur le maréchal : l'ambition avait fermé son cœur à toute autre passion. Il était

alors rempli de projets qui l'occupaient tout entier; et il avait dès lors conçu des desseins qui devaient être funestes à l'État, et qui ne le furent qu'à lui seul.

Comme le baron de Luz eut beaucoup de part aux projets du maréchal, et qu'ils furent l'origine des malheurs de madame de Luz, il est nécessaire de rapporter en peu de mots quelles circonstances d'événements précipitèrent la ruine du maréchal.

Biron, avec de la naissance, de la valeur, et après avoir servi utilement et glorieusement l'État, aurait dû être satisfait de la reconnaissance et des bienfaits du roi, si l'ambition pouvait être juste. Mais, comblé de biens et d'honneurs, il devint ingrat aussitôt qu'il n'eut plus rien à prétendre. D'ailleurs, nourri dans la guerre qui était la source de sa grandeur, il vit avec chagrin que le roi venait de conclure la paix avec l'Espagne. Un homme accoutumé à être souverain dans un camp et à la tête d'une armée, ne revient qu'avec dépit à la cour, où, quelque grand qu'il soit, il trouve des égaux, et où tout lui fait sentir qu'il est sujet. Le maréchal crut rendre inutile la paix conclue à Vervins, s'il pouvait dissuader le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, de satisfaire le roi au sujet du marquisat de Saluces.

Le roi avait cette affaire fort à cœur. Il en avait plusieurs fois demandé la restitution au duc de Savoie. Ce prince s'était flatté de faire relâcher le roi de ses prétentions en tirant les choses en longueur. Il lui avait envoyé des ambassadeurs à ce sujet; mais, comme ils ne purent rien gagner sur l'esprit du roi, le duc de Savoie crut qu'il réussirait mieux lui-même. Il vint à Paris. Le roi le reçut avec honneur; mais il ne lui accorda rien. Le duc espérait toucher le roi, en lui proposant de se liguer avec lui contre l'Espagne; mais il n'en reçut d'autre réponse, sinon qu'avant de parler de toute autre affaire, il fallait terminer celle du marquisat, le rendre, ou se

préparer à la guerre. Soit que le roi se fût exprimé avec dureté, ou que le duc fût piqué de n'avoir pas réussi dans cette affaire comme il s'en était flatté, il en conserva un vif ressentiment ; et, n'osant le marquer au roi, il résolut de le faire tomber sur quelqu'un de ses favoris.

Quelques jours après, Biron se trouvant à la chasse avec lui, et étant tous deux assez écartés, le duc de Savoie lui parla du roi en termes peu mesurés. Il comptait que Biron ne manquerait pas de s'en offenser, et que, de l'humeur dont il était, il mettrait l'épée à la main.

Si le maréchal de Biron eût pénétré l'intention du duc de Savoie, il eût saisi avec avidité l'occasion d'un combat où il y avait tout honneur pour lui, et dont la cause aurait fait excuser sa témérité, au cas que le succès en eût été malheureux pour le duc. Mais, soit qu'il ne pût pas supposer que le duc de Savoie eût eu dessein de se mesurer avec un particulier, soit que les discours de ce prince flattassent l'ingratitude du maréchal pour le roi, Biron, au lieu de répondre avec fermeté, comme son devoir l'exigeait, applaudit aux discours du duc de Savoie, et lui fit voir, contre le roi, la plus grande animosité. Le duc de Savoie changea de dessein sur-le-champ, et crut qu'il convenait mieux à sa dignité et à ses intérêts de détacher Biron du service du roi, que d'exécuter la folie qu'il avait d'abord projetée. Il continua donc ses emportements contre le roi, en y mêlant les éloges du maréchal. Il le plaignit de servir un prince ingrat qui, loin de récompenser les services, ne savait pas même les reconnaître. Je parlai dernièrement au roi, dit artificieusement le duc, de votre valeur qui lui a été si utile, et si funeste à ses ennemis. Biron, me dit-il, n'est qu'un fanfaron.

Le duc de Savoie n'eut pas plutôt prononcé ce mot, que le maréchal s'emporta dans les discours les plus outrageants contre son prince.

Biron était véritablement brave ; la valeur lui était naturelle ; mais l'estime qu'il faisait de lui-même à cet égard, était sa manie. On prend quelquefois pour objet de son amour-propre une qualité réelle ; l'orgueil peut en diminuer le prix, mais il ne la détruit pas. Le maréchal de Biron, enivré de son courage, en parlait lui-même avec complaisance. Il avait, en effet, mérité le titre d'intrépide, et il l'eût sans doute conservé jusqu'à la mort, s'il n'eût fallu l'affronter que dans les combats. Mais, lorsqu'il s'agit de la voir d'un œil tranquille, ce n'est alors ni le courage du général, ni même la férocité du soldat qui inspire la fermeté, c'est la vertu d'un philosophe.

Le maréchal de Biron fut donc extrêmement sensible à l'injure qu'il croyait que le roi lui faisait. Ma valeur, dit-il, lui a été assez nécessaire pour qu'il ne dût pas en douter ; et, quelques droits qu'il eût à la couronne, ils auraient pu lui devenir inutiles, s'ils n'eussent été soutenus par l'épée de Biron : et peut-être qu'il en connaîtrait le prix, si je voulais l'employer pour ses ennemis.

Le duc de Savoie, après avoir excité le ressentiment du maréchal, voulut achever de le détacher du service du roi, en flattant son ambition. Il sentit qu'il pouvait porter ses offres jusqu'à l'excès, sans que le maréchal pût se soupçonner d'avoir une ambition ridicule. On prétend que ce fut dans cette même conférence que fut formée la conspiration du maréchal de Biron.

Les principaux articles du traité étaient : Que le duc de Savoie paraîtrait s'engager à tout avec le roi ; mais que, lorsqu'il serait sorti de France, il n'exécuterait rien. Que, de concert avec l'Espagne, il entrerait à main armée par la Bourgogne, dont le maréchal lui livrerait le passage. On ne doutait point que le roi, accablé de tant de côtés, ne fût obligé d'accepter toutes les conditions de paix qu'on voudrait lui im-

poser; ainsi le maréchal devait garder la souveraineté de la Bourgogne, en épousant la troisième fille du duc de Savoie, dotée de cinq cent mille écus. Le roi d'Espagne, qui entra bientôt dans ce traité, devait céder à cette princesse tous ses droits de souveraineté sur la Bourgogne, qui formerait le nouvel État du maréchal.

La conspiration devait encore s'étendre plus loin; ils se promettaient de faire, à l'exemple du maréchal, soulever tous les seigneurs de France. Suivant ce projet, tous les grands gouvernements seraient devenus autant de principautéss, qui n'auraient pas eu plus de dépendance du roi, que les princes de l'Empire n'en ont de l'Empereur; et que les grands vassaux, après leur usurpation, n'en eurent du temps de Hugues-Capet.

Quelque temps après, le duc de Savoie partit de Paris. On prétend qu'on lui fit quelques railleries sur l'inutilité de son voyage, dont il n'avait retiré d'autre avantage que la réputation d'un prince magnifique et généreux, qui, sans avoir été, à la cour de France, ni haut avec les particuliers, ni rampant devant le roi, avait toujours paru un grand prince à la cour d'un grand roi. Il répondit donc aux plaisanteries qu'on lui fit, qu'il n'était pas venu en France pour recueillir, mais pour semer. Ce mot fut le premier indice qu'on eut de la conspiration.

Biron, ayant besoin d'un confident habile pour conduire son intrigue, choisit La Fin; et, après l'avoir instruit de tout, il l'envoya à Somo sur le Pô, pour y conférer avec le comte de Fuentes; et ce fut là que le traité fut signé pour le roi d'Espagne.

La Fin était un gentilhomme, parent du maréchal, et mécontent de la cour. C'était un homme adroit, d'un esprit vif et entreprenant, et très-propre à manier une affaire et à conduire une conjuration.

D'ailleurs, La Fin connaissait la cour et les hommes. Il avait avec les grands le caractère qu'ils ont avec leurs inférieurs; il songeait à les faire servir à ses intérêts, au lieu d'être la victime des leurs. Le maréchal n'était pour lui qu'un moyen et un instrument pour parvenir. Les grands n'étaient à ses yeux que des hommes rampants dans le besoin, faux dans leurs caresses, ingrats après le succès, perfides à tous les engagements. Il n'avait point pour eux cet attachement désintéressé, dont la plupart sont si peu dignes. Il n'avait pas la vanité ridicule de rechercher leur liaison, et de se croire honoré d'essuyer leur faste. Il n'était point la dupe d'un accueil caressant, qui marque le besoin qu'ils ont des autres, plus que l'estime qu'ils font de leurs personnes. Il entra dans les desseins du maréchal de Biron, avec un dessein formé de profiter de ses succès, ou de le sacrifier lui-même à sa sûreté, en le trahissant si l'affaire tournait mal : La Fin était né pour être grand seigneur.

Les choses étaient en cet état, lorsque le duc de Savoie refusant d'exécuter ce qu'il avait promis au roi, on fit marcher des troupes pour le réduire par la force. Biron en eut le commandement. On s'aperçut, dans cette campagne, des ménagements que le maréchal avait pour le duc de Savoie, dont il eût pu défaire entièrement l'armée. Cependant le duc vit bien qu'il ne résisterait pas longtemps aux armes du roi, et il se soumit, par le traité de Lyon, à toutes les conditions qui lui furent imposées. Il n'en continua pas moins ses intelligences avec Biron. Celui-ci en eut pourtant quelque repentir, et avoua au roi qu'il avait écouté quelques propositions du duc de Savoie. Le roi, naturellement bon, lui pardonna, sans autre condition que celle de lui être plus fidèle à l'avenir.

Quelque temps après, le maréchal de Biron se rendit dans son gouvernement; et, soit qu'il fût sollicité de nouveau, ou

qu'il fût naturellement ingrat, il reprit ses anciennes intrigues. Il signa une association avec le comte d'Auvergne et le duc de Bouillon, pour se maintenir les uns les autres envers et contre tous.

Le maréchal de Biron, jugeant qu'il lui serait difficile de rien entreprendre dans son gouvernement sans que le baron de Luz, qui en était lieutenant général, en eût connaissance et ne dérangeât ses projets, prit le parti de les lui communiquer, et de l'engager dans son parti. Le baron de Luz y eut d'abord beaucoup de répugnance ; mais enfin, gagné par les sollicitations et les promesses du maréchal, il devint son complice. Biron lui accorda bientôt sa confiance, et lui marqua tant de distinction, que La Fin en conçut de la jalousie ; et craignant que, dans la disposition où le maréchal paraissait être pour le baron de Luz, celui-ci ne recueillît à son préjudice tout le fruit du succès, il conçut le dessein de trahir le maréchal, ou du moins de prendre de telles mesures, qu'il pût, en cas d'accident, l'immoler à sa sûreté.

Il dit au maréchal qu'il était dangereux de garder l'original du traité de Somo ; que, si par malheur le roi le faisait arrêter sur des soupçons qui commençaient à transpirer et qu'on le trouvât saisi de cet écrit, il suffirait pour lui faire son procès, et pour justifier la sévérité du roi ; qu'une copie des articles était suffisante pour conduire l'entreprise, et qu'il fallait brûler l'original.

Le maréchal trouva la réflexion prudente, et lui remit ce traité pour en tirer copie. La Fin la fit sur-le-champ, et, après l'avoir donnée au maréchal, il chiffonna l'original, comme pour le brûler en sa présence ; mais il y substitua adroitement un autre papier qu'il jeta au feu, et retint l'original.

Cependant le roi, soupçonnant toujours la fidélité du maréchal de Biron, résolut d'éclaircir ses doutes. Il en apprit

assez pour ne plus douter de sa trahison. Il sut que La Fin était l'agent secret du maréchal, et il mit tout en œuvre pour le détacher de Biron. Le vidame de Chartres, à qui le roi se confia et qui connaissait particulièrement La Fin, entreprit de tirer son secret. Il lui écrivit que le roi avait quelques vues sur lui, et qu'il se rendît à Fontainebleau. La Fin, trouvant que le motif d'un tel ordre était bien vague, imagina que ce n'était qu'un prétexte pour s'emparer de lui; mais, craignant aussi de se rendre suspect s'il n'obéissait pas, il communiqua cette lettre au maréchal. Celui-ci eut à peu près les mêmes soupçons, mais sans les laisser paraître. Il jugea que si le roi faisait arrêter La Fin, ce serait un avis de se tenir lui-même sur ses gardes; que La Fin, étant extrêmement habile, pourrait démêler ce qu'on pensait à la cour, et l'en instruire; et il lui conseilla de partir. La Fin pénétra les intentions du maréchal; et, sachant encore mieux cacher les siennes, il partit dans le dessein de ne songer qu'à ses intérêts et à sa sûreté, et de se conduire suivant les circonstances. Il alla, en arrivant à Fontainebleau, trouver le vidame. Celui-ci, sans lui donner le temps de se reconnaître, lui dit que les desseins du maréchal étaient connus du roi. La Fin répondit froidement qu'il ignorait ce qui regardait le maréchal. Eh bien! je vous apprends, moi, lui dit le vidame, que le maréchal est un traître, que vous êtes son complice, et que le roi va vous faire arrêter. Comme fidèle sujet je lui ai obéi en vous attirant ici; comme votre ami, je veux vous sauver, et je le puis: le roi m'a promis votre grâce, mais elle dépend de votre aveu; vous êtes encore maître de votre sort, dans une heure vous ne l'êtes plus. Il faut que je vous présente au roi; si vous sortez d'ici sans moi, vous allez être arrêté, et il n'y a plus de grâce. Ne vous perdez pas inutilement.

La Fin, après avoir réfléchi quelque temps, jugea qu'il n'y

avait plus d'autre parti à prendre pour lui, que de sacrifier le maréchal de Biron ; et, ayant été présenté au roi, il lui remit l'original du traité de Somo.

La conjuration étant découverte, il fut question de tirer le maréchal de Biron de son gouvernement. La Fin fit en cette occasion contre lui, tout ce qu'il aurait fait en sa faveur s'il eût été plus heureux. Il écrivit au maréchal que le roi n'avait eu que de légers soupçons qui étaient déjà détruits, et qu'il lui conseillait de venir par sa présence achever de calmer son esprit. Quoique le maréchal n'eût aucun soupçon de la trahison de La Fin, il envoya devant lui le baron de Luz, pour ne se basarder que sur ce qui lui serait mandé par l'un et par l'autre.

La Fin qui, outre ses raisons d'intérêt, conservait encore un ressentiment particulier contre le baron de Luz dont il avait toujours été jaloux auprès du maréchal, ne manqua pas de déclarer au roi toute la part que le baron de Luz avait dans la conspiration. L'accusation était d'autant plus vraisemblable, que le maréchal de Biron aurait eu de la peine à réussir sans le secours d'un homme qui était lieutenant général de la province.

Le baron de Luz vint à la cour. Madame de Luz et M. de Saint-Géran l'accompagnèrent. L'un et l'autre ignoraient absolument la conjuration ; et l'accueil que le roi fit au baron, ne les éclaircit pas davantage.

Le roi, par la connaissance qu'il avait du caractère du baron, très-opposé à celui de La Fin, jugea qu'il était inutile de l'interroger ; et que s'il avait eu la faiblesse de se prêter aux idées du maréchal, il n'aurait pas celle de le trahir.

Un honnête homme qui s'est malheureusement écarté de son devoir, croit ne pouvoir, en quelque façon, excuser le parti qu'il a pris, que par sa fermeté à le soutenir. Les véritables conjurés et les plus dangereux sont ceux qui auraient

été les sujets les plus fidèles, s'ils n'eussent pas été séduits : c'est l'erreur qui les jette dans le crime. Le roi résolut de se servir de La Fin pour apprendre tout le secret, et de la sécurité du qaron de Luz pour attirer à la cour le maréchal de Biron.

Le roi, dans un entretien qu'il eut avec le baron, lui dit qu'il était convaincu que tous les bruits qui avaient couru au sujet du maréchal, étaient faux, et n'avaient d'autres fondements que ses rodomontades; mais que ses ennemis en abusaient pour le perdre.

Le baron de Luz écrivit tout ce détail au maréchal, et lui conseilla de se rendre auprès du roi. Ce fut principalement ce qui détermina le maréchal à partir. Il crut que la fortune lui offrait une occasion favorable de se venger de ceux qui parlaient mal de lui ; que cette démarche assurerait dans la suite ses projets, parce qu'on n'oserait plus hasarder sur son compte des discours mieux fondés, lorsqu'on verrait le roi lui faire raison de ses ennemis dans une pareille circonstance. Ce fut avec ces idées que le maréchal arriva à la cour.

Comme je ne prétends point écrire l'histoire de cette conjuration, et que je n'en ai rapporté que ce que j'ai cru nécessaire pour faire mieux entendre ce qui regarde madame de Luz, il serait inutile d'en dire davantage. Tout le monde sait que le maréchal, après avoir refusé de mériter son pardon par un aveu sincère, fut arrêté, convaincu, condamné, et périt sur un échafaud.

Quoique le roi n'eût pas dessein de donner d'autres exemples de sévérité que celui du maréchal de Biron, il fit cependant arrêter les principaux de ceux qu'on soupçonna d'avoir eu part à la conjuration ; et le baron de Luz fut un des premiers dont on s'assura. Le maréchal ne l'avait pas chargé ; mais le roi jugea à propos, après l'exécution, de faire examiner par les mêmes juges tout ce qui pouvait avoir rapport à

cette affaire. MM. de Fleury et de Thurin en avaient été les rapporteurs. M. de Thurin, qui était chargé de l'examen des pièces qui contenaient toutes les charges, trouva parmi les papiers du maréchal plusieurs lettres du baron de Luz, et entre autres celle par laquelle le baron mandait au maréchal que le roi n'avait aucun soupçon, et que les conjurés ne devaient rien craindre. Le baron de Luz entrait dans des détails qui prouvaient sa complicité, et il n'en fallait pas davantage pour le faire condamner.

M. de Thurin n'eut pas plutôt lu cette lettre, qu'il se souvint des mépris de madame de Luz. Il crut avoir trouvé les moyens de s'en venger, ou du moins de la rendre plus complaisante à ses désirs qui se réveillèrent aussitôt. Thurin commença par soustraire cette lettre, pour qu'elle ne fût pas connue de M. de Fleury, dont il connaissait l'intégrité, et pour se rendre seul arbitre et maître du sort du baron de Luz.

Thurin n'eut pas besoin d'aller chercher madame de Luz. Depuis que son mari était arrêté, elle était dans les inquiétudes les plus grandes. Elle le croyait innocent; mais elle n'en était pas moins alarmée. Elle voyait que le roi, naturellement clément, venait de sacrifier le maréchal de Biron à la sûreté de l'État. Elle craignait qu'après un tel exemple, les moindres indices ne devinssent des preuves dans une affaire aussi délicate. Elle ne cessait d'aller chez tous les juges pour s'informer des moindres circonstances de l'affaire, afin de demander la liberté de son mari s'il était innocent, ou sa grâce s'il était coupable.

Les craintes de madame de Luz n'auraient pas été plus vives, si elle eût eu pour son mari la passion la plus forte. Il semblait que, dans l'intérieur de son âme, elle se reprochât de ne l'avoir pas aimé autant qu'elle l'aurait dû et qu'elle l'aurait voulu. Elle espérait, en remplissant les devoirs les plus délicats, prendre les sentiments qui les font pratiquer,

et porter l'honneur encore plus loin que l'amour. L'orgueil même dans une belle âme a ses scrupules comme la vertu, et produit les mêmes effets.

Elle sut que le sort de cette affaire dépendait principalement de M. de Thurin. Elle se souvint, aussi bien que lui, de ce qui s'était passé entre eux, et du mépris qu'elle lui avait marqué ; elle craignait qu'il n'en eût conservé quelque ressentiment ; mais elle pensa bientôt qu'elle lui faisait injure, et que, dans les hommes dépositaires de la justice, l'homme public était bien différent de l'homme privé, et l'amant du magistrat.

Dans cette confiance, madame de Luz alla voir M. de Thurin : Je suis, lui dit-elle, dans les dernières inquiétudes pour M. de Luz. Il est certainement innocent ; mais la place qu'il occupait dans le gouvernement du maréchal de Biron a pu le rendre suspect : il suffira sans doute d'examiner sa conduite, pour la trouver innocente. Cependant les formalités de la justice pourraient le faire languir longtemps dans les fers ; je vous supplie de travailler à prouver au plus tôt son innocence au roi ; quelque assurée qu'elle soit, je sens que mes craintes ne finiront que lorsqu'il aura obtenu sa liberté. Vos craintes, madame, répondit M. de Thurin, ne sont que trop fondées, et je désirerais fort qu'il fût innocent ; mais... Quoi ! monsieur, reprit aussitôt madame de Luz, pouvez-vous penser que M. de Luz soit coupable ? Madame, répliqua M. de Thurin, il y a assez longtemps que je vous suis attaché à l'un et à l'autre pour désirer qu'il ne le fût pas ; et j'ai eu besoin des preuves les plus fortes pour le croire. Non, monsieur, reprit encore madame de Luz, cela n'est pas possible ; je n'en ai pas eu la moindre connaissance. M. de Luz n'a jamais eu de secret pour moi ; il a toujours été autant mon ami que mon mari ; il n'aurait jamais pris un parti si dangereux sans me consulter ; et je ne l'aurais pas laissé s'engager dans des

démarches aussi criminelles. Non, monsieur, encore un coup, cela ne saurait être. Et c'est justement, madame, répondit M. de Thurin, c'est votre vertu qui l'a effrayé, et qui l'a empêché de vous faire part de son dessein. Apparemment qu'il s'était d'abord si fort engagé avec le maréchal de Biron, qu'il ne lui était plus permis de reculer. Il était convaincu, par l'expérieuce qu'il avait faite de la sagesse de vos conseils, que vous voudriez vous opposer à une entreprise aussi folle; et son respect pour votre vertu a été la cause de son silence. Malheureusement son crime n'est que trop prouvé; et il est bien cruel pour moi d'être son juge, après avoir été, et étant encore son ami. Eh! pourquoi, monsieur, reprit madame de Luz, si mon mari est coupable, si vous êtes réellement notre ami, êtes-vous si fâché d'être chargé d'une affaire dans laquelle vous pouvez nous rendre des services que nous attendrions peut-être inutilement de tout autre? Les priviléges de votre état ne sont pas si grands qu'on le dit, ou il doit vous être aussi facile que naturel de sauver un ami coupable.

Le jour que le roi nous confie ses intérêts, répondit M. de Thurin, quand il nous rend dépositaires de sa justice et de son autorité, nous devons tout oublier, excepté nos devoirs. Ah! monsieur, s'écria madame de Luz, je ne vois que trop que nous ne trouverons en vous que notre juge. Il y a eu un temps que ma sollicitation aurait eu quelque poids auprès de vous. Elle sera toujours infiniment puissante sur mon esprit, reprit M. de Thurin en s'adoucissant, vous ne me rendez pas justice; mais je vous convaincrai, madame, que personne ne vous est plus dévoué que moi; et, pour me mettre en état de vous servir avec plus de succès, il n'est pas à propos que nous ayons aujourd'hui un plus long entretien. J'attends M. de Bellegarde qui doit venir m'apporter quelques ordres de la cour; il n'est pas nécessaire qu'il vous trouve ici, quoiqu'il soit naturel que vous veniez chez moi, qui suis juge de

M. de Luz. Je ne veux pas que l'on puisse soupçonner que vos sollicitations aient contribué à me le faire trouver innocent. Demain je vous attendrai après midi ; je vous ferai voir les preuves du crime de M. de Luz, et nous chercherons les moyens pour le soustraire à la sévérité des lois.

Madame de Luz promit à M. de Thurin de se trouver le lendemain chez lui, et sortit. Le discours de M. de Thurin lui avait d'abord donné trop de crainte, pour qu'elle ne fût pas infiniment sensible au procédé d'un homme à qui elle avait autrefois marqué assez de mépris pour qu'il eût pu en conserver quelque ressentiment, et qui cependant lui faisait voir la plus grande générosité. Madame de Luz, déjà pénétrée de reconnaissance, se promettait bien de la marquer à l'avenir à M. de Thurin par tous les sentiments de l'amitié la plus vive et de l'estime la plus parfaite. Cependant, toujours inquiète du sort de son mari, elle ne manqua pas de se trouver le lendemain, à l'heure marquée, chez M. de Thurin. Elle le trouva seul, comme il le lui avait promis ; et il eut soin de faire, ce jour-là, défendre sa porte, afin de ne pas être troublé dans cette conférence.

Aussitôt qu'on annonça madame de Luz, M. de Thurin alla au-devant d'elle ; et lorsqu'ils furent entrés dans son cabinet : Madame, lui dit-il, comme vous pouvez dès à présent être tranquille sur le sort de M. de Luz, par les mesures que j'ai déjà prises, je ne craindrai point de vous alarmer en vous montrant les preuves de son crime. Ce n'est point un soupçon vague ; ce n'est pas sur la déposition du maréchal de Biron, c'est sur les lettres même de M. de Luz. Prenez et lisez, ajouta-t-il, voilà la moins forte de plusieurs qu'il a écrites au maréchal. M. de Thurin donna en même temps à madame de Luz une des lettres que le baron avait écrites au maréchal, et dans laquelle il entrait dans un grand détail au sujet de la conjuration, comme nous l'avons déjà dit. Madame de

Luz, qui reconnut d'abord l'écriture de son mari, n'eut pas plutôt lu cette fatale lettre, qu'elle ne put douter davantage de son crime. Je vois, lui dit-elle, monsieur, que M. de Luz aurait besoin de toute la clémence du roi, si vous ne nous aviez pas permis de compter sur votre amitié. Vous le pouvez sans doute, reprit M. de Thurin, et vous n'avez déjà plus rien à craindre. Ces lettres, ajouta-t-il, en reprenant celle que madame de Luz venait de lire, qui sont les seules pièces contre M. de Luz, ne sont pas connues de M. de Fleury. Je les ai soustraites du procès; et je puis, à présent, tourner l'affaire de telle façon que M. de Luz ne sera plus qu'un innocent arrêté sur de simples soupçons, pour la sûreté de l'État, et à qui le roi se croira obligé de faire oublier sa prison en le comblant de ses grâces.

Ah! monsieur, s'écria madame de Luz, que ne vous dois-je pas! et par quelle reconnaissance pourrai-je m'acquitter envers vous! Madame, reprit M. de Thurin, il vous est aisé de le faire; et, quel que soit le service que je vous rends aujourd'hui, je me trouverai encore chargé de la reconnaissance. Ah! parlez, monsieur, répliqua madame de Luz, qu'exigez-vous? Croyez que je ne suis pas plus sensible aux marques de votre amitié, que je ne le serai au plaisir de la reconnaître. Ah! madame, reprit M. de Thurin en soupirant, que je serais heureux si vous teniez votre promesse; car enfin mon cœur est toujours le même. Oserais-je espérer d'avoir enfin touché le vôtre, quand je trahis mon devoir pour vous? Croirez-vous pouvoir encore m'accabler de mépris? Ah! madame, soyez enfin sensible à la passion d'un homme qui, en conservant la vie de votre mari, se trouverait encore heureux de vous sacrifier la sienne.

Madame de Luz fut si frappée de ce discours, qu'elle ne savait comment y répondre; mais passant tout à coup de la vivacité que lui avait d'abord inspirée la reconnaissance à un

sentiment plus fier, et tâchant cependant de cacher son indignation pour ne laisser voir que sa surprise et sa douleur : Quoi ! monsieur, dit-elle, votre procédé n'était donc qu'une fausse générosité? Vous ne m'offrez vos services que pour vous acquérir le droit de m'outrager. Avez-vous cru pouvoir abuser de mon malheur? Pensez-vous que la vertu me soit moins précieuse que la vie de M. de Luz? Plus il m'est cher, moins je dois le sauver à ce prix; mais vous n'avez sans doute voulu que m'éprouver. N'abusez pas davantage de ma situation, et déclarez-moi plutôt si je ne dois plus compter sur vous, et si je ne dois songer qu'à fléchir la clémence du roi pour mon malheureux époux. Il faut que je vous sois bien odieux, madame, reprit M. de Thurin, ou que le sort de M. de Luz ne vous touche pas autant que vous voulez le faire croire, puisque vous refusez de lui racheter la vie par un peu de complaisance. Cessez, monsieur, répliqua promptement madame de Luz, cessez de m'outrager davantage; je ne sens que trop les ménagements que je vous dois dans ce moment, et combien le malheur traîne encore après lui d'humiliations; mais cependant ne vous prévalez pas aussi cruellement, et, je ne puis m'empêcher de le dire, aussi indignement de mon état. Vous savez que, dans tout autre temps, vous n'auriez pas osé me tenir des discours aussi outrageants; et, dans la crainte de me livrer à mon ressentiment dont les effets pourraient bien retomber sur M. de Luz, je vais sortir, et vous laisser à vos réflexions : elles vous rappelleront sans doute ce que vous devez à votre état, à mon rang, et peut-être à mon malheur. M. de Thurin crut remarquer, dans les paroles de madame de Luz, plus de mépris pour lui que de vertu. Il s'imagina qu'elle en ressentait encore plus qu'elle n'en faisait éclater. Il en fut piqué, et lui répliquant avec quelque aigreur : Je sais, madame, que ce que j'exigeais de vous est ordinairement le fruit de l'inclina-

tion, plutôt que de la reconnaissance; cependant la dernière rend peut-être une femme encore plus excusable que si elle se livrait à un vain caprice. Thurin ajouta tout de suite, soit qu'il eût pénétré quelque chose de l'amour de M. de Saint-Géran, dont l'amitié tendre pour sa cousine pouvait être suspecte à un homme amoureux, jaloux et méprisé, pour qui tout est rival, soit qu'il n'eût d'autre dessein que d'exhaler son dépit par quelques reproches injurieux; il ajouta : M. de Saint-Géran, madame, vous trouverait sans doute plus disposée à reconnaître un service de sa part, qui de la mienne vous devient odieux; et c'est ainsi que la vertu des femmes n'emprunte sa force que de la faiblesse de celui qui l'attaque.

Madame de Luz fut d'abord frappée de ce reproche; et elle y fut d'autant plus sensible, qu'elle ne se sentait pas absolument innocente à cet égard. On ne reste ordinairement dans les bornes de la modération, que lorsqu'on est injustement accusé; l'innocence est d'une grande consolation : c'est ainsi qu'il faut plus de philosophie dans les malheurs qu'on a mérités, que dans ceux dont on peut accuser le sort.

Madame de Luz ne put supporter ce dernier trait de la part de Thurin, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle put conserver encore quelque dignité dans son emportement : Qu'a de commun, lui dit-elle, M. de Saint-Géran avec votre audace? Je sens assez ce que je dois attendre d'un homme qui trouve le crime ou l'innocence suivant les passions dont il est agité. Je ne vous demande plus rien, vous n'êtes pas digne de rendre un service; mais j'espère en la clémence du roi : il aura sans doute pitié d'un ancien serviteur qui, par son repentir et par de nouveaux services, effacera son crime. Le roi est naturellement bon, et, pour le fléchir, je ne lui laisserai pas ignorer à quelles indignités le malheur de mon mari m'a réduite. Il saura en quelles mains il a remis son autorité respectable, et par quels crimes vous voulez la pro-

faner. Il jugera que les outrages où j'ai été exposée doivent, en quelque sorte, diminuer la peine de mon mari ; et peut-être sera-t-il flatté que j'aie assez compté sur sa générosité pour préférer de lui devoir une grâce que j'ai eu horreur d'acheter par un crime.

Madame de Luz aurait sans doute continué, si Thurin ne l'eût interrompue : Madame, lui dit-il avec un sang-froid et une tranquillité dignes du crime le plus réfléchi, votre colère vous aveugle. Le roi ne vous croira pas. Toutes les parties dont les affaires prennent un mauvais tour, et qui ne peuvent en prévoir qu'un succès malheureux, ont coutume de déclamer contre leurs juges. Ces reproches, trop souvent répétés, ont aujourd'hui perdu tout crédit, lors même qu'ils sont les mieux fondés. Mais je suppose que le roi ajoute foi à vos discours : pouvez-vous imaginer que la grâce d'un rebelle soit le prix de votre vertu qui importe peu au salut de l'État ? Cette vertu, si précieuse à vos yeux, n'est qu'un préjugé chimérique que les hommes, par un autre préjugé, exigent dans leurs femmes ou dans leurs maîtresses, et dont ils font peu de cas dans les autres. Elle peut quelquefois faire naître une estime stérile ; mais, comme elle est contraire à leurs plaisirs, qui est leur intérêt le plus cher, ils ne croient pas lui devoir beaucoup de reconnaissance. Ainsi détrompez-vous qu'elle soit un moyen bien puissant auprès du roi. Il m'a déjà fait connaître qu'il voulait, par plusieurs exemples de sévérité, prévenir dans la suite toute espèce de conjuration. Il semble que jusqu'ici sa clémence n'ait fait qu'enhardir la révolte. Il veut prendre une voie plus sûre, et sans doute l'unique qui convienne dans un État qui n'a été si longtemps la proie des guerres civiles, que parce qu'on ne s'est pas d'abord opposé avec assez de fermeté aux premières entreprises des esprits inquiets. C'est par là que les étrangers, jaloux de la puissance de la France, ont osé s'armer contre

elle, quand ils étaient sûrs de trouver dans son sein des complices.

D'ailleurs, si le roi voulait encore user de quelque indulgence, elle ne s'étendrait jamais sur le baron de Luz : le roi s'en est déjà expliqué ; il en est comptable à l'État, à sa sûreté, à sa gloire. Le baron de Luz est un homme de qualité, l'exemple en sera plus grand ; ce sont les seuls qui fassent impression. C'est sur ce principe que le roi vient de sacrifier le maréchal de Biron malgré les services qu'il en avait reçus. Il a refusé sa grâce aux sollicitations de sa famille, qui est considérable dans l'État, et qui tient à tout ce qu'il y a de grand en France. Il aura du moins les égards pour elle de ne pas l'accorder à un homme qui, avec de la naissance, est cependant inférieur au maréchal, à un homme qui était même un complice plus dangereux et plus criminel que le comte d'Auvergne, dont le roi s'est assuré. La jeunesse et la naissance du comte peuvent être des motifs de clémence ; car enfin il n'avait que son nom dans la conjuration : au lieu que le baron de Luz était chargé, avec le maréchal de Biron, de maintenir dans le devoir la Bourgogne, où ils ont semé ensemble la rébellion, et qui devait être le théâtre de la guerre. Ainsi, madame, vous pouvez voir le roi. Il vous plaindra, louera votre démarche, tâchera même de vous consoler, et sacrifiera votre mari à sa justice. Mais vous vous flattez du moins de me rendre la victime de votre ressentiment. Vous espérez que le roi ne se contentera pas de punir un sujet rebelle, et que le même esprit de justice lui fera sacrifier un juge dont la conduite n'aura pas été régulière et qu'il me retirera la commission pour la remettre entre des mains plus intègres : détrompez-vous encore à cet égard. Vous sentez d'abord que le baron de Luz n'en serait pas mieux pour tomber entre les mains d'un homme qui ne pourrait se distinguer de son prédécesseur que par une sévérité inflexible.

D'ailleurs, puisque nous sommes ici sans témoins, et s'il faut que je vous parle avec une franchise qni ne peut rien ajouter au mépris que vous avez déjà pour moi, pensez-vous, madame, que les rois soient bien persuadés qu'ils n'ont dans leurs tribunaux que des hommes incorruptibles, et qu'ils remettent toujours leur autorité en des mains pures? Non, madame; mais ils le supposent; et, s'ils viennent quelquefois à se détromper, ils aiment mieux tolérer ou dissimuler un abus, que d'annoncer, par un châtiment d'éclat, qu'ils ont fait un mauvais choix, et laisser soupçonner au public, dont les jugements sont toujours outrés, que ceux qui sont en place peuvent être aussi criminels, mais qu'ils ont plus de prudence.

J'ajouterai que les juges dont l'intégrité n'est pas absolument inflexible, ne sont pas toujours les moins nécessaires à la cour. Il se rencontre souvent des affaires délicates où l'on a besoin de ces génies adroits, de ces consciences souples, qui sachent le grand art de se prêter aux circonstances en méprisant les formalités. On leur passe souvent des irrégularités à cause des services qu'ils peuvent rendre en plusieurs occasions où il s'agit d'affaires importantes, dont quelques-uns, qui prendraient leurs répugnances pour de la vertu, ne voudraient pas se charger, et que des esprits libres et dégagés des scrupules font réussir. Ainsi, madame, ajouta encore M. de Thurin, perdez toute espérance de sauver M. de Luz par d'autres voies que par celles que je vous ai offertes; ou de me faire craindre votre ressentiment, en essayant de me faire connaître au roi.

Madame de Luz, plus effrayée encore que surprise de la sincérité et de l'aveu affreux que Thurin venait de lui faire, vit avec crainte et avec horreur qu'elle avait affaire au plus adroit, au plus dangereux et au plus scélérat de tous les hommes. Elle n'eut pas la force de répondre, et, se laissant

tomber dans un fauteuil, elle ne put s'exprimer que par des sanglots.

Thurin parut ému de son état, ou plutôt il espéra profiter de son abattement pour oser porter plus loin ses entreprises. Une personne alarmée, abattue et humiliée, ne voit que son malheur, et n'ose quelquefois pas avoir de la vertu; elle accompagne rarement l'infortune.

Thurin se jeta aux genoux de madame de Luz, et voulut la consoler. Elle ne sentit pas plutôt qu'il osait lui baiser la main, qu'elle se releva avec précipitation, et s'avança vers la porte. Il voulut la retenir; mais elle, sans daigner lui parler, lui lança un regard plein de fureur et de mépris, sortit, monta en carrosse et retourna chez elle.

Thurin resta interdit, confus, et la fureur dans l'âme. Il n'avait pas douté de triompher de madame de Luz. Un scélérat n'a point de remords, mais il a de l'orgueil. Il était au désespoir de lui faire connaître son caractère affreux, sans en avoir retiré d'autre fruit que de lui avoir inspiré une horreur invincible. Peut-être que, s'il eût prévu le mauvais succès de son dessein, il aurait offert généreusement ses services à madame de Luz. Il se serait du moins acquis une amie; et ce sont celles dont on n'a rien exigé, que la reconnaissance mène le plus loin. Thurin, voyant qu'il n'avait plus rien à prétendre pour son amour, ne songea plus qu'à satisfaire son dépit. Il venait d'offrir de rendre innocent un coupable; avec son ressentiment et ses talents, il lui aurait été aussi facile de rendre criminel un innocent; et malheureusement le baron de Luz n'avait fourni que trop de preuves contre lui-même. Cependant, comme l'amour est toujours inséparable de l'espérance, Thurin ne voulut pas se priver de tous les moyens d'apaiser madame de Luz. Il se contenta de paraître, en public, appréhender pour le baron de Luz; et, sans prononcer expressément qu'il eût été complice du maréchal de

Biron, il laissa soupçonner, à ceux qu'il vit ce jour-là même, qu'il n'était guère possible que le baron fût absolument innocent, après avoir eu des liaisons aussi étroites avec le maréchal.

Cette affaire était alors la nouvelle de Paris. L'heureuse oisiveté dont jouissent, dans cette capitale, les gens du grand monde, plus attachés à cette ville qu'ils n'y sont nécessaires, fait que la moindre aventure les intéresse et les partage. On y prend parti sur tous les événements; et il n'est pas étonnant que la fin tragique du maréchal de Biron, et les suites de cette affaire importante, occupassent alors entièrement les esprits. Dans une telle circonstance, les moindres paroles de Thurin donnèrent matière à bien des commentaires. Un juge qui laisse pressentir le jugement qu'il porte d'une affaire, en occasionne beaucoup de téméraires.

Il se répandit, dès le jour même, que le baron de Luz était extrêmement criminel; qu'il avait inspiré les premières idées de révolte au maréchal de Biron, et qu'il aurait bientôt un pareil sort. Ces bruits parvinrent bientôt jusqu'à M. de Saint-Géran. Il alla dès le soir même voir madame de Luz, pour s'éclaircir de la vérité, et pour lui rendre tous les services que les amis se doivent réciproquement. L'abattement où il la trouva lui fit croire que la nouvelle qui se répandait n'avait que trop de fondement. Ah! madame, lui dit-il, qu'avez-vous appris de M. de Luz? Je me flattais que le bruit qui court dans Paris n'était qu'un artifice de ses ennemis; mais l'état où je vous vois ne me confirme que trop ce qu'on vient de me dire. Eh! que vous a-t-on dit, répondit madame de Luz, l'esprit encore rempli de toutes les images funestes qu'y avaient imprimées les discours de Thurin?

Eh quoi! madame, reprit M. de Saint-Géran, est-ce avec moi que vous devez dissimuler? Quand le public ne m'aurait pas instruit du tour malheureux que prend cette affaire, devriez-vous m'en faire un secret; et ne connaissez-vous pas

assez mon attachement inviolable pour tout ce qui vous touche? N'ai-je pas sujet de me plaindre de ce que vous n'avez pas pour moi la confiance qu'on doit à ses amis, dans les temps où ils nous sont le plus nécessaires? De grâce, reprit précipitamment madame de Luz, apprenez-moi vous-même ce qui se répand au sujet de M. de Luz. Madame, répondit M. de Saint-Géran, quoique j'aie peine à me persuader, surtout par l'accablement où je vous vois, que vous ignoriez l'état de son affaire, je vous dirai qu'on la regarde dans Paris comme très-sérieuse, et devant bientôt finir par le plus grand malheur qui pût arriver et à vous et à moi. Quoi, monsieur! s'écria madame de Luz, il y aurait à craindre pour la vie de mon mari, et l'on croit que le roi veut le faire périr? Il est vrai que j'ai trouvé M. de Thurin peu prévenu en sa faveur, et c'était la cause de mes alarmes; mais je ne croyais pas que mon malheur fût aussi assuré.

Madame de Luz ne voulut pas encore laisser soupçonner ce qui s'était passé entre elle et Thurin : elle aurait voulu se le cacher à elle-même. L'éclat, en pareil cas, est plus ordinaire aux fausses prudes qu'aux femmes vertueuses. Les prudes espèrent en recueillir une réputation dont elles sentent bien qu'elles ont besoin, peut-être même faire honneur à leurs charmes qui leur sont plus précieux que la vertu. Une femme raisonnable est effrayée de tout ce qui porte l'idée du crime. Elle craint qu'on ne soupçonne que l'espoir et la facilité aient enhardi l'insolence. Il y a au moins autant de vertu à ne pas éclater, et il y a certainement plus de pudeur.

Tandis que ces réflexions agitaient madame de Luz : Je crois, ajouta M. de Saint-Géran, qu'il n'y a pas un instant à perdre. Il faut dans le moment voir les juges. Il faut pressentir l'esprit du roi, employer tous nos amis, et ne rien oublier pour sauver un mari qui vous est cher, et à moi un

ami respectable. Oui, madame, c'est en vain que l'amour voudrait me donner quelque espoir; je ne vois plus M. de Luz comme un rival dont la vie est contraire au bonheur de mes jours, je ne vois que son malheur. Je serais trop heureux qu'il pût devoir son salut à mes soins. Je ne formerai point de souhaits indignes de vous et de moi. Je ne serais pas digne de vous aimer, si ma vertu ne m'était plus chère que vous-même. Je vais dans ce moment chez tous les juges, voir quelles mesures nous pouvons prendre; et je viendrai demain vous en rendre compte.

Madame de Luz ne put s'empêcher d'être sensible à la générosité de M. de Saint-Géran. Elle lui fit les remercîments les plus tendres, et il sortit aussitôt. Lorqu'elle fut seule, elle se livra à toute sa douleur. Elle comprit aisément que Thurin, n'ayant pu la faire consentir à ses infâmes désirs, était au désespoir de s'être inutilement déshonoré dans son esprit; qu'il se livrait maintenant à son dépit et à sa rage; et qu'il avait sans doute fait connaître au parlement et au roi les preuves qui condamnaient M. de Luz. Si Thurin n'avait été qu'un juge intègre et sévère, madame de Luz n'aurait été qu'affligée; mais elle ne pouvait s'empêcher de se livrer à toute son indignation et à toute sa fureur, quand elle envisageait que son mari n'était pas sacrifié à la justice du roi, mais qu'il devenait la victime d'un scélérat. Elle ne pouvait penser qu'en frémissant, que son mari serait devenu innocent, si elle eût voulu se rendre criminelle.

Ce qui lui donnait encore plus d'horreur pour Thurin, était le procédé généreux de M. de Saint-Géran qu'elle aimait, dont elle était adorée; et qui, loin de se prêter au moindre espoir qu'un amant ordinaire, avec une probité commune, aurait sans doute conçu dans une telle circonstance, faisait tous ses efforts pour assurer le salut de son rival, aux dépens d'un bonheur qu'il se serait reproché. Quelle différence la

probité délicate met entre deux hommes qui ont es mêmes désirs ! Madame de Luz était donc tour à tour occupée du crime de Thurin, de la vertu de M. de Saint-Géran, et du malheur de son mari.

Cependant, à force d'admirer la générosité de M. de Saint-Géran, madame de Luz crut s'apercevoir qu'elle en était trop touchée, elle se le reprocha : le malheur des âmes délicates est de se faire des scrupules. Elle craignit qu'une estime si réfléchie ne fût un désir caché, un espoir déguisé de pouvoir un jour être à M. de Saint-Géran ; elle s'imaginait avoir déjà trahi ce qu'elle devait à son mari. Ah ! dit-elle, serait-ce donc l'amour et non pas la vertu qui m'a fait résister à Thurin ? Violerais-je mes devoirs quand je crois les remplir ? ou ne sont-ils qu'un vain fantôme qui couvre les plus lâches sentiments ? N'est-ce point à M. de Saint-Géran que je sacrifie mon mari ? Est-ce lui, du moins, que je dois charger de son salut ? Dois-je m'en reposer sur sa générosisé ? Non, je ne dois pas lui donner un si grand avantage sur moi. Allons plutôt implorer le secours de tous mes amis, me jeter aux pieds du roi ; et, s'il le faut, lui déclarer que Thurin est capable de faire périr mon mari, malgré son innocence ; lui découvrir à quel indigne prix il avait mis sa grâce. Essayons du moins ou de sauver mon mari, ou de perdre mon persécuteur. Madame de Luz passa la nuit dans ces agitations.

Le jour paraissait à peine, qu'elle demanda si M de Saint-Géran n'avait envoyé personne ; on lui dit que non. Elle s'imagina qu'il ne s'était pas donné tous les soins qu'il lui avait promis ; que tant de négligence marquait peu d'intérêt ; et qu'elle ne devait rien attendre que d'elle-même. Elle délibéra quelque temps sur le parti qu'elle avait à prendre, et résolut enfin de faire encore une tentative auprès de Thurin. Elle sortit dans ce dessein, et se rendit chez lui. Elle apprit, en y entrant, que M. de Saint-Géran venait d'en sortir.

Thurin ne s'attendait guère qu'il dût recevoir la visite de madame de Luz, après la hauteur, le mépris, et l'horreur qu'elle lui avait marqués en le quittant. Il croyait qu'elle sacrifierait plutôt la vie de son mari que de chercher à obtenir son salut d'un homme qui lui était si odieux. Il ne laissait pas de craindre, malgré la fermeté qu'il lui avait montrée, qu'elle n'allât en effet se jeter aux pieds du roi. Mais ses discours avaient fait trop d'impression sur l'esprit de madame de Luz, pour qu'elle osât hasarder une pareille démarche : si elle ne réussissait pas, c'était perdre son mari sans ressource.

Thurin ressentit donc quelque joie lorsqu'on lui annonça madame de Luz ; mais il n'abandonna pas son premier dessein, et il voulut dissimuler le plaisir qu'il avait de la revoir. Madame de Luz, en l'abordant, était pâle, tremblante, et si confuse qu'elle eut beaucoup de peine à s'exprimer. La vertu malheureuse est plus aisée à déconcerter que le crime ; et il n'y a peut-être pas de situation plus cruelle et plus humiliante pour une âme noble, que d'être réduite à demander une grâce à quelqu'un qu'on méprise.

Dois-je croire, lui dit-elle, monsieur, ce qu'on vient de m'annoncer ? Est-il vrai que vous ayez condamné mon mari ? Ah ! je ne vois que trop que vous avez résolu sa perte. Moi ! madame, reprit froidement Thurin ; je suis son juge et non pas sa partie. Je souhaiterais le trouver innocent, et c'est malgré moi que je condamne un coupable. Ah ! monsieur, reprit madame de Luz, vous trouviez hier qu'il vous était facile de le sauver : qu'est-il survenu depuis qui rende sa mort nécessaire ? Madame, répliqua Thurin, vos scrupules sur votre devoir m'ont éclairé sur le mien ; et votre vertu a été pour moi une leçon d'intégrité. Un juge, reprit-elle, est-il donc un barbare qui ne puisse se relâcher de la rigueur des lois en faveur de l'humanité ! Madame, reprit encore Thurin, vous vous alarmez p être mal à propos, et M. de Luz peut

bien être innocent. Hélas! dit madame de Luz, vous ne le croyez pas; et, quand il le serait, n'est-ce pas vous?... Mais la douleur m'aveugle, et je ne pense pas que je ne suis ici que pour vous fléchir, et non pour vous irriter. Ce n'est pas à moi, madame, répliqua Thurin, que doivent s'adresser vos supplications : voyez le roi; c'est à nous à faire justice, et ce n'est qu'à lui qu'il appartient de faire grâce. Dans ce moment, madame de Luz, suffoquée par les sanglots et fondant en larmes, tomba aux genoux de Thurin. Hélas! lui dit-elle, serez-vous inexorable? Ayez pitié de mon malheureux époux; ayez pitié de l'état où vous me réduisez, mon sort est entre vos mains.

Madame de Luz était dans cet état lorsque Thurin, ne pouvant s'empêcher de rougir de voir une femme de cette naissance dans un abaissement si peu digne d'elle et de lui, la releva, et, la faisant asseoir, il se jeta à ses pieds. Vous voyez, madame, ce que peuvent vos charmes, puisqu'ils me font violer mon devoir. Devez-vous être surprise qu'ils aient égaré ma raison? Oui, madame, je vous suis entièrement dévoué. Quoique le roi soupçonne une partie du crime de M. de Luz, quoique le public en porte le même jugement, et qu'il me soit d'autant plus dangereux de le rendre innocent, que je me perds sans ressource si le roi vient à savoir que j'ai trahi sa confiance, vos moindres désirs sont mes lois les plus sacrées : vous ne devez pas être inflexible à mon égard, lorsque je vous sacrifie tout. Mais je ne vous dissimule point que mon amour méprisé se changerait en fureur; je perdrais M. de Luz : ne soyez pas insensible à sa perte et à l'amour le plus violent. Thurin, en prononçant ces paroles et toujours aux genoux de madame de Luz, tâchait de porter ses entreprises plus loin. Madame de Luz, effrayée et tout en pleurs, voulut le repousser : Ah! monsieur, s'écria-t-elle, qu'exigez-vous de moi? Grand Dieu! quelle est ma situation! Mais Thurin

tout en feu et devenu plus entreprenant : C'en est trop, dit-il, il faut ou satisfaire mes désirs, ou voir votre mari sur l'échafaud. L'infortunée madame de Luz, malgré ses soupirs et ses larmes, malgré l'horreur que lui inspirait Thurin, vaincue par le malheur, fut forcée d'immoler au salut de son mari, la vertu, le devoir et l'amour; et Thurin fut, dans ce moment, le plus heureux des hommes, s'il était possible de l'être dans le crime, et lorsque le cœur devrait être déchiré de mille remords.

Thurin se jeta ensuite aux genoux de madame de Luz ; il lui prit les mains, et, ne cessant de les baiser, il lui fit mille protestations de ne vivre jamais que pour elle. Il se livra enfin à tous les transports qui n'appartiennent qu'à des amants heureux, c'est-à-dire à des amants aimés.

Madame de Luz, devenue insensible à toutes les actions et à tous les discours de Thurin, n'y répondait que par les larmes les plus amères. Elle ne pouvait parler, les sanglots lui coupaient la voix. Elle n'osait le regarder. Elle n'osait plus lui faire de reproches; elle ne s'en trouvait pas digne, et elle se livrait à toute sa douleur. Thurin ne la quitta que pour prendre sur son bureau les lettres de M. de Luz, et tout ce qui y avait rapport ; il les mit dans un portefeuille : Voilà, lui dit il, madame, tout ce qui pouvait décider le sort de M. de Luz. Mais ce n'est pas assez : je vais au Louvre ; je rendrai compte au roi de tout ce qui le regarde ; et je ne manquerai pas de le peindre comme l'homme le plus innocent, le sujet le plus fidèle, et à qui on ne saurait, par trop de grâces, faire oublier une prison injuste.

Madame de Luz, toujours fondant en larmes, ne répondait pas à ce discours. Quoique le salut de son mari eût été l'unique cause de son malheur, elle n'y paraissait plus sensible par la grandeur du prix qu'il lui avait coûté. Cependant Thurin continuant toujours à lui parler, elle revint enfin à elle.

se leva, et, sans lui répondre, voulut sortir. Thurin essaya de la calmer, et lui demanda sa grâce ; mais madame de Luz, s'efforçant de parler, et sa voix se faisant passage à travers mille sanglots : Monsieur, lui dit-elle, n'abusez pas davantage de mon état ; de grâce, laissez-moi me retirer, et du moins vous cacher ma honte. Thurin, craignant de l'affliger encore, ou peut-être quelques remords commençant à se faire sentir dans son cœur, et rougissant d'un bonheur dont il était si peu digne, n'osa pas lui résister. Alors madame de Luz, rappelant toute la fermeté qui pouvait cacher sa honte et le désordre où elle était, essuya ses larmes, prit le portefeuille qui était devant elle, et sortit. Elle cacha à ses gens le trouble de son âme le mieux qu'il lui fut possible.

Lorsqu'elle fut seule, ses larmes recommencèrent; les sanglots la suffoquaient; elle se livra à toute sa douleur. Elle envisagea ce qui venait de lui arriver; il lui semblait que c'était un songe qu'elle ne pouvait se persuader. Elle ouvre ce fatal portefeuille, elle y trouve en effet les lettres de M. de Luz : elle les lit, et ne peut s'empêcher de les mouiller de ses larmes : elles lui rappelaient des idées trop funestes. Enfin, après avoir vu que Thurin lui avait remis les moindres papiers où le nom et l'écriture de M. de Luz se trouvaient, elle les brûla tous pour en dérober à jamais la connaissance. Heureuse si elle eût pu anéantir en même temps l'idée de son malheur, la douleur et les remords qui la dévoraient !

Tandis que madame de Luz se livrait à son désespoir, M. de Saint-Géran n'était occupé que du sort de M. de Luz, et du soin de le sauver. Il était allé, le jour précédent, pour voir Thurin, et n'avait pu lui parler. Il y était retourné le lendemain matin. Thurin ne lui donna pas une longue audience ; et, sans laisser pénétrer ses sentiments, lui dit, pour toute réponse, qu'il était parfaitement instruit de l'affaire de M. de Luz, et que dès ce jour même il en rendrait compte au

roi. M. de Saint-Géran, ne pouvant pas le faire expliquer davantage, sortit un moment auparavant que madame de Luz y arrivât. Il résolut d'aller au Louvre pour savoir quel serait le succès du rapport que Thurin devait faire au roi. Il y avait déjà quelque temps qu'il y était, lorsqu'il vit arriver Thurin au lever. En effet, aussitôt que madame de Luz l'eut quitté, il se rendit auprès du roi pour tenir la parole qu'il lui avait donnée. Le roi, l'ayant aperçu, lui demanda s'il avait quelque chose de nouveau à lui apprendre. Oui, sire, répondit-il, je suis maintenant en état de rendre compte de toute la suite de l'affaire du maréchal de Biron à Votre Majesté, s'il lui plaît de m'accorder un moment d'audience particulière.

Le roi, qui avait cette affaire fort à cœur, ayant fini de s'habiller, donna ordre à Thurin de le suivre dans son cabinet, où étant seul avec lui : Sire, lui dit-il, Votre Majesté ayant donné aux rebelles de son royaume un exemple de justice en la personne du maréchal de Biron, j'ai examiné avec soin quels indices on pourrait trouver dans les papiers du maréchal : j'aurais soupçonné la fidélité du baron de Luz par les liaisons étroites qu'il paraissait avoir avec lui ; mais, après l'examen le plus exact, non-seulement je n'ai rien trouvé qui chargeât le baron ; mais il y a des preuves de son innocence. Le maréchal gardait des copies des lettres qu'il écrivait : en voici plusieurs adressées à Picoti, son agent à Bruxelles, qui sont absolument la justification du baron de Luz. Le roi les prit, les lut, et vit que le maréchal mandait à Picoti que la seule personne qui l'embarrassait et qui l'inquiétait pour l'exécution de son projet était le baron de Luz ; que c'était un homme extrêmement attaché à son devoir, et qui, dans les guerres civiles, était un des plus déterminés royalistes; qu'il était difficile qu'on pût donner passage aux Espagnols par la Bourgogne, sans que le baron en fût instruit et en avertît la cour, qu'au surplus, on pourrait s'en défaire et l'im-

moler au secret de la conjuration, lorsqu'il serait temps d'agir.

Ces lettres avaient effectivement été écrites par le maréchal de Biron avant qu'il eût séduit le baron de Luz, et dans le temps où il désespérait d'y réussir. Vous voyez par là, sire, reprit Thurin, que non-seulement le baron de Luz n'était pas instruit de l'intrigue, mais que sa présence en Bourgogne a peut-être empêché qu'elle n'éclatât, et que, pour en assurer le succès, on en voulait même à ses jours. Je crois donc que Votre Majesté, après avoir satisfait à la prudence en le faisant arrêter, doit aujourd'hui reconnaître sa fidélité en lui faisant rendre sa liberté.

C'est assurément, dit le roi, la moindre chose que je lui doive quant à présent : je ne prétends pas m'acquitter à si peu de frais ; et je veux lui faire oublier, à force de bienfaits, ce que la malheureuse nécessité m'a obligé de lui faire souffrir. C'en est assez, M. de Thurin, ajouta le roi ; je ne veux pas que vous poussiez vos recherches plus loin. Puisque le baron de Luz est innocent, et qu'il était le seul homme considérable dont la conduite méritât mon attention, ce n'est pas la peine de rechercher les autres, qui auront sans doute plutôt été séduits que malintentionnés pour l'État, et dont ma clémence fera des sujets d'autant plus fidèles, qu'ils croiront, par la tranquillité où je les laisserai, qu'ils n'ont pas même été soupçonnés. Ils ne sont pas à craindre ; et, puisque je leur pardonne, je ne veux pas même les connaître, afin de les traiter comme le reste de mes sujets. Que cette affaire soit donc absolument ensevelie : je me charge du comte d'Auvergne. Pour vous, allez promptement faire rendre la liberté au baron de Luz, et l'assurer de mes bontés.

C'est ainsi que l'adroit Thurin était également propre à servir ou à nuire, suivant ses intérêts ou ses plaisirs. Sire, dit-il, le marquis de Saint-Géran, ami particulier du baron de Luz, est dans l'antichambre ; vous ne sauriez donner la

commission d'aller faire sortir le baron à quelqu'un qui y soit plus sensible. Tant mieux, répondit le roi, j'estime Saint-Géran ; qu'on le fasse entrer. M. de Saint-Géran, extrêmement surpris, parut devant le roi. Je vous sais bon gré, lui dit le roi, d'être demeuré attaché à votre ami dans sa disgrâce. Allez, de ma part, lui rendre la liberté. Le marquis de Saint-Géran, transporté de joie, remercia le roi d'avoir bien voulu le choisir pour cette commission. L'ordre fut expédié sur-le-champ, et M. de Saint-Géran partit en répandant cette nouvelle.

Tous ceux qui étaient restés amis de M. de Luz, ou qui crurent qu'il était permis de le redevenir, partirent avec lui. D'autres se récrièrent sur la justice du roi, sur l'innocence du baron, et disaient qu'ils ne l'avaient jamais soupçonné d'être criminel ; que tôt ou tard la vérité perce, et que l'innocence triomphe. Enfin les courtisans de ce temps-là pensaient et parlaient comme ceux d'aujourd'hui.

---

# DEUXIÈME PARTIE

Le marquis de Saint-Géran, suivi d'un grand nombre de personnes, arriva à la Bastille, et en fit sortir le baron de Luz. Aussitôt que le baron apprit qu'il était libre, il sentit qu'il était plus heureux qu'innocent. Après avoir embrassé le marquis de Saint-Géran et tous ceux qui l'avaient suivi, il partit sur-le-champ, croyant que, malgré l'idée que l'on avait de son innocence, son premier devoir était de remercier

le roi : les princes voulant en général que l'on reçoive toujours une justice comme une grâce. Il arriva donc au Louvre, suivi de tout ce cortége. Le roi le reçut avec bonté. Baron, lui dit-il aussitôt qu'il l'aperçut, je viens enfin de vous rendre justice; oublions le passé, continuez à me bien servir, et comptez que je ne vous aimerai pas moins, quoique j'aie eu tort avec vous. Le baron de Luz ne répondit au roi qu'en se jetant à ses pieds. Le roi lui tendit la main et le releva. Allez, lui dit-il, voir madame de Luz et calmer toutes ses alarmes. Le baron de Luz prit congé du roi, et arriva chez lui suivi des mêmes personnes qui l'avaient accompagné au Louvre.

Madame de Luz, plongée dans la douleur, et qui avait fait défendre sa porte à tout le monde, fut extrêmement surprise d'entendre plusieurs carrosses qui entraient dans sa cour, et bientôt après le bruit d'un grand nombre de personnes qui s'approchaient de son appartement, sans être annoncées. Elle appelait ses gens pour en savoir le sujet, lorsqu'elle vit paraître devant elle M. de Luz suivi d'une foule de ses amis. Il courut l'embrasser avec mille transports.

Jamais surprise ne fut égale à celle de madame de Luz. La présence de son mari fut pour elle un coup de foudre ; celle de Thurin, le souvenir de son crime, et tout ce qui lui était arrivé, ne pouvaient pas lui porter un coup plus cruel. Elle revoyait un mari à qui elle n'osait plus donner ce nom; qui, en paraissant devant elle, semblait moins touché du plaisir de jouir de la liberté, que de celui de retrouver une femme qu'une longue séparation lui avait rendue plus chère. Elle le voyait se livrer aux transports les plus vifs, et l'accabler des caresses les plus tendres, dans le moment qu'elle venait de lui faire le plus sensible outrage. Elle n'osait répondre à ses caresses; peu s'en fallut qu'elle ne lui déclarât qu'elle en était indigne. Cependant elle se remit le mieux qu'il lui fut possible;

et le baron de Luz attribua le désordre de sa femme à la surprise où elle était de le voir dans un temps où tous ses amis craignaient pour ses jours. Le nombre prodigieux d'amis qui l'avaient accompagné depuis la Bastille jusque chez lui, achevèrent, par leur empressement, de cacher l'embarras de madame de Luz.

M. de Saint-Géran était le seul qui, dans la joie qu'il marquait, ressentait en lui-même quelques mouvements secrets et involontaires qui la combattaient. Ce n'est pas qu'il n'eût fait tout au monde, et qu'il n'eût hasardé même sa vie pour sauver celle du baron. Mais, lorsque M. de Luz fut en sûreté, que la générosité fut satisfaite et inutile, l'amour reprit tous ses droits. M. de Saint-Géran ne laissait cependant rien paraître qui pût déceler ses sentiments secrets ; peut-être ne les démêlait-il pas bien lui-même. Ce n'était qu'un mouvement secret de la nature qui ne pouvait éclater sur son visage que pour des yeux aussi clairvoyants que ceux d'une amante, et personne ne crut faire à M. de Luz des compliments plus sincères que M. de Saint-Géran.

Pendant que M. de Luz recevait les compliments de toute la cour, madame de Luz était obligée de cacher le chagrin intérieur qui la dévorait, et de prétexter souvent quelque incommodité qui pût paraître la cause de l'abattement où elle était.

Le baron de Luz ne manquait pas un jour d'aller faire sa cour. Le roi l'entretint souvent des affaires de la Bourgogne ; et, quelques jours après, il déclara qu'il donnait ce gouvernement à M. le dauphin ; que M. de Luz et M. de Bellegarde en seraient les lieutenants généraux sous lui, et partageraient entre eux toute l'autorité dont était revêtu le maréchal de Biron.

Ce changement dans la forme du gouvernement de Bourgogne était extrêmement favorable au baron de Luz. Quoi-

qu'il eût un collègue dans M. de Bellegarde, son autorité partagée devenait cependant plus grande sous M. le dauphin, que lorsque le maréchal de Biron y commandait. Mais la faveur dont le baron de Luz commençait à jouir, ne consolait pas madame de Luz.

Quoiqu'elle ne fût devenue la victime de la scélératesse de Thurin que pour sauver la vie de son mari, elle se repentait toujours de ce qu'il lui en avait coûté. La présence de son mari lui reprochait d'avoir violé ses devoirs. La vue de M. de Saint-Géran lui rappelait l'amour outragé, et le souvenir de Thurin lui causait une horreur qui achevait de déchirer son âme.

Thurin s'était en vain flatté de s'être acquis le droit de continuer quelque commerce avec madame de Luz. Il s'imaginait, sur le caractère ordinaire des femmes, que le sacrifice qu'il en avait obtenu la lui avait soumise. Une femme qui s'est une fois livrée à un homme, si elle ne lui a pas engagé son cœur, lui a du moins donné des droits sur sa complaisance : ou elle s'attache à son amant, ou elle obéit à son tyran; et la passion brutale d'un scélérat n'en exige pas davantage. Thurin crut n'avoir pas besoin d'autre titre pour aller la voir; et il comptait bien, s'il la trouvait seule, prendre avec elle des arrangements, et lier un commerce réglé.

Madame de Luz était seule en effet lorsqu'on le lui annonça. L'indignation qui, au nom de Thurin, s'éleva dans son cœur, l'empêcha de répondre. Si elle eût prévu son audace, elle lui eût fait défendre sa porte; et elle n'était pas encore revenue de son trouble lorsqu'il entra. Madame, lui dit-il, quoique je n'aie pas dû l'excès de vos bontés à votre inclination, qui seule pourrait rendre mon bonheur parfait, je sens que je vous suis attaché pour la vie. Je veux faire tous mes efforts pour effacer de votre esprit ce que mon entreprise paraît avoir eu de violent; et je ne puis être heureux, si par

mes soins, mes respects, et une entière soumission à toutes vos volontés, je ne parviens à toucher votre cœur. Vous pouvez, ajouta-t-il, si vous approuvez mes vœux, déclarer à M. de Luz que c'est à moi qu'il doit son innocence, et la facilité qu'il a eue d'apaiser le roi. Par là vous le disposerez aisément à m'accorder son amitié, et elle servira facilement de voile à mon assiduité à vous faire ma cour. Madame de Luz, qui jusque-là retenue par la colère, la honte et l'indignation, avait gardé le silence, le rompit enfin.

Pourrais-tu, lui dit-elle, malheureux, te flatter d'exciter dans mon cœur d'autres sentiments que ceux du mépris et de l'horreur? Ne dois-tu pas être content de m'avoir plongée dans l'infamie et dans le crime? Après avoir déshonoré mon mari, veux-tu, par une lâcheté encore plus grande, le trahir en l'obligeant à l'amitié et à la reconnaissance envers un monstre digne de toute sa fureur? Ah! respecte du moins son erreur, et ne la fais pas servir à combler tes crimes et mon indignité. Ne suis-je pas assez criminelle? Crois-tu que je puisse encore devenir complice de ta perfidie? Ah! sans doute tu peux croire que tu m'as rendue assez méprisable pour oser tout hasarder avec moi; mais ne t'abuse pas davantage, ne cherche pas à me rappeler l'idée de mon crime. Je veux croire que ma honte n'est connue que de toi, ne viens pas la redoubler par ta présence; c'est assez pour moi de rougir à mes yeux. Va, fuis, délivre-moi de l'horreur de te voir; pour expier mon crime, pour punir ta lâcheté, je suis capable de découvrir l'un et l'autre; et mes remords me donneront plus de fermeté que je n'en ai eu pour conserver mon innocence. Madame de Luz finit en répandant un torrent de larmes, et suffoquée par ses sanglots. Thurin, ému de ce spectacle, soit crainte ou respect, soit repentir ou admiration, n'eut pas la force de répliquer, et se retira.

Lorsqu'il fut sorti, madame de Luz continua encore de

s'affliger ; mais enfin elle se calma, ou du moins elle tâcha de cacher son trouble, parce que le marquis de Saint-Géran entra presque dans le même moment.

De quelque honte que madame de Luz se sentît accablée en présence de son mari, celle de M. de Saint-Géran lui donnait encore plus de confusion. En effet, elle n'avait trahi que ses devoirs envers M. de Luz : si les exemples en pareille matière pouvaient autoriser, elle en avait assez pour ne se pas juger extrêmement criminelle ; mais elle était peut-être la seule qui, avec la passion la plus violente dans le cœur, sût résister à son penchant. Elle avait manqué à la fois à la vertu et à l'amour, et les reproches de l'amour sont peut-être les plus sensibles.

La présence de M. de Saint-Géran augmentait donc le dépit de madame de Luz. Elle ne s'était pas encore trouvée seule avec lui, depuis que M. de Luz était rentré en grâce auprès du roi.

Madame, lui dit M. de Saint-Géran, quoique vous m'ayez peut-être soupçonné d'avoir eu, au sujet de M. de Luz, des sentiments plus intéressés que généreux, je puis vous assurer que personne n'a été plus sensible que moi à sa justification. J'aurais sans doute fait mon bonheur de vous posséder ; mais, quelle que soit ma passion pour vous, je ne voudrais pas vous devoir au malheur d'un ami, et, ce qui est encore plus respectable pour moi, d'un homme qui vous est cher. Vous m'avez accoutumé à n'avoir d'autres sentiments que les vôtres ; et si de moi-même j'en eusse eu de moins généreux, depuis que j'ai le bonheur de vous être attaché, je vous aurais dû ma vertu.

Je n'ai jamais pensé, répondit madame de Luz, que vous ayez été capable de concevoir des espérances qui pussent nous faire rougir l'un et l'autre. Je vous ai toujours cru vertueux. Quelque flatteur qu'il fût pour moi de vous avoir inspiré ces

sentiments, il ne l'est peut-être pas moins de supposer que vous les avez toujours eus, qu'ils vous sont propres et naturels. C'est par là seulement que je puis excuser mon penchant pour vous ; et il m'est encore plus doux de justifier mon attachement que de flatter mon amour-propre. Je sais que M. de Luz mérite, par l'amitié qu'il a pour vous, que vous soyez son ami ; mais je ne sais si un rival est un ami bien sûr. Quoi qu'il en soit, vous savez que je vous ai toujours ouvert mon cœur, je vous l'aurais peut-être caché difficilement ; mais enfin, si vous connaissez le fond de mon âme, c'est à ma confiance, et non pas à ma faiblesse ou à mon indiscrétion, que vous devez l'attribuer. Je ne changerai point avec vous de conduite à cet égard. Quels que soient mes sentiments, je vous les ferai connaître ; et, pour continuer à vous convaincre de ma sincérité, je vous avouerai que vous m'êtes infiniment cher ; que je crois que vous me le serez toujours · j'ajouterai même que je le crains. Oui, je ne vous dissimulerai point que je souhaiterais vous voir avec plus d'indifférence. Les alarmes que la prison de M. de Luz m'a causées, les frayeurs que j'ai eues sur son sort, me l'ont rendu plus cher. Si la vertu, si la raison doivent nous faire combattre des sentiments contraires à notre repos, pourquoi ne pas chercher à fortifier ceux qui y sont conformes ? L'on prétend que les réflexions peuvent affaiblir une inclination ; elles peuvent aussi contribuer à la fortifier dans un cœur. Je veux faire tous mes efforts pour m'attacher de plus en plus à M. de Luz ; je crains bien de n'y pas réussir ; mais enfin je suis obligée d'y travailler ; et je sens bien qu'il ne fera pas de grands progrès dans mon cœur, tant que votre présence détruira le fruit de mon attention et de mes soins. Je vous demande en grâce de me voir avec moins d'assiduité ; les dissipations qui se trouvent dans Paris, peuvent vous en fournir aisément le prétexte et les moyens. Ce n'est peut-être qu'en nous arrachant l'un à

l'autre, que nous cesserons de nous être nécessaires. Je vous avouerai même, et je ne puis porter plus loin le désir de me livrer à mes devoirs, que je voudrais que votre cœur pût s'attacher. Plusieurs femmes en briguent la conquête ; leur facilité est un grand charme : en les voyant, et cessant de me voir, vous m'oublierez aisément ; les chaînes de l'habitude sont bien fortes. Ce n'est pas que j'espère ressentir pour M. de Luz la tendresse que vous seul jusqu'ici m'avez inspirée. Je serais trop heureuse que mon cœur et mon devoir fussent d'accord ; si je ne dois pas m'en flatter, ils ne seront pas du moins dans un combat perpétuel, et la vertu n'exige rien de plus : l'amour pour mon mari ferait mon bonheur ; mais il n'est pas nécessaire à mon devoir.

Tandis que madame de Luz parlait ainsi, M. de Saint-Géran était dans un étonnement qui ne lui permettait pas de l'interrompre ; mais lorsqu'il vit qu'elle avait cessé de parler : Je n'aurais jamais soupçonné, lui dit-il, madame, que le malheur, qui ne semblait d'abord menacer que M. de Luz, ne dût enfin tomber que sur moi. Vous savez combien j'ai été sensible à sa disgrâce ; j'aurais sans doute désiré de contribuer par mes soins à lui procurer sa liberté ; mais je suis encore plus satisfait qu'il ne l'ait due qu'à son innocence. J'aime assez mes amis pour ne pas désirer de leur rendre des services qu'ils ne devraient qu'à leur malheur ; et je n'ambitionne point de me les assujettir par la reconnaissance. Je ne sais pas si de pareils sentiments auraient dû vous détacher de moi ; ils étaient faits pour toucher votre âme. Vous espérez, dites-vous, qu'en cessant de vous voir, je cesserai de vous aimer, et que mon cœur pourra devenir sensible pour quelque autre que vous : vous ne rendez justice ni à vous, ni à moi. Un cœur que vous avez une fois touché, doit être bien difficile sur tout autre objet ; et d'ailleurs, soit vertu, soit malheur, je ne suis point de ceux qui s'attachent plutôt par

faiblesse que par goût, qui offrent leur hommage et non pas leur cœur. Vous connaissez le mien; vous savez qu'il n'était fait que pour vous : vous m'aviez permis de croire que vous en acceptiez le don : faut-il le rejeter aujourd'hui avec mépris? Que vous êtes injuste! reprit madame de Luz. Pouvez-vous imaginer que je vous méprise? Ah! croyez que je vous estime, puisque je vous aime. Je serais trop malheureuse si vous cessiez de mériter mon estime : c'est elle seule qui peut justifier mon penchant pour vous; mais notre amour est aussi contraire à mon bonheur qu'à mon innocence. Que je vous doive l'un et l'autre; cessons de nous voir : cette séparation me sera plus cruelle qu'à vous-même; mais je la crois nécessaire; peut-être lui devrons-nous un jour notre tranquillité.

M. de Saint-Géran, ne pouvant se résoudre à un si cruel sacrifice, fut quelque temps à combattre la résolution de madame de Luz; mais, voyant qu'au lieu de lui faire changer de dessein, il ne faisait que l'affliger; jugeant aussi qu'il lui serait impossible de cesser de la voir, en demeurant dans le même lieu, il prit enfin le parti de s'éloigner, autant par désespoir que par obéissance. Il alla prendre congé d'elle. Jamais adieux ne furent plus tendres; jamais il n'y eut de séparation plus cruelle; jamais leur amour n'avait été plus vif. Ils gémissaient, ils soupiraient; la douleur les empêchait de parler, et ils ne pouvaient s'exprimer que par leurs larmes. Madame de Luz fut prête à révoquer un ordre qu'elle trouvait trop barbare contre M. de Saint-Géran, et contre elle-même. Elle n'avait exigé cette séparation que pour cesser de l'aimer; et, n'écoutant alors que son cœur, elle lui jura cent fois l'amour le plus tendre et le plus constant. Ils se séparèrent enfin; et M. de Saint-Géran, qui avait demandé au roi la permission d'aller servir en Hongrie, partit le jour même, le cœur déchiré par l'amour et par le désespoir.

La France, qui avait été longtemps agitée par les guerres civiles et étrangères, jouissait enfin d'une paix stable qu'elle devait à la valeur, à la fermeté et à la prudence de son roi. Henri, après avoir calmé les troubles intérieurs, dissipé les factions et épouvanté les rebelles, venait encore d'assurer la paix avec l'Espagne et la Savoie par les traités de Vervins et de Lyon.

Un grand nombre d'officiers français, n'ayant plus de guerre chez eux, allèrent la chercher chez les étrangers. Les uns passèrent, avec le prince de Joinville, chez les Hollandais ; les autres suivirent les ducs de Mercœur et de Nevers, et offrirent leurs services à l'empereur Rodolphe II contre les Turcs. Il semble que le Français ne fasse la guerre que pour la gloire. Il combat son ennemi sans le haïr ; et, sitôt qu'il a fait sa paix, il est prêt à servir avec zèle celui contre lequel il vient d'exercer sa valeur. Les services que Rodolphe reçut des Français furent tels, que Mahomet III, qui régnait alors sur les Ottomans, leur attribua les plus grands succès des Impériaux. Il envoya à ce sujet au roi, Barthélemy Lueur, renégat français, et le premier que les Turcs aient chargé d'une pareille commission. Son principal objet était d'engager le roi à rappeler le duc de Mercœur et les Français qui l'avaient suivi. Henri reçut cet envoyé avec distinction, quoique sans grand appareil. Il le chargea de plusieurs présents pour répondre à ceux du sultan ; mais il ne lui donna aucune réponse positive sur ses demandes. En effet, Henri, élevé parmi les armes, ayant conquis son royaume à la pointe de l'épée, et justifié ses droits par sa valeur, aimait naturellement la guerre. C'était par là qu'à la fois général et soldat, il était devenu le plus grand capitaine de son siècle. La plupart de ses officiers, qui dans d'autres temps ou d'autres lieux eussent été des généraux, ne paraissaient que des soldats sous lui. Ce prince, en faisant la paix, avait sacrifié son in-

clination particulière au bonheur de ses sujets : quand on sait combattre, on doit savoir aussi faire glorieusement la paix.

Henri aimait tous ses sujets. Il protégeait le peuple comme la partie la plus faible, quoique la plus nécessaire à l'État ; mais il considérait particulièrement la noblesse et les soldats, comme les défenseurs de la patrie.

Il savait que la noblesse n'était exempte de quelques impositions, que parce qu'elle était destinée à servir plus glorieusement l'État ; qu'elle ne tirait le droit de porter l'épée que de l'obligation où elle est de l'employer contre les ennemis de la nation ; et il ne regardait comme véritables gentilshommes que ceux qui portaient les armes. On ne voyait point un homme, au sein de l'oisiveté, prétendre à des places qui sont le prix du sang versé pour la patrie, ou quitter le service après les avoir obtenues.

Le roi n'était donc pas fâché que la plupart des gentilshommes allassent chez les étrangers continuer à s'instruire du grand art de la guerre. Il sut bon gré à ceux qui lui en demandèrent la permission ; ainsi le marquis de Saint-Géran n'avait pas eu de peine à l'obtenir.

Quelque temps après, le baron de Luz partit avec M. de Bellegarde, pour aller à Dijon régler ensemble la forme du nouveau gouvernement. Comme il ne comptait pas y faire un long séjour, il laissa madame de Luz à Paris. Aussitôt qu'elle n'eut plus devant les yeux son amant et son mari, deux objets dont la vue déchirait le plus cruellement son âme, elle ne craignit plus que de rencontrer Thurin, dont le souvenir la faisait frémir d'horreur. Elle prit le parti d'aller passer, à une maison de campagne qu'elle avait auprès de Paris, tout le temps que M. de Luz serait absent. Lorsqu'elle y fut, elle se livra encore à toute sa douleur. C'est une douceur pour les malheureux que de pouvoir s'affliger en liberté. Mais enfin le temps la calma un peu ; et elle commençait à

jouir de quelque tranquillité, lorsque plusieurs personnes, abusant du voisinage, vinrent troubler sa solitude. Madame de Luz, après avoir satisfait à tout ce que la politesse et l'usage exigent en pareille occasion, fit tous ses efforts pour rompre ou prévenir des liaisons qui lui étaient importunes. Le monde ne s'attache qu'à ceux qui le recherchent : madame de Luz eût été bientôt rendue à sa solitude, si parmi ceux qui vinrent la voir, il n'y en eût eu deux qui avaient été attirés chez elle par un intérêt trop vif pour s'en éloigner aussi facilement.

Le comte de Maran et le chevalier de Marsillac, qui avaient vu madame de Luz à la cour, en étaient devenus amoureux l'un et l'autre.

Le comte de Maran était un homme d'une naissance assez ordinaire, pour ne pas dire obscure. Il était venu du fond d'une province éloignée pour s'attacher à la cour ; et, comme on y reçoit aussi souvent les hommes sur leurs prétentions que sur leurs droits, il s'y était donné pour un homme de qualité, et avait été reçu pour tel ; ou plutôt on ne s'était guère embarrassé de lui disputer un titre qui n'intéressait personne, par le grand nombre de ceux qui le portent ou qui l'usurpent.

C'était sur une naissance aussi douteuse que Maran fondait un orgueil stupide, tel qu'on le remarque dans ceux qui n'ont d'autre mérite qu'un nom à citer. Le comte de Maran croyait que la valeur était la seule vertu ; et la férocité lui en tenait lieu. Au reste, sans mœurs, sans esprit, sans probité, il était capable des actions les plus basses et les plus hardies pour satisfaire ses désirs. Son caractère faisait un contraste parfait avec celui du chevalier de Marsillac. Le chevalier était d'une des meilleures maisons du royaume, pouvait prétendre à tout par sa naissance, et il n'y avait rien dont il ne fût digne par sa vertu.

Deux hommes aussi opposés devinrent rivaux en même temps. Tous deux, extrêmement amoureux, déclarèrent bientôt leur passion à madame de Luz.

Il est aisé de s'imaginer, dans l'état où elle se trouvait alors, quelle impression leurs discours firent sur son esprit. Tous ses malheurs s'y retracèrent dans le moment. En effet, le seul mot d'amour devait la faire frémir ; il était la première cause du désespoir où elle était plongée. Quelque différence qu'elle eût faite en tout autre temps du chevalier de Marsillac et du comte de Maran, elle les traita, dans cette occasion, avec une égale fierté, et presque avec le même mépris. Le chevalier de Marsillac, qui avait l'esprit aussi pénétrant que ses sentiments étaient délicats, ne pouvant accorder avec la douceur naturelle de madame de Luz un pareil accueil, ne douta point qu'elle n'eût déjà le cœur rempli d'une passion violente, et peut-être malheureuse ; et, respectant son secret, sans lui rien témoigner de ses soupçons, il lui promit qu'il ne l'importunerait jamais par de pareils discours puisqu'il avait le malheur de lui déplaire. Madame de Luz lui en sut gré, et ne songea plus qu'à se défaire absolument du comte de Maran. Celui-ci, plus présomptueux qu'éclairé, regarda la colère de madame de Luz comme le seul effet de la pudeur. Il était, ainsi que tous les gens sans esprit et sans éducation, dans le préjugé grossier et ridicule qu'il n'y a point d'amants dont les femmes ne soient flattées ; qu'elle n'ont jamais qu'une vertu fausse, et qu'il suffit d'être entreprenant pour être heureux avec elles.

Le comte de Maran résolut de se conduire sur ce principe, et de se satisfaire à quelque prix que ce fût.

Le chevalier de Marsillac s'aperçut bientôt que Maran était son rival ; mais il ne fit pas à madame de Luz l'injure de la croire sensible à un tel hommage. Il allait la voir assez rare-

ment pour la persuader de son repentir; et, quoiqu'il conservât encore pour elle des sentiments fort tendres, il forma le dessein de les lui sacrifier, et de se borner à être de ses amis.

Le comte de Maran ayant voulu retourner chez madame de Luz, on lui dit qu'elle n'y était pas. Une telle réponse ne peut être longtemps équivoque, surtout à la campagne; et Maran comprit aisément que madame de Luz lui faisait refuser sa porte. Il soupçonna aussitôt le chevalier de Marsillac d'être un rival à qui on le sacrifiait. Le comte de Maran croyait qu'il n'y avait rien de honteux en amour, que de n'être pas heureux; et que les moyens les plus sûrs de le devenir, même les plus criminels, étaient toujours les meilleurs. Le chevalier de Marsillac et lui n'avaient jamais eu beaucoup de liaison : le caractère vertueux du chevalier suffisait pour déplaire au comte de Maran; mais, lorsque celui-ci regarda le chevalier comme son rival et comme un rival heureux, il conçut la haine la plus violente contre lui, et forma aussitôt le dessein de se venger.

Il était résolu de l'appeler en duel, lorsque le hasard les fit rencontrer, et termina leur querelle. Madame de Luz était bien éloignée de s'imaginer qu'elle dût être bientôt le sujet d'un combat.

On était alors en été, et c'était dans la plus grande chaleur. Madame de Luz, dont le parc était borné par la rivière, prenait le bain. Elle y était allée ce jour-là de grand matin et n'avait qu'une de ses femmes avec elle. A peine était-elle entrée dans le bain que sa femme de chambre lui dit qu'elle avait oublié quelque chose qui lui était nécessaire. Madame de Luz, se croyant fort en sûreté, lui ordonna de l'aller chercher. Elle ne fut pas plutôt partie que le comte de Maran arriva au lieu même où madame de Luz se baignait. Depuis qu'elle lui avait fait refuser sa porte, il se promenait

toujours aux environs de sa maison dans l'espérance de la rencontrer et de s'expliquer avec elle. Il venait d'entrer dans le parc; et, ayant aperçu madame de Luz qui se préparait à se baigner, il s'était tenu caché et il était fort attentif à toutes ses actions. Aussitôt qu'il eût vu que la femme de chambre s'éloignait, soit qu'il en ignorât le sujet ou qu'il l'eût gagnée, il sortit du lieu où il était et s'avança vers madame de Luz. Au bruit qu'il fit en s'approchant, madame de Luz, tirant un coin de la toile du bain, aperçut le comte de Maran; alors elle fit un cri, et sortit du bain pour s'enfuir en appelant du monde.

Le comte de Maran la suivit; déjà il l'avait atteinte, et il se proposait, pour satisfaire sa passion, de se porter aux dernières violences lorsqu'il vit paraître le chevalier de Marsillac. Le chevalier, que le hasard avait conduit au même endroit, croyant entendre la voix de madame de Luz, tourna ses pas du côté d'où partaient les cris. Il n'eut pas plutôt vu madame de Luz poursuivie par le comte de Maran, que l'honneur, l'amour et le ressentiment l'enflammant de colère, il mit l'épée à la main pour punir la lâcheté de Maran; et lui cria de songer à se défendre. Le comte de Maran, transporté de rage à la vue du chevalier de Marsillac, abandonna madame de Luz pour venir fondre sur son rival. Si je ne suis pas, lui dit-il, heureux en amour, tu vas connaître que je le suis les armes à la main. Le chevalier ne répondit qu'en se précipitant sur son ennemi. Le combat n'est jamais long entre deux hommes bien animés; et dans le moment le comte de Maran tomba mort sur la place.

Le chevalier de Marsillac courut aussitôt sur les pas de madame de Luz qui, fuyant dans le trouble et dans l'état où elle était, s'était enfoncée dans le bois. Il la chercha quelque temps pour la rassurer en lui apprenant les suites de sa vengeance. Il la rencontra au pied d'un arbre, où elle était

évanouie. Le chevalier, frappé de l'état où il la voit, s'empresse de la secourir. Le désordre dans lequel elle était tombée laissait voir mille beautés. Le chevalier ne songea point à le réparer. Emu et partagé entre la compassion, l'admiration et l'amour, il s'arrête à considérer tant de charmes. Qu'elle était belle dans ce moment! Cette vue enflamme ses désirs; le trouble et l'ivresse s'emparent de ses sens. Il prend une de ses belles mains, la presse de ses lèvres. Il voudrait la secourir, et il craint, en la retirant de cet état, de se priver du plaisir dont il est enivré. Il l'appelle d'une voix faible, elle ne répond que par un soupir; la bouche d'où il part en paraît plus belle. Il ose y porter la sienne. L'amour, qui sait prendre toutes les formes, achève de l'aveugler. Il croit ne céder qu'à la pitié, et il est emporté par les désirs les plus ardents. Bientôt il n'en est plus le maître. Il les sent, il s'y livre et ne les distingue plus. Les désirs trop violents laissent peu d'intervalle de l'entreprise au crime. Madame de Luz, pressée tout à coup par les embrassements du chevalier, revient à elle. Se voyant entre les bras d'un homme, elle veut s'en arracher et le mouvement qu'elle fait pour cela achève sa défaite et commence les remords du chevalier.

Madame de Luz envisagea d'abord le chevalier de Marsillac; et trop sûre de sa honte dans l'état où elle se trouve : Grand Dieu! s'écria-t-elle, à quel opprobre suis-je donc condamnée! Et toi, dit-elle au chevalier, dont la fausse vertu m'a séduite, c'est toi qui me déshonores? Madame de Luz, livrée à la douleur et au ressentiment, accabla le chevalier des reproches les plus sanglants et les plus justes. Le chevalier, aussi humilié de son crime qu'il avait été aveuglé par le plaisir, n'osait lui répondre; il n'osait même la regarder. Il se jeta à ses genoux et voulut les embrasser. Madame de Luz le repoussa avec mépris. Le chevalier trouvait sa fureur trop juste pour oser s'en plaindre. Il ne se croyait pas digne

d'obtenir le pardon de son crime; mais il voulait la persuader de son repentir. Madame de Luz continuait toujours de lui marquer son indignation, lorsqu'elle entendit quelqu'un s'approcher; elle ne douta point que ce ne fût sa femme de chambre qui la cherchait : c'était elle en effet. Eloignez-vous du moins, dit-elle au chevalier, et n'achevez pas de me déshonorer par votre présence. Le chevalier de Marsillac, que la vue de madame de Luz accablait alors des remords les plus cuisants, ne résista pas à son ordre et se retira.

A peine était-il parti que la femme de chambre arriva. La frayeur où elle était l'empêcha de remarquer celle de sa maîtresse, ou plutôt elle l'attribua à la même cause. Cette femme avait rencontré le comte de Maran mort et baigné dans son sang. Elle ne douta point que le spectacle d'un combat n'eût fait fuir madame de Luz. Elle lui demanda, en arrivant, si elle avait été témoin de ce malheur et qui en était l'auteur. Madame de Luz, pour écarter tous les soupçons du véritable motif de ce combat, répondit simplement que lorsqu'elle était dans le bain elle avait entendu un bruit d'épées; que la frayeur qu'elle avait eue ne lui avait seulement pas laissé remarquer qui étaient ceux qui se battaient, et qu'elle n'avait songé qu'à fuir malgré l'état où elle était. La femme de chambre lui dit qu'elle avait reconnu le comte de Maran. Madame de Luz, sans s'engager dans un plus long discours, prit une robe et marcha promptement vers la maison. La femme de chambre qui ne soupçonnait pas sa maîtresse d'avoir la moindre part à ce combat, lui dit qu'elle devait se rassurer; qu'il n'y avait apparemment pas encore d'autres témoins qu'elles; et que le parti le plus sûr et le plus prudent qu'elles eussent à prendre était d'ignorer absolument ce qu'elles en savaient pour ne pas être inquiétées dans cette affaire. Madame de Luz approuva ce conseil et arriva chez elle.

La mort du comte de Maran fut bientôt répandue. On vint même, quelques heures après, l'annoncer à madame de Luz, qui, suivant le conseil de la femme de chambre, et encore plus pour son intérêt particulier, feignit de l'apprendre.

La connaissance que l'on avait du caractère du comte de Maran fit regarder sa mort comme la suite d'un duel, et l'on n'en fit pas la moindre recherche. Ces sortes de combats étaient alors en France aussi communs qu'impunis; et plusieurs autres affaires de cette nature qui survinrent, empêchèrent qu'on ne parlât davantage de celle-ci.

Le chevalier de Marsillac ayant vu passer quelques jours sans qu'on l'inquiétât sur la mort du comte de Maran et la voyant tout à fait oubliée, jugea que madame de Luz avait gardé le secret dans la crainte d'en faire connaître le motif.

Les remords dont Marsillac était agité égalaient presque la fureur et l'indignation de madame de Luz. Il n'aurait pas eu l'audace de se présenter à ses yeux; mais il prit la résolution de lui écrire pour l'assurer de la sincérité de son repentir, lui jurer un secret inviolable sur ce qui s'était passé et pour tâcher d'en obtenir le pardon. Il envoya sa lettre à madame de Luz. Elle ne voulut pas la recevoir et la lui renvoya. Marsillac en fut au désespoir; mais il ne crut pas devoir s'en plaindre. Il aurait désiré ardemment d'instruire madame de Luz de son repentir; mais il ne pouvait se dissimuler que c'eût été une grâce dont il n'était pas digne. Il prit donc le parti d'éviter la présence de madame de Luz et de lui épargner la vue d'un homme qui devait lui être aussi odieux. Il sentait qu'il y aurait eu de l'inhumanité à s'offrir à ses yeux. Eh! comment, avec de pareils sentiments, avait-il pu cesser d'être vertueux? Faut-il que la vertu dépende si fort des circonstances! Que n'eût-il pas fait pour se dérober à lui-même le souvenir d'un crime, dont il était encore plus déshonoré que celle qui en avait été la victime!

Un des plus grands supplices de madame de Luz était d'être obligée de renfermer sa douleur. Mais, lorsqu'elle était seule et rendue à elle-même, elle envisageait en frémissant tout ce qui lui était arrivé. Elle ne se voyait qu'avec horreur. Comment, avec tant de vertu dans le cœur, pouvait-elle être devenue si criminelle? Mais comment, avec tant de malheurs, pouvait-elle être encore innocente? C'eût été accuser le ciel d'injustice. Elle aimait mieux se condamner elle-même. Les sentiments d'une religion pure, qui devraient faire la consolation des innocents malheureux, achevaient de l'accabler. Agitée de mille remords, elle ignorait qu'ils naissent moins du crime que de la vertu. Elle se livra à toute sa douleur. Elle gémissait; elle pleurait. Elle crut longtemps qu'il n'y avait plus pour elle de consolation. Mais la religion, qui semblait lui avoir exagéré d'abord l'horreur du précipice où elle était tombée, parut bientôt lui offrir la seule voie d'en sortir en se jetant entre les bras de Dieu, toujours ouverts au crime repentant.

Les secours spirituels ne manquent pas à Paris. Cette ville a toujours été le séjour du crime et de l'innocence. Le vice et la vertu y ont chacun leurs ministres, qui sont dans un combat perpétuel. La galanterie avait commencé à la cour sous le règne de François Ier. Elle fut bientôt suivie de la débauche sous Henri II. Une foule de vices avaient suivi en France Catherine de Médicis; et, quoique la cour de Henri IV fût moins corrompue que celle des rois précédents, elle était encore remplie de beaucoup de désordres.

Outre les déréglements qui régnaient à la cour, les troubles de religion, qui agitaient encore l'État, avaient réveillé l'esprit et le zèle de la plupart des gens d'église. On a dit que les guerres civiles étaient l'école des grands hommes parce que chacun essaie ses forces. Les guerres de religion, en causant les mêmes désordres, ont à peu près les mêmes avantages.

Avant ces temps-là on croyait sans examen, on péchait sans scrupule, on se convertissait sans repentir : toutes les fautes se rachetaient par des legs pieux; les prêtres vivaient heureux, et les malades mouraient tranquilles. Mais l'hérésie vint dissiper cet assoupissement : on voulut s'instruire pour attaquer ou pour se défendre. La sévérité de Henri II contre les hérétiques en avait augmenté le nombre. Les directeurs des consciences comprirent que, pour ramener les esprits, ils devaient régler leur zèle. Plusieurs crurent devoir employer la voie de la persuasion. D'ailleurs, l'édit de Nantes, donné en faveur des protestants, était un frein à la persécution. Comme Henri IV n'avait quitté leur communion qu'en suivant les mouvements de sa conscience, il ne se croyait pas obligé de les haïr. Il les plaignait comme ses frères et les protégeait comme ses sujets. De tout temps, les ecclésiastiques qui se sont livrés à la direction des âmes, ont été partagés en différentes classes. Les uns, avec un cœur droit, un esprit simple et des talents bornés, renfermés dans la bourgeoisie et les états subalternes, cherchent à ramener dans la voie du salut ces âmes égarées par les erreurs des sens. Les fautes grossières de ces pécheurs sont aussi simples que leurs principes; elles tiennent plus au corps qu'à l'esprit et n'exigent point, dans les directeurs, cette pénétration qui va chercher au fond du cœur le principe criminel et subtil d'une action en apparence indifférente. Il suffit, pour conduire ces pécheurs obscurs, de connaître leur âge, leur tempérament, et les occasions dans lesquelles ils se trouvent communément.

Mais il est une autre classe de directeurs, bien supérieurs à tous les autres. Ceux-ci, nés avec des talents éminents, se destinent à la cour. Ce n'est pas l'orgueil qui les y attache. Ces talents ne viennent pas d'eux-mêmes, c'est Dieu qui les donne à qui il lui plaît; il faut lui rendre grâces de ses dons,

et faire fructifier les talents du Seigneur. Sa voix les appelle à la cour, malgré les dangers qui s'y trouvent : on doit vaincre sa répugnance naturelle, et obéir à sa conviction.

Ces hommes choisis doivent connaître tous les replis du cœur. Tour à tour sévères ou relâchés selon le caractère de ceux qu'ils ont à conduire, ils peignent le joug du Seigneur ou pesant ou léger. Souples, adroits, insinuants, ils auraient toutes les qualités nécessaires pour suivre la fortune, si ces hommes divins pouvaient envier ses faveurs; mais il faut presque s'engager dans la voie de ceux qui s'égarent, quand on entreprend de les ramener. On est obligé d'employer contre les passions les armes des passions mêmes; et le cœur est toujours pur, quoique l'esprit paraisse se prêter aux différentes impressions de la cupidité. Quels talents, quelle charité ne faut-il pas pour régler les passions, pallier les défauts, ou calmer enfin les remords de ceux dont on ne peut corriger les vices!

Parmi ces directeurs illustres, il y en avait un fort renommé pour sa piété et pour ses lumières. Flambeau de la vérité, ennemi du crime, il préservait l'esprit de l'erreur, et fortifiait le cœur contre les passions. M. Hardouin (c'était son nom) était chargé de la conduite de toutes les consciences timorées de la cour; ce qui suppose qu'il ne dirigeait guère que des femmes. Pour les hommes, le mot de conversion est puéril; et ceux qui se convertissent à la cour, sont toujours ceux qui ont le moins besoin de se convertir.

Dans la jeunesse, ils se livrent aux plaisirs et à la dissipation; et c'est peut-être alors le temps de leur vie le plus innocent. Lorsqu'ils ont épuisé, ou plutôt usé les plaisirs, ou que leur âge et leur santé les y rendent moins propres, l'ambition vient s'en emparer. Ils deviennent courtisans; ils ne s'occupent plus que de leur fortune et de leur avancement. Ils n'ont pas besoin de vertu pour suivre leur objet; mais il

faut du moins qu'ils en aient le masque, et par conséquent un vice de plus. Le succès ne fait que les attacher d'autant plus à la fortune. Les disgrâces en ont quelquefois précipité au tombeau; mais il est rare qu'elles les ramènent à Dieu.

Il n'en est pas ainsi des femmes de la cour. Dans la jeunesse, uniquement occupées du soin de plaire, elles en perdent en vieillissant les moyens, et jamais le désir. Quelle sera donc leur ressource? Le peu de soin qu'on a pris de leur éducation, fait qu'elles en trouvent peu dans leur esprit; et il y a encore plus de vide dans leur cœur quand l'amour n'y règne plus. Peu d'entre elles, après avoir été amantes, sont dignes de rester amies. Ne pouvant donc se suffire à elles-mêmes, le dépit les jette dans la dévotion. D'ailleurs les femmes, au milieu de leurs déréglements, ont toujours des retours vers Dieu. On a dit que le péché était un des grands attraits du plaisir; si cela était, elles en auraient plus que les hommes; mais cette maxime, fausse en elle-même, l'est encore plus par rapport aux femmes. En effet, elles ne sont jamais tranquilles dans leurs faiblesses, et c'est de là sans doute que vient la pudeur qu'elles conservent quelquefois encore avec celui à qui elles ont sacrifié la vertu. Quelques-unes ne sont guère moins ambitieuses que des hommes le pourraient être : elles veulent du moins décider des places que leur sexe ne leur permet pas de remplir, et la dévotion leur en donne les moyens. Les dévotes forment une espèce de république, où toute l'autorité se rapporte au corps, et les membres se la prêtent mutuellement. Un directeur commençant a d'abord reçu tout son éclat et son crédit de celles qu'il dirige; et, dans la suite, il donne lui-même le crédit à celles qui s'engagent sous sa conduite.

Madame de Luz avait des vues plus pures et un cœur plus sincère. Elle quitta la campagne, et revint à Paris. Elle alla aussitôt trouver M. Hardouin. Il fut assez surpris quand on la

lui annonça. Comme elle était fort jeune, et que sa conduite passait pour être d'une régularité exemplaire, il ne soupçonnait pas le motif qui lui procurait cette visite. Il crut qu'elle avait quelque affaire importante à la cour, et qu'elle venait le prier d'employer son crédit. Il vint au-devant d'elle avec empressement : Quel bonheur, lui dit-il, madame, me procure l'honneur de vous voir ? Serais-je assez heureux pour vous être de quelque utilité ? Vous pouvez me donner vos ordres. J'attends de vous, sans doute, lui répondit madame de Luz, le service le plus important, en vous suppliant de m'accorder vos secours spirituels, dont jamais personne n'eut plus de besoin.

La première attention d'un directeur intelligent et expérimenté est de ne pas montrer d'abord trop de sévérité. La plupart de celles qui s'engagent dans la dévotion, n'ont quelquefois pas encore un dessein bien décidé ; le directeur achève de les déterminer. C'est par une conduite adroite qu'il perfectionne la vocation de ces âmes faibles qui ne sont rien par elles-mêmes, que les circonstances entraînent, et qui, suivant par faiblesse l'amour ou la dévotion, deviennent dévotes, ou ont une intrigue, sans être véritablement attachées ni à Dieu ni à leur amant. Souvent elles voudraient bien allier les deux. Un sermon les a touchées ; l'amant les attendrit, elles auraient de la peine à l'abandonner. Mais elles quittent le rouge, elles vont à l'office, elles se trouvent aux assemblées des dames de paroisse : le recueillement de la journée leur donne le soir plus de vivacité pour recevoir leur amant. Malgré toutes ces petites contradictions, il ne faut pas que le directeur se rende trop difficile. Dans la dévotion, comme dans l'amour, les premiers pas sont toujours précieux.

Il n'en est pas ainsi de ces esprits vifs et ardents, dont toutes les idées sont des projets ; tous leurs mouvements sont

des passions, et tous leurs desseins des partis formés. Ils ne se prêtent à rien; ils se livrent à tout. Le monde aujourd'hui les emporte; demain le dépit d'un mauvais succès, la perte d'une maîtresse ou d'un amant, leur rend la vie odieuse. La société leur est à charge; leur foi est encore faible; l'humeur fait l'effet de la grâce; ils embrassent les pratiques les plus austères de la religion : avec plus de douceur elle leur plairait moins; ils s'y livrent comme à une vengeance. Mais ces caractères violents ont plus de ferveur que de persévérance. Un directeur un peu jaloux de sa gloire doit encore, s'il est possible, ajouter à leur austérité; et les faire plutôt expirer dans les macérations, que de les exposer, par une lâche et coupable indulgence, à devenir déserteurs de la dévotion.

Madame de Luz n'avait rien de ces génies faibles ou violents. Accablée de remords, mais encore plus touchée de la vertu, elle cherchait des lumières capables de l'éclairer, et il ne fallait pas de système pour diriger sa conduite. Quoi qu'il en soit, elle n'eut pas plutôt fait connaître à M. Hardouin le sujet qui l'amenait, qu'il s'écria : Loué soit à jamais le ciel! gloire soit au Très-Haut! béni soit le Seigneur! Quoi! c'est vous, madame, qui craignez d'être hors de la voie du salut? Je vois que l'innocence a plus de scrupules que le crime n'a de remords. Mais votre crainte salutaire n'en est pas moins louable : cette sainte frayeur est la sauvegarde de la vertu. Que celui qui est ferme dans la voie du Seigneur, prenne garde de tomber, dit saint Paul; ayez soin d'opérer votre salut avec crainte et tremblement. Oui, madame, il est plus aisé de prévenir les écueils que de sortir du précipice.

Vous aurez bientôt perdu, dit madame de Luz, l'opinion avantageuse que vous avez conçue de moi, lorsque je vous aurai fait connaître...... dirai-je mes crimes, ou mes malheurs?

Ne craignez rien, répliqua M. Hardouin, quelles que soient

les fautes que vous ayez commises, vous ne sauriez être bien criminelle avec autant de remords. Le ciel est plus sensible à la conversion d'un pécheur qu'à la persévérance de plusieurs justes ; c'est pour les âmes repentantes que les trésors de la grâce sont ouverts. Parlez, madame, ayez confiance en moi. Je sens combien votre salut m'intéresse. Ouvrez-moi votre cœur. Madame de Luz sentit alors se renouveler toutes ses douleurs. Qu'il était humiliant pour elle d'en avouer les motifs ! Un tel aveu coûte bien moins à celles qui sont plus coupables. M. Hardouin, voyant jusqu'à quel point madame de Luz était affligée et interdite, n'oublia rien pour lui inspirer de la confiance. Rassurez-vous, lui dit-il, madame, je suis prêt à vous entendre et à vous consoler. Madame de Luz, un peu rassurée et faisant effort sur elle-même, commença le récit de tout ce qui lui était arrivé. Vingt fois la pudeur et les sanglots lui coupèrent la parole ; et chaque fois M. Hardouin employa toute l'adresse imaginable pour la faire continuer, soit en l'interrogeant sur les détails, ou en lui rappelant des circonstances. Madame de Luz finit, avec un torrent de larmes, un aveu qui lui avait tant coûté.

M. Hardouin en fut ému, il en fut même étonné. Ce n'est pas qu'il n'eût vu souvent des femmes converties ; mais il n'en voyait guère de repentantes. La dévotion est le dernier période de la vie d'une femme. La plupart de celles que M. Hardouin dirigeait, avaient commencé par se livrer au plaisir qui les recherchait ; elles avaient ensuite tâché d'en prolonger le cours, et leurs efforts étaient devenus d'autant plus vifs, qu'elles avaient vu de jour en jour le monde prêt à les quitter. Les regrets les avaient encore occupées quelque temps, et elles avaient enfin cherché une consolation et un asile dans la dévotion. L'aveu de leurs fautes ne leur coûtait point ; en les confessant, elles se retraçaient leurs plaisirs, et c'était l'unique qui leur fût resté.

Des détails aussi délicats et aussi vifs que ceux que M. Hardouin entendait chaque jour, devaient faire quelquefois sur son esprit une impression bien dangereuse pour la vertu. L'imagination s'échauffe, et elle est le premier ressort des sens : il faut alors que la grâce soit bien puissante, puisque l'homme est si faible.

Mais, quelque danger qui puisse se trouver pour la vertu d'un directeur, les images qu'il se forme ne sont pas ordinairement nourries et fortifiées par la vue d'objets jeunes et séduisants. C'était peut-être un état nouveau pour M. Hardouin, que d'entendre un aveu simple et naïf, et de voir en même temps à ses pieds une personne jeune et charmante. Les larmes ingénues qu'elle répandait lui donnaient de nouvelles grâces. L'innocence est le premier charme de la beauté, et rien ne retrace l'innocence comme le remords.

M. Hardouin fut touché de la douleur de madame de Luz. Un homme accoutumé à entendre le récit des plus grands déréglements, ne devait rien trouver d'extraordinaire dans sa nouvelle pénitente, que le malheur, les charmes et le repentir. Il fit tous ses efforts pour la consoler. Il n'employa pas les lieux communs ordinaires. Il se trouvait dans une circonstance toute nouvelle. Il avait de l'esprit, et la vue de madame de Luz lui inspirait la charité la plus vive. Il lui parla avec douceur. Il l'engagea à venir le voir le plus souvent qu'elle pourrait; ou plutôt il lui persuada de ne s'occuper désormais que de son salut. Madame de Luz, qui commençait à se sentir soulagée par la démarche qu'elle venait de faire, écoutait avec avidité les conseils de M. Hardouin. Les consolations nous viennent plutôt des autres que de nos propres réflexions. Elle en trouvait déjà dans les discours de son directeur. Elle lui promit de lui soumettre entièrement sa conduite; et, dès ce moment, elle se livra absolument à direction.

Madame de Luz voyait tous les jours M. Hardouin. Bientôt il la distingua de toutes celles qu'il dirigeait. Il sentait qu'elle lui était particulièrement chère. Il s'applaudit de son zèle, et il le redoubla. Il éprouvait pour sa nouvelle pénitente des mouvements tendres, qui peut-être lui avaient jusqu'alors été inconnus; il les attribua à la grâce : quel autre principe aurait pu les faire naître ! Madame de Luz, qui trouvait dans son cœur un peu de tranquillité, croyait la devoir à la sagesse de M. Hardouin; et celui-ci goûtait une suavité qui échauffait encore son zèle. Bientôt il ne trouva plus de douceur que dans les entretiens qu'il avait avec elle. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir de l'intérêt vif et tendre qu'il prenait à sa personne. Sa vertu n'en fut point effrayée. Il ne douta point que sa ferveur ne partît d'un amour pur, dont il commençait à sentir les pieux élancements, et dont il allait éprouver successivement tous les états. Il aspirait déjà à ce suprême degré de perfection, où l'âme, purgée de toutes passions terrestres, purifiée par le feu même de l'amour, parvient à l'heureuse impuissance de pécher, en goûtant les plaisirs les plus parfaits.

Dans cette confiance, M. Hardouin se livra sans scrupule au tendre penchant qu'il ressentait pour madame de Luz; mais il reconnut bientôt qu'il avait pour elle la passion la plus violente.

Quelque ingénieux que nous soyons à nous séduire et à nous aveugler nous-mêmes, nous ne pouvons jamais écarter absolument les traits de la vérité; et personne ne s'engage innocemment dans la voie du crime. Malgré le système spécieux dont M. Hardouin cherchait à s'éblouir, il ne pouvait ignorer que ses désirs fussent criminels. Il connaissait trop le cœur humain pour chercher à se faire illusion. D'ailleurs, à force d'entendre le récit des mœurs les plus dépravées, on peut se familiariser avec leur idée, et le crime en fait moins

d'horreur. Quoi qu'il en soit, M. Hardouin convint bientôt avec lui-même de l'état de son cœur, et de la nature de ses désirs. Il ne les combattit pas longtemps. Il savait le grand art de calmer et d'écarter les remords; et il n'eut pas de peine à faire sa paix avec sa propre conscience. Il n'aurait pas tardé à faire connaître à madame de Luz la passion qu'elle lui avait inspirée, s'il n'eût craint de révolter sa vertu, qu'il avait eu le temps de connaître; il était très-sûr de se voir éloigner pour jamais, s'il eût laissé soupçonner ses sentiments. Il résolut de les cacher, et de s'appliquer uniquement à séduire l'esprit de sa pénitente. Il sentait que l'entreprise n'était pas facile. La dévotion de madame de Luz était d'autant plus sincère, qu'elle avait la vertu pour principe : si elle eût eu le goût des plaisirs, et qu'ils n'eussent pas été contraires à ses devoirs, elle n'eût pas éloigné un amant chéri. D'ailleurs, instruite par ses malheurs, elle devait être en garde contre tous les piéges que le crime pouvait lui tendre. M. Hardouin ne devait donc pas s'attendre qu'il pût séduire son esprit ou corrompre son cœur. Cependant il ne perdit pas l'espérance de réussir, et attendit que l'occasion favorisât ses désirs.

Les gens du monde, emportés dans leurs passions, échouent souvent par leur imprudence. La violence de leurs désirs les aveugle, et leur impatience les empêche de prévoir les moyens, ou de saisir les occasions de réussir dans leurs desseins, qu'ils laissent trop connaître,

Il n'en est pas ainsi d'un homme retiré, et dont l'état, supposant la sagesse, exige nécessairement la décence dans toutes ses démarches; l'habitude où il est de se contraindre lui fait dissimuler ses sentiments. Ses désirs, à la vérité, croissent et s'échauffent par les obstacles; mais leur violence même, qui naît en partie de la réflexion, lui fait enfin apercevoir, trouver et saisir les moyens de se satisfaire.

M. Hardouin s'attacha de plus en plus à gagner la confiance de madame de Luz. Sa principale étude était de détruire entièrement les remords dont elle était agitée. Elle n'avait pas le moindre soupçon des vues criminelles de son directeur. Il était cependant bien singulier qu'un homme, chargé de la conduite des âmes, ne trouvât rien à reprendre dans sa pénitente, que les scrupules et la vertu. Madame de Luz commençait à trouver plus de tranquillité dans son âme. Elle recevait avec docilité tous les avis de M. Hardouin, et croyait marcher sous la conduite d'un guide sûr et éclairé. Il lui faisait entendre que les actions les plus indifférentes étaient étroitement liées à la grande affaire du salut; et la timide pénitente, dans la crainte de s'égarer, lui soumit absolument sa conscience et ses affaires domestiques. Il en fut bientôt le maître absolu. Il devint enfin un directeur avec toutes les circonstances et tous les priviléges de cet état.

M. Hardouin, pour jouir plus tranquillement du plaisir et de la facilité d'entretenir madame de Luz, lui persuadait souvent d'aller passer quelques jours à la maison qu'elle avait auprès de Paris. Quelque répugnance qu'elle eût à revoir des lieux qui lui avaient été si funestes, la ville ne lui était pas moins odieuse; et d'ailleurs elle ne savait plus qu'obéir, lorsque son directeur avait prononcé. Elle allait de temps en temps avec lui chercher la retraite. Il était le seul dont la compagnie pût adoucir ses peines et dissiper son chagrin.

M. Hardouin n'osait pas, à la vérité, hasarder des discours qui eussent pu déceler ses sentiments; mais il jouissait du bonheur de vivre avec celle qu'il aimait.

C'était ainsi que madame de Luz passait sa vie, lorsqu'elle apprit que M. de Luz était dangereusement malade à Dijon. Elle fit aussitôt part à son directeur de cette nouvelle, et du dessein où elle était de partir sur-le-champ pour aller trouver son mari. M. Hardouin, qui craignait que ce voyage n'ap-

portât quelque changement à l'heureuse situation où il se trouvait, combattit sa résolution, en essayant de calmer ses inquiétudes. Elle persistait cependant dans son dessein, et se préparait déjà à partir, lorsqu'elle reçut la nouvelle de la mort de M. de Luz.

La douleur de madame de Luz n'aurait été ni plus vive, ni plus sincère, quand elle aurait eu pour son mari la passion la plus violente. M. Hardouin eut besoin, pour la calmer, de tout l'ascendant qu'il avait sur son esprit.

Le roi fut sensible à la mort du baron de Luz, qu'il regardait comme un de ses plus fidèles serviteurs, et qui en effet l'était alors. Il envoya faire compliment à madame de Luz; et, pour marquer la considération qu'il avait pour la mémoire du baron, il donna la lieutenance générale de Bourgogne au comte de Luz, parent du défunt, et qui prit alors le titre de baron de Luz (1).

Madame de Luz n'ayant plus rien qui l'obligeât à vivre dans le monde, renonça absolument à la cour, et se retira dans sa maison de campagne. M. Hardouin l'y suivit. Ce fut là qu'en voulant la consoler de la perte de son mari, il essaya en même temps de la détacher de la vertu. Il faut, lui disait-il, recevoir avec une résignation parfaite tout ce qui vient de Dieu. Il ne fait rien que pour sa gloire et pour notre salut; soit bienfaits, soit adversités, de sa main tout est grâce. Il n'y a point de malheur qui, dans quelques-unes de ces circonstances, ne porte avec lui un motif de consolation. Par exemple, vous pleurez aujourd'hui la perte de votre mari: votre douleur est respectable; cependant le devoir, plus que

(1) C'est ce baron de Luz qui, pendant la minorité de Louis XIII, fut si attaché à la reine mère. Il fut tué par le chevalier de Guise. Le fils du baron de Luz, ayant voulu venger la mort de son père, eut le même sort; et ces deux combats furent les principaux motifs de l'édit contre les duels qui fut donné dans cette même année.

l'inclination, vous attachait à M. de Luz. Vous avouerez d'ailleurs que vous craigniez sa présence ; ce n'est pas que dans tout ce qui vous est arrivé, il n'y ait plus de malheur que de crime : votre conscience doit être tranquille ; mais votre mari n'en était pas moins outragé ; sa présence serait un reproche éternel contre vous. En effet, votre malheur, bien pardonnable par lui-même, et que vous avez assez expié par votre repentir, était cependant un adultère ; au lieu que, si vous aviez aujourd'hui une faiblesse pour quelqu'un (car enfin il ne faut jamais compter sur la vertu humaine, une telle confiance en sa propre force serait un orgueil criminel), si vous aviez, dis-je, une faiblesse même volontaire, tous nos casuistes en feraient une très-grande différence d'avec l'adultère. Il y en a eu plusieurs qui ont penché à ne pas regarder comme un péché mortel le commerce de deux personnes libres. Il est vrai que le sentiment de ces docteurs n'a pas été admis, et je ne sais pas pourquoi ; car enfin il y aurait bien moins de coupables qu'il n'y en a, puisque ce n'est que la loi qui fait le péché.

Quelle que fût la confiance de madame de Luz en M. Hardouin, quelque respect qu'elle eût pour ses décisions, elle ne laissa pas que d'être étonnée du tour de sa morale, quoiqu'elle ne soupçonnât rien de ses desseins. Je ne sens que trop, lui dit-elle, l'énormité de mes fautes, et l'outrage que j'ai fait à M. de Luz, mais je me croirais encore plus coupable si je me livrais volontairement au crime. Je ne dois songer qu'à fléchir le ciel par mon repentir et par mes larmes. Je crains quelquefois que vous n'ayez trop d'indulgence pour moi.

M. Hardouin, trouvant dans madame de Luz plus de vertu qu'il n'en eût désiré, craignit, en insistant, de se rendre suspect ; et pour écarter tout soupçon : A Dieu ne plaise, reprit-il, que ma morale soit jamais relâchée ! mais il faut avoir une sévérité éclairée, qui sache distinguer la gravité

des crimes Par exemple, quoique vous soyez aujourd'hui dans un état où vous pourriez librement disposer de votre cœur, vous ne devez jamais être sensible pour M. de Saint-Géran ; votre tendresse pour lui serait criminelle ; vous l'avez aimé du vivant de votre mari, c'était presque un adultère ; toute liaison doit être rompue entre vous deux. S'il vous restait quelque inclination pour lui, vous me feriez voir que vous n'avez jamais eu de véritable repentir de vos fautes, puisque votre amour pour M. de Saint-Géran a été la plus grave. A ce nom, madame de Luz ne put s'empêcher de soupirer, et d'admirer alors la sévérité de la morale de M. Hardouin. Elle ne pouvait pas pénétrer l'intérêt qu'il avait de la détacher de M. de Saint-Géran, pour la séduire plus facilement.

M. Hardouin basarda encore plusieurs discours de cette nature ; mais ce fut toujours avec toute la prudence dont le crime réfléchi est capable. Cependant, s'étant convaincu que la vertu de sa pénitente serait inébranlable, et que, s'il insistait davantage, il perdrait absolument sa confiance, il délibéra longtemps sur les mesures qu'il devait prendre pour satisfaire ses désirs ; la violence qu'il leur faisait ne servait qu'à les irriter ; et il prit enfin une résolution digne des plus grands scélérats. L'appartement qu'il occupait était dans le même pavillon que celui de madame de Luz. Elle n'avait qu'une femme de chambre qui couchait dans une garde-robe à côté d'elle. Ses autres femmes, et le reste des domestiques, logeaient dans un corps de logis séparé. Tous les soirs M. Hardouin faisait la prière, où toute la maison assistait, et chacun se retirait ensuite.

Un jour la femme de chambre qui couchait auprès de madame de Luz s'étant plainte d'une colique, M. Hardouin, qui avait déjà arrangé son plan, et qui s'était pourvu de tout ce qui pouvait lui être nécessaire, dit à cette femme qu'il lui donnerait, le soir en se couchant, un remède qu'elle pren-

drait dans un bouillon, et qui calmerait absolument et dans l'instant même le mal qu'elle ressentait. M. Hardouin, en soupant avec madame de Luz, glissa adroitement plusieurs grains d'opium dans ce qu'il lui servit. Elle en ressentit bientôt l'effet. A peine eut-elle soupé, que, se trouvant assoupie, elle se fit déshabiller et se coucha. La femme de chambre demanda alors à M. Hardouin le remède qu'il lui avait promis. Il lui donna aussi de l'opium préparé, en lui disant de se coucher aussitôt. Cette femme le prit avec confiance et se coucha. M. Hardouin se retira ensuite dans sa chambre; et, ayant renvoyé le domestique qui le servait, il attendait que le reste de la maison fût retiré. Lorsque tout fut tranquille, il alla à l'appartement de madame de Luz. Il traversa la garde-robe, où il trouva la femme de chambre dans un profond sommeil. Il passa aussitôt dans la chambre de madame de Luz, s'approcha de son lit; elle dormait profondément. M. Hardouin, ne craignant point de la réveiller, se mit auprès d'elle. Ce malheureux, libre de tout remords, et pressé par des désirs d'autant plus violents qu'ils avaient été plus longtemps contraints, se livra au plus noir des crimes.

Écartons, s'il se peut, l'image d'une perfidie aussi affreuse, et digne de toutes les vengeances divines et humaines. Madame de Luz, tourmentée par la fureur des embrassements et par la violence des transports de ce monstre, revint enfin à elle. Se trouvant alors entre les bras d'un homme, elle douta pendant quelques instants de la vérité. Ce misérable, qui vit qu'elle s'était éveillée plus tôt qu'il ne l'avait prévu, voulut lui demander pardon et faire excuser son audace et son crime.

Madame de Luz, trop sûre alors de son opprobre, jeta un cri qui aurait attiré sa femme de chambre, si elle n'eût été ensevelie dans le sommeil le plus profond; et les autres domestiques étaient trop éloignés pour l'entendre.

Rien ne peut être comparé à l'état de son âme en ce mo-

ment. Ce n'étaient point des soupirs, ce n'étaient point des larmes, ce n'était pas même de la douleur; toutes les expressions ordinaires du malheur étaient trop faibles pour le sien. Cette femme, autrefois le modèle de la douceur, était disparue; il ne lui restait rien de son caractère. La fureur, le désespoir, la rage l'animaient seuls; ils lui coupaient la voix; ils étouffaient ses sanglots. Elle fut quelque temps immobile; et elle aurait paru privée de tout sentiment, sans les regards furieux et enflammés qu'elle lançait vers le ciel et sur Hardouin. Après quelques instants d'agitation, elle laissa échapper ces mots entrecoupés : A quel comble d'horreur étais-je donc destinée! ciel cruel! par où puis-je avoir mérité ta haine? est-ce la vertu qui t'est odieuse? La fureur l'empêcha d'en dire davantage; elle ne s'exprimait plus que par des regards égarés.

Le scélérat Hardouin, qui jusque-là était demeuré dans le silence et attentif à tous les mouvements de madame de Luz, voulut prendre alors la parole : Si vous étiez plus tranquille, dit-il, madame, je pourrais vous faire concevoir que tout ce que les passions font entreprendre, n'est pas toujours aussi criminel que vous vous l'imaginez. Madame de Luz, fixant ses regards sur lui, sentit encore redoubler sa rage. Elle n'eut pas la force de répondre; mais, ayant aperçu un couteau sur une table, elle voulut se jeter dessus : Hardouin la prévint et se saisit du couteau.

Perfide, lui dit l'infortunée madame de Luz, que crains-tu? Ce n'est pas ton sang vil que je veux répandre; il faut que tu vives, et que ta vie soit un reproche continuel contre le ciel, qui a souffert si longtemps un monstre tel que toi; mais ne m'empêche pas du moins de finir mes malheurs, ou plutôt je ne te demande point d'autre réparation de ton crime, que de m'ôter la vie.

Hardouin, craignant que la femme de chambre qui était

dans la garde-robe ne se réveillât, fit tous ses efforts pour calmer la fureur de madame de Luz; mais, voyant qu'il ne pouvait réussir, il porta l'insolence du crime jusqu'aux derniers excès. Je sais, lui dit-il, que je suis perdu si vous faites le moindre éclat; mais soyez assurée que votre vengeance ne vous rendra que plus malheureuse; puisque vous dédaignez la prudence de mes conseils, si vous laissez le moins du monde soupçonner ce qui s'est passé entre nous, je rendrai publique toute l'histoire de votre vie. Ne vous flattez pas que le malheur la fasse excuser : les circonstances sont trop contre vous, et j'y saurai donner des couleurs capables de vous couvrir du dernier opprobre. Je vous laisse à vos réflexions; mais songez surtout que votre discrétion réglera la mienne. Le perfide, après avoir mis le comble à son crime par ce discours, sortit sans attendre de réponse.

La plus affreuse situation n'est pas tant d'avoir épuisé le malheur que d'y être plongé, et de n'oser recourir à la plainte. Cette triste et dernière ressource des malheureux était interdite à madame de Luz; elle aurait reçu la mort comme la plus grande faveur; mais l'amour de la réputation est quelquefois plus puissant que celui de la vie. Les dernières menaces du scélérat Hardouin la faisaient frémir d'horreur et de crainte; elle connaissait sa perfidie et son adresse : ne chercherait-il point lui-même à prévenir les esprits? la réputation dont il jouissait favorisait ses discours. Le crime n'est jamais plus dangereux que sous le masque de la vertu. Ces inquiétudes augmentaient encore le désespoir de madame de Luz. Elle était dans ces cruelles agitations lorsque sa femme de chambre se réveilla; il était déjà tard, elle entra bientôt après dans la chambre de sa maîtresse. Madame de Luz, craignant la présence de tout le monde, lui dit qu'elle était incommodée, qu'elle voulait reposer, et la renvoya. Lorsqu'elle fut seule, elle continua de s'affliger : les larmes sont

la ressource du malheur impuissant. Elle envisageait cette suite de malheurs dont sa vie était tissue, sans pouvoir se les reprocher. Sur le soir, sa femme de chambre vint l'obliger de prendre un bouillon, et lui conseilla de retourner à Paris ou d'en faire venir les secours nécessaires. Madame de Luz refusa l'un et l'autre; elle passa la nuit comme elle avait passé le jour. Le lendemain elle fut obligée de paraître pour prévenir tous les secours importuns que ses gens voulaient lui faire venir. Elle était dans un abattement qui les surprit; ils s'étonnaient que M. Hardouin eût abandonné leur maîtresse dans cet état; ils croyaient qu'il avait été sans doute appelé à Paris pour quelque affaire indispensable; et ils étaient bien éloignés de soupçonner la véritable cause de son absence et de l'accablement de leur maîtresse. Il y avait un mois que l'infortunée madame de Luz traînait cette vie languissante, dévorée par le chagrin qui la faisait insensiblement périr. Elle ne soupçonnait pas que le malheur pût rien ajouter à sa situation, lorsquelle reçut encore un coup plus cruel par le retour de M. de Saint-Géran.

Il avait appris en Hongrie la mort de M. de Luz; son amour n'était point diminué par l'absence, et l'espoir vint remplir son cœur. Il partit sur-le-champ; il arriva bientôt à Paris, et vint chercher madame de Luz à sa maison de campagne. Il est impossible de peindre l'état où elle se trouva lorsqu'elle vit paraître devant elle le seul homme qui eût jamais touché son cœur. Tous ses malheurs se présentèrent ensemble à son esprit; jamais elle ne les sentit si vivement; ils avaient mis un obstacle éternel à leur union. Elle ne regrettait pas le bonheur qu'elle eût goûté avec lui; mais elle était au désespoir d'en être devenue indigne. M. de Saint-Géran fut touché de l'abattement où il la trouva. Il savait que les sentiments du devoir étaient presque aussi puissants sur elle que ceux de la nature; il attribua à la mort de M. de Luz la douleur

qu'elle faisait paraître ; il la respecta d'abord, il essaya ensuite de la consoler ; mais personne n'y était alors moins propre que lui.

M. de Saint-Géran, usant du privilége du sang qui les unissait et de ceux de la campagne, résolut de demeurer avec elle. La chose était trop naturelle pour que madame de Luz eût osé le congédier, quoiqu'elle éprouvât le plus cruel supplice par sa présence.

Plusieurs jours se passèrent sans que M. de Saint-Géran osât encore parler de sa passion ; mais, lorsqu'il crut avoir satisfait à tous les égards et aux décences les plus sévères, il osa rappeler à madame de Luz les sentiments dont elle l'avait autrefois flatté. Que ce souvenir était cruel en ce moment pour elle ! Elle soupira et rougit. M. de Saint-Géran désirait, en lui montrant l'amour le plus vif, le plus tendre et le plus soumis, de l'engager à s'expliquer ; elle ne lui répondit que par des larmes.

Il ne voulut pas alors la presser davantage. Mais, quelques jours après, ayant repris les mêmes discours, et s'apercevant qu'il ne faisait que l'affliger sans pouvoir rien obtenir : Votre douleur, lui dit-il, madame, passe les bornes ordinaires. Quelque cher que M. de Luz vous ait été, je sens que ce n'est plus sa perte que vous pleurez ; mais que je vous suis devenu odieux. De grâce, apprenez-moi par où j'ai pu vous déplaire ? Madame de Luz était trop émue des reproches de M. de Saint-Géran, pour ne pas le détromper sur la haine dont il l'accusait : Vous ne m'êtes point odieux, lui disait-elle. Il voulait alors la presser de lui déclarer le sujet de sa douleur. Quelques instances qu'il lui fit, elle gardait le silence et pleurait. Cette situation était trop cruelle, et tout ce qui se passait dans son cœur était trop affreux pour qu'elle y résistât longtemps. Elle y succomba enfin. Elle fut saisie d'une fièvre violente. Quelque secours qu'on lui apportât, le

mal qui la consumait était au-dessus de l'art des médecins. Ils jugèrent bientôt que la maladie était mortelle. Il ne fut pas nécessaire de le lui annoncer; elle le sentait elle-même, et voyait avec plaisir approcher la mort; elle n'était touchée que de la douleur de M. le Saint-Géran. Il ne la quittait pas un moment. Il ne doutait point qu'elle ne fût la victime d'un secret chagrin, et il n'osait plus lui en demander l'aveu, dans la crainte de lui déplaire. Il avait continuellement les yeux attachés sur elle. Il lui prenait les mains, et il les mouillait de ses larmes. Pour madame de Luz, il semblait que son âme fût devenue plus tranquille aussitôt qu'elle avait vu que sa mort était certaine. Lorsqu'elle jugea que l'heure de sa mort n'était pas éloignée, elle fit retirer tout le monde, à la réserve de M. de Saint-Géran, et lui adressant la parole : Je vois, lui dit-elle, combien je vous suis chère; et je me reprocherais de vous laisser ignorer que mon cœur, qui n'a été sensible que pour vous, n'a jamais cessé de l'être. J'aurais été trop heureuse que le ciel m'eût unie avec vous; mais je n'ai pas disposé de mon sort, et ma main n'est plus digne de vous être offerte. Je veux vous marquer, en mourant, la plus grande confiance dont jamais une femme puisse être capable. Madame de Luz lui raconta ensuite toute l'histoire de ses malheurs. M. de Saint-Géran était agité, pendant ce récit, par tous les sentiments de l'horreur, de la vengeance, de la compassion et de l'amour. Aussitôt que madame de Luz eut fini : Ne croyez pas, lui dit-il, madame, que votre récit ait rien diminué de mon amour, de ma vénération pour vous. Vivez pour me voir vous aimer et vous adorer toujours : vivez pour unir votre sort au mien; vos malheurs seront pour moi un titre de plus pour vous respecter, et ma vengeance en effacera une partie. Non, lui dit-elle, quand je pourrais revenir à la vie, j'admirerais votre générosité; mais je m'en croirais indigne, si j'en acceptais les effets. Adieu, je

sens que je meurs. Que les causes de ma mort soient à jamais ensevelies dans le silence. Je pardonne à ceux qui en sont les auteurs. Conservez quelque souvenir de la plus tendre amie que vous ayez eue, et dont le bonheur eût été de faire le vôtre, si le ciel eût été d'accord avec ses vœux. Madame de Luz ne put en dire davantage ; elle tomba dans une faiblesse qui termina ses jours. Ainsi mourut la plus belle, la plus malheureuse, et j'ose dire encore, la plus vertueuse et la plus respectable de toutes les femmes.

Il n'y a que ceux qui ont aimé véritablement, et dont le cœur est vertueux, qui puissent imaginer la douleur de M. de Saint-Géran. On ne pouvait l'arracher d'auprès de ces tristes restes de l'idole de son cœur. Il lui parlait comme si elle eût pu l'entendre. Il lui disait tout ce que l'amour et le désespoir peuvent inspirer. Il s'évanouit auprès d'elle. On crut qu'il allait expirer. On prit ce moment pour l'emporter. Il fut longtemps sans donner d'autre signe de vie que par des soupirs et des sanglots. Il ne revint à lui que pour s'abandonner à la douleur la plus amère.

Aussitôt qu'on eut rendu les derniers devoirs à madame de Luz, M. de Saint-Géran imagina que ceux qu'il devait à sa mémoire, étaient de la venger de ses malheurs. Les désirs de vengeance partageaient seuls sa douleur. Il résolut de commencer par le perfide Hardouin ; mais ses recherches furent inutiles. Ce malheureux, craignant que son crime ne vînt à éclater, était passé en Hollande, et avait changé de nom et de religion. L'impuissance de se venger augmenta le désespoir de M. de Saint-Géran. Il résolut du moins de poursuivre sa vengeance contre Thurin et le chevalier de Marsillac ; mais il ne put exécuter son projet, le chagrin avait trop pris sur santé. Il tomba malade, et mourut enfin, en prononçant le nom de madame de Luz.

# LES CONFESSIONS

# DU COMTE DE ***

## ÉCRITES PAR LUI-MÊME A UN AMI

1742

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

Pourquoi voulez-vous m'arracher à ma solitude et troubler ma tranquillité? Vous ne pouvez pas vous persuader que je sois absolument déterminé à vivre à la campagne. Je n'y suis que depuis un an, et ma persévérance vous étonne. Comment se peut-il faire, dites-vous, qu'après avoir été si longtemps entraîné par le torrent du monde, on y renonce absolument? Vous croyez que je dois le regretter, et sentir, dans bien des moments, qu'il m'est nécessaire. Je suis moins surpris de vos sentiments que vous ne l'êtes des miens; à votre âge, et avec tous les droits que vous avez de plaire dans le monde, il serait bien difficile qu'il vous fût odieux. Pour moi, je regarde comme un bonheur de m'en être dégoûté, avant que je lui fusse devenu importun. Je n'ai pas encore quarante ans, et j'ai épuisé ces plaisirs que leur nouveauté vous fait croire inépuisables. J'ai usé le monde, j'ai usé l'amour même : toutes les passions aveugles et tumultueuses sont mortes dans mon cœur. J'ai par conséquent

perdu quelques plaisirs; mais je suis exempt de toutes les peines qui les accompagnent, et qui sont en bien plus grand nombre. Cette tranquillité, ou, si vous voulez, pour m'accommoder à vos idées, cette espèce d'insensibilité est un dédommagement bien avantageux, et peut-être l'unique bonheur qui soit à la portée de l'homme.

Ne croyez pas que je sois privé de tous les plaisirs; j'en éprouve continuellement un aussi sensible et plus pur que tous les autres : c'est le charme de l'amitié; vous devez en connaître tout le prix, vous êtes fait pour la sentir, puisque vous êtes digne de l'inspirer. Je possède un ami fidèle, qui partage ma solitude, et qui, me tenant lieu de tout, m'empêche de rien regretter. Vous ne pouvez pas imaginer qu'un ami puisse dédommager du monde; mais, malgré l'horreur que la retraite vous inspire aujourd'hui, vous la regarderez un jour comme un bien. J'ai eu vos idées, je me suis trouvé dans les mêmes situations; ne renoncez donc pas absolument à celle où je me trouve aujourd'hui.

Pour vous convaincre de ce que j'avance, il m'a pris envie de vous faire le détail des événements et des circonstances particulières qui m'ont détaché du monde; ce récit sera une confession fidèle des travers et des erreurs de ma jeunesse, qui pourra vous servir de leçon. Il est inutile de vous entretenir de ma famille que vous connaissez comme moi, puisque nous sommes parents.

Étant destiné par ma naissance à vivre à la cour, j'ai été élevé comme tous mes pareils, c'est-à-dire, fort mal. Dans mon enfance, on me donna un précepteur pour m'enseigner le latin, qu'il ne m'apprit pas : quelques années après, on me remit entre les mains d'un gouverneur pour m'instruire de l'usage du monde qu'il ignorait.

Comme on ne m'avait confié à ces deux inutiles, que pour obéir à la mode, la même raison me débarrassa de l'un et

de l'autre; mais ce fut d'une façon fort différente. Mon précepteur reçut un soufflet d'une femme de chambre à qui ma mère avait quelques obligations secrètes. La reconnaissance ne l'empêcha pas de faire de bruit, elle blâma hautement une telle insolence, elle dit à M. l'abbé qu'il ne devait pas y être exposé davantage, et il fut congédié.

Mon gouverneur fut traité différemment : il était insinuant, poli, et un peu mon complaisant. Il trouva grâce devant les yeux de la favorite de ma mère; tout en conduisant mon éducation, il commença par faire un enfant à cette femme de chambre, et finit par l'épouser. Ma mère leur fit un établissement dont je profitai ; car je fus maître de mes actions dans l'âge où un gouverneur serait le plus nécessaire, si cette profession était assez honorée pour qu'il s'en trouvât de bons.

On va voir, par l'usage que je fis bientôt de ma liberté, si je méritais bien d'en jouir. Je fus mis à l'académie pour faire mes exercices : lorsque je fus près d'en sortir, une de mes parentes, qui avait une espèce d'autorité sur moi, vint m'y prendre un jour pour me mener à la campagne chez une dame de ses amies. J'y fus très-bien reçu : on aime naturellement les jeune gens, et les femmes aiment à leur procurer l'occasion et la facilité de faire voir leurs sentiments. Je me prêtai sans peine à leurs questions; ma vivacité leur plut, et, m'apercevant que je les amusais par le feu de mes idées, je m'y livrai encore plus. Le lendemain, quelques femmes de Paris arrivèrent, les unes avec leurs maris, les autres avec leurs amants, et quelques-unes avec tous les deux.

La marquise de Valcourt, qui n'était plus dans la première jeunesse, mais qui était encore extrêmement aimable, saisit avec vivacité les plaisanteries que l'on faisait sur moi; et, sous prétexte de plaire à la maîtresse de la maison, qui paraissait s'y intéresser, elle voulait que je fusse toujours avec

elle. Bientôt elle me déclara son petit amant ; j'acceptai cette qualité ; je lui donnais toujours la main à la promenade ; elle me plaçait auprès d'elle à table, et mon assiduité devint bientôt la matière de la plaisanterie générale : je m'y prêtais de meilleure grâce que l'on n'eût dû l'attendre d'un enfant qui n'avait aucun usage du monde. Cependant je commençais à sentir des désirs que je n'osais témoigner, et que je ne démêlais qu'imparfaitement. J'avais lu quelques romans, et je me crus amoureux. Le plaisir d'être caressé par une femme aimable, et l'impression que font sur un jeune homme des diamants, des parfums, et surtout une gorge qu'elle avait admirablement belle, m'échauffaient l'imagination ; enfin tous les airs séduisants d'une femme à qui le monde a donné cette liberté et cette aisance que l'on trouve rarement dans un ordre inférieur, me mettaient dans une situation toute nouvelle pour moi. Mes désirs n'échappaient pas à la marquise ; elle s'en apercevait mieux que moi-même, et ce fut sur ce point qu'elle voulut entreprendre mon éducation.

L'amour, me disait-elle, n'existe que dans le cœur ; il est le seul principe de nos plaisirs, c'est en lui que se trouve la source de nos sentiments et de la délicatesse. Je ne comprenais rien à ce discours, non plus qu'à cent mille autres mêlés de cette métaphysique qui régnait dès lors dans le discours, et qui est si peu d'usage dans le commerce. J'étais plus content des petites confidences sur lesquelles elle éprouvait ma discrétion ; j'en étais flatté : un jeune homme est charmé de se croire quelque chose dans la société. Elle me faisait ensuite des questions sur la jalousie. La marquise, sous prétexte de m'instruire, voulait savoir si je n'avais aucune idée sur un homme assez aimable qui était venu avec elle, et que je sus depuis être son amant ; mais, quoiqu'il n'eût au plus que quarante ans, je le jugeais si vieux, que j'étais bien éloigné d'imaginer qu'il eût avec elle d'autre liaison que celle de

l'amitié. Il en avait pourtant une des plus intimes ; il est vrai que dans ce moment elle le gardait par habitude, et que, par goût, elle me destinait à être son successeur, ou du moins son associé : aussi, quand je lui demandai pourquoi il lui tenait quelquefois des discours aigres et piquants, que je n'avais pu m'empêcher de remarquer, elle se contenta de me dire, qu'ayant été intime ami de son mari, l'amitié lui avait conservé ses droits. Cette réponse me satisfit, et ma curiosité n'alla pas plus loin. Elle me reprochait quelquefois de n'avoir pas assez de soin de ma figure ; et, quand je revenais de la chasse, sous prétexte d'en réparer les désordres, elle passait la main dans mes cheveux, elle me faisait mettre à sa toilette, et voulait elle-même me poudrer et m'ajuster. Comme elle colorait toutes les caresses qu'elle me faisait, de l'amitié qu'elle avait pour ma parente, et des liaisons qu'elle avait avec toute ma famille, je ne m'attribuais aucune de ses bontés, et j'ai souvent pensé depuis à l'impatience que je devais lui causer. Cependant elle se contraignait, elle craignait de s'exposer aux ridicules que pouvait lui donner un amour qui, par la disproportion de nos âges, devait être regardé comme une folie. D'ailleurs, elle savait que son amant était clairvoyant : elle n'aurait pas été fort sensible à sa perte, mais elle craignait l'éclat d'une rupture.

Ces réflexions rendirent la marquise plus réservée avec moi ; je m'en aperçus, je lui en fis quelques reproches plus remplis d'égards que de sentiment. Pour me consoler, elle me dit que je la verrais à Paris, si je continuais à la laisser se charger du soin de ma conduite, et me promit un baiser toutes les fois que j'aurais été docile à ses leçons.

Lorsque nous fûmes de retour à Paris, j'allai la voir. Elle ne me parla dans les deux ou trois premières visites que des choses qui pouvaient regarder ma conduite. Elle voulait, disait-elle, être ma meilleure amie. Un jour elle me dit de la

venir voir le lendemain sur les sept heures du soir. Je n'y manquai pas ; je la trouvai sur une chaise longue, appuyée sur une pile de carreaux. On respirait une odeur charmante, et vingt bougies répandaient une clarté infinie ; mais toute mon attention se fixa sur une gorge tant soit peu découverte. La marquise était dans un déshabillé plein de goût, son attitude était disposée par le désir de plaire et de me rendre plus hardi. Frappé de tant d'objets, j'éprouvais des désirs d'autant plus violents, que j'étais occupé à les cacher. Je gardai quelque temps le silence ; je sentis qu'il était ridicule ; mais je ne savais comment le rompre. Etes-vous bien aise d'être avec moi ? me dit la marquise. Oui, madame, j'en suis enchanté, répondis-je avec vivacité. Eh bien ! nous souperons ensemble ; personne ne viendra nous interrompre, et nous causerons en liberté : elle accompagna ce discours du regard le plus enflammé. Je ne sais pas trop causer, lui dis-je ; mais pourquoi ne me permettez-vous plus de vous embrasser comme à la campagne ? Pourquoi ? reprit-elle ; c'est que, lorsque vous avez une fois commencé, vous ne finissez point.

Je lui promis de m'arrêter quand elle en serait importunée ; et, son silence m'autorisant, je la baisai, je touchai sa gorge avec des plaisirs ravissants. Mes désirs s'enflammaient de plus en plus ; la marquise, par un tendre silence, autorisait toutes mes actions ; enfin, parcourant toute sa personne à mon gré, et voyant que l'on n'apportait aucun obstacle à mes désirs, je me précipitai sur elle avec toute la vivacité de mon âge, qui était plus de son goût que l'amour le plus tendre. Je craignis aussitôt sa colère ; mais je fus rassuré par un regard languissant de la marquise, qui m'embrassa avec une nouvelle ardeur. Ce fut alors que je me livrai à l'ivresse du plaisir ; nous ne l'interrompîmes que pour nous mettre à table. Le souper fut court : je ne laissai pas à la marquise le temps de me parler sentiment, et je crois qu'elle n'eut pas celui d'y

penser. Dès le lendemain, un de ses gens m'apporta la lettre la plus passionnée. Cette attention me surprit; je croyais qu'elle n'avait été imaginée que pour moi. Je sentis que j'y devais répondre; je crois que ma lettre devait être assez ridicule; la marquise la trouva charmante. Pendant les premiers jours je n'étais occupé que de ma bonne fortune, et du plaisir d'avoir une femme de condition; je m'imaginais que tout le monde s'en apercevait, et lisait dans mes yeux mon bonheur et ma gloire. Cette idée m'empêcha d'en parler à mes amis; mais j'en fus très-souvent tenté. Peu de temps après je trouvai que la marquise ne m'avouait pas assez dans le public, et qu'elle n'allait pas assez souvent aux spectacles, où j'aurais pu, sans prononcer l'indiscrétion, mettre mes amis au fait de mon bonheur. C'était en vain qu'elle me représentait le charme du mystère; je n'étais inspiré que par les sens et la vanité, et je croyais avoir satisfait à toute la délicatesse possible, quand j'avais rempli ses désirs et les miens.

L'hiver ayant rassemblé tout le monde à Paris, la marquise, pour rompre la solitude qu'elle voyait que je ne pouvais soutenir, donna plusieurs soupers. Parmi les femmes qui se rendaient chez elle, il y en eut une qui me fit beaucoup d'agaceries, et j'y répondis avec assez de vivacité. Madame de Valcourt avait trop d'expérience pour ne pas l'apercevoir. Elle m'en fit ses plaintes, que je reçus assez mal. Je lui dis qu'il était bien singulier qu'elle me contraignît au point de ne pouvoir ni parler ni m'amuser même avec ses amies. La jalousie enflamma la marquise : elle ne ménagea plus rien; bientôt elle afficha publiquement le goût qu'elle avait pour moi, et bientôt elle le ressentit avec un emportement qu'elle ne m'avait jamais témoigné. On ne la voyait plus aux spectacles sans moi; elle ne soupait dans aucune maison sans me faire prier. Un aveu si public fut fort de mon goût, parce qu'il flattait ma vanité. Quelques jours après madame de Rumigny

(c'était celle qui m'avait fait des avances) fut piquée. Il était de son honneur de n'en pas avoir le démenti. Chez les femmes du monde, plusieurs choses qui paraissent différentes produisent les mêmes effets, et la vanité les gouverne autant que l'amour.

La marquise fit fermer sa porte à sa rivale ; la rupture fit éclat, et madame de Rumigny me pria par un billet fort simple de passer chez elle. Madame de Valcourt m'avait fait promettre de n'y jamais aller : mais je ne crus pas mon honneur engagé à lui tenir parole. J'y courus donc, et madame de Rumigny, après beaucoup de plaisanteries sur madame de Valcourt, qui toutes portaient coup, me plaignit d'être si fort attaché à une femme qui me traitait en esclave. Elle m'apprit toutes les aventures, vraies ou fausses, que le monde avait données à la marquise. Le mal que l'on nous dit d'une maîtresse n'est pas si dangereux par les premières impressions, que par les prétextes qu'il fournit dans la suite aux dégoûts et à toutes les injustices des amants.

Madame de Rumigny, contente de cette première démarche, me pria de la venir revoir, en m'assurant qu'elle n'avait d'autres motifs que son amitié pour moi. Je revins chez la marquise fort différent de ce que je m'y étais trouvé jusques alors ; elle s'en aperçut, et en fut alarmée. Les sentiments de la marquise ne me touchaient plus. Je ne sentais que l'ennui et le dégoût d'un plaisir uniforme. J'allais souvent chez madame de Rumigny, qui suivait constamment son projet : je sentis bientôt pour elle tout ce que m'avait d'abord inspiré madame de Valcourt, c'est-à-dire des désirs. L'expérience que j'avais déjà acquise, me rendit pressant ; mais, avant de se rendre, madame de Rumigny me dit : Je veux le sacrifice de la marquise : j'exige le plus éclatant, et tel que je le prescrirai ; notre rupture a trop fait d'éclat, ma vengeance ne doit pas être ignorée. Je voulus lui faire quelques représentations ;

mais elle me dit qu'elle ne me verrait jamais, si je balançais un moment. Je fus bientôt déterminé : je consentis à tout, je renvoyai à la marquise ses lettres et son portrait, avec un billet qui, je crois, était fort impertinent, puisqu'il était dicté par madame de Rumigny ; en un mot, je quittai madame de Valcourt on ne peut pas plus mal. Ce ne fut cependant pas sans remords : c'est en vain qu'on veut s'aveugler pour séparer la probité du commerce des femmes. J'avais encore toutes les idées neuves ; le monde ne m'avait point appris à me parjurer. Madame de Rumigny, à qui je ne cachai point mes remords, prit encore le soin de les calmer : les femmes n'ont point de plus grands ennemis que les femmes.

Madame de Rumigny ne me fit pas languir davantage ; le lendemain elle voulut que j'allasse avec elle à l'Opéra en grande loge ; j'y consentis, son triomphe était le mien. La marquise s'y trouva le même jour ; elle était fort parée et n'y venait que pour démentir les discours du public : une telle démarche est un coup de partie le jour qu'on a été quittée ; mais je remarquai son chagrin caché. Cependant elle m'écrivit, elle me courut, et fit tout ce que l'égarement de l'amour malheureux inspire, et fait toujours faire sans succès ; enfin, elle se commit encore plus qu'elle n'avait fait. Mais madame de Rumigny, qui connaissait trop la conséquence de ces premiers instants, ne me perdait pas de vue. Je vécus quelque temps avec madame de Rumigny comme j'avais fait avec madame de Valcourt, et je m'en dégoûtai encore plus promptement. Ma première et ma seconde aventure n'annonçaient pas un caractère fort constant : on verra dans la suite si je me suis démenti.

Madame de Rumigny commençait donc à me peser beaucoup, lorsque j'entrai dans les mousquetaires. La compagnie marcha en Flandre et j'y fis ma première campagne. Avant mon départ, je passai trois jours avec madame de Rumigny

d'une façon à me faire regretter. Elle me fit promettre de lui écrire ; mais à peine l'eus-je quittée que je n'y songeai plus.

Après la campagne, la compagnie revint à Paris, où je passai l'hiver. Je n'allai seulement pas voir madame de Rumigny. La vie que je menais avec mes camarades me paraissait préférable à toute la gêne du commerce des femmes du monde. Je n'en recherchai aucune de celles qui exigent des soins et des attentions, et je suivis les mœurs des mousquetaires de mon âge.

Au retour du printemps, M. de Vendôme, à qui ma famille était particulièrement attachée, me proposa d'être un de ses aides de camp ; j'acceptai la proposition avec ardeur, et je le suivis en Espagne. Uniquement occupé de mes devoirs, je m'attachai à ce prince, c'est-à-dire au métier de la guerre ; car c'était ainsi qu'on lui faisait sa cour.

Il fut assez content de mes services pour m'honorer de sa protection, et bientôt il me fit obtenir un régiment, à la tête duquel je me trouvai à la bataille de Villa-Viciosa, que M. de Vendôme gagna sur M. de Staremberg.

Après cette victoire qui décida de la couronne d'Espagne pour Philippe V, mon régiment fut envoyé en quartier à Tolède. Les congés étant difficiles à obtenir, j'y demeurai pour contenir les soldats, et prévenir les désordres qui pouvaient arriver à chaque instant dans ce pays, par la prévention que quelques Espagnols avaient contre les Français. D'ailleurs, les moines, par jalousie et par ignorance, persuadent, surtout aux femmes, que les Français sont des hérétiques. Une différence de religion chez des peuples qui ont peu d'étude, ne rapproche pas les esprits ; ainsi je vivais dans une assez grande solitude.

Un jour, en rentrant chez moi par une rue détournée, je fus abordé par une femme couverte d'une mante : Seigneur

cavalier, me dit-elle, une dame voudrait avoir une conversation avec vous; trouvez-vous demain à onze heures dans la grande église. J'acceptai le rendez-vous. Le lendemain, après avoir apporté beaucoup d'attention à ma parure, je me rendis au lieu indiqué. Je n'y vis que des femmes couvertes de mantes noires, parmi lesquelles j'en aperçus une qui se distinguait au milieu des deux autres par la majesté de sa taille. Elles se mirent toutes trois à genoux auprès de moi; elles s'armèrent d'un grand rosaire, firent plusieurs inclinations dévotes, et j'entendis une voix qui me dit : Trouvez-vous ce soir à l'heure de l'oraison sur le bord du Tage, et suivez la personne qui vous abordera en vous présentant un bouquet; adieu, sortez de l'église sans témoigner la moindre curiosité. Le son de cette voix me parut si flatteur que je me sentis ému. Je me rendis au lieu marqué deux heures plus tôt qu'on ne m'avait ordonné, et je vis paraître celle qui devait me présenter le bouquet; elle me dit de la suivre, je lui obéis : il était nuit; nous marchâmes quelque temps pour trouver une calèche dans laquelle nous montâmes. Votre jeunesse et votre figure, me dit-elle, ont fait une vive impression sur le cœur de dona Antonia, ma maîtresse; l'amour lui a fait oublier tous les dangers d'une entrevue; et l'on vous aime malgré la différence de votre religion. Quelle consolation pour dona Antonia, si son exemple et ses discours pouvaient vous ramener au sein de l'Église ! Je suis sa nourrice, c'est vous dire combien je l'aime; mais l'espérance de votre conversion m'a plus déterminée à la servir aujourd'hui que ma tendresse pour elle. Vous allez juger dans quelques moments de la beauté de ma maîtresse; elle est dans une maison qui m'appartient; rendez-vous digne de posséder le cœur de la plus belle femme de toutes les Espagnes.

Malgré l'agitation que la nouveauté d'une pareille situation peut causer, je sentis toute la bizarrerie de cette conversa-

tion, et je réfléchissais sur la différence de ces mœurs, quand notre voiture s'arrêta dans une petite cour : nous descendîmes, je suivis la duègne, je traversai deux ou trois pièces meublées simplement et médiocrement éclairées. Elles nous conduisirent dans une chambre dont les meubles magnifiques et l'éclat des lumières portées dans de grands flambeaux de vermeil, me frappèrent beaucoup moins qu'une femme couchée sur une estrade et appuyée sur des carreaux d'étoffes superbes. Approchez, seigneur, me dit-elle. J'obéis à un ordre si doux; mais que devins-je en voyant toutes les grâces réunies dans la même personne et relevées par toutes les recherches de la parure! Je tombai à ses genoux : Que puis-je faire, lui dis-je, madame, pour reconnaître les bontés dont vous m'honorez? Elle me répondit avec une douceur infinie, et un feu dans les yeux qui aurait achevé ma défaite si elle n'eût été confirmée : Clara vous a sans doute fait part de mes sentiments. Elle m'a évité l'embarras d'un aveu qui ne peut être excusé que par la force de la passion. La façon dont vous vous conduirez avec moi confirmera ou détruira mes sentiments. Je vous aime; mais le sacrifice que je vous fais m'en deviendra encore plus cher si vous vous en rendez digne. Après un tel aveu, je ne dois rien vous cacher : vous êtes d'une religion différente de la mienne, et ce point est le seul obstacle au goût que je sens pour vous. Si vous m'aimez, si les sentiments que je crois lire dans vos yeux sont sincères, il faut commencer par embrasser ma religion. Je voulus alors prendre une de ses belles mains et la baiser, pour éviter une profession de foi qui me paraissait assez déplacée; mais à peine l'eus-je touchée qu'elle s'écria : Donnez-moi promptement de l'eau bénite, ma chère Clara. En effet, elle lui apporta un bénitier dans lequel elle trempa un linge dont elle essuya l'endroit que j'avais touché, avec un si grand soin et une attention si marquée que je ne pus m'em-

pêcher de sourire ; mais, ne voulant point choquer ses préjugés, je pris le parti de lui dire quelle était ma religion ; et l'amour me rendit peut-être plus catholique que je ne l'avais jamais été.

Que la voix d'un homme qu'on aime persuade aisément ! me dit-elle ; elle triomphe de toutes les résolutions : je n'ai pu vous convaincre, vous m'avez persuadée. Je vous aime apparemment plus que vous ne m'aimez, et c'est un avantage que je saurai conserver sur vous. Je baisai alors une de ses mains, sans qu'elle eût recours à l'eau bénite. Je la priai de m'apprendre à qui j'avais le bonheur de parler. Vous le saurez un jour, me dit-elle ; ne cherchez point à pénétrer un mystère dont la découverte ne vous est d'aucune utilité ; méritez par un amour et une discrétion sans bornes, le bonheur que je vous prépare. Alors la fidèle Clara nous servit un léger repas. J'étais enchanté de toutes les grâces que je découvrais dans la belle Espagnole ; tout respirait en elle la volupté, et m'annonçait un bonheur que j'obtins quelques moments après, et qui surpassa mes désirs. Vous ne m'aimerez pas longtemps, me disait Antonia ; ma conquête vous a trop peu coûté. Vous ignorez tous les combats que j'ai soutenus ; je vous aime depuis le jour de votre arrivée : vous passâtes sur la grande place à la tête de votre régiment ; je vous vis d'une fenêtre grillée. Que n'ai-je point fait pour bannir l'impression que votre vue a faite sur mon cœur ! Je vous fuyais mal apparemment, car je vous rencontrais toujours.

Nous passâmes la nuit et toute la journée suivante au milieu des plaisirs et des tendres inquiétudes que la passion donne aux amants, et sur lesquelles les plaisirs les rassurent sans cesse. Quand nous fûmes au moment de nous séparer, Antonia leva les carreaux sur lesquels elle était assise, et prit une épée d'or garnie de quelques diamants d'un assez grand prix, qu'elle me força d'accepter. J'y fus obligé ; car la plus grande

offense que l'on puisse faire à un Espagnol, c'est de refuser ce qu'il offre : je la reçus donc en baisant mille fois la main qui me la donnait, et je montai seul dans la calèche, qui me conduisit à l'endroit où je l'avais trouvée la veille.

Le lendemain, à mon réveil, je reçus une lettre d'Antonia ; ce fut un Maure qui me l'apporta. Elle était tendre et passionnée : Antonia me priait de me promener le soir à cheval sur la grande place. Je vous verrai sans être vue, ajoutait-elle, et je jouirai avec plaisir de l'inquiétude où vous serez de ne me point apercevoir. Clara vous dira demain, à la grande église, quand et de quelle façon nous pourrons nous revoir. J'exécutai les ordres que l'on m'avait donnés. Après avoir regardé inutilement à toutes les jalousies, je revins chez moi m'occuper de mon aventure. Le jour suivant, je trouvai Clara dans l'église que l'on m'avait indiquée, qui me dit, en feignant de prier Dieu : Rendez-vous à cheval, au jour tombant, et sans suite, derrière les murs du couvent Saint-François ; le Maure que vous avez vu hier, s'y trouvera monté sur une mule : vous n'aurez qu'à le suivre. Je fus exact au rendez-vous : j'y trouvai le Maure, il observa toujours le plus profond silence, et nous arrivâmes dans la basse-cour d'un château qui me parut considérable. Je mis pied à terre ; le Maure prit mon cheval, et me fit signe de monter par un petit escalier formé dans une tour. J'y trouvai Clara qui m'attendait : Venez, me dit-elle, le plus heureux de tous les hommes. Elle me conduisit avec une lanterne sourde dans un cabinet, d'où je passai dans un appartement superbe où la belle Antonia m'attendait. Vous triomphez de toutes mes craintes, me dit-elle, je goûte le plaisir de vous posséder chez moi malgré tous les périls que je puis courir ; j'espère que le bonheur que j'ai de vous voir, ne sera point interrompu ; mais, en cas d'accident, vous pourrez vous retirer : le Maure tient votre cheval au bas de l'escalier. J'employai les termes les plus touchants

pour exprimer ma reconnaissance et mon amour. Nous étions dans ces transports de l'âme que l'amour seul fait connaître, et qui sont au-dessus de l'expression, quand nous entendîmes un grand bruit dans la chambre qui précédait celle où nous étions : Fuyez, me dit Antonia avec transport; je suis trahie, je périrai; mais je ne m'en plaindrai pas, si je puis vous croire en sûreté. Dans l'instant même on enfonça la porte, et je vis entrer un homme transporté de fureur et suivi de deux valets armés; il tenait son épée d'une main, et de l'autre un poignard. Il se jeta si promptement sur Antonia, que je ne pus l'empêcher de lui porter deux coups qui la firent tomber à mes pieds; j'avais des pistolets de poche, je cassai la tête à celui qui venait de blesser Antonia, et je tins en respect ceux qui l'accompagnaient. Elle me tendit les bras, et me dit d'une voix mourante : Qu'avez-vous fait, seigneur! vous avez tué mon mari. Les deux valets, occupés à donner du secours à leur maître, me donnèrent le temps de prendre Antonia dans mes bras, et de gagner la porte du cabinet. Je descendis sans obstacle, je trouvai le Maure qui m'attendait avec mon cheval; il m'aida à prendre Antonia devant moi, et je m'éloignai de ce funeste lieu sans savoir où j'allais. Je m'abandonnai à la vitesse de mon cheval.

Cependant Antonia ne donnant aucun signe de vie, je m'arrêtai pour lui donner quelques secours, mes soins la firent revenir à la vie : Quoi! c'est vous, me dit-elle, en ouvrant les yeux! vous vivez, tous mes malheurs ne me touchent plus. Il n'y a point de grâce à espérer ni pour vous ni pour moi; le rang et la dignité de mon mari vous attireront des ennemis sans nombre, c'est le marquis de Palamos que vous avez tué. Je n'ai d'autre ressource que mon frère, il a un château peu éloigné d'ici, prenons-en le chemin, il ne me refusera pas un asile. Je remontai à cheval, je la pris dans mes bras, et nous arrivâmes à la pointe du jour dans le château:

Nous fîmes éveiller aussitôt le comte, son frère, et l'on nous fit entrer dans sa chambre, sans avoir été vus que par un seul domestique. Il frémit au récit de l'aventure cruelle qui venait d'arriver à sa sœur; il l'aimait, il la plaignit, et lui donna tous les secours possibles : ses blessures ne se trouvèrent pas mortelles. Il me conseilla de me tenir caché le reste du jour; et, quand la nuit fut venue, il me dit que le service que j'avais rendu à sa sœur, lui faisait oublier la vengeance que j'avais tirée de son beau-frère. Ma sœur m'a tout avoué, ajouta-t-il : elle veut que je sauve vos jours, vous lui êtes cher, et l'amitié que j'ai pour elle, et la confiance que vous m'avez témoignée, en choisissant ma maison pour asile, m'engagent à favoriser votre fuite. Je vais vous donner un homme qui vous conduira sûrement à Madrid par des chemins détournés. Je le conjurai de me laisser voir la marquise : mes prières furent inutiles. Elle m'a chargé, reprit-il, de vous remettre ce paquet; je tiens ma parole, et je ne puis faire autre chose. En achevant ces mots, il me conduisit dans la cour, où celui qui me devait servir de guide, m'attendait avec mon cheval, et nous partîmes aussitôt.

J'avais le cœur déchiré : je m'éloignais d'une femme charmante, je la quittais sans aucune espérance de la revoir, et dans quel état! mourante et perdue pour moi. Nous marchâmes toute la nuit; quand le jour parut, nous prîmes quelque repos dans un village écarté. Ce fut alors que j'ouvris le paquet que la marquise m'avait fait remettre; j'y trouvai son portrait et une lettre aussi vive et aussi pleine de regrets que celle que j'aurais pu lui écrire; elle me priait de garder toute ma vie ce portrait qu'elle avait compté me donner la veille dans des moments plus heureux. Il était dans une boîte enrichie de diamants; mais, ce qui me parut singulier, et ce qui me fit toujours reconnaître le caractère espagnol, fut d'y trouver une relique de saint Antoine de Pade, qu'elle par-

tageait avec moi, parce que, disait-elle dans sa lettre, elle lui attribuait notre salut dans cette dernière aventure et me conjurait de ne m'en point séparer dans le danger où la famille de son mari m'exposait ; elle finissait en m'assurant d'un amour éternel.

J'arrivai sans aucun accident à Madrid ; je renvoyai mon guide, et le chargeai d'une lettre pour la marquise, et d'une autre pour son frère. J'allai sur-le-champ rendre mes devoirs à M. de Vendôme ; il me reçut avec cette bonté qui lui attachait le cœur de toutes les troupes. Je lui contai mon aventure, il me conseilla de ne pas demeurer dans Madrid, dans la crainte des assassins et des suites qu'une telle affaire pouvait avoir entre les deux nations, et m'assura qu'il allait faire changer mon régiment de quartier. Je n'eus pas de peine à me tenir caché : l'état de mon âme m'aurait rendu toute compagnie insupportable. On ignora absolument le lieu de ma retraite ; mon régiment fut relevé ; et, la campagne s'approchant, je fus bientôt en état de le joindre. Nos opérations furent heureuses, et je fus envoyé en quartier d'été dans un gros bourg, auprès duquel il y avait une abbaye de filles.

Suivant les ordres que nous avions de protéger tous les couvents, j'y avais établi une garde. J'allais souvent me promener le long des murs du jardin de cette abbaye : il n'y avait que la solitude qui convînt à la situation de mon cœur. Un jour, en passant sous les fenêtres d'un corps de logis de cette maison, j'entendis ouvrir une jalousie, et je vis tomber à mes pieds une lettre que je ramassai : je levai la tête ; mais la jalousie, déjà refermée, ne me laissa rien voir. Je pris le billet, je vis avec surprise qu'il m'était adressé : je l'ouvris, l'on y donnait des éloges à la tristesse dont je paraissais pénétré ; l'écriture m'était inconnue, et je ne pouvais pas me flatter qu'elle fût écrite de la part de la marquise que l'on m'avait assuré être morte de ses blessures. Il y avait cepen-

dant des choses, dans cette lettre, qui ne pouvaient être écrites que par quelqu'un qui me connût par rapport à elle.

Dans cette incertitude, je revins chez moi écrire un billet, dans le dessein d'éclaircir mes doutes; et le lendemain, à la même heure, je retournai sous la même fenêtre : la jalousie s'ouvrit, on descendit une petite corbeille attachée à un ruban; je l'ouvris, je n'y trouvai rien; j'y plaçai ma lettre et la corbeille remonta comme un éclair. J'attendis quelque temps, on ne fit aucun signal, et le jour suivant un nouveau billet tomba à mes pieds. On me marquait que l'on voulait s'entretenir avec moi de mes malheurs; on me priait encore de me trouver au milieu de la nuit le long des murs du jardin; on m'indiquait un pavillon auprès duquel je trouverais une échelle de corde. Je ne doutai point que cette lettre ne fût de Clara. Je me rendis au lieu marqué; je trouvai ce qu'on m'avait annoncé; je montai sur le mur, et, changeant mon échelle de côté, je fus bientôt dans le jardin. J'aperçus une femme couverte d'un voile, qui se retira dans les allées d'un bosquet; je la suivis; elle s'arrêta sur un banc de gazon. Ma chère Clara, lui dis-je, car ce ne peut être que vous, est-il bien vrai que la marquise ne soit plus? Ce n'est que pour en parler, ce n'est que pour la pleurer que j'ai pu me résoudre à venir ici. Non, s'écria la femme voilée, elle n'est point morte, votre chère Antonia. La voix et l'expression me manquèrent en reconnaissant la marquise elle-même; je tombai à ses pieds, elle demeura appuyée sur moi en éprouvant le même trouble. Quand ce tendre saisissement fut passé, nous nous fîmes toutes les questions imaginables; je lui reprochai de m'avoir laissé ignorer si longtemps le lieu de son séjour. Elle m'apprit que son frère m'avait fait passer pour infidèle dans son esprit, et n'avait pas laissé parvenir ma lettre jusqu'à elle : la douleur que cette nouvelle me causa, ajouta-t-elle, et l'éclat de la malheureuse aventure qui m'était arri-

vée, me déterminèrent à prier mon frère de me donner les moyens de vivre et de mourir ignorée. Il répandit le bruit de ma mort, et me conduisit lui-même dans cette abbaye où personne ne me connaît. J'y mourrai contente, puisque vous m'êtes fidèle; c'est tout ce que je pouvais espérer dans le cruel état où l'amour m'a réduite; je n'ai pu résister au plaisir de vous entretenir encore une fois : la manière et le lieu sont suspects, mais mes intentions sont pures; ne cherchez point à me revoir, je vais chercher à vous oublier. Le sacrifice que je prétends faire de vous à celui qui m'a donné l'être, est complet; adieu, je ne tiens plus au monde. En disant ces mots, elle se débarrassa de mes bras et prit la fuite dans les détours du bosquet, sans qu'il me fût possible de la retrouver. Pendant cette recherche inutile, le jour parut, et je fus obligé de me retirer.

Quand je fus de retour chez moi, je trouvai dans ma poche un écrin de diamants d'un grand prix, qu'elle avait eu l'adresse d'y mettre sans que je m'en aperçusse. Je passai mille fois sous la même fenêtre, dans l'espérance de donner des lettres, d'en recevoir, et de remettre l'écrin : mes soins furent inutiles, je ne vis rien. Je demandai à parler à l'abbesse; je lui dis que j'avais des choses de la dernière conséquence à communiquer à une dame qui était dans sa maison, et dont je lui fis le portrait : l'abbesse feignit de ne la pas connaître. Je jugeai par ses réponses qu'il était inutile d'insister davantage, et je me retirai au désespoir.

Quelques jours après, je reçus ordre d'assembler le régiment et de joindre l'armée : je le fis défiler devant l'abbaye; je me flattais que mon départ ferait naître l'envie de me donner une dernière consolation; mais je n'aperçus rien, et fus obligé de partir le cœur pénétré de douleur.

Il n'y eut que les opérations de la campagne qui furent capables de me distraire du chagrin qui me dévorait. Nous

fîmes le siége de Gironne, que nous prîmes; le reste de la campagne se passa, entre M. de Vendôme et M. de Staremberg, à s'observer et se fatiguer mutuellement. On fit venir de nouvelles troupes de France, et l'on y fit repasser quelques-unes de celles qui avaient le plus souffert; mon régiment fut de ce nombre, et, en arrivant en France, il fut envoyé en quartier de rafraîchissement à ***. Les conférences qui commencèrent alors à Utrecht, donnèrent les premières espérances de la paix. J'aurais pu, dans ces circonstances, demander un congé pour revenir à Paris; mais j'ai toujours cru qu'on ne devait guère en faire usage que pour des affaires indispensables, et je n'en avais aucunes : ainsi je demeurai au régiment.

La vie que l'on mène dans la garnison n'est agréable que pour les subalternes qui n'en connaissent point d'autre; mais elle est très-ennuyeuse pour ceux qui vivent ordinairement à Paris et à la cour; le ton de la conversation est un mélange de la fadeur provinciale et de la licence des plaisanteries militaires. Ces deux choses, dénuées par elles-mêmes d'agréments, ne peuvent pas produire un tout qui soit amusant. Heureusement, ma maxime a toujours été de me faire à la nécessité, de ne rien trouver mauvais, et de préférer à tout la société présente. Je me livrai donc à la vie de garnison; nous fûmes présentés en corps par un officier qui, lui-même, l'avait été la veille dans toutes les maisons où l'on recevait les officiers. Nous apprîmes en un moment quelles étaient les femmes que le régiment que nous remplacions laissait vacantes. On eut grand soin de me montrer celles qui étaient dévouées à l'état-major; car il est d'usage d'observer, en ce cas, l'ordre du tableau. Rien n'est, à mon gré, si plaisant que de voir la façon dont on s'examine, et dont on se choisit pendant les premières vingt-quatre heures. On parle d'abord beaucoup du régiment qui vient d'être relevé; les femmes se

répandent fort en éloges sur les officiers polis et aimables qui leur ont donné des bals et des fêtes : c'est un moyen pour engager les nouveaux venus à suivre l'exemple de leurs prédécesseurs ; les citations du passé sont un des arts que les femmes de tout état emploient le plus volontiers. Les dames de la garnison qui ont conservé le portrait de leurs amants, ne le portent pas en bracelet : ce sont de grands portraits qui parent ordinairement la salle d'assemblée. Je m'attachai à une madame de Grancourt qui était assez jolie, et le lendemain je lui donnai le bal. C'est une déclaration authentique et dont l'éclat est nécessaire. Je fus donc bien reçu et aussitôt en charge. Je faisais tous les jours la partie de madame ; je la voyais tête à tête après souper, ou quelque temps avant l'heure de l'assemblée, qui se tenait alternativement chez quelques-unes. Ce que nous faisions dans la société de l'état-major et des capitaines, les subalternes le pratiquaient de leur côté. En trois jours, un régiment est établi peut-être mieux qu'au bout d'un an ; car dans les commencements il ne peut y avoir de tracasseries, et l'on n'a point de mauvais procédés à se reprocher.

J'étais avec madame de Grancourt dans un commerce réglé, lorsque, par un caprice dont je n'ai jamais bien su le motif, elle me dit un soir que je ne pouvais pas rester chez elle après l'assemblée qui s'y tenait ce jour-là ; qu'elle me priait de sortir avec la compagnie ; et que, sur le minuit, je n'avais qu'à me rendre sous le balcon de sa fenêtre ; que j'y trouverais une échelle de corde, par le moyen de laquelle je passerais dans son appartement. Tant de précautions me paraissaient assez superflues dans les termes où nous en étions ; cependant je ne fis pas de difficultés, je sortis comme les autres, et je me rendis sous la fenêtre à l'heure marquée. J'y trouvai cette mystérieuse échelle, j'y montai, et j'étais près de passer par-dessus le balcon dans l'appartement,

lorsque la patrouille vint à passer. L'officier qui la conduisait m'aperçut, il m'ordonna aussitôt de descendre pour me faire arrêter, et je descendis en enrageant. Mais à peine cet officier, qui était de mon régiment, m'eut-il reconnu qu'il fit un éclat de rire. Quoi! c'est vous, dit-il, mon colonel? Et que diable allez-vous donc faire par ce balcon? Je croyais vos affaires plus avancées. Morbleu! lui dis-je, je le croyais aussi; mais une sotte complaisance pour une folle..... Allez, allez, reprit-il, vous n'êtes point fait pour prendre cette voie-là : on ne doit faire entrer aujourd'hui par une fenêtre que ceux qu'on y peut faire sortir; frappez à la porte, et faites-vous ouvrir. Il se mettait déjà en devoir d'exécuter ce qu'il me disait; mais je l'en empêchai, et je me retirai chez moi plein de dépit.

Une aventure arrivée à un colonel dans une garnison ne peut pas être secrète; la mienne fut publique le lendemain. J'avais eu le temps de me remettre, et je me prêtais de bonne grâce à toutes les plaisanteries. Les plus mauvaises que j'eus à essuyer furent celles de l'intendante. Elle me dit que le commerce de la bourgeoisie était au-dessous de moi, et qu'elle avait à se plaindre de ce que je la négligeais. Il est vrai que j'y allais peu. L'insipide fatuité qui régnait à l'intendance m'en avait écarté. Monsieur l'intendant était un petit homme plein de prétentions, d'une mine basse, d'un air fat, d'un esprit faux, d'un babil éternel, et d'un maintien impertinent. Dès notre première entrevue, j'avais remarqué, dans les politesses excessives qu'il croyait me faire, une suffisance que j'aurais imaginée être au dernier période, si je n'avais vu quelque temps après madame l'intendante. Ce couple poussait la morgue et la vanité au dernier excès.

Les agaceries que mon aventure m'attira de la part de l'intendante me firent changer de conduite, et je résolus de m'y attacher. Je pris le parti de m'en amuser; et, pour y parve-

nir, j'eus la méchanceté d'entretenir leur manie : d'ailleurs les troupes ont malheureusement besoin de ces gens-là. Je flattai donc leur orgueil, j'applaudis à leurs ridicules : je disais, en leur parlant d'eux-mêmes, *des gens comme eux*. Je soutenais que la représentation était nécessaire dans la place qu'ils occupaient, et faisait partie du service du roi. Cette conduite fut très-utile à mon régiment. Il n'était que par détachement dans la ville; le reste était répandu dans les villages autour de la place. Le soldat avait beau faire du désordre, toutes les plaintes du pays n'étaient pas seulement écoutées, et le quartier fut bon; les bonnes grâces de madame l'intendante, que je parvins à obtenir, le rendirent encore meilleur. J'étais le plus considérable de tous ceux qui se trouvaient à ***; ainsi elle m'écouta par vanité, et je la pris parce que je n'avais rien de mieux à faire. Elle n'était que médiocrement jolie; mais la nécessité et la jeunesse ne me rendaient pas difficile. Mon prédécesseur dans ses bonnes grâces était un jeune officier d'infanterie parfaitement bien fait. L'honneur de la couche de madame l'intendante l'avait flatté; et, par ses soumissions aveugles, il avait séduit son orgueil; mais il me fut sacrifié. J'étais obligé d'essuyer l'ennui des discours de l'intendante sur les prérogatives de sa place. On ne conçoit pas les hauteurs qu'elle avait en ma présence avec tous les autres; enfin elle n'oubliait rien et outrait tout pour me persuader de la dignité et de l'éminence de l'intendance, et pour me faire oublier qu'étant souveraine en province, elle n'était qu'une bourgeoise à Paris.

Cependant tout annonçait la paix, et elle fut bientôt conclue. J'avais toujours eu envie de voyager, et surtout de voir l'Italie : je me trouvais assez à portée d'y passer du lieu où j'étais; je demandai un congé, et je l'obtins.

Les charmes de madame l'intendante ne furent pas capables de m'arrêter; le commerce que j'avais avec elle n'é-

tait apparemment attaché qu'à la ville où je l'avais rencontrée; car, l'ayant retrouvée l'année suivante à Paris, il ne fut jamais mention de rien qui eût rapport à ce qui s'était passé entre nous; mais je remarquai combien la vanité d'un intendant a quelquefois à souffrir dans une ville qui sert si parfaitement à corriger les fatuités subalternes.

Après avoir quitté ***, je parcourus toute l'Italie : je n'oubliai rien de tout ce qui pouvait intéresser la curiosité et me faire retirer le fruit de mes voyages. Je m'attachai particulièrement à éviter tout ce qui décrie la jeunesse française. J'étais surtout en garde contre le danger des courtisanes; et je serais, je crois, revenu sans connaître les Italiennes, si une aventure qui m'arriva à Venise, ne m'en eût procuré l'occasion.

Une femme jeune, belle et bien faite, qui se nommait la signora Marcella, m'y retint trois mois dans les plaisirs les plus vifs. Il n'y a point de pays où la galanterie soit plus commune qu'en France; mais les emportements de l'amour ne se trouvent qu'avec les Italiennes. L'amour, qui fait l'amusement des Françaises, est la plus importante affaire et l'unique occupation d'une Italienne. Au lieu de raconter moi-même cette aventure, je joindrai ici une lettre que Marcella écrivit, quelques jours après mon départ de Venise, à une de ses amies, et que celle-ci me renvoya; on y verra des circonstances que j'omettrais comme frivoles, et qui sont trop importantes pour qu'une Italienne les oublie.

*Lettre de la signora Marcella à la signora Maria* (1).

« Qui peut soulager les peines de mon cœur, ma chère
» amie? Qui peut effacer de mon esprit le souvenir de mes

(1) On s'est cru obligé de traduire cette lettre pour ceux qui n'entendraient pas l'italien avec la même facilité que le français.

» plaisirs passés? Que vous êtes heureuse avec votre amant! » Vous êtes ensemble à la campagne, et n'avez point d'ob- » stacle dans votre passion; la maison délicieuse où vous le » possédez ajouterait encore aux plaisirs de l'amour, s'il » avait besoin d'autre chose que de lui-même. Paris fait au- » jourd'hui l'objet de tous mes vœux; cette ville, si heu- » reuse pour les femmes et si funeste pour moi, est la patrie » du signor Carle (1); il l'habite à présent, et je n'y saurais » être, je ne puis que m'affliger. Souffrez, ma chère amie, » que, pour soulager ma douleur, je vous retrace les impres- » sions que l'amour a faites sur mon cœur; vous jugerez si » l'on peut en ressentir plus vivement les fureurs.

» Vous savez que j'ai vécu pendant cinq ans avec mon » mari dans une union tranquille; je croyais que l'indolence » d'un état languissant était de l'amour; il n'était réservé » qu'au signor Carle de me tirer de l'erreur où j'étais.

» Il y a quelques mois que je le trouvai au Ridotte. Sa » vue me fit un cœur nouveau : un penchant invincible » m'entraîna sans réflexion; je profitai de l'heureuse liberté » du masque pour lui parler; son esprit me charma autant » que sa figure. L'envie de lui plaire m'avait engagée à lui » faire des avances; je craignis, après l'avoir quitté, qu'il » ne me confondît avec les coquettes et les courtisanes. Ces » réflexions m'occupèrent toute la nuit. L'amour, qui donne » et détruit les idées dans le même instant, me faisait redou- » ter son insensibilité, ou flattait mon espoir. J'avais chargé » un de mes gondoliers de s'informer avec exactitude de » celui qui était déjà l'idole de mon cœur; j'appris dès le » lendemain son nom, son pays, et qu'il était depuis un mois » à Venise. Dans la conversation que j'avais eue avec lui,

(1) Les Italiennes, accoutumées à ces noms, les donnent plus volontiers à leurs amants que leurs noms de famille.

» j'avais reconnu avec chagrin qu'il était Français; je n'en
» devins que plus sensible au désir de le fixer. J'appris avec
» transport qu'il était libre, et qu'il n'avait aucun commerce
» avec les malheureuses dont notre ville est remplie. Ces
» idées me conduisirent le jour même au Ridotte : je l'y
» trouvai. Je m'étais aperçu la veille qu'il m'avait quittée un
» moment pour demander mon nom, et je l'avais remarqué
» avec plaisir; mon trouble, en le voyant, fut extrême; il
» n'était pas masqué, je pouvais lire sur son visage les im-
» pressions que je faisais sur lui. Mes yeux saisissaient avec
» vivacité ses moindres mouvements. Notre conversation
» était animée par cette curiosité qui réveille tous les sens,
» qui cherche et qui fait à chaque instant des découvertes
» nouvelles. Je le trouvai instruit de tout ce qui pouvait me
» regarder; je jugeai par moi-même que cette curiosité n'est
» jamais la suite de l'indifférence. Je voulus savoir l'impres-
» sion que mes traits feraient sur lui; je lui fis signe de me
» suivre, il m'obéit. Nous sortîmes du Ridotte, et nous en-
» trâmes dans un de ces cafés dont il est environné; je me fis
» ouvrir une chambre particulière. Sitôt que nous fûmes
» seuls, il me pria de me démasquer, je cédai à son impa-
» tience. Que l'amour-propre dans ces instants est soumis à
» l'amour! J'attendais mon arrêt, un coup d'œil allait le pro-
» noncer. Mon âme était suspendue! Je remarquai dans les
» yeux de mon amant une joie qui pénétra mon âme. Son
» empressement, la vivacité de ses désirs et de ses caresses
» me faisaient craindre qu'il ne l'emportât sur moi en amour,
» et mirent le comble à ma passion. Je ne puis exprimer aujour-
» d'hui tout ce que l'amour nous inspirait à l'un et à l'autre
» dans cet instant. Nous ne pouvions demeurer dans ce lieu
» que le temps qu'il nous fallait pour prendre les mesures
» capables d'assurer notre bonheur. J'exigeai qu'il reparût
» au Ridotte; je revins chez moi uniquement occupée de

» mon amour. Mon mari, ma maison, mes gens, tout ce qui
» m'environnait, prit une forme nouvelle et désagréable à
» mes yeux. J'avais une vie nouvelle à arranger; je voulais
» être informée de toutes les démarches de mon amant. Que
» d'idées, que de projets occupaient mon esprit! mais j'é-
» prouvai que l'amour sait aplanir toutes les difficultés. J'en-
» voyai mon gondolier reconnaître encore la maison de mon
» amant, regarder, examiner et observer les plus petites cir-
» constances. J'aurais voulu prendre ce soin. Carle reconnut
» mon gondolier, et lui donna un billet pour moi : il me pa-
» rut vivement écrit : l'amour l'avait dicté, l'amour le lisait.
» J'accablai de questions celui qui me le rendit; je voulus
» savoir comment il avait été reçu; mon impatience m'em-
» pêchait d'apporter aucun ordre dans mes questions, et me
» les faisait précipiter; une nouvelle question me paraissait
» toujours plus importante que la dernière. J'appris que sa
» maison donnait sur un petit canal assez proche de mon
» palais et dans un endroit peu fréquenté; je compris qu'il
» me serait aisé, à la faveur du masque, de me rendre chez
» lui. Je convins le soir au Ridotte, avec le signor Carle,
» qu'il m'attendrait le lendemain sur les trois heures.
» Quoique je fusse animée par l'amour, quand l'heure de
» mon départ arriva, je sentis un trouble qui m'était in-
» connu; mon cœur palpitait; j'envisageais les conséquences
» de ma démarche; j'avais cette irrésolution qui vient plus
» des doutes de l'amour, que des combats de la vertu; j'é-
» prouvais ce doux frissonnement que donnent les approches
» du plaisir. Mon amant, qui m'attendait, me prit dans ses
» bras, et me conduisit dans son appartement; ce ne fut pas
» sans m'arrêter à chaque pas pour m'accabler de caresses :
» mon âme n'était plus à elle. Trop étonnée pour me refuser
» à l'amour, trop passionnée pour avoir des remords, mon
» âme nageait dans les plaisirs, et ne fit qu'un instant de

» quelques heures ; tout m'était nouveau, et cette nouveauté » est l'âme de l'amour. Jamais une plus aimable confusion » ne s'est emparée de mes idées ; timide sur mes désirs, em- » barrassée dans mes expressions, séduite par les plaisirs, » animée par ceux de mon amant, je n'étais que docile et » soumise. La nuit qui survint nous fit voir avec regret qu'il » fallait s'arracher des bras de l'amour ; le signor Carle me » conduisit à la première gondole. Que j'aimais mon amant ! » je me reprochais le peu d'amour que je lui avais témoi- » gné, je désirais de le revoir pour le rassurer. J'allai chez » la signora Baldi ; je voulais avoir fait une visite que je » pusse avouer à mon mari. J'arrivai chez elle au milieu » d'une nombreuse compagnie ; tout le monde me parut » ébloui de ma beauté ; le bonheur de l'amour répand l'éclat » et la sérénité sur tous les traits. Mon amant me devint » plus cher que ma vie ; l'amour nous fit rechercher de nou- » veaux rendez-vous et nous les fit trouver. Tout ce que l'a- » mour inspire aux amants, tout ce que les plaisirs peuvent » procurer, nous l'avons mis en pratique avec un succès » toujours nouveau. Hélas ! il ne m'en reste que les regrets ; » il est parti, et je ne puis soutenir l'idée de ne le voir ja- » mais. J'ai reçu de ses nouvelles ; mais les faibles plaisirs » que les lettres procurent, ne servent qu'à faire regretter » un état plus heureux. Les amants qui m'obsèdent ne font » qu'irriter mes peines, et ne peuvent effacer Carle de mon » âme. Adieu, ma chère amie, plaignez et aimez-moi. »

J'étais dans toute la vivacité de mon intrigue avec la si- gnora Marcella, lorsqu'on apprit à Venise la mort du roi. Je reçus ordre en même temps de revenir en France. Comme j'étais moins retenu à Venise par l'amour que par des plaisirs qui se trouvent partout, j'eus moins de peine à m'en arra- cher. J'essayai inutilement de consoler Marcella ; enfin, après lui avoir promis de revenir, et après toutes les protestations

que les amants font en pareil cas, souvent de la meilleure foi du monde, et qu'ils ne tiennent jamais, je partis. A peine étais-je arrivé à Paris, que je reçus, de la signora Maria, la lettre que je viens de rapporter. J'en reçus aussi beaucoup de Marcella, pleines de passion et d'emportement. Je lui écrivis plusieurs fois; mais bientôt l'absence l'effaça de mon esprit : apparemment que la persévérance d'un autre amant me remplaça dans son cœur; car elle cessa de m'écrire, et je n'entendis plus parler d'elle.

Je trouvai, en arrivant à la cour, qu'elle avait absolument changé de face. Le feu roi qui, dans sa jeunesse, avait été extrêmement galant, avait toujours apporté beaucoup de décence dans ses plaisirs. Les fêtes superbes qu'il avait données, avaient rendu sa cour la plus brillante qu'il y eût jamais eu dans l'Europe, et avaient, plus que toute autre chose, favorisé le progrès des talents et des arts. Il suffisait que les courtisans eussent le goût délicat, pour qu'ils imitassent le roi; mais ils furent obligés de recourir à la flatterie, lorsqu'il fut parvenu à un âge plus avancé.

Le roi, en vieillissant, se tourna du côté de la dévotion, et dans l'instant toute la cour devint dévote, ou parut l'être. Après sa mort, le tableau changea totalement, et sous la régence on fut dispensé de l'hypocrisie. Le petit nombre de ceux qui étaient véritablement vertueux, restèrent tels qu'ils étaient, et et ceux qui avaient joué la vertu, devinrent, en l'abandonnant, plus honnêtes gens qu'ils n'avaient été, puisqu'ils cessèrent d'être hypocrites. Plusieurs furent aussi faux dans le libertinage qu'ils l'avaient été dans la dévotion, et crurent faire leur cour en se livrant aux plaisirs. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cela était parfaitement indifférent.

Pour moi, qui n'avais point de prétentions, et qui n'étais pas dans l'âge de l'ambition, je suivis mon goût; mon cœur

ne pouvait pas demeurer oisif, et mon premier soin fut de chercher une femme à qui je pusse m'attacher.

Madame de Sezanne, jeune, belle, bien faite, et nouvellement mariée, me parut digne de mon hommage. Je m'attachai auprès d'elle, et lui rendis les soins les plus assidus : heureusement elle n'avait point d'engagement ; car je n'ai jamais compté un mari pour quelque chose. Madame de Sezanne était d'un caractère franc et sincère : elle reçut mes vœux, et sitôt qu'elle eut pris du goût pour moi, elle me l'avoua, et bientôt m'en donna des preuves. Nous vécûmes environ deux mois dans une union parfaite ; mais insensiblement madame de Sezanne devint coquette, ou du moins je commençai à m'en apercevoir. Je lui en fis des reproches ; elle en parut étonnée, et me dit qu'elle ne croyait pas avoir rien à se reprocher à mon sujet, puisqu'elle m'aimait uniquement. Je me rendis à ses protestations ; mais ce ne fut pas pour longtemps. Madame de Sezanne ne parut pas apporter beaucoup de soin à me détromper, ou de précautions à me tromper. Sa beauté commençait à faire du bruit, et mille amants s'empressèrent auprès d'elle. Quoique je ne remarquasse pas qu'elle m'en préférât aucun, je trouvais qu'elle se prêtait avec trop de facilité à toutes les agaceries qu'on lui faisait, et je recommençai mes plaintes. Madame de Sezanne, qui m'avait d'abord rassuré avec bonté, me dit alors que mes reproches la fatiguaient. Je ne pris pas son chagrin pour une preuve d'innocence ; je sortis, et je fus deux jours sans la voir : mais l'amour me ramena vers elle. Je lui fis tout à la fois des reproches et lui demandai pardon, et nous nous raccommodâmes. Nous vécûmes quelque temps ensemble, en passant le temps à nous brouiller et à nous raccommoder tous les jours. Enfin, fatiguée de mes plaintes autant que je l'étais de sa coquetterie, elle me déclara qu'elle ne pouvait plus supporter mon humeur, qu'elle avait pris son parti ; elle me

donna mon congé, et je l'acceptai. Dans le dépit où j'étais, je m'emportai contre elle et contre toutes les femmes, en déclamant contre leur infidélité. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'a jamais pris d'autre amant ; le public l'a toujours regardée comme un caractère fort opposé à la coquetterie ; et elle m'a paru depuis, à moi-même, mériter le jugement du public. Si j'en jugeais différemment lorsque je vivais avec elle, c'est que j'avais l'esprit gâté par les deux aventures qui m'étaient arrivées en Espagne et en Italie. Je fis une sérieuse réflexion sur les femmes et sur moi-même. Je compris que je ne devais pas chercher à Paris la passion italienne, ni la constance espagnole ; que je devais reprendre les mœurs de ma patrie, et me borner à la galanterie française. Je résolus de me conduire sur ce principe, de ne me point attacher, de chercher le plaisir en conservant la liberté de mon cœur, et de me livrer au torrent de la société.

Je ne rapporterai point le détail et toutes les circonstances des intrigues où je me suis trouvé engagé. La plupart commencent et finissent de la même manière. Le hasard forme ces sortes de liaisons ; les amants se prennent parce qu'ils se plaisent ou se conviennent, et ils se quittent parce qu'ils cessent de se plaire, et qu'il faut que tout finisse. Je m'attacherai simplement à distinguer les différents caractères des femmes avec qui j'ai eu quelque commerce.

Je n'eus pas plutôt rompu avec madame de Sezanne, que je trouvai dans madame de Persigny tout ce qu'il me fallait pour me confirmer dans mes nouveaux sentiments, et dans la résolution que je venais de prendre de n'avoir point de véritable attachement de cœur.

Les femmes, à Paris, communiquent moins généralement entre elles que les hommes. Elles sont distinguées en différentes classes qui ont peu de commerce les unes avec les autres. Chacune de ces classes a ses détails de galanterie, ses

décisions, sa bonne compagnie, ses usages et son ton particulier ; mais toutes ont le plaisir pour objet, et c'est là le charme du séjour de Paris. J'ai eu lieu de remarquer toutes ces différences.

Madame de Persigny était ce qu'on appelle dans le Marais une petite maîtresse ; elle était née décidée, le cercle de son esprit était étroit : elle était vive, parlait toujours, et ses reparties, plus heureuses que justes, n'en étaient souvent que plus brillantes. Élevée en enfant gâté, parce que dès l'enfance elle avait été jolie, les amants achevèrent ce que les parents avaient commencé. Elle se croyait nécessaire partout ; il n'y avait rien que l'on pût voir, point d'endroit où l'on pût aller, que l'on n'y trouvât madame de Persigny. Un de ses désirs eût été de pouvoir, comme les jeunes gens, se montrer dans le même jour à plusieurs spectacles ; mais, pour s'en dédommager, elle paraissait à toutes les promenades. Les calèches de goût, les attelages brillants la promenaient sans cesse aux environs de Paris ; souvent elle allait souper avec sa compagnie dans des maisons de campagne pendant l'absence de leurs maîtres, et le traiteur ne lui déplaisait pas. Il n'y avait rien qu'elle ne préférât à l'ennui d'être chez elle et au chagrin de se coucher. Trop vive pour s'assujettir à une partie de jeu, elle la commençait et la quittait à moitié ; mais elle aimait la table, et elle y était charmante. Ce fut à un souper que je la connus ; il fut poussé fort avant dans la nuit. Née coquette, elle s'aperçut de l'impression qu'elle faisait sur moi, et redoubla ses coquetteries. En sortant de table, elle proposa d'aller à Neuilly : cette folie était alors dans sa nouveauté, je l'acceptai avec plaisir ; je la suivis avec une de ses amies, je la ramenai chez elle, et la quittai avec une ample provision de parties méditées et de projets sans nombre pour lesquels elle m'engagea. Je consentis à tout : j'avais envie de lui plaire, ou plutôt de l'avoir ; et je me trouvai bientôt emporté

dans la vie la plus turbulente; mais la destinée me conduisait à tout voir, et ma facilité naturelle m'engageait à me prêter à tous les goûts.

Quand une partie manquait, il fallait absolument en substituer une autre; c'était alors que l'imagination de madame de Persigny travaillait, que les messages couraient, et qu'il était indispensablement nécessaire de trouver de quoi remplir un intervalle qui se trouvait vide. La crainte de l'ennui était un ennui pour elle : c'était lorsqu'il fallait remplacer une partie, qu'elle devenait caressante; son esprit était insinuant, et c'est avec ce caractère que la femme la plus extravagante fait approuver et partager aux hommes toutes les folies qui lui passent par la tête. J'obtins tout ce que je désirais dans une circonstance pareille; mais, après m'avoir tout accordé, elle ne m'en parut pas plus attachée à moi. Les rendez-vous qu'elle me donnait étaient presque toujours en l'air. Un souper tête à tête dans une petite maison lui paraissait toujours trop long; il fallait se contenter d'y aller passer quelques moments. L'envie de s'y rendre lui prenait au moment que je m'y attendais le moins: ainsi, je m'accoutumai à recevoir à sa toilette mes rendez-vous les plus ordinaires, parce qu'elle avait remarqué qu'ils lui prenaient moins de temps. Il est vrai qu'elle n'avait pas même l'apparence du tempérament, et que la complaisance et les ouï-dire la déterminaient uniquement. Elle prenait un amant comme un meuble d'usage, c'est-à-dire de mode : sans les faveurs il se retire, il faut bien consentir à lui en accorder. Les lettres qu'elle écrivait partaient du même principe; on trouvait à la fin quelques mots tendres consacrés par l'usage, le reste avait toujours la dissipation pour objet. Son mari, qui était un fort galant homme, avait si bien senti l'impossibilité de fixer un tel caractère, qu'il ne la contraignait en rien, et s'était rassuré sur l'indifférence que la nature lui avait donnée en

naissant : on voit qu'il n'y gagnait pas davantage. Indépendamment de toutes les raisons frivoles et des motifs ridicules de madame de Persigny pour avoir toujours un amant en titre et des aspirants, l'envie d'avoir quelqu'un absolument à ses ordres, l'engageait à en conserver toujours un, qui ne devait pas être infiniment flatté d'une préférence dont le hasard décidait ; mais elle était jolie et brillante, il n'en faut pas tant dans le monde pour être recherchée.

Je ne fus pas longtemps sans ressentir tous les dégoûts et toutes les peines d'une vie aussi agitée. L'imagination de madame de Persigny n'étant jamais arrêtée, l'on ne pouvait être sûr d'aucun plaisir avec elle ; le souper même, qui semblait l'amuser, se passait ordinairement dans les arrangements de ce que l'on pouvait faire le lendemain.

Pour ne point donner au public des scènes que son étourderie pouvait aisément occasionner, et que je craignais de partager, je prétextai plusieurs voyages à la campagne ; j'eus soin d'en avertir longtemps auparavant, et les parties s'arrangèrent sans moi. A peine madame de Persigny s'aperçut-elle de mon absence ; je ne sais même si elle eut le temps de voir que nous ne vivions plus ensemble. Elle ne manqua pas de gens aimables qui s'empressèrent à me remplacer, et qui bientôt le furent eux-mêmes par d'autres. Enfin, sans rompre précisément avec elle, je cessai d'être son amant en titre.

Madame de Persigny m'avait si parfaitement corrigé des fausses délicatesses dont j'avais tourmenté madame de Sezanne, que celle-ci, dont j'avais blâmé la coquetterie, m'aurait alors paru une prude. Il semblait que l'amour eût entrepris de me faire l'humeur, en m'assujettissant aux caractères les plus opposés.

Pendant que je cherchais à respirer des fatigues que m'avait causées la pétulance de madame de Persigny, je me

trouvai à dîner chez une de mes parentes, avec une femme dont la beauté, la taille noble, l'air sérieux, doux et modeste, attirèrent mon attention. Elle pensait finement, et s'exprimait avec simplicité. Je demandai qui elle était; j'appris qu'elle se nommait madame de Gremonville, et qu'elle était dévote par état. Sa figure, son esprit et son maintien me frappèrent, et firent impression sur mon cœur. Je n'osais lui demander la permission d'aller chez elle : son état et le mien ne semblaient pas compatir, et je ne voulus rien brusquer; mais je me proposai bien de venir souvent dans cette maison, où j'appris qu'elle se trouvait ordinairement, et j'exécutai mon projet. Je voyais donc assez souvent madame de Gremonville chez ma parente. J'étais moins sensible à ses attraits, qu'au plaisir de voir en elle la simple nature ou du moins ses apparences. Elle ne mettait point de rouge, ce qui était une nouveauté pour moi, et le calme du régime ajoutait encore à sa beauté. Je sentais qu'elle me plaisait infiniment; j'étudiais ses sentiments, je n'étais occupé qu'à les flatter : elle y paraissait sensible; mais je n'osais pas encore me déclarer.

Ce qui commença à me donner quelque espérance, fut d'apprendre qu'elle n'avait embrassé l'état de la dévotion, que pour ramener l'esprit de son mari, qu'une affaire assez vive avec un jeune homme avait un peu éloigné d'elle. Son premier attachement me fit connaître qu'elle n'était pas insensible. Je lui demandai la permission d'aller chez elle, et je l'obtins. Je remarquai d'abord que madame de Gremonville, outre la considération qu'elle avait dans le public, avait pris un empire absolu sur l'esprit de son mari. La dévotion est un moyen sûr pour y parvenir. Les vraies dévotes sont assurément très-respectables et dignes des plus grands éloges; la douceur de leurs mœurs annonce la pureté de leur âme et le calme de leur conscience : elles ont pour elles-mêmes autant

de sévérité que si elles ne pardonnaient rien aux autres, et elles ont autant d'indulgence que si elles avaient toutes les faiblesses. Mais les femmes qui usurpent ce titre, sont extrêmement impérieuses. Le mari d'une fausse dévote est obligé à une sorte de respect pour elle, dont il ne peut s'écarter, quelque mécontentement qu'il éprouve, s'il ne veut avoir affaire à tout le parti. Madame de Gremonville disposait à son gré d'un bien considérable; tout ce que la magnificence a de solide et de recherché l'environnait, sans avoir d'autre apparence que celle de la propreté et de la simplicité; on le sentait; mais il fallait examiner pour s'en apercevoir. Madame de Gremonville fut la première des dévotes qui adopta la mode singulière des petites maisons, que le public a passée aux femmes de cet état par une de ses bizarres inconséquences dont on ne peut jamais rendre compte. C'est là que, sous le prétexte de recueillement, il leur est libre de faire avec très-peu de précaution tout ce que ce même public, si réservé sur elles, ne passerait point aux femmes du monde. Enfin, sur cet article, les choses en sont au point que toute la différence ne tombe que sur les heures : on y dîne avec la dévote, on y soupe avec la femme du monde; de façon que la même maison pourrait en quelque sorte servir à l'une et à l'autre.

Les visites des prisonniers, celles des hôpitaux, un sermon ou quelque service dans une église éloignée, donnent cent prétextes à une dévote pour se faire ignorer, et pour calmer les discours, quand par hasard elle est reconnue. Dès que le rouge est quitté, et que par un extérieur d'éclat une femme est déclarée dévote, elle peut se dispenser de se servir de son carrosse; il lui est libre de ne point se faire suivre par ses gens, sous prétexte de cacher ses bonnes œuvres; ainsi, maîtresse absolue de ses actions, elle traverse tout Paris, va à la campagne seule, ou tête à tête avec un directeur. C'est ainsi

que, la réputation étant une fois établie, la vertu, ou ce qui lui ressemble, devient la sauvegarde du plaisir.

Madame de Gremonville commença par me faire cent questions différentes sur les femmes avec qui j'avais vécu, tantôt en déplorant la conduite des femmes du monde, tantôt en leur donnant des ridicules. Elle éprouvait ma discrétion sur les autres, afin de s'en assurer pour elle-même. L'amour-propre ne me fit jamais rompre le silence qu'un honnête homme doit garder sur cette matière. J'ai toujours été plus sensible au plaisir, qu'à la vanité de la bonne fortune. Cette discrétion fit impression sur son esprit, car j'avais déjà touché son cœur. J'achevai de la séduire en l'accablant d'éloges sur sa beauté, ses grâces, et même sur sa vertu. J'admirais toujours les sacrifices qu'elle faisait à Dieu ; mes discours étaient flatteurs, sans paraître hypocrites. Je lui vantais les plaisirs du monde, et mes yeux l'assuraient que j'étais près de lui en faire le sacrifice. Dans la crainte que l'on ne pénétrât le motif de mes visites, elle m'avertit des heures de ses exercices de piété, et de celles où je devais me rendre auprès d'elle, pour n'y pas trouver les dévotes qui s'y rassemblaient quelquefois pour traiter des affaires du parti. Quoique la médisance ne fût pas un des projets décidés de cette assemblée, c'était un des devoirs que l'on y remplissait le mieux. Je prenais assez bien mon temps pour me trouver toujours seul avec madame de Gremonville.

Je m'aperçus bientôt que l'amour me donnait de plus en plus sa confiance; son mari même en plaisantait avec moi; Prenez garde, me disait-il souvent, si madame de Gremonville vous entreprend, elle vous convertira. Elle avait fait observer ma conduite, elle m'avait fait écrire des lettres qui m'offraient des aventures agréables ; mais le goût qu'elle m'avait inspiré, et l'envie d'avoir une dévote me rendaient peu curieux d'autres intrigues, et produisirent en moi l'effet de la

prudence. Enfin, après avoir subi tous les examens dont je pouvais le moins me douter, j'obtins un rendez-vous dans sa petite maison, où je fus introduit en habit d'ecclésiastique, et ce fut dans la suite mon déguisement ordinaire. Le masque ne donne pas plus de liberté à Venise, que le manteau noir en fournit à Paris, où chacun, occupé de ses plaisirs, ne pense guère à troubler ceux des autres.

Le prétexte d'un office particulier donna à madame de Gremonville le moyen de s'absenter, et de dire qu'elle dînait chez une de ses amies pour retourner avec elle au service de l'après-midi. Malgré tant de précautions, elle prit encore celle de m'ouvrir la porte elle-même. Nous montâmes dans un appartement où régnaient à l'envi la simplicité, la propreté et la commodité. Je fis aussitôt éclater tous mes transports. Que vous êtes pressant ! me dit-elle. Quoi ! le plaisir d'aimer et celui d'être aimé ne peuvent vous suffire ? Je vous donne un rendez-vous pour épancher nos cœurs dans une plus grande liberté ; le danger auquel je m'expose pour vous avoir ici, ne peut vous convaincre de l'empire que vous avez sur mon cœur ; non, vous ne m'aimez point ; vous voulez séduire ma vertu, pour me confondre avec les autres femmes, et pouvoir me mépriser comme elles. J'employai les caresses et les empressements pour la rassurer ; je vis qu'elle était émue, mais que la pudeur combattait encore. J'allais fermer les volets, elle ne s'y opposa point, et, revenant à ses genoux, je la trouvai faible et complaisante à tous mes désirs. Je saisis ce moment, je l'emportai sur un lit de repos, et je devins heureux. Dès que mon bonheur fut confirmé, elle fit éclater des regrets que je pris soin de calmer. J'eus, avant le dîner, tout le temps de lui prouver mon amour, et d'éprouver sa tendresse, que rien ne contraignait plus. Notre dîner, servi par un tour, était simple, mais excellent : on me traitait en directeur chéri. Nous repassâmes dans le lieu de nos plaisirs

pour en goûter de nouveaux. L'heure où finit l'office, nous obligea de nous séparer ; mais nous nous retrouvâmes souvent avec les mêmes précautions. La nouveauté de cette aventure avait mille charmes pour moi. Rien ne ressemblait dans celle-ci à tout ce que je connaissais. Les valets d'une dévote ne sont point dans sa confidence ; ils sont modestes et sages, et n'ont aucune des insolences que leur donne ordinairement le secret de leur maîtresse. Madame de Gremonville, quoique vive dans ses caresses, paraissait modérée dans les plaisirs, et semblait n'avoir d'autre intérêt que ma satisfaction, sans jamais envisager la sienne. Une dévote emploie pour son amant tous les termes tendres et onctueux du dictionnaire de la dévotion la plus affectueuse et la plus vive. La critique du monde que madame de Gremonville faisait avec esprit, était toujours un éloge indirect d'elle-même ; elle vantait les charmes du mystère et les plus grandes voluptés, qu'elle ne présentait que sous le nom de commodités.

Notre commerce dura six mois, sans que jamais il ait fait le moindre bruit ; mais bientôt j'aperçus du refroidissement et de la contrainte dans les procédés de madame de Gremonville ; elle me fit voir des scrupules, et, comme ils ne pouvaient plus naître de la vertu, je les regardai comme des symptômes d'inconstance. J'ai toujours imaginé qu'une jalousie de directeur, causée par quelque objet d'intérêt, avait troublé notre commerce. Les rendez-vous devinrent plus rares, les difficultés de se voir augmentèrent chaque jour ; elle me déclara enfin qu'elle ne voulait plus vivre dans un commerce aussi criminel. J'eus beau la presser, son parti était pris, et je fus obligé de m'y soumettre. Je rendis la seule lettre que j'avais ; on ne m'en laissait jamais qu'une, encore ne disait-elle rien ne positif. Quoi qu'il en soit, notre affaire finit sans aucun éclat. Je fus piqué de me voir quitter ; cependant madame de Gremonville n'eut aucun reproche à me

faire. J'observais tout ce qu'elle m'avait recommandé; je la vis même quelque temps chez elle pour la ménager, mais sans remarquer la moindre envie de renouer, ni le moindre souvenir du passé : ses procédés, en un mot, me parurent plus fiers que ceux d'aucune autre femme. Elle n'eut aucun des ménagements ordinaires aux femmes dans de pareilles circonstances; il fallait qu'elle comptât beaucoup sur ma probité, et elle me rendait justice.

La retraite dans laquelle j'avais vécu avec madame de Gremonville, m'avait fait perdre de vue tous mes amis et les différentes sociétés où j'étais lié auparavant. Je me trouvais donc assez isolé. Je résolus bien de ne plus tomber dans un pareil inconvénient, et de faire assez de maîtresses pour en avoir dans tous les états, et n'être jamais sans affaire, si j'en quittais ou en perdais quelqu'une.

J'étais dans ces dispositions, lorsqu'il m'arriva une discus sion avec M. de ***, conseiller au parlement, pour des droits de terre. Comme j'ai toujours eu une aversion et une incapacité naturelles pour les procès, et que le moyen de les éviter n'est pas toujours de s'en rapporter à ses gens d'affaires, j'allai trouver M. de ***. C'était un homme fort raisonnable : d'ailleurs un des grands avantages que les gens de robe retirent de leur profession, est d'apprendre, aux dépens des autres, à fuir les procès; ainsi nous terminâmes nous-mêmes notre différend à l'amiable, et je restai de ses amis. La première marque que je lui en donnai, fut de tâcher de séduire sa femme qui était assez jolie, et j'y réusssis. Il fallut alors me plier à des mœurs nouvelles, et qui m'étaient absolument étrangères.

La hauteur de la robe est fondée, comme la religion, sur les anciens usages, la tradition et les livres écrits. La robe a une vanité qui la sépare du reste du monde; tout ce qui l'environne la blesse. Elle a toujours été inférieure à la haute

noblesse; c'est de là que plusieurs sots et gens obscurs, qui n'auraient pas pu être admis dans la magistrature, prennent droit d'oser la mépriser aussitôt qu'ils portent une épée : c'est le tic commun du militaire de la plus basse naissance. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait dans la robe plusieurs familles qui feraient honneur à quantité de ceux qui se donnent pour gens de condition. Il est vrai qu'on y distingue deux classes : l'ancienne qui a des illustrations, et qui tient aux premières maisons du royaume, et celle de nouvelle date, qui a le plus de morgue et d'arrogance.

La robe se regarde avec raison au-dessus de la finance, qui l'emporte par l'opulence et le brillant, et qui devient à son tour la source de la seconde classe de robe. Le peuple a pour les magistrats une sorte de respect dont le principe n'est pas bien éclairci dans sa tête; il les regarde comme ses protecteurs, quoiqu'ils ne soient que ses juges.

La plupart des gens de robe sont réduits à vivre entre eux, et leur commerce entretient leur orgueil. Ils ne cessent de déclamer contre les gens de la cour, qu'ils affectent de mépriser, quoiqu'ils vous étourdissent sans cesse du nom de ceux à qui ils ont l'honneur d'appartenir. Il ne meurt pas un homme titré, que la moitié de la robe n'en porte le deuil : c'est un devoir qu'elle remplit au centième degré; mais il est rare qu'un magistrat porte celui de son cousin l'avocat. Les sollicitations ne les flattent pas tous également; les sots y sont extrêmement sensibles ; les meilleurs juges et les plus sensés s'en trouvent importunés, et, pour l'ordinaire, elles sont assez inutiles. En général, la robe s'estime trop, et l'on ne l'estime pas assez.

Les femmes de robe qui ne vivent qu'avec celles de leur état, n'ont aucun usage du monde, ou le peu qu'elles en ont est faux. Le cérémonial fait leur unique occupation; la haine et l'envie, leur seule dissipation.

Madame de *** avait été élevée dans les principes des avantages de la robe, et son mari, fort attaché à ses devoirs, avait grand soin de les lui répéter tous les jours. Sa jeunesse et une espèce de goût qu'elle prit pour moi m'arrêtèrent pendant quelque temps; mais la platitude de la compagnie, les plaisanteries de la robe, qui tiennent toujours du collége, la pédanterie de ses usages, et la triste règle de la maison, me la rendirent bientôt insupportable. Je vis bien que je devais songer à m'amuser ailleurs, et garder madame de *** pour mes heures perdues.

Je commençai à me rendre à la société dont madame de Gremonville m'avait éloigné. Aussitôt que je fus rentré dans le monde, je fus prié à tous les soupers connus. Paris est le centre de la dissipation, et les gens les plus oisifs par goût et par état y sont peut-être les plus occupés; ainsi je n'étais embarrassé que sur le choix des soupers qui m'étaient proposés chaque jour. Je ne les trouvais pas toujours aussi agréables qu'ils avaient la réputation de l'être; mais je m'y amusais quelquefois. Après avoir examiné les maisons qui pouvaient me convenir davantage, je préférai celle de madame de Gerville. J'y allais plus souvent que dans aucune autre, parce que la compagnie y était mieux choisie, et que le jeu y était fort rare; on n'en faisait jamais une occupation ni un amusement intéressé.

Je m'y trouvai un jour à souper avec madame d'Albi. Elle me toucha moins par sa figure, qui était ordinaire sans être commune, que par les grâces et la vivacité de son esprit, la singularité de ses idées et celle de ses expressions qui, sans être précieuses, étaient neuves. Je jugeai que personne n'était plus propre que madame d'Albi à me guérir de l'ennui que me causait le commerce de madame de ***. Le hasard m'ayant placé à table auprès d'elle, la conversation, qui était d'abord générale, devint particulière entre elle et moi: nous

oubliâmes parfaitement le reste de la compagnie, et en fûmes bientôt à parler bas.

Madame d'Albi m'accorda la permission d'aller chez elle, et j'en profitai dès le lendemain. Dans les premiers jours de notre connaissance, notre vivacité réciproque nous fit croire que nous nous convenions parfaitement, et nous vécûmes bientôt conformément à cette idée ; mais je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir de l'humeur la plus inégale et la plus capricieuse. Jamais elle ne pensait deux jours de suite d'une façon uniforme ; une chose lui déplaisait aujourd'hui par l'unique raison qu'elle lui avait plu le jour précédent. Son esprit qui changeait à chaque instant d'objet, lui fournissait aussi les raisons les plus spécieuses et les plus persuasives, pour justifier son changement ; quand elle parlait, elle cessait d'avoir tort. Quelque sentiment qu'elle défendît, on était obligé de l'adopter, tant on était frappé de la sagacité de son esprit, du feu de ses idées et du brillant de ses expressions. On aurait imaginé qu'elle ne devait jamais s'écarter de la raison, si l'on avait pu oublier que son sentiment actuel était toujours la contradiction du précédent.

Ce qu'il y avait de plus fâcheux pour moi, c'est que son cœur était toujours asservi à son esprit, dont il suivait la bizarrerie et les écarts. Quelquefois elle m'accablait de caresses, et le moment d'après j'étais l'objet de son mépris. Triste, gaie, étourdie, sérieuse, libre, réservée, madame d'Albi réunissait en elle tous les caractères ; et celui qu'elle éprouvait était toujours si marqué, qu'il eût paru être le sien propre à ceux qui ne l'auraient vue que dans cet instant. Un jour elle me chargea de lui trouver une petite maison, pour nous voir, disait-elle, avec plus de liberté.

Le premier usage de ces maisons particulières, appelées communément petites maisons, s'introduisit à Paris par des amants qui étaient obligés de garder des mesures, et d'ob-

server le mystère pour se voir, et par ceux qui voulaient avoir un asile pour faire des parties de débauche qu'ils auraient craint de faire dans des maisons publiques et dangereuses, et qu'ils auraient rougi de faire chez eux.

Telle fut l'origine des petites maisons qui se multiplièrent dans la suite, et cessèrent d'être des asiles pour le mystère. On les eut d'abord pour dérober ses affaires au public; mais bientôt plusieurs ne les prirent que pour faire croire celles qu'ils n'avaient pas. On ne les passait même qu'à des gens d'un rang supérieur : cela fit encore que plusieurs en prirent par air. Elles sont enfin devenues si communes et si publiques, qu'il y a des extrémités de faubourgs qui y sont absolument consacrées. On sait tous ceux qui les ont occupées; les maîtres en sont connus, et ils y mettront bientôt leur marbre. Il est vrai que, depuis qu'elles ont cessé d'être secrètes, elles ont cessé d'être indécentes; mais aussi elles ont cessé d'être nécessaires. Une petite maison n'est aujourd'hui, pour bien des gens, qu'un faux air, et un lieu où, pour paraître chercher le plaisir, ils vont s'ennuyer secrètement un peu plus qu'ils ne feraient en restant tout uniment chez eux. Il me semble que ceux qui ont imaginé les petites maisons, n'ont guère connu le cœur. Elles sont la perte de la galanterie, le tombeau de l'amour, et peut-être même celui des plaisirs.

Nous croyions, madame d'Albi et moi, faire un meilleur usage de celle que nous cherchions. J'eus soin de la choisir dans un quartier perdu, et où nous ne pouvions être connus de qui que ce fût. Je ne saurais peindre le plaisir et la vivacité avec lesquels madame d'Albi vint prendre possession de notre retraite. Elle la trouvait préférable à tous les palais. Nous y soupâmes et y passâmes la nuit la plus délicieuse. Nous ne sentîmes, en sortant, que l'impatience d'y revenir. Nous convînmes que ce serait dans deux jours. Heureusement qu'avant d'aller l'y attendre, je passai chez elle. Je la trouvai

seule : mais, au lieu de l'empressement que j'attendais de sa part, elle me reçut avec mépris, et me dit qu'elle était fort surprise, qu'au lieu de chercher à lui faire oublier l'outrage que je lui avais fait en la conduisant dans une petite maison, j'osasse encore le lui proposer. J'eus beau lui représenter que c'était par ses ordres que j'avais pris cette maison, les précautions que j'y avais apportées, et le secret avec lequel nous nous y étions vus ; elle me répliqua que, si j'avais été jaloux de sa gloire, je l'aurais détournée d'une pareille idée ; qu'une femme raisonnable, pour peu qu'elle ait soin de sa réputation, ne devait jamais se trouver dans ces sortes d'endroits, et que les parties les plus secrètes sont les plus malignement interprétées, lorsqu'on vient à les découvrir : enfin il n'y eut point de reproches que je n'essuyasse à ce sujet.

C'était ainsi que je passais ma vie avec madame d'Albi ; il semblait qu'elle eût dix âmes différentes, dont il y en avait neuf qui faisaient mon supplice. J'étais toujours prêt à la quitter dans ces moments d'orage qui étaient fort fréquents ; mais sa figure, son esprit, et un caprice plus favorable de sa part, me ramenaient bientôt vers elle. Cependant la tête m'aurait infailliblement tourné, si, pour adoucir la rigueur de ma situation, je n'eusse trouvé une femme qui, sans raffiner sur le plaisir, s'y livrait naïvement, et l'inspirait de même.

C'était une riche marchande de la rue Saint-Honoré, qui se nommait madame Pichon. J'eus occasion de la connaître, parce que M. Pichon venait de faire l'habillement de mon régiment. Les marchands de Paris sont flattés de donner des repas aux officiers des régiments qu'ils fournissent ; je me rendis aux instances de M. Pichon, qui voulut absolument me donner à souper. Je m'y étais engagé par complaisance, comptant m'y ennuyer, et je m'y amusai beaucoup. Je fis

connaissance avec madame Pichon ; elle était jeune et jolie, vive, et même un peu brusque, et ce qu'on appelle dans le bourgeois une bonne grosse maman. On la voulait avoir dans tous les repas qui se donnaient dans son quartier ; elle chantait, elle agaçait, elle avait la repartie prompte, plus libre que délicate, et le plus long souper n'altérait en aucune façon sa raison. J'imaginai que le nôtre ne s'était poussé fort avant dans la nuit qu'en ma considération ; la suite me fit voir que c'était l'ordinaire de la maison. J'eus envie d'avoir madame Pichon, et, pour y parvenir, je fus obligé de me soumettre à ses parties, et de me livrer à sa société. Madame Pichon était portée à une hauteur naturelle à toutes les femmes, et qui se manifeste suivant leurs différents états. Elle me dit que c'eût été la mépriser que de se cacher de l'avoir, et qu'elle était assez jolie pour être aimée ; que, si cela ne me convenait pas, elle s'était bien passé jusqu'ici d'un homme de condition, et qu'elle voulait avoir son amant dans l'arrière de sa boutique, à sa campagne et chez ses amies ; qu'elle n'avait enfin à rendre compte de sa conduite à personne qu'à son mari, à qui elle n'en rendait point. Il fallut donc que je fusse de toutes ses parties de ville et de campagne, et que j'eusse encore l'attention d'en dérober la connaissance à madame d'Albi, dont la fierté eût été extrêmement offensée de la rivalité, et qui ne me l'eût jamais pardonnée.

Quelque nouvelle que fût pour moi la société de madame Pichon, j'en faisais quelquefois la comparaison avec celles où j'avais vécu, et je fus bientôt convaincu que le monde ne diffère que par l'extérieur, et que tout se ressemble au fond. Les tracasseries, les ruptures et les manéges sont les mêmes. J'ai remarqué aussi que les marchands, qui s'enrichissent par le commerce, se perdent par la vanité. Les fortunes que certaines familles ont faites, les portent à ne point élever leurs enfants pour le commerce. De bons citoyens et d'excel-

lents bourgeois, ils deviennent de plats anoblis. Ils aiment à citer les gens de condition, et font sur leur compte des histoires qui n'ont pas le sens commun. Leurs femmes, qui n'ont pas moins d'envie de paraître instruites, estropient les noms, confondent les histoires, et portent des jugements véritablement comiques pour un homme instruit. Ces mêmes femmes, croyant imiter celles du monde, et pour n'avoir pas l'air emprunté, disent les mots les plus libres, quand elles sont dans la liberté d'un souper de douze ou quinze personnes. D'ailleurs elles sont solides dans leurs dépenses, elles boivent et mangent par état ; l'occupation de la semaine leur impose la nécessité de rire et d'avoir les jours de fête une joie bruyante, éveillée et entretenue par les plus grosses plaisanteries.

Il m'eût été impossible de soutenir ce genre de vie : mon départ pour mon régiment me donna les moyens honnêtes de quitter la bonne madame Pichon. Elle me parut touchée de mon départ ; et je me crus obligé de lui conseiller de ne jamais prendre d'hommes du monde. Je lui représentai les avantages et les commodités de vivre avec un homme de son état, qu'elle choisirait à son gré. Elle me remercia de mes conseils, et convint d'en avoir fait quelquefois la réflexion. Elle me fit promettre, pour la ménager dans son quartier, de la venir voir à mon retour, et je n'y manquai pas. D'ailleurs toutes les femmes avec qui j'ai eu quelque intimité, m'ont toujours été chères, et je ne les ai jamais retrouvées sans ressentir un secret plaisir. J'ai mis à profit pour le monde la société de madame Pichon ; je l'ai toujours comparée à une excellente parodie qui jette un ridicule sur une pièce qui a séduit par un faux brillant.

A mon retour du régiment, je comptais bien nouer quelque intrigue nouvelle, et quitter décemment madame d'Albi, dont je ne voulais plus essuyer les caprices. J'ignore si elle avait

prévu mes arrangements ; mais elle m'avait donné un successeur pendant mon absence. Je fus piqué d'avoir été prévenu. Quoique je ne sentisse plus de goût pour elle, et que je fusse déterminé à rompre, je ne l'aurais fait qu'avec les ménagements que j'ai toujours eus pour les femmes ; mais je crus devoir me venger. Je ne négligeai rien pour renouer, bien résolu de la quitter après avec éclat. J'allai la trouver ; elle venait d'avoir avec son nouvel amant un de ces caprices que je lui connaissais : il était sorti piqué ; la circonstance était favorable ; elle me reçut au mieux, et nous soupâmes ensemble. Le lendemain je la menai à l'Opéra en grande loge, et trois jours après je la quittai authentiquement. Elle en eut un dépit qu'elle ne m'a jamais pardonné, et que je lui pardonne volontiers ; je me suis même reproché ce procédé que je n'aurais pas eu, si je n'eusse été emporté par un mouvement de fatuité. Je n'eus pas plutôt terminé cette affaire-là que je songeai à d'autres.

Un jeune homme à la mode, car j'en avais déjà la réputation, se croirait déshonoré s'il demeurait quinze jours sans intrigue, et sans voir le public occupé de lui. Pour ne pas rester oisif, et conserver ma réputation, j'attaquai dix femmes à la fois ; j'écrivis à toutes celles dont les noms me revinrent dans la mémoire. Cette façon de commencer une intrigue doit paraître ridicule à tous les gens sensés ; c'est cependant une de celles qui réussissent le mieux aux jeunes gens à la mode. La plupart de leurs lettres sont mal reçues ; mais de vingt, qu'il y en ait une qui fasse fortune, on n'a pas perdu son temps ; cela suffit avec le courant pour entretenir commerce. La comtesse de Vignolles était une de celles à qui j'avais écrit. Je ne la connaissais que de vue ; mais sa coquetterie, ou plutôt son libertinage était si bien établi, qu'elle ne fut point étonnée de ma déclaration. Comme le hasard faisait qu'elle n'avait point alors d'amant en titre, elle ne balança

pas à me faire une réponse favorable. Je crus qu'il ne me convenait pas de lui rendre des soins, qu'en effet elle ne méritait guère ; je me contentai de lui envoyer l'adresse de ma petite maison, en l'avertissant que je l'y attendrais le lendemain à souper. Elle ne manqua pas de s'y rendre, comme je l'avais prévu. Elle avait tellement secoué les préjugés de bienséance, qu'elle ne me donna pas la peine de jouer l'homme amoureux. Nous soupâmes avec plus de gaieté, que si nous eussions eu un véritable amour l'un pour l'autre. Son cœur n'avait aucune part dans la démarche qu'elle faisait ; ainsi son esprit et sa gaieté parurent en pleine liberté.

Madame de Vignolles possédait éminemment le talent de donner des ridicules, et nous fîmes une ample critique de toutes les personnes de notre connaissance. Quand il fut question du principal objet qui conduit dans une petite maison, au défaut de l'amour, nous en goûtâmes les plaisirs, et nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre. L'imagination vive et même déréglée de madame de Vignolles m'amusait, et sa personne m'était agréable. Après cinq ou six soupers, j'étais près d'en devenir amoureux, lorsque je m'aperçus que j'étais l'amant qu'elle avouait en public, et que le jeune comte de Varennes était celui qu'elle préférait en secret. Je voulus faire l'amant jaloux, éclater en reproches ; madame de Vignolles n'y répondit qu'en plaisantant. Quoi ! me dit-elle, la façon dont nous nous sommes pris, a-t-elle dû vous faire imaginer que j'aurais une fidélité à toute épreuve pour un homme qui n'a pas même pris la peine de me faire croire qu'il m'aimait ? Nous nous convenions tous deux ; nous n'avions personne ni l'un ni l'autre ; voilà les motifs qui vous ont déterminé à me choisir : j'avoue que ce sont ceux que j'ai eus en vous acceptant si facilement. Cet aveu singulier me surprit, et bientôt me calma. Le sentiment n'était point outragé, l'amour-propre seul était blessé ; ainsi je me déter-

minai à prendre cette aventure légèrement. Je lui fis seulement promettre, pour la forme, de me sacrifier Varennes ; mais, loin de me tenir parole, elle lui associa un jeune homme de robe, sans compter les passades qu'elle regardait comme choses qui ne tiraient pas à conséquence. L'aventure de Varennes avait éteint l'espèce d'amour naissant que je sentais pour madame de Vignolles : les autres achevèrent de me la faire mépriser. Cependant, comme elle était devenue nécessaire à mon amusement, je n'aurais pu me résoudre à la quitter, s'il m'avait été possible de ne la voir qu'en secret ; mais c'était précisément ce qu'elle ne prétendait pas, parce que j'étais l'amant de représentation.

Il ne se passait guère de jour que je n'entendisse raconter quelques-unes de ses aventures, ou rapporter le détail de quelque nouveau ridicule qu'elle s'était donné. L'esprit seul n'en a jamais garanti ; celui de madame de Vignolles ne lui servait qu'à s'en faire accabler. J'avais, outre cela, la mortification de voir qu'aucune femme ne voulait aller avec elle. Celles même qui avaient un amant déclaré, croyaient satisfaire le public en la méprisant, au point de refuser jusqu'aux parties de spectacles qu'elle leur proposait ; ainsi elle se trouvait réduite à n'aller que dans les maisons ouvertes, où elle voulait absolument que je la suivisse. On partage le ridicule de ce qu'on aime ; j'avais beau en parler légèrement tout le premier, on regardait mes discours comme un nouveau genre de fatuité, et l'on s'obstinait à me croire amoureux, pour avoir le plaisir de m'associer aux ridicules de madame de Vignolles. Il faut non-seulement se marier au goût du public, mais encore prendre une maîtresse qui lui convienne, et mon attachement pour madame de Vignolles était généralement blâmé. Mon amour-propre eut tant à souffrir pendant trois mois que je vécus avec elle, que je me déterminai enfin à rompre entièrement. Il m'en coûta, je

l'avoue ; je trouvais à la fois dans madame de Vignolles, la commodité et les agréments que l'on rencontre avec une fille de l'Opéra, et le ton et l'esprit d'une femme du monde. Vive, libertine, emportée, sérieuse, raisonnable, avec beaucoup d'esprit et d'agréments, elle réunissait toutes les qualités qui peuvent séduire et amuser : heureusement que le mépris où elle était, donnait des armes contre elle ; ce fut ce mépris qui me détermina à finir un commerce qui me paraissait honteux pour moi. Madame de Vignolles fut désespérée de me perdre. Elle n'épargna rien pour me ramener, mais mon parti était pris ; j'étais résolu d'immoler mon plaisir à l'opinion et aux caprices du public ; je résistai aux larmes que le dépit lui arrachait, et je la quittai aussi malhonnêtement que je l'avais prise.

C'est l'usage parmi les amants de profession, d'éviter de rompre totalement avec celles qu'on cesse d'aimer. On en prend de nouvelles, et on tâche de conserver les anciennes ; mais on doit songer surtout à augmenter la liste. J'étais trop enivré des erreurs du bon air, pour avoir négligé un point aussi essentiel ; ainsi j'avais toujours quelque ancienne maîtresse qui me recevait sans façon, lorsque je me trouvais sans affaire réglée. Ces femmes de réserve sont de celles que l'on a sans soins, qu'on perd sans se brouiller, et qui ne méritent pas d'article séparé dans ces mémoires.

Comme je n'avais quitté madame de Vignolles que pour satisfaire à l'opinion publique, je songeai à la remplacer dignement, pour me réconcilier avec le public, et mon choix tomba sur madame de Lery. Elle n'avait pas d'autre beauté que des yeux pleins d'esprit et de feu ; mais elle passait pour sage, et l'était en effet avec un fonds de coquetterie inépuisable.

Je la trouvai au bal de l'Opéra, qui était alors dans sa nouveauté, et peut-être le plus sage établissement de police

qui se soit fait dans la régence, parce qu'il fit cesser les assemblées particulières, où il arrivait souvent du désordre. Je liai conversation avec elle; et, profitant de la liberté du bal, je lui offris mon hommage. Elle le reçut avec une facilité qui me fit croire que mon commerce serait bientôt établi, et que je serais l'écueil de sa sagesse; mais je n'en fus pas plus avancé. Madame de Lery avait trente amants qui l'assiégeaient; elle les amusait tous également, et n'en favorisait aucun. J'allais tous les jours chez elle; chaque jour elle me plaisait davantage, et mes affaires n'en avançaient pas plus. Comme je m'aperçus bientôt du manége et de la coquetterie de madame de Lery, je ne voulus pas perdre mon temps avec elle, et je songeais à l'employer plus utilement ailleurs; mais elle savait conserver ses amants avec autant d'art qu'elle avait de facilité à les engager. Elle ne vit pas plutôt que j'étais près de lui échapper, qu'elle employa toutes les marques de préférence pour me retenir. Je crus toucher au moment d'être heureux, et je me rengageai de nouveau. Le succès fut bien différent de ce que j'espérais.

Nous nous trouvions toujours chez madame Lery une demi-douzaine d'amants, et ce n'était pas le quart des prétendants. Elle était vive, parlant avec facilité et agrément, extrêmement amusante, et par conséquent médisante. Elle plaisantait assez volontiers tous ceux qui l'entouraient; mais elle déchirait impitoyablement les absents, et les chargeait de ridicules d'autant plus cruels, qu'ils étaient plus plaisants. Il est rare que les absents trouvent des défenseurs, et l'on n'applaudit que trop lâchement aux propos étourdis d'une jolie femme. J'ai toujours été assez réservé sur cette matière; mais l'homme le plus en garde n'est jamais parfaitement innocent à cet égard. Un jour que madame de Lery tournait en ridicule le comte de Longchamp en son absence, je me prêtai à la plaisanterie, sans rien dire de fort offensant pour

lui. Comme elle ne l'aimait point, elle n'eut rien de plus pressé que de recommencer devant lui la même plaisanterie, et de donner à ce que j'avais dit les couleurs les plus malignes. Il en fut piqué, et ne le dissimula pas. J'étais absent, et madame de Lery, voulant ou feignant de s'excuser, me cita pour avoir tenu les propos en question. Le comte de Longchamp, animé peut-être par un peu de rivalité, sans entrer en explication, me témoigna son ressentiment; j'y répondis comme je le devais, et lui promis satisfaction. Nous nous trouvâmes à minuit dans la place des Victoires; nous mîmes l'épée à la main, et je n'eus que trop l'honneur de cette affaire, car le comte de Longchamp tomba percé de deux coups d'épée. Le clair de lune qui nous rendait aisés à reconnaître, mon nom qu'il avait prononcé dans la chaleur du combat, et sa mort, qui arriva le lendemain, m'obligèrent à m'éloigner, pour laisser à mes amis le soin d'accommoder cette affaire. Rien n'approche du dépit que j'éprouvai d'être engagé dans une aussi malheureuse affaire pour la seule femme dont je n'avais rien obtenu.

Je sortis de Paris, bien convaincu que la coquette la plus sage est quelquefois plus dangereuse dans la société que la femme la plus perdue. Je me rendis d'abord à Calais, où était mon régiment, et, après y avoir arrangé quelques affaires, je passai en Angleterre.

Le vrai mérite des Anglais, avec leur juste critique, serait la matière d'un ouvrage qui pourrait être agréable et singulier; pour moi, qui ne parle que des femmes, je continuerai le récit de mes aventures avec elles.

Le duc de Sommerset, que j'avais connu à Paris, me présenta au roi. Ce prince me reçut avec sa bonté naturelle; j'eus même l'honneur de souper avec lui chez madame de Candale, sa maîtresse. J'allai quelquefois au triste cercle de la cour; je fus prié à dîner chez toutes les personnes de

marque, et je fus fort étonné de voir la maîtresse de la maison et toutes les femmes sortir de table au fruit. Je demeurais avec les hommes à toster, et entendre parler politique. Je fus admis aux conversations des dames, et reçu dans les cabarets avec les hommes. Je me prêtai d'abord aux mœurs anglaises; j'appris la langue; je convins du frivole dont on nous accuse, et je réussis assez pour un Français.

Les plaisirs des Anglais, en général, sont tournés du côté d'une débauche qui a peu d'agrément, et leur plaisanterie ne nous paraîtrait pas légère. Les femmes ne sont pas, comme en France, le principal objet de l'attention des hommes, et l'âme de la société.

Je fis connaissance avec milady B***. Elle était parfaitement bien faite, et sa fierté, jointe à un grand air de dédain, après m'avoir révolté, me piqua. Je sentis qu'il fallait se conduire avec art, et cacher mes véritables sentiments à une femme d'un tel caractère. Je commençai par chercher à mériter sa conversation, en retranchant les bagatelles qui sont nécessaires auprès de nos Françaises. Je cherchai la simple expression du sentiment; je lui donnai un air dogmatique, et bientôt milady B*** prit plaisir à s'entretenir avec moi. La première faveur qu'elle m'accorda, fut celle de me parler français, ce qu'elle n'avait pas encore voulu faire; mais elle n'en conserva pas moins son air froid et imposant. Je ne lui marquais point d'empressements; je sentais qu'il ne convenait pas, surtout ne la voyant jamais en particulier. Je passai plus de trois mois sans retirer aucun fruit de mes soins que celui d'être souffert, et de ne point voir de rival. Je n'osais lui témoigner combien l'indifférence avec laquelle elle me voyait arriver ou sortir des endroits où je la rencontrais, m'était insupportable; je n'avais pas encore acquis le droit de me plaindre. J'étais enfin au moment de tout abandonner, quand un de mes gens vint me dire un matin qu'un cocher

de place demandait à me parler. Ce cocher me dit qu'une femme m'attendait dans son carrosse, à la porte Saint-James. Je m'y rendis, ne comprenant pas quelle affaire pouvait m'attirer un pareil rendez-vous; mais quelle fut ma surprise, en ouvrant la portière, de trouver milady B*** cachée dans ses coiffes, qui m'ordonna de monter : je lui obéis. Elle dit au cocher de nous conduire dans l'endroit qu'elle lui avait indiqué. Je voulus lui parler, elle m'imposa silence, et nous arrivâmes dans la Cité, où nous entrâmes par une petite porte dans une maison dont l'extérieur était fort simple. Nous passâmes dans un appartement magnifique, dont elle avait la clef. Je lui témoignai ma vive reconnaissance, et je vis qu'elle en recevait toutes les marques que l'amour peut en donner..Vous devez sans doute être étonné, me dit-elle, de la démarche que je fais aujourd'hui? Je voudrais, lui répondis-je, la devoir à l'amour. Soyez content, me dit-elle, je vous aime depuis longtemps. Vous m'aimez, repris-je avec vivacité; comment ne m'en avez-vous rien témoigné? Que vous m'avez fait souffrir! Ne parlons point du passé, reprit-elle; j'ai examiné votre conduite; je me suis dit à moi-même plus que vous ne m'auriez osé dire : vous devez en être convaincu par la démarche que je fais. Ma fortune et ma vie sont entre vos mains. Je profitai d'un aveu si favorable, et je trouvai cette beauté, qui m'avait paru si froide et si fière en public, si vive et si emportée dans le tête-à-tête, que j'avais peine à me persuader mon bonheur. Nous nous séparâmes, après toutes les protestations de fidélité, telles que des amis sincères les peuvent prononcer, c'est-à-dire, dégagées de tout le langage froid et puéril de la galanterie. Ne vous attendez pas, me dit-elle, que je vous donne jamais en public le moindre témoignage de tout ce que vous m'avez inspiré. Si vous voulez continuer à me plaire, soyez aussi réservé dans le monde que s'il ne s'était rien passé entre nous. J'en jugerai ce soir,

ajouta-t-elle, au cercle où je compte vous voir, et ne pas même vous regarder. Laissez donc agir mes sentiments, que rien ne peut changer. C'est à moi de vous instruire des jours où je pourrai vous voir, soit ici, soit ailleurs. Je me charge de vous écrire et de vous faire rendre mes lettres ; vous n'aurez que des réponses à me faire.

Nous vécûmes quelque temps sans la moindre altération dans notre commerce; mais la jalousie vint le troubler. Une Française de mes parentes fut attirée à Londres pour quelques affaires; elle devint pour milady un sujet de jalousie, dont l'effet mérite d'être rapporté.

Elle ne me fit aucun reproche; je remarquai seulement en elle un air plus sombre et plus farouche. Loin de chercher à me ramener par des reproches, ou par une plus grande vivacité, ou par des ridicules jetés sur l'objet qui lui déplaisait, elle évita même de le nommer. Pour moi, qui n'avais rien à me reprocher, et qui ignorais les soupçons de milady, j'étais tranquille, lorsque j'en reçus un billet dont le sens était : Que transportée de dépit et de fureur sur ma perfidie, elle se sentait au moment de se donner la mort, après m'avoir arraché la vie. Ce billet me fit frémir pour elle; je savais le mépris que les Anglais font de la mort, par les exemples fréquents de ceux qui se la donnent. J'écrivis sur-le-champ à milady pour lui demander un rendez-vous. Ma lettre portait un caractère de candeur, de simplicité et d'innocence. Je l'aimais, et j'étais incapable de lui manquer; et, quoique ce commerce ne paraisse pas séduisant, la sincérité en fait pardonner la dureté, et un amant est flatté d'inspirer des sentiments aussi déterminés. Milady m'accorda ce rendez-vous, et j'achevai de la détromper; mais son âme avait éprouvé des agitations dont elle ressentait toujours l'impression : son amour et sa fierté avaient été trop frappés des seules alarmes qu'ils avaient ressenties. Je voyais qu'elle

était agitée. Ce n'était pas une femme à laquelle on pût faire dire ce qu'elle n'avait pas résolu. Je prévoyais un orage; mais je ne m'attendais pas à la façon dont il éclata.

Elle me donna un rendez-vous dans sa maison de la Cité; je m'y rendis. Après m'avoir témoigné plus d'amour qu'elle n'avait encore fait: M'aimez-vous véritablement? me dit-elle. je ne veux point être flattée, parlez-moi avec candeur. Pouvez-vous en douter? lui dis-je. Mon amour fait tout mon bonheur; mais, ajoutai-je, mon cœur n'est pas satisfait. Je vois que depuis quelque temps vous êtes occupée d'une chose que vous me cachez; croyez-vous que ma délicatesse n'en soit pas blessée? ouvrez-moi votre cœur. C'est, repritelle, pour vous découvrir le fond de mon âme que j'ai voulu vous parler aujourd'hui. J'ai été jalouse, c'est tout dire pour exprimer ce que j'ai souffert; et, puisque ce sentiment n'a pu me forcer à vous quitter, je vois que je vous aime pour ma vie. J'ai eu tort dans cette occasion; je ne veux plus être exposée à l'avoir. Vous êtes porté à la galanterie; vous serez aimé, et bientôt vous me serez infidèle. Je veux vous posséder seule sans la crainte de vous perdre. Londres m'est odieux, je n'y serais pas tranquille: voyez si vous voulez me suivre et venir au bout de l'univers. J'y suis résolue; si vous me refusez, votre amour est faible, et votre cœur n'est pas digne de moi.

Ce projet m'étonna; mais, ne voulant pas m'opposer avec trop de vivacité à son sentiment, je lui représentai les engagements qu'elle avait avec son mari, l'éclat que ferait son départ. J'ajoutai que ma fortune ne me permettait pas de l'exposer dans un pays où je n'avais aucune ressource. Elle m'écouta sans m'interrompre; et, quand j'eus cessé de parler: J'ai tout prévu, répliqua-t-elle, les engagements que j'ai avec mon mari ne sont à mes yeux qu'une convention civile. Je n'ai point d'enfant; j'ai fait la fortune de mon mari

par les biens que je lui ai apportés, et que je lui laisse; mais je suis maîtresse de vendre des habitations considérables que j'ai à la Jamaïque. C'est là que nous irons d'abord. Nous porterons les fonds que nous en aurons retirés dans les lieux qui vous plairont le plus : les nations me sont égales; celle que vous choisirez deviendra ma patrie. Je ne vis que pour vous; l'éclat de mon départ m'intéresse peu; mais parlez-moi vous-même avec sincérité, regretteriez-vous votre pays? Un tel attachement serait bien éloigné de l'amour et même de la raison. Songez-vous que ce même pays vous a proscrit pour avoir eu des sentiments dont la privation vous eût déshonoré? Peut-on regretter des hommes dont les idées sont si fausses et si méprisables? Si vous m'aimez, je dois vous suffire; l'amour doit détruire tous les préjugés. Mon projet, qui est au-dessus du caractère de vos Françaises, peut vous étonner; ainsi je n'exige pas votre parole dans ce moment. Je vous donne huit jours, pendant lesquels je vous verrai sans vous faire la moindre question sur le parti que je vous propose. En achevant ces mots, elle me quitta, et me laissa dans un trouble et un embarras inexprimables. La probité était révoltée du parti que me proposait milady; mais l'excès de son amour m'attendrissait et redoublait mon attachement pour elle. Je voyais avec douleur que mon refus allait forcer milady à un éclat affreux pour elle et pour moi. Dans cette situation, j'allai voir l'abbé Dubois, qui depuis a été cardinal, et qui était alors chargé à Londres des affaires de France. Il s'aperçut de mon trouble, et me pressa de lui en dire le sujet.

Son caractère, qui le portait plus à l'intrigue qu'à la négociation, lui avait fait découvrir mon aventure; il m'en avait souvent parlé, et je ne lui avais répondu que ce qu'il est permis à un honnête homme de dire pour faire respecter son goût et prévenir les questions. L'abbé, qui de tous les hommes était celui qui avait la plus mauvaise opinion des fem-

mes attendu l'espèce de celles avec lesquelles il avait toujours vécu, n'aurait pas eu grand égard pour milady même; mais il en avait pour moi; c'est pourquoi je m'ouvris à lui dans cette occasion. L'affaire lui parut importante. Tout est parti en Angleterre, et les femmes sont aussi attachées que les hommes à l'un ou à l'autre de ceux qui la divisent ordinairement. Milady était tory, et le régent avait intérêt dans ce moment de les ménager. L'abbé, qui sentit la conséquence d'un éclat causé par un Français dans les circonstances présentes de sa négociation, ne négligea rien pour m'engager à repasser promptement en France. Je lui représentai les risques de mon retour sans avoir accommodé mon affaire. Il m'offrit une lettre pour M. le duc d'Orléans, et m'assura que ce prince ferait terminer mon affaire à ma satisfaction. Il ajouta même les menaces, voyant que je balançais à suivre ses conseils; et les menaces de la politique sont assez communément sérieuses. En un mot, l'abbé me força de partir sans voir milady, et me permit simplement de lui écrire. Je lui écrivis dans les termes les plus passionnés; je lui marquai le regret que j'avais de la quitter; je l'assurai que les reproches que j'aurais à me faire en acceptant ses dernières propositions, s'opposaient trop aux sentiments d'un homme d'honneur, et m'obligeaient à partir pénétré de ses bontés, dont je conserverais un souvenir éternel. Mon retour fut heureux; le régent fut sensible à ma situation, comme l'abbé me l'avait assuré, et mon affaire fut heureusement et promptement terminée. Peu de jours après mon retour à Paris, je reçus une lettre de milady, où tout ce que l'amour outragé peut inspirer, était exprimé. Elle finissait par me dire un éternel adieu, et j'appris, fort peu de temps après, qu'elle s'était elle-même donné la mort. Cette nouvelle me plongea dans la plus vive douleur; je ne fus plus sensible au plaisir de me retrouver dans ma patrie. Je m'accusai cent fois de barbarie. L'image de l'infortunée

milady était toujours présente à mon esprit, et même aujourd'hui je ne me la rappelle point sans émotion.

Cependant mes amis n'oublièrent rien pour me tirer de la retraite où je m'obstinais à vivre, et pour dissiper les noires impressions d'une mélancolie dont ils craignaient les suites pour moi. Je me prêtai d'abord par complaisance, à leurs empressements et à leurs conseils, et bientôt je m'y livrai par raison. Outre les motifs de chagrin qui m'étaient particuliers, on contracte en Angleterre un air sérieux que l'on porte jusque dans les plaisirs; le mal m'avait un peu gagné; l'air et le commerce de France sont d'excellents remèdes contre cette maladie.

Aussitôt que je me fus rendu à la société, mon goût pour les femmes se réveilla; mais je fus d'abord assez embarrassé de ma personne. Je retrouvai heureusement quelques-unes de mes anciennes maîtresses assez complaisantes pour moi. Je vis bien qu'on peut compter sur la constance des femmes, quand on n'en exige pas même l'apparence de la fidélité. Cependant une conquête nouvelle m'était nécessaire, et je me trouvais dans un assez grand embarras. Après un an d'absence, c'était une espèce de début; on était attentif au choix que j'allais faire : de ce choix seul pouvaient dépendre tous mes succès à venir. Madame de Limeuil me parut d'abord la seule femme digne de mes soins; mais la réflexion sut réprimer ce premier transport. Elle était jeune; elle passait pour sage, et il fallait qu'elle le fût, car on n'avait point encore parlé d'elle. L'attaquer et ne pas réussir, c'était me perdre; un homme à la mode ne doit jamais entreprendre que des conquêtes sûres. Tandis que je combattais par ces réflexions judicieuses le goût que je sentais pour madame de Limeuil, j'entendis parler dans plusieurs maisons de l'esprit, des agréments, et surtout du mérite de madame de Tonins. On citait sa maison comme la société des gens les plus aima-

bles de Paris : c'était une faveur que d'y être admis. Non-seulement les hommes de la meilleure compagnie lui faisaient une cour assidue : l'on voyait même les femmes les plus respectables s'empresser à devenir ses complaisantes. On m'offrit de m'y présenter, et je l'acceptai. Madame de Tonins me reçut poliment. Je la trouvai au milieu d'un cercle de beaux esprits et de gens du monde, donnant le ton et se faisant écouter avec attention. Je trouvai réellement beaucoup de ce qu'on appelle esprit dans le monde à madame de Tonins et à quelques-uns de sa petite cour, c'est-à-dire, beaucoup de facilité à s'exprimer, du brillant et de la légèreté; mais il me parut qu'ils abusaient de ce dernier talent. La conversation que j'avais interrompue, était une espèce de dissertation métaphysique. Pour égayer la matière, madame de Tonins et ses favoris avaient soin de répandre dans leurs discours savants un grand nombre de traits, d'épigrammes, et malheureusement des pointes assez triviales. Ce bizarre mélange m'étonna. J'étais mécontent de moi-même de ne pouvoir m'en amuser. Ils riaient ou applaudissaient tous avec tant d'excès au moindre mot qui se proférait, que je crus de bonne foi que c'était ma faute si je n'admirais pas aussi. Je demandai à madame de Tonins la permission de lui faire souventma cour ; elle me l'accorda, et me pria même à souper pour le lendemain.

Madame de Tonins, pour se délivrer de l'importunité des devoirs et se donner une plus grande considération, jouait la mauvaise santé, et en conséquence sortait rarement de chez elle. Sa maison était le rendez-vous de tous ceux qu'elle avait admis à l'honneur de lui faire la cour. Je ne manquai pas de m'y rendre de bonne heure le lendemain. J'y trouvai à peu près la même compagnie que la veille ; les propos furent aussi les mêmes. Au bout d'une heure, je m'aperçus que la conversation languissait ; je proposai une partie de

jeu, moins par goût que par habitude de voir jouer. Madame de Tonins me dit que le jeu était absolument banni de chez elle, et qu'il ne convenait qu'à ceux qui ne savent ni penser ni parler. C'est, ajouta-t-elle, un amusement que l'oisiveté et l'ignorance ont rendu nécessaire. Ce discours était fort sensé; mais malheureusément madame de Tonins et sa société étaient, malgré tout leur esprit, souvent dans le cas d'avoir besoin du jeu, et ils éprouvaient que la nécessité d'avoir toujours de l'esprit, est aussi importune que celle de jouer toujours. Le jeu devint la matière d'une dissertation qui dura jusqu'au souper. Les discours de la table étaient d'une autre nature; toute dissertation, et même toute conversation suivie en étaient bannies. Il n'était, pour ainsi dire, permis de parler que par bons mots. Madame de Tonins et ses adorateurs partirent en même temps: ce fut un torrent de pointes, de saillies bizarres et de rires excessifs. On tirait l'élixir des moins mauvais; on renchérissait sur les plus obscurs. Je cherchais à entendre et à pouvoir dire quelque chose; mais lorsque j'avais trouvé un mot, je m'apercevais que la conversation avait déjà changé d'objet. Je voulus prier celui qui était à côté de moi de me tirer de peine et de m'aider du moins à entendre ce qu'on disait. Il me fit en riant, un discours beaucoup moins intelligible que tous ceux qu'on avait tenus jusqu'alors. Le rire étonnant qu'il excita, ne servit qu'à me déconcerter, et je fus tenté un moment de le prendre au sérieux; mais, craignant de me donner un ridicule, je pris le parti de répondre sur un pareil ton, quoique je le trouvasse détestable. Je me livrai à ma vivacité naturelle; je répliquai, par quelques traits assez plaisants, à ceux qu'on me lançait : madame de Tonins y applaudit, chacun suivit son exemple, et je devins le héros de la plaisanterie dont j'étais auparavant la victime. Le souper finit bientôt après. On parla alors de deux romans nouveaux et d'une co-

médie que l'on jouait depuis quelques jours; on me demanda mon avis. Comme j'ai toujours été plus sensible au beau qu'au plaisir de trouver des défauts, je dis naturellement que dans les deux romans j'avais trouvé beaucoup de choses qui m'avaient fait plaisir; et que la comédie, sans être une bonne pièce, avait de grandes beautés. Madame de Tonins prit la parole pour faire la critique de ce que je venais de louer. Je voulus défendre mon sentiment, et je cherchai des yeux quelqu'un qui pût être de mon avis. J'ignorais qu'il n'y en avait jamais qu'un dans cette société. Madame de Tonins, peu accoutumée à la contradiction, soutint son opinion avec aigreur, et la compagnie en chœur applaudissait sans cesse à tout ce qu'elle disait. Je pris le parti de me taire, m'apercevant un peu trop tard que le ton de cette petite république était de blâmer généralement tout ce qui ne venait pas d'elle, ou qui n'était pas sous sa protection. Je reconnus cette vérité à l'éloge que l'on fit de trois ou quatre ouvrages qui m'avaient paru, ainsi qu'au public, au-dessous du médiocre. Je résolus donc de me conduire à l'avenir en conséquence de cette découverte.

Ce qui me rendit encore plus complaisant pour les sentiments de madame de Tonins, furent ceux qu'elle m'inspira. Sans être absolument jeune, elle était encore aimable; d'ailleurs, la considération où elle vivait, quoiqu'assez peu méritée, était ce qui piquait mon goût. L'opinion nous détermine presque aussi souvent que l'amour. Madame de Tonins était à la mode, et dès lors elle me paraissait charmante. Le respect que l'on avait pour elle ne laissait pas de m'imposer, et je fus un peu embarrassé sur ma démarche: je pris enfin mon parti. J'arrivai un jour chez elle de si bonne heure, que je la trouvai seule, et je lui déclarai mes sentiments.

Madame de Tonins ne fut ni offensée, ni embarrassée de ma déclaration. Je n'emploierai point avec vous, me dit-elle,

la dissimulation si ordinaire aux femmes en pareille occasion ; je suis sensible à votre hommage. Votre figure me plaît, j'estime votre caractère, et votre esprit m'amuse ; mais, avant d'écouter vos sentiments, il faut que vous soyez instruit des miens, et c'est déjà vous donner une très-grande marque de confiance.

Il y a deux choses auxquelles je suis également sensible et que je prétends concilier, quoiqu'elles paraissent inalliables, le plaisir et la considération. Par le genre de vie que j'ai embrassé, je me suis fait d'avance une retraite honorable, lorsqu'il ne me sera plus permis de prétendre ni à la jeunesse, ni à la beauté. Une femme n'a point alors d'autre parti à prendre que le bel esprit ou la dévotion ; le dernier parti est trop contraire à mon goût, et je ne le soutiendrais pas ; au lieu qu'en embrassant celui du bel esprit, je puis jouir dès aujourd'hui de la considération, sans être obligée de renoncer aux plaisirs dans lesquels je veux apporter toute la décence possible. Il y a peu de femmes qui ne fussent flattées de votre hommage, et qui peut-être n'en fissent gloire ; pour moi, en prenant un amant, je n'en veux pas l'éclat. J'approuvai le plan de madame de Tonins ; je me jetai à ses genoux, et je lui promis une discrétion inviolable, si elle m'accordait ses bontés. Doucement, monsieur, me dit-elle ; il faut que votre conduite me prouve vos sentiments. Dans ce moment il arriva du monde, et je sortis. J'allai quinze jours de suite chez madame de Tonins sans pouvoir vaincre sa résistance. Elle crut à la fin mon amour si sincère, qu'elle consentit à me rendre heureux. Nous vécûmes ensemble dans le plus grand mystère pendant près d'un mois ; la société s'aperçut enfin de notre intelligence, et me marqua sur-le-champ autant d'égards que madame de Tonins m'en témoignait. On me trouva mille fois plus d'esprit qu'auparavant ; mais j'étais peu sensible à la gloire du bel esprit. Autrefois, les gens de condi-

tion n'osaient y aspirer ; ils sentaient qu'ils ne prenaient pas assez de soin de cultiver leur esprit pour la mériter ; mais ils avaient une considération particulière et une espèce de respect pour les gens de lettres. Les gens de condition se sont avisés depuis de vouloir courir la carrière du bel esprit ; et, ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'en même temps ils y ont attaché un ridicule. J'étais bien éloigné d'avoir un sentiment si faux ; j'ai toujours pensé qu'il n'y avait personne qui ne dût être honoré du titre d'homme d'esprit et de lettres ; mais je ne me sentais ni talent, ni étude.

La fureur de jouer la comédie régnait alors à Paris ; on trouvait partout des théâtres. La société de madame de Tonins prenait le même plaisir, et portait l'ambition plus haut. Pour comble de ridicule, on n'y voulait jouer que du neuf ; presque tous les acteurs étaient auteurs des pièces qu'ils jouaient. Nos représentations (car je fus bientôt admis dans la troupe) étaient d'un ennui mortel ; on se le dissimulait : nous applaudissions tout haut, et nous nous ennuyions tout bas. Madame de Tonins m'obligea aussi de faire une comédie. J'eus beau lui représenter combien j'en étais incapable ; elle blâma cette modestie, et m'assura qu'avec ses conseils je ferais d'excellents ouvrages. Je n'en crus rien ; mais, par complaisance, je me mis à travailler. Dans ce temps-là, Dufresny, qui était un peu engagé dans notre société, nous proposa d'essayer sur notre théâtre sa comédie du *Mariage fait et rompu*, avant de la donner au public ; on l'accepta, et on la joignit à la mienne. Dix ou douze spectateurs choisis, furent admis à cette représentation ; ma pièce réussit au mieux, et celle de Dufresny fut trouvée détestable. Je fus moi-même indigné d'un jugement si déraisonnable ; je pris seul le parti de la comédie de Dufresny. La dispute s'échauffa tellement à ce sujet, que madame de Tonins voulut absolument faire donner ma pièce aux comédiens français en même

temps que le *Mariage fait et rompu*. Je voulus en vain m'y opposer et lui représenter que c'était un ridicule que je me donnerais; que les gens de mon état n'étaient point faits pour devenir auteurs, parce qu'ordinairement ils n'y réussissent pas; et que, s'ils l'étaient par complaisance pour l'amusement d'une société, ils ne devaient jamais se donner en public. Madame de Tonins me cita quelques exemples de gens à peu près de ma sorte qui avaient bravé avec succès ce préjugé, et me promit que jamais on ne me connaîtrait pour l'auteur de cette pièce. Quoique ces raisons ne fussent que spécieuses, il fallut céder et me soumettre à tout. Les deux pièces furent jouées à quelques jours de distance. Celle de Dufresny fut applaudie, comme elle le méritait; elle est restée au théâtre et le public la revoit toujours avec plaisir; et ma comédie, dont on ne connaissait point l'auteur, fut trouvée fort ennuyeuse. Le parterre, désespéré de ne pouvoir ni s'intéresser, ni rire, ni même siffler, fut réduit à bâiller. Le bon ton et l'esprit qu'on admirait chez madame de Tonins, ne firent point d'effet au théâtre. Point d'action, peu de fond, quelques portraits de société qui ne pouvaient pas être entendus et qui ne valaient guère la peine de l'être, ne faisaient pas une pièce qu'on pût hasarder en public. Je vis clairement que les gens du monde, faute d'étude et de talent exercé, sont rarement capables de former un tout tel que le théâtre l'exige. Ils composent comme ils jouent, mal en général, et passablement dans quelques endroits. Ils ont quelques parties au-dessus des comédiens de profession; mais le total du jeu et de la pièce est toujours mauvais: l'intelligence générale de toute l'action et le concert ne s'y trouvent jamais.

Le dépit de me voir auteur malgré moi, la nécessité d'admirer tout ce qui émanait de notre société, et surtout de madame de Tonins, me dégoûtèrent bientôt et d'elle et du

bel esprit. Ce fut alors que je commençai à connaître véritablement madame de Tonins et sa petite cour. Je m'aperçus que chaque société, et surtout celles de bel esprit, croient composer le public, et que j'avais pris pour une approbation générale le sentiment de quelques personnes que les airs imposants et la confiance de madame de Tonins avaient prévenues et séduites. Le public, loin d'y applaudir, s'en moquait hautement. Le droit usurpé de juger sans appel les hommes et les ouvrages, notre mépris affecté pour ceux qui réduisaient notre société à sa juste valeur, étaient autant d'objets qui excitaient la plaisanterie et la satire publiques. Outre ces ridicules que je partageais en communauté, on m'en donnait encore de particuliers. On prétendait que madame de Tonins, qui donnait de l'esprit à qui il lui plaisait, n'en pouvait pas refuser à celui qui avait l'honneur de ses bonnes grâces. D'ailleurs, notre société n'était pas moins ennuyeuse que ridicule ; j'étais étourdi et excédé de n'entendre parler d'autre chose que de comédies, opéras, acteurs et actrices. [On a dit que le dictionnaire de l'opéra ne renfermait pas plus de six cents mots ; celui des gens du monde est encore plus borné.]

Tous ces bureaux de bel esprit ne servent qu'à dégoûter le génie, rétrécir l'esprit, encourager les médiocres, donner de l'orgueil aux sots, et révolter le public. Je cédai au dépit, et quittai madame de Tonins assez brusquement. Je rentrai dans le monde, bien convaincu que toute société tyrannique et entêtée de l'esprit, doit être odieuse au public, et souvent à charge à elle-même.

Pour me guérir radicalement et me dégager la tête de toutes les vapeurs du bel esprit, je résolus de vivre quelque temps dans la finance, et ce remède me réussit ; mais il n'était pas sûr, et je reconnus que j'avais eu jusque-là sur les financiers des idées très-fausses à bien des égards.

La finance n'est point du tout aujourd'hui ce qu'elle était autrefois. Il y a eu un temps où un homme, de quelque espèce qu'il fût, se jetait dans les affaires avec une ferme résolution d'y faire fortune, sans avoir d'autres dispositions qu'un fonds de cupidité et d'avarice; nulle délicatesse sur la bassesse des premiers emplois ; le cœur dégagé de tous scrupules sur les moyens, et inaccessible aux remords après le succès : avec ces qualités, on ne manquait pas de réussir. Le nouveau riche, en conservant ses premières mœurs, y ajoutait un orgueil féroce dont ses trésors étaient la mesure; il était humble ou insolent suivant ses pertes ou ses gains, et son mérite était à ses propres yeux, comme l'argent dont il était idolâtre, sujet à l'augmentation et au décri.

Les financiers de ce temps-là étaient peu communicatifs; la défiance leur rendait tous les hommes suspects, et la haine publique mettait encore une barrière entre eux et la société. Ceux d'aujourd'hui sont très-différents. La plupart, qui sont entrés dans la finance avec une fortune faite ou avancée, ont eu une éducation soignée, qui, en France, se proportionne plus aux moyens de se la procurer qu'à la naissance. Il n'est donc pas étonnant qu'il se trouve parmi eux des gens fort aimables. Il y en a plusieurs qui aiment et cultivent les lettres, qui sont recherchés par la meilleure compagnie, et qui ne reçoivent chez eux que celle qu'ils choisissent.

Le préjugé n'est plus le même à l'égard des financiers : on en fait encore des plaisanteries d'habitude, mais ce ne sont plus de ces traits qui partaient autrefois de l'indignation que les traités et les affaires odieuses répandaient sur toute la finance. Je sais que personne n'a encore osé en parler avantageusement : pour moi, qui rapporte librement les choses comme elles m'ont frappé, je ne crains point de choquer les préjugés de ceux qui déclament stupidement contre la finance, à qui ils doivent peut-être leur existence sans le savoir.

La finance est absolument nécessaire dans un État, et c'est une profession dont la dignité ou la bassesse dépend uniquement de la façon dont elle est exercée.

En donnant à ceux qui l'exercent avec honneur les justes éloges qu'ils méritent, j'avoue que j'ai trouvé plusieurs financiers qui avaient conservé les mœurs de leurs ancêtres. Cela se rencontre parmi ceux qui, avec un cœur bas, ont la tête trop faible pour soutenir l'idée de leur opulence. De ce nombre sont encore plusieurs de ceux qui sont les premiers auteurs de leur fortune. Ces deux espèces de financiers sont rampants, insolents, avares et magnifiques ; c'est même par cet endroit que j'ai d'abord connu la finance.

M. Ponchard, dont le basard me fit connaître la femme dans le temps que je cherchais un contre-poison au bel esprit, était précisément ce qu'il me fallait. C'était un de ces nouveaux parvenus. Sorti de la bassesse, il était monté par degrés des plus vils emplois aux plus grandes affaires. Il était intéressé dans toutes celles qui se faisaient; et il ne lui manquait pour décorer, plutôt que pour achever sa fortune, que le titre de fermier général. Sa femme, qui était d'une extraction aussi basse, en avait toute la grossièreté, qu'on avait négligé de corriger par l'éducation. Les grandes fortunes se commencent souvent en province ; mais ce n'est qu'à Paris qu'elles s'achèvent, et qu'on en jouit. M. Ponchard avait achevé de gagner à Paris un million d'écus, et sa femme y avait apporté un million de ridicules. Elle n'était plus occupée qu'à s'enrichir encore de ceux des femmes de condition ; mais elle n'en saisissait pas les grâces, qui seules font pardonner à celles-ci. Comme elle avait remarqué que presque toutes les femmes du monde avaient des amants, elle en voulut avoir aussi, et ce fut dans ces dispositions que je la trouvai. Elle me jugea digne d'elle, et la facilité de sa conquête me détermina, d'autant plus qu'elle était assez bien de figure, quoiqu'elle ne fût pas aimable.

Chaque chose a sa langue; celle de l'opulence m'était inconnue, et j'eus le temps de l'étudier sous M. Ponchard. Il ne parlait que d'or et d'argent, comme un gentilhomme de campagne ne parle que de généalogie. Il était confiant dans ses propos; son ton était décidé, et son triomphe était à table, dont la chère, quoique abondante, ne laissait pas d'être délicate. Il y avait aussi du goût dans ses meubles; et il s'en trouve nécessairement dans toutes les maisons opulentes de Paris, par la facilité que les gens riches, quelque grossiers qu'ils soient, ont d'avoir à leur service ou à leurs ordres ceux dont la profession s'occupe des choses de goût. Mais comme ce goût n'est que d'emprunt, il ne sert souvent qu'à faire mieux sentir la crasse primitive du maître de la maison, qu'on ne peut pas façonner comme un meuble.

Pour madame Ponchard, elle n'était occupée qu'à étudier et copier les grands airs qu'elle avait le malheur de prendre toujours à gauche. Quoiqu'elle tirât son orgueil de la fortune de son mari, elle rougissait de sa personne.

Je fus bientôt lié dans toute la finance; ce fut ainsi que je connus plusieurs maisons de financiers, dont je ne pouvais pas faire une comparaison qui fût avantageuse à celle de M. Ponchard. D'ailleurs, pour me dégoûter de madame Ponchard, il suffisait d'elle-même; peu s'en fallait qu'elle ne me fît regretter madame de Tonins, et préférer les ridicules aux dégoûts Elle regardait un amant comme un meuble; et, mon hommage flattant sa vanité, elle voulait que je fusse partout avec elle. Je ne fus pas de ce sentiment-là, et bientôt je commençai à négliger auprès d'elle des devoirs que je n'avais jamais remplis bien exactement. J'étais obligé de faire ma cour, je voulais vivre avec mes amis, et madame Ponchard devint fort mécontente de ma conduite. Une financière aime à citer souvent un homme de la cour qui lui est attaché; mais il est encore plus flatteur de se faire voir avec lui en public. L'on

fait une partie de campagne, on l'on donne un souper; toutes les autres femmes ont leur amant, et l'on est réduite à parler du sien. Cette situation peut faire du tort à la longue, et donner de mauvaises impressions. Il est bon d'avoir un homme de condition pour en passer sa fantaisie, et n'y pas retourner. Le bon sens l'emporta donc à la fin sur la vanité; et, sans me donner mon congé, madame Ponchard me donna pour associé un jeune commis qu'elle fit entrer dans les sous-fermes, et pour qui elle était une duchesse. Je me gardai bien d'éclater en reproches. Je la quittai avec autant de mystère; je n'eus pas même les égards de rompre avec elle dans les formes, et nous nous trouvâmes libres et débarrassés l'un de l'autre.

---

# SECONDE PARTIE

Malgré l'extrême dissipation qui m'emportait, je ne laissais pas de me faire des amis : j'en ai dû quelques-uns aux plaisirs; mais je puis dire que je les ai conservés par mon caractère. Le goût pour des maîtresses doit être subordonné aux devoirs de l'amitié, on y doit être plus fidèle qu'en amour; et, lorsque j'ai voulu juger du caractère d'un homme que je n'ai pas eu le temps d'étudier, je me suis toujours informé s'il avait conservé ses anciens amis. Il est rare que cette règle-là nous trompe. Je n'en ai jamais perdu qu'un par une aventure assez singulière pour qu'elle mérite d'être rapportée.

Senecé était un de ceux avec qui je n'étais lié que par les plaisirs. Le fond de son caractère était une facilité et une bonté qui allaient jusqu'à la faiblesse. Avec un cœur naturellement droit, ses bonnes et ses mauvaises qualités dépendaient de ses liaisons. Il ne tenait à rien par goût, et se livrait à tout par celui des autres : on lui faisait accepter aussi indifféremmeut une cérémonie de deuil qu'une partie de plaisir ; il assistait à tout et n'imaginait rien, parce qu'il était uniquement déterminé par l'envie de plaire. Il n'était jamais embarrassé que de se conformer à tous nos sentiments, qui n'étaient pas toujours aussi uniformes que nos goûts. Senecé était enfin le plus complaisant des amis ; l'amour en fit un esclave.

Je m'aperçus que depuis un temps Senecé n'était plus aussi fidèle à nos plaisirs qu'il l'avait toujours été. Je lui en parlai ; il m'avoua qu'il était amoureux à la fureur de la plus aimable et de la plus respectable des femmes. Les éloges des amants m'ont toujours été fort suspects ; ceux de Senecé, qui n'avait jamais rien blâmé, l'étaient encore davantage. Il me proposa de me présenter à sa maîtresse, me dit qu'il lui avait déjà parlé de moi comme de son ami particulier, et que j'en serais parfaitement bien reçu. J'acceptai la proposition, et j'y allai avec lui ce jour-là même.

Ce chef-d'œuvre, que m'avait vanté Senecé, était une femme d'environ quarante ans, qui avait encore des restes de beauté, sans avoir jamais eu d'agréments. Il lui restait, de ses anciens charmes, un air un peu plus que hardi, qui relevait merveilleusement la fadeur d'une blonde un peu hasardée.

Madame Dornal, c'était son nom, me fit assez d'accueil, quoiqu'elle m'insinuât que je devais être sensible à une préférence qu'elle me donnait sur beaucoup de personnes qui désiraient d'être admises chez elle, où toute la compagnie

était choisie. Je fus médiocrement flatté de la distinction : je ne laissai pas de lui répondre poliment; mais je n'avais pas envie d'abuser de la permission qu'elle me donnait, et je n'allai chez elle dans la suite que pour céder aux importunités de Senecé. Je connus bientôt le caractère de madame Dornal, et je fus indigné de voir un galant homme assez aveugle pour lui être attaché.

Quoique la dame Dornal fût sans naissance, et son mari un homme assez obscur, une de ses manies était de se donner pour femme de condition, et d'en parler aussi souvent que tous ceux qui en importunent toujours, et ne persuadent jamais. Le cercle brillant qui se rendait chez elle, se réduisait à cinq ou six vieilles joueuses, et quelques ennuyeux qui n'étaient bons qu'à vivre avec elles. Pour le mari, c'était une espèce d'imbécile qu'on faisait manger en particulier, quand sa présence pouvait incommoder. Cela ne faisait pas une maison fort amusante; mais, quand la compagnie aurait été capable de m'y attirer, la maîtresse était faite pour en écarter tout honnête homme. C'était un composé de fausseté, d'envie et d'impertinence. Elle avait eu plusieurs amants dans sa jeunesse, et n'en avait jamais aimé aucun ; elle n'en était pas digne, son cœur n'était fait que pour le vice. Elle aurait été trop dangereuse si elle eût eu de l'esprit : heureusement elle n'en avait point ; ce n'est pas qu'elle n'y prétendît. Elle voulait même paraître vive, parce qu'elle s'imaginait que cela lui donnait un air de jeunesse et d'esprit, et la vivacité qui n'en vient pas ajoute à la sottise. Je ne concevais pas l'aveuglement de Senecé, ni qu'on pût être attaché à une femme sans jeunesse et dont l'âme aurait enlaidi la beauté même. Je crus qu'il était du devoir de l'amitié d'ouvrir les yeux à mon ami; un attachement indigne commence par donner un ridicule à un homme, et finit par le rendre méprisable. Je n'ignorais pas qu'une pareille entreprise était

délicate avec un homme amoureux, et j'étais fort embarrassé. Ce qui me détermina fut de voir que Senecé rompait insensiblement avec tous ses amis, et particulièrement avec sa famille. On n'est pas toujours obligé d'avoir ses parents pour amis : mais il est décent de vivre avec eux comme s'ils l'étaient, et de cacher au public toutes les dissensions domestiques. Senecé eut avec sa sœur, qui était une femme respectable, une discussion qui fit éclat ; tout le monde donnait le tort à mon ami, et je vis clairement que ce scandale était l'ouvrage de la Dornal. Elle connaissait assez la facilité de son amant pour craindre qu'on le lui enlevât ; elle avait résolu de le subjuguer ; et, comme elle ne se croyait pas assez jeune pour s'assurer de sa constance, elle commença par l'éloigner de tous ceux dont les conseils auraient pu déranger ses projets. J'eus l'honneur de ne lui être pas moins suspect qu'un autre. Elle fit quelque tentative contre moi auprès de Senecé ; mais, soit qu'elle l'eût trouvé un peu trop prévenu en ma faveur, et qu'elle craignît une indiscrétion de sa part avec moi, soit qu'elle voulût me mettre dans ses intérêts, il n'y eut point d'avances et de bassesses qu'elle ne fît pour me plaire. Elle ajouta encore par là au mépris que j'avais déjà pour elle. J'en parlai à Senecé, et ce fut sans aucun ménagement. Je lui fis sentir, ou plutôt je lui représentai le tort qu'il se faisait. Apparemment qu'il avait déjà entendu parler désavantageusement de sa maîtresse, car il m'interrompit sur-le-champ. Je vois, me dit-il, que vous êtes aussi prévenu que les autres contre madame Dornal. Ne m'est-il pas permis d'avoir une maîtresse, et ne suis-je pas trop heureux d'en faire mon amie? La pauvre madame Dornal est bien malheureuse, avec les sentiments nobles qu'elle a, de n'avoir que des ennemis. Vous êtes plus injuste qu'un autre à son égard, car elle vous aime, et je suis témoin qu'elle n'a rien oublié pour vous plaire.

Je laissai Senecé dire tout ce qu'il voulut, après quoi je repris en ces termes :

Vous savez que ma morale est celle d'un honnête homme et d'un homme du monde qui n'est jamais sévère sur l'amour. Puis-je trouver mauvais que vous soyez amoureux? ce serait reprocher à quelqu'un d'être malade. Quoique votre attachement paraisse ridicule, on ne doit que vous plaindre et non pas vous blâmer. N'est-on pas trop heureux, dites-vous, de trouver une amie dans sa maîtresse? Oui, sans doute, et c'est le comble du bonheur de goûter avec la même personne les plaisirs de l'amour et les douceurs de l'amitié, d'y trouver à la fois une amante tendre et une amie sûre; je ne désirerais pas d'autre félicité : malheureusement pour vous, c'est un état où vous ne pouvez pas prétendre avec la Dornal. Vous en êtes amoureux, faites-en votre maîtresse : l'amour est un mouvement aveugle qui ne suppose pas toujours du mérite dans son objet. On n'est heureux que par l'opinion, et l'on ne dispose pas librement de son cœur; mais on est comptable de l'amitié. L'amour se fait sentir, l'amitié se mérite : elle est le fruit de l'estime. La Dornal en est-elle digne? Je fis alors à Senecé le portrait de sa maîtresse; il était affreux, car il ressemblait. On est bien à plaindre, ajoutai je, d'aimer l'objet du mépris universel; mais quand on ne saurait se guérir d'un attachement honteux, il faut du moins s'en cacher, et il semble que vous affectiez de vous montrer partout avec elle. On vous voit ensemble aux spectacles, sans qu'elle puisse trouver d'autre compagnie que celle que vous engagez par surprise ou par une complaisance forcée. Je ne suis point la dupe des politesses intéressées de votre maîtresse; peut-être n'a-t-elle pris ce parti-là qu'après avoir inutilement essayé de me détruire dans votre esprit; je serais même fâché qu'elles fussent sincères : son amitié me serait importune, et son estime déshonorante. J'ai cru devoir vous

parler avec autant de force et de franchise. D'ailleurs, comme je suis le seul de vos anciens amis qui aille dans cette maison, je serais au désespoir qu'on me soupçonnât d'approuver votre commerce. C'est à vous d'accorder votre plaisir avec vos devoirs : satisfaites vos désirs; mais qu'une femme ne vous arrache ni à votre famille, ni à vos amis. Senecé demeura un peu interdit; il me répondit que, si je la connaissais mieux, j'en prendrais d'autres sentiments. Enfin il me parut confus et plus affligé que converti. La bonté de son cœur, qui rendait justice à mes intentions, l'empêcha de s'emporter contre moi, comme la plupart des amants l'auraient fait; mais il n'en parut pas plus détaché de sa maîtresse.

Il n'était guère convenable que je continuasse d'aller chez une femme dont je pensais aussi mal; je cessai mes visites; je n'y allais que lorsque Senecé m'y entraînait. Elle m'en fit d'abord quelques reproches; mais apparemment qu'il lui rendit compte de mes motifs et de notre conversation, car elle changea tout à coup l'accueil qu'elle avait coutume de me faire, et me marqua une haine qui était aussi sincère que ses premières amitiés avaient été fausses. J'en fus charmé, et je cessai absolument d'y aller.

Cependant je voyais toujours Senecé; il craignait de me parler de sa maîtresse, et je ne lui en disais pas un mot. De temps en temps je le trouvais triste et pensif. Je l'aimais véritablement, et je m'intéressais à son état. Je lui demandai un jour le sujet de son chagrin; son embarras me fit soupçonner une partie de la vérité. Après plusieurs défaites, il m'avoua qu'il avait quelquefois des altercations avec sa maîtresse, et qu'elle le traitait avec beaucoup de hauteur et même de dureté. C'est-à-dire, lui répondis-je, que vous êtes subjugué, et que cette femme-là n'est pas contente d'avoir un amant auquel elle ne devrait plus raisonnablement prétendre, à moins qu'elle n'en devienne le tyran. Je voulus lui rappeler

alors ce que je lui avais déjà dit. Vous ne m'apprendrez rien, reprit-il en m'interrompant, que je ne sache, et que je ne me sois dit. Je sens avec vous, et avec tout le monde, le mépris qu'elle mérite, c'est ce qui achève mon malheur; je la méprise et je l'aime. Dans ce cas, lui répliquai-je, je ne puis que vous plaindre; mais j'imagine qu'il n'est pourtant pas difficile de rompre un engagement dont on rougit. Ce n'est pas tout, reprit-il, je la redoute : c'est un étrange caractère, une femme emportée qui est capable des partis les plus violents. Je lui ai fait connaître que j'étais excédé de sa tyrannie, et sur le point de m'en affranchir; elle ne m'a point dissimulé qu'elle ne me verrait pas infidèle impunément, et qu'elle aurait recours aux moyens les plus cruels. Impertinence de sa part, repris-je, ridicule de la vôtre ! elle n'est pas si déterminée, et ne vous croit pas si timide. Pardonnez-moi, reprit Senecé; elle a pénétré mes craintes. Ne doutez point, dis-je alors, qu'elle ne soit capable du crime, puisqu'elle est assez indigne pour vous en pardonner les soupçons, et pour vous revoir. Si quelque chose peut vous rassurer, ce sont ses menaces. Mais il est un moyen plus simple : ne la revoyez jamais, vous n'aurez rien à redouter de sa part. Senecé soupira et rougit : Je suis, reprit-il, assez humilié pour ne pas craindre de l'être davantage. J'avoue que je n'en suis pas détaché; je ne puis pas m'empêcher de regarder ses emportements comme les effets de son amour; je suis persuadé qu'elle m'aime, et l'on doit pardonner bien des choses à l'amour; son cœur est uniquement à moi, et il n'y a personne qu'elle me préférât. Je crois, lui dis-je, que vous pouvez être assuré de sa constance, sans être soupçonné d'amour-propre. Il lui faut un amant; elle vous a trouvé par un destin unique; si elle vous perdait, pourrait-elle se flatter d'un second miracle qui vous donnât un successeur? Voilà ce qui l'attache à vous, non pas comme une amante, car elle

n'est digne ni d'aimer, ni d'être aimée; mais comme une furie qui craint de perdre sa proie. Je ne suis pas prévenu en ma faveur; et, malgré l'horreur que je me flatte de lui inspirer, je suis sûr que je vous supplanterais, sans avoir rien pour moi que la nouveauté. Senecé trouva ma témérité ridicule.

Notre conversation n'eut pas d'autre suite : Senecé retourna, le soir même, souper chez la Dornal. Ce que j'avais avancé me fit naître l'idée de l'exécuter, comme l'unique moyen de détromper et de guérir mon ami. Après la première conversation que j'avais eue avec Senecé au sujet de sa maîtresse, j'avais résolu de ne lui en jamais parler, et de respecter l'erreur d'un ami, puisqu'il y trouvait son bonheur; mais lorsqu'il m'eut fait connaître son état, et que son indigne attachement, en le faisant mépriser, ne le rendait pas plus heureux, je ne songeai plus qu'à l'arracher à ses liens honteux. La difficulté était de revoir la Dornal, le hasard y pourvut. Je l'aperçus un jour à la Comédie avec Senecé dans une loge, au fond de laquelle il se cachait; car, il faut lui rendre justice, il rougissait d'être avec elle. Je feignis de n'avoir reconnu que lui, et j'allai le trouver comme pour lui demander une place. Mon abord les déconcerta l'un et l'autre; je vis, dans les yeux de la Dornal, toute la rage que ma vue lui inspirait, et qu'elle avait peine à cacher; elle ne put cependant empêcher que je ne prisse la place que j'avais demandée, et que Senecé n'avait osé me refuser; et, comme j'avais mon dessein, je ne parus pas faire attention à la mauvaise grâce dont elle me fut accordée.

Pendant la comédie, je fis à la Dornal quelques politesses qui commencèrent à la calmer; je les augmentai par degrés; enfin, soit qu'elle attribuât mon procédé au remords de lui avoir déplu, soit qu'elle aimât encore mieux me gagner que d'avoir à combattre contre moi dans le cœur de Senecé, elle

finit par me faire un accueil assez flatteur. Je lui offris la main pour la conduire à mon carrosse ; elle l'accepta, et me demanda si je ne venais pas souper avec eux. J'y consentis, et Senecé m'en parut charmé. Le souper se passa fort bien ; je fis à la Dornal plusieurs agaceries auxquelles elle répondit, et nous nous séparâmes meilleurs amis que nous ne l'avions jamais été. J'y retournai le lendemain, je fus encore mieux reçu que la veille. Je tins la même conduite pendant plusieurs jours, et je n'oubliai rien pour lui persuader que j'étais amoureux d'elle. J'y allais dans l'absence de Senecé, et je voyais qu'elle lui faisait mystère de mes visites. Il me dit qu'il vivait plus tranquillement avec elle, et que, si elle continuait à le traiter avec autant de douceur, il serait le plus heureux des hommes. Je compris facilement la raison de ce changement ; mais je me gardai bien de la lui dire : il n'était pas encore temps. Enfin, lorsque la Dornal crut avoir assez fait de progrès dans mon cœur, elle se hasarda à me parler avec confiance. Elle me fit des plaintes et des reproches des discours que j'avais tenus sur son compte à Senecé, qui avait eu la faiblesse de les lui rapporter. Je profitai sur-le-champ de l'ouverture qu'elle me donnait ; j'en avouai plus qu'il n'en avait dit, et j'ajoutai que la jalousie m'en avait encore inspiré davantage. Feignant alors de ne pouvoir plus cacher mon secret, je lui dis en rougissant, et je le pouvais à plus d'un titre, que je l'avais aimée dès le premier moment ; que je n'avais pu supporter le bonheur de Senecé ; et que j'avais fait tous mes efforts pour le dégoûter et l'éloigner, n'espérant pas de pouvoir le supplanter autrement.

Je remarquai que la Dornal avalait à longs traits le poison que je lui présentais ; ses yeux s'attendrirent ; elle me répondit qu'elle avait été bien injuste à mon égard ; qu'elle ne pouvait pas me blâmer ; que l'amour portait son excuse avec lui ; qu'elle m'eût préféré à Senecé si elle avait pénétré mes senti-

ments; qu'elle l'avait sincèrement aimé; mais que depuis quelque temps il n'en était guère digne, et qu'elle sentait qu'un hommage tel que le mien était bien capable de la déterminer à abandonner un amant qui m'était si fort inférieur. Elle prononça ces derniers mots avec une rougeur qui ne lui convenait guère. Je me jetai à ses genoux, et lui fis entendre, par mes remercîments, qu'elle venait de s'engager avec moi.

Les préliminaires d'une intrigue ne languissent pas avec une femme consommée; les retardements auraient eu un air d'enfance, dont la vertueuse Dornal était fort éloignée. En peu de jours nos affaires furent réglées, et il fut arrêté qu'on me donnerait la première nuit que Senecé passerait à Versailles.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'était content de sa maîtresse que depuis qu'elle s'éloignait de lui; ce n'était pas mon compte; pour l'exécution de mon projet, il fallait qu'il fût jaloux. J'affectais inutilement d'avoir devant lui un air d'intelligence avec sa maîtresse; nous nous lancions de ces regards qui dévoilent tant de mystères et trahissent les amants : tout cela échappait au tranquille Senecé. Un jour il me dit qu'il comptait aller le lendemain à Versailles pour les affaires de son régiment. J'évitai de me trouver ce jour-là à souper avec lui chez la Dornal. Je ne doutai point qu'elle ne m'avertît du voyage, et je voulais la mettre dans la nécessité de me l'écrire. Je ne me trompai point. Dès le lendemain matin je reçus d'elle un billet très-galant, et encore plus clair, par lequel elle me donnait rendez-vous pour la nuit suivante; elle y parlait de Senecé avec mépris, et me donnait les assurances de l'amour le plus violent.

J'allai aussitôt chez Senecé; je lui parlai de son voyage de Versailles avec un air d'intérêt d'autant plus suspect, que cela devait m'être indifférent; il y fit attention, et je le remarquai. Lorsque je l'eus amené au point que je désirais,

je le quittai; mais, en tirant mon mouchoir, je laissai tomber exprès le billet de la Dornal; je vis que Senecé fut près de le ramasser, et qu'il n'attendit que je fusse sorti, que pour s'en saisir plus sûrement. Je ne doutai point de l'effet que ce billet produirait sur lui, et je me préparai à mon rendez-vous, dont je n'avais assurément pas envie de profiter; mais je croyais que l'unique moyen de détromper mon ami, était de paraître à ses yeux pousser l'aventure jusqu'à la dernière extrémité.

Je me rendis chez la Dornal sur le minuit, avec un air de mystère affecté. Senecé, qui y avait soupé, venait d'en sortir. Il était monté en chaise comme pour se rendre à Versailles; mais au bout de la rue il en était descendu, et revenu à pied à quatre pas de la maison, où je l'aperçus qui faisait le guet. Je ne fis pas semblant de l'avoir vu, et j'entrai.

Je trouvai la fidèle Dornal dans le déshabillé le plus galant; il ne lui manquait que de la jeunesse et des charmes, et à moi de l'amour. J'eus quelques remords sur le rôle que je jouais; mais je me raffermis par le motif. Je ne doutais point que Senecé ne me suivît bientôt. Je ne me trompais pas. Il entra un moment après moi, et dans le temps que la Dornal vint m'embrasser avec transport, en me pressant de nous mettre au lit. Senecé l'entendit distinctement. La fureur le tint quelque temps immobile; la Dornal fut extrêmement déconcertée, et je parus l'être. Enfin Senecé me regardant avec des yeux furieux : C'est toi, perfide ami! me dit-il, qui partages l'infidélité de cette malheureuse, et en même temps il vint sur moi l'épée à la main. Je n'eus que celui de me mettre en défense, et de parer le coup qu'il me portait : mais l'audacieuse Dornal, qui s'était rassurée dans l'instant, le saisit et lui demanda de quel droit il venait chez elle faire un tel scandale, et lui ordonna de sortir.

Rien n'égala l'étonnement que me donna cette impudence;

il augmenta encore lorsque j'en vis l'effet. Ces paroles, qui auraient dû mettre le comble à la fureur de Senecé, lui imposèrent. La Dornal continua de le traiter avec la dernière hauteur, et je vis Senecé trembler devant son tyran.

Lorsque je vis qu'il n'y avait pas autre chose à craindre, je sortis et j'attendis dans la rue pour voir la suite de cette aventure. J'y fus bien une heure sans voir paraître Senecé. Je ne pouvais pas imaginer ce qui le retenait; je ne croyais pas que le procédé de la Dornal exigeât une explication si longue; ennuyé d'attendre, je me retirai chez moi.

Le lendemain j'écrivis à Senecé une lettre détaillée, dans laquelle je lui rendais un compte exact de ma conduite et de mes motifs; je n'en reçus point de réponse. J'appris quelques jours après qu'il continuait de recevoir sa maîtresse. Je ne concevais pas comment elle avait pu se justifier, ni qu'il eût été assez faible pour lui pardonner. Il m'a toujours évité depuis. Pour moi, après lui avoir fait faire de ma part toutes les avances possibles, j'ai cessé de le rechercher. J'ai su depuis que, le mari de la Dornal étant mort assez brusquement, Senecé avait eu la lâcheté d'épouser cette vile créature. Comme il est parfaitement honnête homme, très-estimable d'ailleurs, et qu'il a été mon ami, je n'ai pu m'empêcher de le plaindre, et je le trouve trop puni.

J'ai compris par cette aventure qu'il est impossible de ramener un homme subjugué, et que la femme la plus méprisable est celle dont l'empire est le plus sûr. Si le charme de la vie est de la passer avec une femme qui justifie votre goût par ses sentiments, c'est le comble du malheur d'être dans un esclavage honteux, asservi aux caprices de ces femmes qui désunissent les amis, et portent le trouble dans les familles. Les exemples n'en sont que trop communs dans Paris.

Les intrigues où j'étais engagé pour mon compte, m'empê-

chèrent de songer davantage à cette aventure. Je me trouvais alors trois maîtresses à la fois : il faut des talents bien supérieurs pour les conserver, c'est-à-dire, les tromper toutes, et faire croire à chacune qu'elle est unique.

Une femme n'a pas besoin d'être bien pénétrante pour soupçonner des rivales ; la multiplicité des devoirs d'un amant les empêche d'être bien vifs.

Il y en eut une dont je m'ennuyai, et que je quittai bientôt, parce qu'elle était trop ce qu'on appelle vulgairement *caillette*. Une femme de ce caractère, ou plutôt de cette espèce, n'a ni principes, ni passions, ni idées. Elle ne pense point, et croit sentir ; elle a l'esprit et le cœur également froids et stériles. Elle n'est occupée que de petits objets, et ne parle que par lieux communs, qu'elle prend pour des traits neufs. Elle rappelle tout à elle, ou à une minutie dont elle sera frappée. Elle aime à paraître instruite, et se croit nécessaire. La tracasserie est son élément ; la parure, les décisions sur les modes et les ajustements sont son occupation. Elle coupera la conversation la plus importante pour dire que les taffetas de l'année sont effroyables, et d'un goût qui fait honte à la nation. Elle prend un amant comme une robe parce que c'est l'usage. Elle est incommode dans les affaires, et ennuyeuse dans les plaisirs. La *caillette* de qualité ne se distingue de la *caillette* bourgeoise que par certains mots d'un meilleur usage et des objets différents ; la première vous parle d'un voyage de Marly, et l'autre vous ennuie du détail d'un souper du Marais. Qu'il y a d'hommes qui sont *caillettes* !

Je rompis bientôt après avec une autre, parce que j'étais après le jeu ce qu'elle aimait le mieux. Ce n'était point que je fusse piqué de n'être pas son unique passion ; mais il n'y a rien de si désagréable que de ne pouvoir compter sur un rendez-vous fixe, qu'elle sacrifiait toujours à la première

partie qui se présentait. D'ailleurs je ne pouvais aller chez elle, que je n'y trouvasse toujours quelqu'une de ces prétendues comtesses ou marquises, parmi lesquelles on en trouve quelquefois de réelles qui déshonorent leur nom par l'indigne commerce qu'elles font. Une femme dont la maison est livrée au jeu, s'engage ordinairement à plus d'un métier. Ce n'était pas encore ce qui me déplaisait le plus. Il n'y a point de mauvaise compagnie en femmes qu'on ne puisse désavouer suivant les différentes circonstances; mais on doit être plus délicat sur les liaisons avec les hommes. Malheureusement je trouvais encore chez ma maîtresse de ces chevaliers qui sont réduits à vivre brillamment à Paris, faute de pouvoir subsister dans leur province, dont ils sont quelquefois obligés de sortir par une mauvaise humeur de la justice.

A peine eus-je quitté celle dont je viens de parler, que je fus obligé d'en sacrifier une autre aux devoirs de la société. Madame Derval, c'était son nom, était ce qu'on appelle une bonne femme. Elle avait le cœur droit, l'esprit simple, et de la candeur dans le procédé. Il était aussi nécessaire à son existence d'aimer que de respirer. Chez elle l'amour avait sa source dans le caractère, et ne dépendait point d'un objet déterminé. Il lui fallait un amant quel qu'il fût; son cœur n'aurait pas pu supporter la privation; mais elle en aurait eu dix de suite, pourvu qu'ils se fussent succédé sans intervalle, qu'à peine se serait-elle aperçue du changement. Elle aimait de très-bonne foi celui qu'elle avait, et conservait les mêmes sentiments à son successeur. La figure de madame Derval, qui était charmante, lui assurait toujours un amant; l'inconstance naturelle aux amants heureux le lui faisait bientôt perdre; mais il ne la quittait que pour faire bientôt place à un autre, dont le bonheur était aussi sûr, et la constance aussi faible.

D'ailleurs le bonheur était de l'avoir eue, et je voulus en

passer ma fantaisie. Je comptais que ce serait une affaire de quelques jours; mais la bonté de son caractère, sa complaisance, ses attentions, ses caresses, son empressement pour moi, m'arrêtèrent insensiblement. Je l'avais prise par caprice, je m'y attachai par goût; et il y avait déjà deux mois que je vivais avec elle sans songer à la quitter, lorsque je reçus un billet conçu en ces termes :

« Lorsque vous avez pris madame Derval, monsieur, j'étais » dans le même dessein; mais vous m'avez prévenu : votre » fantaisie m'a paru toute simple, et j'ai pris le parti d'at- » tendre qu'elle fût passée pour satisfaire la mienne. Cepen- » dant votre goût devrait être épuisé depuis deux mois; un » terme si long tient de l'amour, et même de la constance. » J'espérais toujours que vous quitteriez madame Derval; » j'attendais mon tour; et, dans cette confiance, j'ai rompu » avec une maîtresse que j'aurais gardée. Vous êtes trop ga- » lant homme pour troubler l'ordre de la société; rendez-lui » donc une femme qui lui appartient : vous devez sentir la » justice de ma demande. »

Ce billet me parut si singulier, que j'allai sur-le champ le communiquer à madame Derval; mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis par ses réponses obscures et équivoques, que cela lui paraissait aussi simple qu'indifférent ! Dès ce moment je sentis mes torts; je songeai à les réparer, et je rendis dans le jour même à la société madame Derval, comme un effet qui devait être dans le commerce.

Quoique je ne vécusse au milieu des plaisirs que dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, j'étais trop répandu pour n'être pas du moins connu de la mauvaise. On n'est point impunément un homme à la mode. Il suffit d'être entré dans le monde sur ce ton-là, pour continuer d'y être, lors même qu'on ne le mérite plus. Aussitôt qu'un homme parvient à ce précieux titre, il est couru de toutes les femmes, qui sont plus jalouses

d'être connues qu'estimées. Ce n'est sûrement pas l'estime, ce n'est pas même l'amour qui les détermine; c'est par air qu'elles courent après un homme qu'elles méprisent souvent, quoiqu'elles le préfèrent à un amant qui n'a d'autres torts que d'être un honnête homme ignoré.

On croirait qu'elles en sont assez punies par l'indiscrétion, la perfidie et tous les mauvais procédés qu'elles essuient : point du tout; elles sont déshonorées; elles ne désirent que d'être sur la scène du monde; l'éclat, qui ferait périr de désespoir une femme raisonnable, les console de tout.

Les filles qui vivent de leurs attraits ont la même ambition que les femmes du monde; non-seulement la conquête d'un homme célèbre met un plus haut prix à leurs charmes, mais cela les élève encore à une sorte de rivalité avec certaines femmes de condition qui n'ont que trop de ressemblance avec elles, de sorte que vous entendez souvent citer les mêmes noms par des femmes qui ne seraient pas faites pour avoir les mêmes connaissances. D'ailleurs, indépendamment des commerces réglés, je me trouvais quelquefois engagé dans ces soupers de liberté, où il semblerait qu'on vînt se dédommager de la contrainte qu'exigent les honnêtes femmes, si on pouvait leur faire un reproche aussi mal fondé.

C'était dans ces parties que je connaissais les beautés nouvelles que la misère, le libertinage et la séduction fournissent à la débauche de Paris.

J'avoue que je ne m'y suis jamais trouvé sans une secrète répugnance. Ces tristes victimes de nos fantaisies et de nos caprices m'ont toujours offert l'image du malheur, et jamais celle du plaisir.

Je me voyais l'objet des agaceries des coquettes, et des déclarations peu équivoques de plusieurs autres femmes. Ce manége, qui m'avait amusé pendant quelque temps, me

parut enfin ridicule. Je m'aperçus du mépris que les gens sensés, même ceux qui aiment le plaisir, font d'un homme à la mode, et je commençai à rougir d'un titre que je partageais avec des gens fort méprisables. L'idée d'une vie plus tranquille vint se présenter à mon esprit. Je jugeai qu'elle serait plus conforme à mes véritables sentiments, et je résolus de vivre avec moins d'éclat. Une aventure qui m'arriva alors, acheva de me déterminer à céder au penchant de mon cœur.

On m'avait souvent adressé de ces lettres que les personnes connues à Paris par leur goût pour le plaisir ou par leur fortune, sont en possession de recevoir. Le sujet et le style en sont toujours les mêmes. C'est une jeune et aimable personne qui vous déclare timidement un goût décidé pour vous, et vous offre ses faveurs à un prix raisonnable. Je me divertissais de ces billets; c'est toute la réponse qu'ils exigent, à moins qu'on n'accepte la proposition. Mais je fus un jour exposé à une épreuve plus séduisante.

Mon valet de chambre entra un matin dans mon appartement, et me dit qu'une femme assez mal vêtue attendait depuis longtemps que je fusse éveillé pour me parler d'une affaire qu'elle ne pouvait, disait-elle, communiquer qu'à moi. J'ordonnai qu'on la fît entrer et qu'on nous laissât seuls. J'attendais que cette femme m'expliquât ce qu'elle voulait; mais je n'ai jamais vu d'embarras pareil au sien. Tout ce que le malheur, la honte, la misère et la vertu humiliée peuvent inspirer, était peint sur son visage. Elle ouvrit plusieurs fois la bouche; la parole expirait toujours sur ses lèvres. Son état me toucha; je cherchai à la rassurer; je lui marquai toute la sensibilité qui pouvait l'encourager. Après plusieurs efforts, et, tâchant de me dérober des larmes qui sortaient malgré elle, d'une voix basse et entrecoupée, elle me dit, qu'elle était dans la dernière misère; qu'elle avait perdu son

mari qui la faisait vivre par son travail; qu'elle avait été obligée de vendre ce qui lui était resté pour payer quelques dettes; qu'elle avait une fille d'environ seize ans qui achevait son malheur, par la tendresse qu'elles avaient l'une pour l'autre, et l'impossibilité où elle était de la faire subsister. Cette femme s'arrêta là; les larmes qu'elle avait tâché de suspendre, sortirent avec plus d'abondance, et lui coupèrent la voix. Je me sentais ému; son discours, son état, sa physionomie m'intéressaient. Je fis cependant effort sur moi-même pour lui cacher mon trouble, pour calmer le sien, et l'engager à continuer. Je lui demandai ce qu'elle désirait que je fisse pour elle On m'a assuré, me répondit-elle, avec un trouble nouveau, et qui paraissait encore augmenter à chaque instant, qu'il y avait des personnes riches qui voulaient bien avoir soin des filles qui n'ont d'autres ressources que la charité : je viens implorer la vôtre. Je sens bien, poursuivit-elle, toujours en pleurant, à quelle reconnaissance j'engage ma malheureuse fille; mais je ne puis me résoudre à la voir mourir, accablée par la misère. Ces dernières paroles furent celles qui lui coûtèrent le plus, à peine les put-elle articuler. La honte lui faisait baisser les yeux; je sentis que j'en étais autant l'objet qu'elle-même. Elle rougissait à la fois d'un discours humiliant pour elle, et que la nature, qui se révoltait, lui faisait sans doute trouver offensant pour moi. Je pénétrai toute son âme, ses sentiments passèrent dans mon cœur; j'essayai de la consoler; et, comme je ne me trouvais pas moi-même tranquille, je lui donnai l'argent que j'avais sur moi, et je la renvoyai pour respirer en liberté. Que le malheur rend reconnaissant! j'eus toutes les peines du monde à me dérober à l'excès de de ses remercîments. Lorsqu'elle fut sortie, je fis réflexion sur son état, sur les combats que son cœur avait dû essuyer avant de faire cette démarche, et combien notre vertu dépend de notre situation.

Je vécus ce jour-là comme à mon ordinaire, c'est-à-dire que je me trouvai avec les mêmes personnes et dans les mêmes plaisirs ; mais je fus toujours traversé par des distractions. L'impression que cette infortunée avait faite sur mon âme, ne me laissait pas tranquille. Je me retirai chez moi, toujours occupé de cette image.

Le lendemain matin, on m'annonça la même personne : j'ignorais ce qui pouvait la ramener ; j'ordonnai qu'on la fît entrer. Elle entra, suivie d'une jeune fille que je jugeai être la sienne, et qui l'était en effet. J'étais encore au lit. Elles s'avancèrent l'une et l'autre auprès de moi. La mère me fit encore les remercîments les plus humbles de ce que je lui avais donné la veille. La fille qui gardait le silence, joignit seulement aux discours de sa mère l'air le plus soumis. J'eus le temps de l'examiner. Je n'ai jamais rien vu de si aimable ; la surprise qu'elle me causa m'empêcha d'imposer silence à la mère. Je la laissais parler sans songer à ce qu'elle me disait, tant j'étais frappé de la beauté de sa fille. La candeur, la vertu, l'innocence étaient peintes sur son visage. On ne voit point de ces physionomies-là dans le monde. Les traits les plus réguliers et les plus séduisants ne perdaient rien de leur éclat, malgré l'abattement et la pâleur qui devaient naturellement les éteindre. Elle n'avait pas la force de se soutenir ; elle n'osait me regarder, et ne respirait que par de profonds soupirs. Je lui dis d'approcher : elle le fit en tremblant ; sa frayeur me parut extrême. Que craignez-vous, lui dis-je, mademoiselle ? vous est-il arrivé quelque nouveau malheur ? quelle raison vous a fait venir ici ? Celle de vous marquer notre reconnaissance, répondit-elle en hésitant. Vous en avez plus, lui dis-je, que ne mérite un simple sentiment d'humanité ; il faut que vous ayez d'autres sujets de vous affliger : parlez en assurance ; je ne vous demande, pour toute reconnaissance, que de me faire connaître vos

nouveaux besoins. Au lieu de me répondre, elle jeta les yeux sur sa mère, et se mit à pleurer. La mère ne put retenir ses larmes, elle prit sa fille entre ses bras ; elles se tenaient l'une et l'autre embrassées ; elles se serraient comme si elles eussent craint d'être séparées pour toujours. Je ne savais que penser d'une douleur aussi immodérée ; je crus enfin en pénétrer le motif. Auriez-vous craint, leur dis-je, que j'osasse abuser de votre malheur ? N'est-ce point une idée aussi injurieuse pour moi qui cause votre frayeur ? Hélas ! monsieur, reprit la mère, j'ai cru devoir amener Julie pour remercier notre bienfaiteur ; nous n'osions l'une et l'autre envisager d'autre motif. Mais... Je l'interrompis à l'instant ; son embarras ne me fit que trop connaître son idée ; je pensai que je devais épargner au malheur de la mère, à la pudeur de la fille, et à moi-même, une explication plus détaillée. Ne parlez plus, repris-je, du faible secours que je vous ai donné ; vous ne m'en devez point de reconnaissance, et je vous offre tous ceux dont vous pouvez avoir besoin. Prenez des sentiments plus consolants pour vous, plus flatteurs pour moi, et moins injurieux à nous trois. En leur parlant, je vis tout à coup paraître la sérénité sur leur visage, et particulièrement sur celui de la fille, que je considérai avec plus d'attention et de liberté sitôt que ma présence ne la fit plus rougir : ou plutôt il me parut qu'elle ne sentait pas des mouvements moins vifs ; mais ils n'étaient ni douloureux ni humiliants. Elles tombèrent l'une et l'autre à genoux auprès de mon lit ; leurs larmes ne s'arrêtèrent point, le principe seul en était changé. Elles parlaient ensemble, et se confondaient dans leurs remercîments. Il semblait que leur cœur ne pût suffire à leur joie ; elle éclatait : elles ne pouvaient l'exprimer, leurs discours étaient sans ordre, elles ne se faisaient entendre que par leurs transports. Quoi ! disaient-elles, le ciel nous offre un bienfaiteur dont la générosité pure !... Grand

Dieu ! que nous sommes heureuses !... que de grâces !... Elles me prenaient les mains ; Julie me les serrait en les mouillant de larmes. La reconnaissance et la vertu la faisaient me prodiguer des caresses dont sa pudeur aurait été effrayée si j'eusse osé les hasarder. L'innocence est souvent plus hardie que le vice n'est entreprenant.

Je fus attendri de ce spectacle ; mes yeux avaient peine à retenir mes larmes. Je les fis relever, et les obligeai de s'asseoir. Je leur imposai silence ; je vis combien leur reconnaissance se faisait violence pour m'obéir.

Je ne pouvais me lasser d'admirer la beauté de Julie. Je l'avouerai cependant, cette figure charmante ne m'inspira pas le moindre désir dont sa vertu eût pu être blessée. Un sentiment de respect pour son malheur et pour sa vertu, avait fermé mon cœur à tous les autres.

Je leur demandai leur situation. Elles m'apprirent en détail ce que la mère m'avait dit la veille : que son mari avait un emploi qui les faisait vivre, et qui était toute leur fortune ; que, sans cette mort précipitée, Julie allait épouser un jeune homme, dont elle était aimée et qu'elle aimait. Julie rougit, et sa mère ayant voulu me faire l'éloge de ce jeune homme, elle renchérit sur elle avec tant de vivacité, que je jugeai que la mère m'accusait juste. Je leur demandai si ce jeune homme ne persistait pas toujours dans les mêmes sentiments, et si leur état n'avait point changé son cœur. Oh ! mon Dieu, non, reprit Julie ; les procédés qu'il a eus avec nous depuis la mort de mon père, méritent bien toute mon estime. Il a partagé avec nous, ajouta la mère, les revenus d'un petit emploi qu'il a ; mais je me suis aperçu qu'il s'incommodait extrêmement, sans pouvoir nous fournir le nécessaire dont je vois qu'il se prive ; c'est ce qui nous a obligées de recourir à votre charité.

Je leur dis de me l'amener le lendemain, et les renvoyai ;

mais ce ne fut pas sans leur imposer silence sur des remerciments qu'elles voulaient toujours recommencer.

J'eus ce jour-là l'esprit encore plus occupé que je ne l'avais eu la veille. Je me rappelais sans cesse la beauté de Julie ; je songeais qu'elle aimait, il était bien naturel qu'elle fût aimée. L'amour était né de l'inclination, fortifié par l'habitude, peut-être même par le malheur, qui unit de plus en plus ceux qui n'ont d'autre ressource que leur cœur. Les bienfaits de ce jeune homme devaient encore lui attacher sa maîtresse par les liens de la reconnaissance ; ses services étaient supérieurs à tous ceux que je pouvais leur rendre : ils me coûtaient trop peu, et il avait sacrifié le nécessaire. Que cet amant me paraissait heureux ! Ces idées m'occupaient continuellement : je le remarquai ; j'en fus affligé, ou du moins inquiet. Je craignis qu'il ne se glissât dans mon cœur quelque sentiment jaloux ; mais je me rassurai bientôt. Je jugeai que ceux que Julie m'avait inspirés, quoique tendres, étaient d'une nature bien différente de l'amour. Quelque belle qu'elle fût, quelque goût que j'eusse pour les femmes, son honneur était en sûreté avec moi. J'avais cherché toute ma vie à séduire celles qui couraient au-devant de leur défaite ; mais j'aurais regardé comme un viol d'abuser de la situation d'une infortunée, qui était née pour la vertu, et que son malheur seul livrait au crime.

Cependant, soit vertu, soit amour-propre, je n'avais été qu'humain : je voulus être généreux. Je résolus de respecter deux amants heureux, de les unir et de partager leur félicité par le plaisir de la faire en assurant leur fortune et leur état.

On n'est point vertueux sans fruit. Je n'eus pas plutôt formé ce dessein, que je sentis dans mon âme une douceur que ne donnent point les plaisirs ordinaires.

Julie ne manqua pas de venir le lendemain avec sa mère

me présenter son amant ; il était d'une figure aimable, et paraissait avoir vingt-deux ans. Comme Julie l'avait prévenu que je ne voulais le voir que pour lui rendre service, il me salua avec cette espèce de timidité qu'éprouve tout honnête homme qui a une grâce à demander ou à recevoir. Je lui demandai quel était son emploi ; il satisfit pleinement à ma question. Je ne concevais pas, par les détails qu'il me fit, qu'il eût de quoi subsister, bien loin de fournir à la subsistance des autres. Il n'y a que l'amour qui puisse trouver du superflu dans un nécessaire aussi borné. Pendant qu'il me parlait, je remarquai que Julie ne levait les yeux de dessus lui que pour me regarder avec autant d'attention. Elle craignait qu'il ne me plût pas, et cherchait à lire dans mes yeux l'impression qu'il faisait sur moi. En effet, je n'eus pas plutôt témoigné à ce jeune homme que j'étais également satisfait de sa figure et de ses discours, que je vis la joie se répandre sur le visage de Julie. Je leur demandai s'ils n'étaient pas toujours dans le dessein de s'épouser. Le jeune homme prit aussitôt la parole : Mon bonheur, me dit-il, dépendrait sans doute d'être uni avec Julie, si je pouvais la rendre heureuse ; je ne désirerais des biens que pour les lui offrir ; mais je n'en ai aucuns, et je ne me consolerais jamais de faire son malheur. Si cette crainte, leur dis-je à tous deux, est l'unique obstacle qui s'oppose à votre union, je me charge de votre fortune. Dans ce moment, Julie me fit des remercîments si vifs des bontés qu'elle disait que j'avais déjà eues pour sa mère et pour elle, que je vis clairement qu'elle était encore plus reconnaissante des offres que je faisais à son amant. Il me dit que les bontés que je lui marquais, lui seraient encore plus précieuses, si elles pouvaient l'attacher à moi, et qu'il y sacrifierait son emploi. Tous les trois me firent les mêmes protestations. Je fis mon arrangement sur l'idée qu'ils m'offraient. La plus grande partie de mes biens

est en Bretagne, où j'ai des terres considérables. La dissipation où je vivais à Paris ne me permettait guère de veiller moi-même à mes affaires, et ceux qui en étaient chargés en province s'en acquittaient fort mal. Je leur demandai s'ils n'auraient point de peine à aller vivre dans mes terres, où je leur ferais un parti assez avantageux, où ils auraient soin de mes affaires.

Le jeune homme m'assura que le lieu le plus heureux pour lui serait celui où il vivrait avec Julie, et qu'il préférerait à tous les emplois le bonheur de m'être attaché. Julie et sa mère me firent voir les mêmes sentiments. Peu de jours après, j'unis Julie avec son amant. J'obtins pour eux un emploi considérable, qu'ils pouvaient exercer sans négliger mes affaires, et je les fis partir pour la Bretagne. Rien ne m'a donné une plus vive image du bonheur parfait que l'union et les transports de ces jeunes amants. Ils n'éprouvaient avec leur amour d'autres sentiments que ceux de la reconnaissance qu'ils s'empressaient de me marquer à l'envi l'un de l'autre. Je n'ai jamais senti dans ma vie de plaisir plus pur que celui d'avoir fait leur bonheur. L'auteur d'un bienfait est celui qui en recueille le fruit le plus doux. Il semblait que leur état se réfléchît sur moi. Tous les plaisirs des sens n'approchent pas de celui que j'éprouvais. Il faut qu'il y ait dans le cœur un sens particulier et supérieur à tous les autres.

Je n'ai pas eu lieu de me repentir de leur avoir confié mes affaires; mais je leur ai une obligation plus sensible et plus réelle.

Je leur dois en partie le changement qui arriva dès lors dans mon cœur. Leur état m'en fit désirer un pareil. Je trouvai un vide dans mon âme que tous mes faux plaisirs ne pouvaient remplir; leur tumulte m'étourdissait au lieu de me satisfaire, et je sentis que je ne pouvais être heureux, si mon cœur n'était véritablement rempli. L'idée de ce bonheur me rendit

tous mes autres plaisirs odieux; et, pour me dérober à leur importunité, je résolus d'aller à la campagne chez un de mes amis, qui me priait depuis longtemps de le venir voir dans une terre qu'il avait à quelques lieues de Paris.

J'y trouvai la comtesse de Selve. Elle avait environ vingt-trois ans, et était veuve depuis deux ans. Elle avait été sacrifiée à des intérêts de famille en épousant le comte de Selve. C'était un homme âgé et d'un caractère extrêmement dur et jaloux, parce qu'il avait toujours vécu en assez mauvaise compagnie, où l'on n'apprend pas à estimer les femmes. Comme il sentait qu'il n'était pas aimable, le dépit ne l'avait rendu que plus insupportable. La jeune comtesse faisait, malgré sa répugnance, tout ce que la vertu pouvait en exiger. Elle ne pouvait pas donner son cœur; mais elle remplissait ses devoirs, et sa conduite la faisait respecter, sans la rendre plus heureuse.

Je la connaissais à peine, parce qu'elle vivait peu dans le monde; et, lorsque le hasard me l'avait fait rencontrer, son caractère sérieux m'avait prodigieusement imposé. Les femmes avec lesquelles je vivais communément, n'avaient guère de rapport avec madame de Selve, qui m'avait toujours paru trop respectable pour moi. J'étais alors dans des dispositions différentes, et je la vis avec des yeux plus favorables. Sa conversation, et le commerce plus familier qu'on a à la campagne, me la firent mieux connaître, et toujours à son avantage. Comme elle n'avait jamais eu de goût pour son mari elle soutenait le veuvage avec plus de décence que d'affection, et rien n'empêchait son caractère de paraître dans tout son jour.

La comtesse de Selve avait plus de raison que d'esprit, puisqu'on a voulu mettre une distinction entre l'un et l'autre, ou plutôt elle avait l'esprit plus juste que brillant. Ses discours n'avaient rien de ces écarts qui éblouissent dans le premier instant, et qui bientôt après fatiguent. On n'était jamais frappé

ni étonné de ce qu'elle disait ; mais on l'approuvait toujours. Elle était estimée de toutes les personnes estimables, et respectée de celles qui l'étaient le moins. Sa figure inspirait l'amour, son caractère était fait pour l'amitié, son estime supposait la vertu. Enfin la plus belle âme unie au plus beau corps, c'était la comtesse de Selve. J'aperçus bientôt tout ce qu'elle était, je le sentis encore mieux ; j'en devins amoureux sans le prévoir, et je l'aimais avec passion, quand je croyais simplement la respecter.

Je ne fus pas longtemps sans être au fait de mes sentiments. Il y avait quelques jours que j'étais dans cette maison avec la comtesse, lorsqu'elle donna ordre qu'on tînt son équipage prêt pour retourner à Paris. Cet ordre m'affliga sans savoir pourquoi ; mais j'en sentis bientôt le véritable motif : j'avais trop d'expérience de mon cœur pour n'en pas connaître l'état. Je reconnus que j'aimais plus vivement que je n'avais jamais fait. J'étais au désespoir de laisser partir la comtesse sans l'avoir instruite de mes sentiments ; heureusement pour moi, le maître de la maison l'engagea à rester encore deux jours. Je résolus bien d'en profiter, et de me déclarer avant son départ. Jamais je ne me suis trouvé dans une situation plus embarrassante. Moi, qui avais tant d'habitude des femmes, et qui étais avec elles libre jusqu'à l'indécence, je n'osais presque ouvrir la bouche avec la comtesse. Que les femmes ne se plaignent point des hommes, ils ne sont que ce qu'elles les ont faits. J'eus plusieurs fois l'occasion de m'expliquer avec madame de Selve ; le respect me retint toujours dans le silence. Ne pouvant enfin triompher de ma timidité, je pris le parti de lui faire connaître mes sentiments par ma conduite, sans oser les lui avouer. Je me contentai de lui demander la permission d'aller lui faire ma cour. Il me parut que ma proposition l'embarrassait. Au lieu de me répondre positivement. elle me dit que sa maison serait peu de mon goût ; que la re-

traite où elle vivait ne convenait guère à un homme aussi répandu que je l'étais. Cette réponse approchait si fort d'un refus, que je ne voulus pas la presser de s'expliquer plus clairement, bien résolu de l'interpréter comme une permission. Je ne lui répondis alors que par ces politesses vagues qui veulent dire tout ce qu'on veut, parce qu'elles ne disent rien.

Madame de Selve partit le lendemain. Je ne demeurai pas longtemps après elle, et je ne fus pas plutôt à Paris que j'allai la voir. Elle en parut surprise; mais elle me reçut poliment. Je fis ma visite courte; j'en fis plusieurs autres qui ne furent pas plus longues; je craignais de lui être importun avant d'être en possession d'aller librement chez elle. Mes visites devinrent de plus en plus fréquentes; bientôt je ne quittai plus la maison de madame de Selve, tout autre lieu me déplaisait. Mes amis, c'est-à-dire, mes connaissances ordinaires, me trouvaient emprunté avec eux; ils m'en faisaient la guerre, quand ils me rencontraient, sans me faire cependant aucune violence pour me ramener dans leur société. Voilà ce qu'il y a de commode avec ceux qui ne sont liés que par les plaisirs : ils se rencontrent avec plus de vivacité qu'ils n'ont d'empressement à se rechercher; ils se prennent sans se choisir, se perdent sans se quitter, jouissent du plaisir de se voir sans jamais se désirer, et s'oublient parfaitement dans l'absence.

Je jouissais donc tranquillement du bonheur de voir madame de Selve. Comme elle recevait fort peu de monde, j'aurais trouvé aisément le moment de lui découvrir mon cœur; mais, soit que cette facilité même m'empêchât de rien précipiter dans la certitude de la retrouver, soit que le respect qu'elle m'avait d'abord inspiré m'imposât toujours, je n'osais hasarder cet aveu. J'avais fait des déclarations à toutes les femmes dont je n'étais pas amoureux, et ce fut dans le moment que je ressentis véritablement l'amour, que je n'osai

plus en prononcer le nom. Je ne disais pas, à la vérité, à madame de Selve que je l'aimais; mais toute ma conduite le lui prouvait : je m'apercevais même que mes sentiments ne lui échappaient pas. Une femme n'en est jamais offensée ; mais l'aveu peut lui en déplaire, parce qu'il exige du retour, et suppose toujours l'espérance de l'obtenir. J'imaginai que le moyen le plus sûr de réussir auprès d'elle, était d'essayer de me rendre maître de son cœur, avant que d'oser le lui demander. Il y avait déjà plus d'un mois que je voyais madame de Selve sur ce ton-là, avec la plus grande assiduité, et j'aurais peut-être tenu encore longtemps la même conduite, si elle ne m'eût elle-même offert l'occasion de me déclarer.

Elle me dit un jour qu'elle était surprise qu'un homme aussi dissipé que moi pût demeurer, aussi longtemps que je le faisais, dans une maison aussi retirée et aussi peu amusante que la sienne. Cela doit vous faire voir, lui répondis-je, madame, que la dissipation est moins la marque du plaisir que l'inquiétude d'un homme qui le cherche sans le trouver; et, lorsque j'ai le bonheur de vous faire ma cour, je n'en désire point d'autre. Je ne cherchais pas, reprit madame de Selve, à m'attirer un compliment; mais j'étais réellement étonnée que vous fussiez aussi dissipé qu'on le dit, et que vous vous fussiez si prodigieusement changé. C'est à vous, madame, que je dois, lui dis-je, un changement aussi singulier; c'est vous qui m'avez arraché à tous mes vains plaisirs; c'est avec vous que j'éprouve les plus vifs et les plus purs que j'aie goûtés de ma vie : trop heureux si vous daigniez un jour les partager! Madame de Selve voulut m'interrompre; je ne lui en donnai pas le temps. J'avais jusqu'alors gardé un silence contraint. Je ne l'eus pas plutôt rompu, que je me sentis délivré du plus pesant fardeau, et je continuai avec la plus grande vivacité : Oui, madame, poursuivis-je, je sens que je vous suis attaché pour ma vie; que tout me serait in-

supportable sans vous, et que vous me tenez lieu de tout. Jusqu'ici j'ai été plongé dans les plaisirs, sans avoir véritablement connu l'amour; c'est lui qui m'éclaire, et vous seule pourviez me l'inspirer. Je ne rapporterai point ici toute la suite du discours que je tins à madame de Selve; il suffit de dire qu'il se réduisait à l'assurer de l'amour le plus violent, et lui jurer une constance à toute épreuve.

Je n'eus pas plutôt fait cet aveu; que je redoulai sa réponse. Madame de Selve ne me marqua ni plaisir, ni colère; mais elle me répondit avec sang-froid. L'habitude, me dit-elle, monsieur, où vous êtes de vous livrer au premier goût que vous sentez pour les femmes que vous voyez, vous fait croire que vous êtes amoureux; peut-être même imaginez-vous que ces discours doivent s'adresser à toutes les femmes, et soient un devoir de votre état d'homme du monde. Quoi qu'il en soit, et sans vouloir soupçonner votre sincérité, si vous sentez quelque goût pour moi, je vous conseille de ne vous y pas livrer; vous ne seriez pas heureux d'aimer seul, et je ne voudrais pas risquer de me rendre malheureuse en y répondant. Eh! quels malheurs, répliquai-je, envisagez-vous à partager les sentiments d'un honnête homme qui vous aimerait uniquement? Les plus grands, me répondit-elle, qui puissent arriver à une femme raisonnable. L'honnête homme dont vous parlez, et tel qu'on l'entend, est encore bien éloigné d'un amant parfait; et celui dont la probité est la plus reconnue, n'est peut-être jamais ni sans reproche, ni sans tache aux yeux d'une femme, je ne dis pas éclairée, mais sensible. Elle est souvent réduite à gémir en secret; son amant est irrépréhensible dans le public, elle n'en est que plus malheureuse. Madame de Selve s'apercevant que j'allais l'interrompre pour la rassurer sur ses craintes: Il est inutile, ajouta-t-elle, d'entrer dans une plus grande discussion à ce sujet, ni d'entreprendre de détruire mes idées sur

des dangers où je serais résolue de ne pas m'exposer, quand j'aurais même à combattre mon cœur, qui heureusement est tranquille. Cependant, comme je n'ai aucun sujet de me plaindre de vous, que votre caractère me paraît estimable, je veux bien vous accorder mon amitié, et je serai plus flattée de la vôtre, que d'un sentiment aussi aveugle que l'amour.

Je fus si frappé de la sagesse de ce discours, qu'il augmenta encore mon estime pour madame de Selve, et par conséquent mon amour. Quand cette passion est une fois entrée dans le cœur, notre âme ne reçoit plus d'autres sentiments qu'ils ne servent encore à fortifier l'amour. Je me trouvais fort soulagé de m'être déclaré, et trop heureux d'obtenir le retour que m'offrait madame de Selve : ce n'était que de l'amitié ; mais celle d'une femme aimable et jeune inspire un sentiment si tendre et si délicieux, que ma reconnaissance était celle d'un amant.

Je n'osai combattre les raisons de madame de Selve : quand on les aperçoit, comme elle faisait, on sait les soutenir, et la contradiction peut affermir dans un sentiment ; mais je me proposais de faire naître dans la suite des discours sur cette matière. Une femme qui parle souvent des dangers de l'amour, s'aguerrit sur les risques, et se familiarise avec la passion ; c'est toujours parler de l'amour, et l'on n'en parle guère impunément.

Je ne manquai pas un jour d'aller chez madame de Selve; mes visites ne pouvaient pas devenir plus fréquentes, mais elles furent encore plus longues qu'à l'ordinaire. J'y passai ma vie; sans oser lui demander du retour, je lui parlais de ma passion : l'aveu que j'en avais fait m'autorisait. Je lui disais que le refus des sentiments que je lui demandais ne pouvait pas changer les miens ; et, puisque je ne pouvais prétendre qu'à son amitié, je la conjurais de m'accorder la plus

tendre. Elle m'en assurait; je me hasardais alors à lui baiser la main. Les caresses de l'amitié peuvent échauffer le cœur, et faire naître l'amour. Séduite par le prétexte d'un attachement pur, madame de Selve y résistait faiblement. Je l'accoutumai insensiblement à m'entendre parler de ma passion, et j'attendais qne le temps et ma constance lui fissent naître les sentiments que je désirais, ou plutôt qne je pusse en obtenir l'aveu ; car je m'apercevais que je faisais chaque jour de nouveaux progrès dans son cœur, L'amour qui ne révolte pas d'abord, devient bientôt contagieux. Je passai trois mois avec elle sur ce ton-là ; j'étais étonné de ma constance : toute autre femme ne m'avait jamais retenu si longtemps, ni en me rendant heureux, ni en me tenant rigueur. Comme il n'y avait que les sens qui jusqu'alors m'eussent attaché aux femmes, le succès me refroidissait bientôt, et la sévérité me rebutait, au lieu que l'amour et l'estime m'avaient fixé auprès de madame de Selve. Je n'étais occupé que du désir de lui plaire, elle m'y paraissait sensible, et il ne me manquait plus que d'obtenir cet aveu qui établit plus les droits d'un amant que toutes les bontés qu'on lui marque.

Madame de Selve m'avouait que mon caractère, qui l'avait d'abord effrayée, lui convenait parfaitement, et que j'aurais été le seul homme pour qui elle eût eu du penchant, si elle n'eût été en garde contre l'amour. Je faisais naître souvent ces conversations. Je voulus lui parler du comte de Selve, son mari, afin d'en prendre occasion de lui faire sentir la différence qu'il y a de se livrer aux transports d'un amant tendre et passionné, ou d'être asservie aux bizarreries d'un mari odieux. Madame de Selve convenait de bonne foi avec moi qu'elle n'avait jamais eu d'amour pour son mari; que la disproportion d'âge et d'humeur ne le permettait pas; mais à peine avouait-elle qu'elle n'avait pas été parfaitement heureuse; et, comme j'insistais sur les tourments qu'elle avait

éprouvés de la jalousie du comte de Selve, elle me répondit simplement qu'une femme raisonnable ne devait jamais faire d'éclat à ce sujet; que c'était à elle à guérir la jalousie par sa conduite, et même à la pardonner en faveur de l'amour qui en est le principe. Enfin madame de Selve ne prononça jamais un mot dont la mémoire de son mari pût être offensée. Tout ce qui ajoutait à mon respect pour madame de Selve, augmentait aussi mon amour. J'étais presque sûr que l'amitié qu'elle disait avoir pour moi, n'était plus qu'un prétexte pour couvrir l'amour que j'étais assez heureux pour lui avoir inspiré. Je me hasardai enfin d'en obtenir l'aveu.

Un jour que, par ses discours et sa confiance, elle me donnait les marques de la plus tendre amitié : Pardonnez-moi, lui dis-je, madame, ma témérité; je ne puis plus douter que vous n'ayez pour moi des sentiments plus vifs que ceux de l'amitié; accordez-m'en l'aveu, il ne servira qu'à m'attacher encore plus inviolablement. Madame de Selve parut interdite et soupira au lieu de me répondre. Je ne voulus pas lui donner le temps de se remettre, je crus devoir profiter de l'instant. Je la pressai de nouveau, je me jetai à ses genoux, et lui fis les protestations les plus vives. Je crains bien, me dit-elle, de vous avoir plus instruit de mes sentiments par ma conduite avec vous, que toutes les paroles que vous exigez ne le pourraient faire. Je ne cherche point à vous cacher mon âme. J'ai senti pour vous l'intérêt le plus tendre avant que je m'en fusse aperçue. Je ne suis plus en état de combattre un penchant qui m'a entraînée; peut-être même n'en aurais-je ni la force, ni la volonté. Vous voyez jusqu'où va ma confiance en vous : puissiez-vous ne m'en pas faire repentir! Je fus si charmé d'entendre ce que j'avais si ardemment désiré, que je fis éclater ma reconnaissance par les transports les plus vifs. Je la rassurai sur ses craintes, et lui jurai une constance éternelle. J'étais libre de disposer de ma main, je

la lui offris pour garant de ma sincérité. Ce ne seraient pas, me dit-elle, les serments ni les lois qui pourraient me répondre de votre fidélité. Ma félicité ne dépendrait pas de vous être attachée par des nœuds qui ne sont indissolubles que parce qu'ils sont forcés ; ce n'est que votre cœur qui peut me satisfaire. Je ne refuse cependant pas l'offre que vous me faites; nos états se conviennent, et je voudrais imaginer des nœuds nouveaux pour m'unir encore plus étroitement avec vous. Mais, quoique je sois maîtresse de ma conduite, je ne le suis pas par mon âge de disposer librement de ma main. Ceux à qui la loi donne encore quelque autorité sur moi à cet égard, ont d'autres vues intéressées qui nous feraient peut-être essuyer quelques contradictions de leur part. Je puis vous assurer que je rendrai leurs desseins inutiles ; mais il faut que nous différions encore quelque temps. Il ne convient ni à vous ni à moi de prendre devant le public des engagements absolument libres de tous obstacles. Jusque-là j'aurai le temps d'éprouver votre cœur, et notre union n'en aura que plus de charmes pour nous.

J'approuvai le parti que madame de Selve me proposait, je consentis à tout ce qu'elle voulut. Quelques désirs que j'eusse de la posséder, je n'avais d'autre volonté que la sienne. Je vivais avec elle dans cette espérance, et, quoique je désirasse encore, j'étais dans une situation des plus heureuses que j'aie éprouvées de ma vie.

Je goûtais avec madame de Selve tous les charmes d'un amour pur : c'est l'état le plus heureux des amants. Ce genre de vie était bien nouveau pour moi; j'étais accoutumé à moins d'estime et plus de liberté. Je voulais quelquefois tenter de faire approuver à madame de Selve mes anciennes habitudes avec les femmes. Je lui disais que, lorsqu'on avait donné son cœur, on ne devait pas refuser à un amant des faveurs dont le prix est moins précieux, quoique le plaisir en

soit plus vif. Je lui présentais mes raisons sous toutes les faces possibles, je lui débitais enfin ces maximes et tous ces lieux communs que j'avais autrefois employés avec succès vis-à-vis de tant de femmes. Ces raisonnements m'étaient alors inutiles, parce que madame de Selve ne se conduisait pas sur les mêmes principes que celles que j'avais rencontrées.

Elle me répondait sans s'émouvoir, quelquefois même en plaisantant, que cet usage, tout ridicule qu'il me paraissait, décidait de l'honneur et même du bonheur d'une femme; que son cœur m'était aussi favorable que le préjugé m'était contraire, quoique les hommes semblassent même l'approuver, puisqu'on ne les voyait pas rester attachés à une femme qui leur avait sacrifié ces mêmes préjugés. Je me sentais forcé d'approuver des raisons qui me déplaisaient infiniment; mais il fallait bien me soumettre aux idées de madame de Selve, puisque je ne pouvais pas lui faire adopter les miennes, qui, sans doute, n'étaient pas des plus justes. Les amants seraient trop heureux que leurs désirs fussent entretenus par des obstacles continuels; il n'est pas moins essentiel, pour le bonheur, de conserver des désirs que de les satisfaire.

Nous vivions dans un commerce délicieux, lorsqu'il se répandit un bruit de guerre. Il fallut que je songeasse à joindre mon régiment. Je sentis tout ce qu'il m'en allait coûter pour me séparer de madame de Selve; mais rien n'approche de la douleur que lui causa cette nouvelle. En préparant mon départ, je n'osais pas lui en parler de peur de l'affliger encore; mais je ne pouvais pas m'empêcher d'y paraître sensible. Elle le remarqua, et me dit que son état était bien différent du mien; que je n'avais que les inquiétudes ordinaires de l'absence; au lieu qu'elle allait être dans les alarmes les plus cruelles. Elle ne m'en dit pas davantage; mais son silence et ses larmes m'en dirent plus qu'elle n'aurait pu faire. Je n'ai jamais vu de douleur plus vive; j'en fus péné-

tré. Après avoir inutilement essayé de la consoler, je me retirai pour me livrer moi-même librement à ma douleur. Je réfléchis sur l'honneur chimérique auquel j'immolais le bonheur de ma vie. Ces idées m'agitèrent longtemps. Je fus tenté de tout abandonner, et de m'inquiéter peu des discours qu'on pourrait tenir, pourvu que je fusse heureux. Je rougissais bientôt d'écouter des sentiments si peu dignes de ma naissance et de ma profession. Je passai toute la nuit dans ces agitations.

Je retournai le lendemain, comme à mon ordinaire, chez madame de Selve. Je la trouvai aussi affligée et plus abattue que la veille. J'aurais triomphé de ma douleur; mais je ne pouvais pas supporter la sienne. J'oubliais tous les sentiments d'honneur qui m'avaient soutenu jusque-là; ils me parurent une barbarie, et je résolus de les sacrifier à la tranquillité de madame de Selve. Je me jetai à ses genoux; je lui dis que je ne pouvais pas résister à ses larmes; que, pour les faire cesser, j'allais abandonner le service, trop content de vivre pour elle. Je ne doutais point que ce discours ne rétablît le calme dans son âme. Madame de Selve me regarda quelque temps sans rien dire, et, m'embrassant tout d'un coup avec transport, ce qu'elle n'avait jamais fait : Je sens, me dit-elle, combien il vous en coûte, pour me faire le sacrifice que vous m'offrez; mais j'en serais indigne, si j'étais capable de l'accepter. Oui, ajouta-t-elle, je suis trop contente du pouvoir que l'amour me donne sur vous; je vous rends à votre cœur, je vous rends à vos devoirs, et c'est vous rendre à vous-même. Je fus si transporté d'admiration, que je lui aurais fait par reconnaissance ce sacrifice, que je ne lui avais offert que par compassion pour la douleur qu'elle m'avait fait voir. Je lui dis tout ce que l'amour et le respect m'inspirèrent; je l'assurai qu'elle était maîtresse absolue de mon sort et de ma conduite. Je ne pouvais pas avoir un meilleur guide

qu'un esprit aussi juste et un caractère aussi respectable.

Dès ce moment, madame de Selve me parut plus tranquille, ou plutôt je m'aperçus qu'elle dissimulait sa sensibilité pour ne pas trop exciter la mienne. Elle me dit qu'un homme de ma naissance n'avait point d'autre parti à prendre et à suivre que celui des armes; que c'était l'unique profession de la noblesse française, comme elle en était l'origine; et qu'une femme qui oserait inspirer d'autres sentiments à son amant, n'était digne que de servir à ses plaisirs, et non pas de remplir son cœur. Enfin, aussitôt qu'il fut question de mon devoir, la tendre madame de Selve disparut; je trouvai en elle l'ami le plus sûr et le plus ferme. Quelque cruelle que l'absence dût être pour notre amour, j'étais charmé de trouver des sentiments si généreux; ma passion en devint encore plus vive. Madame de Selve, comme je viens de le dire, m'avait embrassé dans son premier transport; cette faveur m'enhardit à en exiger d'autres, et, quoique je ne dusse qu'à une espèce d'importunité les caresses qu'elle me souffrait, je croyais m'apercevoir que la pudeur s'y opposait plus que tout autre motif. Je la pressai d'achever mon bonheur; elle me conjura de ne rien exiger d'elle qui fût contraire à ses devoirs. Elle me dit que son cœur, dont j'étais sûr, devait me suffire, et que je lui étais trop cher pour qu'elle risquât de me perdre. Je vis que mes empressements l'affligeaient; je n'insistai pas davantage, et je la quittai après en avoir reçu toutes les assurances de l'amour le plus tendre.

Le temps qui me restait jusqu'au départ, m'était trop précieux pour ne le pas donner tout entier à madame de Selve. Je passais tous les jours avec elle; nos entretiens ne roulaient que sur notre amour, la rigueur des devoirs et la nécessité de les remplir. Je trouvais toujours en madame de Selve la même tendresse et les mêmes charmes. Bien loin que je pusse rester dans la réserve qu'elle exigeait, je sentais que

mes désirs s'enflammaient de plus en plus. Je recommençai à la presser; je lui jurai que mon cœur lui était trop inviolablement attaché, qu'elle était devenue trop nécessaire au bonheur de ma vie, à ma propre existence, pour qu'elle dût craindre mon inconstance. Elle voulut me rappeler à mon respect pour elle; mon amour était trop violent pour être retenu. Je priai, je pressai : à la vivacité des sollicitations et aux serments, je joignis les entreprises, je l'embrassai; elle était émue, elle soupirait : je ne trouvai plus qu'une faible résistance, et je devins le plus heureux des hommes. Pour concevoir mon bonheur, il faut avoir éprouvé les mêmes désirs. Quoique j'eusse passé ma vie avec les femmes, le plaisir fut nouveau pour moi : c'est l'amour seul qui en fait le prix. Je ne sentis point succéder au feu des désirs ce dégoût humiliant pour les amants vulgaires : mon âme jouissait toujours.

Attaché par l'amour, fixé par le plaisir, je trouvais madame de Selve encore plus belle; je l'accablais de baisers : sa bouche, ses yeux, toute sa personne étaient l'objet de mes caresses et la source de mes transports : une ivresse voluptueuse était répandue dans tous mes sens. A peine fut-elle un peu calmée, que je remarquai que madame de Selve n'osait me regarder; elle laissait même couler des larmes. Sa douleur passa dans mon âme : j'étais fait pour avoir tous ses sentiments. Je me regardais comme criminel. Je craignis de lui être devenu odieux; je la conjurai de ne me point haïr. Hélas! me répondit-elle, serait-il en mon pouvoir de vous haïr? Mais je sens que je vous perdrai. Et puis-je me le pardonner? Je n'oubliai rien pour dissiper ses craintes que je trouvais injurieuses pour moi; je l'assurai d'une constance inviolable. Je lui jurai qu'aussitôt qu'elle voudrait me donner la main, nous serrerions par le sceau de la loi et de la foi publique, les nœuds formés par l'amour. La vivacité de mes caresses appuyait mes serments. Madame de Selve se calma

et me dit, en m'embrassant tendrement, qu'elle ne se reprocherait jamais d'avoir tout sacrifié à mes désirs, tant qu'elle serait sûre de mon cœur, dont la fidélité ou l'inconstance la rendrait la plus heureuse ou la plus malheureuse des femmes. Mes serments, mes transports et l'amour dissipèrent toutes ses craintes; j'obtins mon pardon, et nous le scellâmes par les mêmes caresses qui, un moment auparavant, m'avaient rendu criminel, et qui deviennent également innocentes et délicieuses quand deux amants les partagent. État heureux où les désirs satisfaits renaissent d'eux-mêmes! Je passai encore quelques jours avec madame de Selve dans des plaisirs inexprimables. Il fallut enfin partir, et notre séparation fut d'autant plus cruelle que nous étions plus heureux.

Le bruit de guerre qui s'était répandu, ne servit qu'à rendre la paix plus assurée, et la campagne se borna à un camp de paix.

Je revins à Paris plus amoureux que je n'en étais parti, et dans la résolution de presser mon mariage avec madame de Selve. Attaché par l'amour, le plaisir et la reconnaissance, j'aurais voulu imaginer de nouveaux liens pour m'unir plus étroitement avec elle. Nous nous revîmes avec des transports qui ne se peuvent comprendre que par ceux qui les ont éprouvés. Je passai un an dans une ivresse de plaisir; l'amour en était la source, et ils ajoutaient encore à l'amour. Je ne voyais que madame de Selve; j'étais tout pour elle, et sans elle tout était étranger pour moi. Pourquoi faut-il qu'un état aussi délicieux puisse finir? Ce n'est point une jeunesse inaltérable que je désirerais; elle est souvent elle-même l'occasion de l'inconstance. Je n'aspire point à changer la condition humaine; mais nos cœurs devraient être plus parfaits, la jouissance des âmes devrait être éternelle.

Les principes de mon bonheur étaient toujours les mêmes, et cependant il s'altéra, puisque je commençai à le moins

sentir. Les plaisirs, qui m'avaient entraîné autrefois avec tant de violence, m'étaient devenus odieux quand ils m'arrachaient d'auprès de madame de Selve. Insensiblement je les envisageai avec moins de dégoût, ils me parurent nécessaires pour empêcher la langueur de se glisser dans le commerce de deux amants. La constance n'est pas loin de s'altérer quand on la veut réduire en principes. Si je ne cherchai pas mes anciens amis de plaisirs qui s'étaient dispersés, je crus du moins devoir vivre en société. Paris en est plein; on n'est pas obligé de les rechercher : il suffit de ne les pas fuir. J'allai chez madame de Selve un peu moins assidûment, c'est-à-dire que je n'y allais pas pas tous les jours, ou du moins je faisais mes visites un peu moins longues, ce qui suppose qu'elles commençaient à me le paraître. Le goût que j'avais eu autrefois pour les spectacles, et que madame de Selve avait suspendu, parce qu'elle y allait peu, et que je ne pouvais vivre qu'aux lieux où elle était, se réveilla chez moi, et j'y retournai. J'y trouvais ordinairement quelques-uns de mes amis qui m'emmenaient souper avec eux.

La première fois que je manquai de revenir chez madame de Selve, où je soupais toujours, elle en fut extrêmement inquiète; elle craignit qu'il ne me fût arrivé quelque accident. Dès le lendemain matin, elle envoya savoir de mes nouvelles. J'allai aussitôt la voir; elle me fit de tendres reproches. Il ne me semblait pas que je les eusse mérités; cependant j'en fus embarrassé, et je rougis. Il faut qu'il y ait en nous-mêmes un sentiment plus pénétrant que l'esprit même, et qui nous absout ou nous condamne avec l'équité la plus éclairée. Il y a, si j'ose dire, une sagacité du cœur qui est la mesure de notre sensibilité.

Quelques jours après, je fus encore engagé dans un souper. Les premiers reproches que m'avait faits madame de Selve, m'inquiétaient en l'abordant; j'en craignais de nou-

veaux, et je me trouvai fort soulagé de ce qu'elle ne m'en fit point. Cependant mes absences devinrent plus fréquentes; mais je ne manquais jamais d'aller souper avec elle que je n'en sentisse quelques remords, et on ne les sent point sans les mériter; quand on s'examine bien scrupuleusement, on en trouve les motifs. En effet, madame de Selve était presque toujours seule. Comme je lui avais marqué que je ne trouvais rien de si odieux que ces visites qui contraignent les caresses et les épanchements des amants, elle s'était défaite insensiblement du peu de monde qu'elle voyait avant de me connaître. Je devais donc partager une solitude où elle ne s'était réduite que pour me plaire. Après les premiers reproches que madame de Selve me fit avec douceur, elle ne m'en fit plus aucuns; mais je remarquai qu'elle avait l'esprit moins libre, et l'humeur un peu mélancolique. Je lui en demandais quelquefois la raison, et elle me répondait toujours qu'elle n'avait rien; et, comme j'insistais en lui demandant si elle avait quelque sujet de se plaindre de moi, elle m'assurait qu'elle était parfaitement contente, et me faisait toutes les caresses capables de me détromper. Rassuré, ou plutôt m'abusant moi-même sur mon innocence, je me livrai de plus en plus à la dissipation. J'étais cependant inquiet de voir madame de Selve plus sérieuse avec moi sans être moins tendre; je me le reprochais; cela m'affligeait; et quoiqu'elle ne me contraignît en rien, je me trouvais gêné, parce que j'avais des remords. L'habitude de les mériter les fit bientôt perdre. La facilité, ou plutôt la bonté de madame de Selve y contribuait. Lorsque j'avais été quelques jours sans la voir, je voulais lui alléguer des excuses; elle me les épargnait, et me faisait entendre qu'elle était charmée que je m'amusasse; qu'un homme ne peut pas rester dans une solitude continuelle, qui convient mieux à l'état d'une femme; et, quelque désir qu'elle eût d'être toujours avec moi, mon plaisir, di-

sait elle, la consolait de tout. Ces sentiments m'étaient d'autant plus agréables, qu'ils me mettaient à l'aise. Madame de Selve m'en devenait plus chère, et non pas plus nécessaire. Nous chérissons machinalement ceux qui nous épargnent des torts, et encore plus ceux qui les excusent. Quelque complaisance qu'elle eût pour mes goûts, je ne pouvais pas dissimuler le plaisir que lui causait ma présence. Je formais quelquefois le dessein de passer plusieurs jours avec elle, et de faire par reconnaissance ce que je faisais autrefois avec tant d'ardeur, et ce qu'il m'eût été impossible de ne pas faire. Le temps qu'on ne donne qu'au devoir paraît toujours fort long. L'ennui me gagnait involontairement. Il semblait que madame de Selve s'en aperçût avant moi. Elle était la première à m'engager à la quitter pour chercher des plaisirs plus vifs; elle ne me le disait pas, mais elle m'en fournissait les prétextes que je n'eusse peut-être pas imaginés, et que je désirais. J'admirais alors combien elle était aveugle sur mes torts, avec tant de pénétration à prévenir mes désirs.

J'aimais uniquement madame de Selve; elle n'avait point de rivale. J'imaginai que rien ne manquerait à mon cœur, et que notre commerce deviendrait aussi vif que jamais, si elle vivait en société. Je le lui proposai, elle y consentit : elle n'avait jamais d'autre volonté que la mienne. Nous vécûmes quelque temps sur ce ton-là; j'y trouvai plus d'agréments. Les amants qui ont usé le premier feu de la passion, sont charmés qu'on coupe la longueur du tête-à-tête. Si mes plaisirs n'étaient pas aussi vifs qu'ils l'avaient été, du moins je n'en désirais point d'autres.

Cette tranquillité ne fut pas longue; je n'étais qu'inconstant, je devins infidèle. Il y a des femmes qui, en faisant des agaceries, n'ont d'autre objet que d'engager un amant; quelquefois c'est une simple habitude de coquetterie. Il y en a d'autres qui seraient insensibles au plaisir de s'attacher à un

homme, si elles ne l'arrachaient à une maîtresse. J'en trouvai une de ce caractère, et malheureusement elle me plut. Ma liaison avec madame de Selve était connue; un commerce peut être secret; mais il n'y en a point d'ignoré. Madame Dorsigny résolut de devenir la rivale de madame de Selve, et n'y réussit que trop.

C'était une petite figure de fantaisie, vive, étourdie, parlant un moment avant de penser, et ne réfléchissant jamais. Sa jeunesse, jointe à une habitude de plaisir et de coquetterie, lui tenait lieu d'esprit, et suppléait souvent à l'usage du monde. Je ne lui donnai assurément aucune préférence sur madame de Selve à qui elle était inférieure de tout point; elle n'avait pour elle que la nouveauté. Mon cœur fut toujours à madame de Selve; mais je résolus de m'amuser avec madame Dorsigny : elle ne méritait pas autre chose, et ne paraissait pas exiger davantage.

Elle avait pour mari un homme riche qui tenait une fort bonne maison, et ne s'embarrassait guère de la conduite de sa femme, pourvu qu'elle lui attirât compagnie chez lui. Ces maisons-là n'en manquent point, bonne ou mauvaise. J'y avais été mené par un de mes amis, qui n'avait pas d'autre droit de m'y présenter que d'y avoir été mené lui-même depuis huit jours. J'y soupai plusieurs fois. La vivacité de madame Dorsigny m'amusa : elle me parut propre à me délasser du sérieux où je vivais avec madame de Selve. Les véritables passions et le vrai bonheur s'accommodent mieux du caractère de madame de Selve; mais un simple commerce de galanterie veut plus d'enjouement.

La petite madame Dorsigny, qui avait entendu parler de ma liaison avec madame de Selve, me parla d'elle comme les femmes parlent les unes des autres, c'est-à-dire qu'elle fit l'éloge de sa figure et de son esprit avec tous les *mais* et les *si* qui sont d'usage en pareilles occasions. J'y répondis comme

je le devais. Je rendis justice à madame de Selve, en ajoutant qu'il n'y avait jamais eu entre elle et moi qu'une liaison d'amitié; c'était assez dire que j'en pouvais avoir une autre. Cet entretien me servit de déclaration; sans amour j'offris mon cœur à madame Dorsigny, et elle le reçut de même.

Elle crut avoir effacé de mon âme madame de Selve; pour moi, je savais bien que je ne faisais que remplacer quelqu'un dont le temps était fini. Je fus aussitôt reconnu dans la société pour l'amant en titre, c'est-à-dire pour le maître de la maison.

Je jouissais de toutes les prérogatives de ma nouvelle dignité, dont les importunités font partie. Je pouvais, à la vérité, amener chez madame Dorsigny toutes les personnes qui me plaisaient; mais il fallait aussi que je fusse à la tête de toutes les parties, qui n'étaient pas toujours aussi amusantes que bruyantes.

Il n'était pas possible que je fusse entraîné par ce torrent, et que je pusse conserver encore auprès de madame de Selve une assiduité décente. J'en étais affligé. Je ne l'aimais pas avec la même vivacité que j'avais fait; mais enfin je n'aimais qu'elle; elle était encore plus nécessaire à mon cœur, que madame Dorsigny à ma dissipation. L'état le plus incommode pour un honnête homme, est de ne pouvoir pas accorder son cœur avec sa conduite. Ma peine augmentait encore lorsque j'étais auprès de madame de Selve. Je la trouvais quelquefois dans un abattement qui pénétrait mon âme. Elle recevait mes caresses; mais elle ne m'en faisait plus. Je ne remarquais point que son cœur se fût refroidi pour moi; il semblait seulement qu'elle craignît de m'être importune. Quand je l'avais quittée, son image me suivait et empoisonnait tous mes plaisirs. Je fus prêt cent fois à revenir pour toujours auprès d'elle : mon état y pouvait être languissant; mais du moins il aurait été sans remords. Ce qui achevait

de m'inquiéter, était la crainte que madame de Selve ne vînt à être instruite de mon intrigue avec madame Dorsigny, que je croyais aimer : le plaisir imite un peu l'amour.

Ce n'est pas que je ne rendisse une justice exacte à l'une et à l'autre; mon esprit était plus juste que mon cœur. Je m'amusais avec madame Dorsigny, mais je n'avais nulle confiance en elle; au lieu qu'il n'arrivait rien dans ma fortune et mon état, que je n'allasse sur-le-champ en rendre compte à madame de Selve, et lui demander ses conseils. Je la retrouvais toujours la même, tendre, sage, éclairée; je n'en étais pas digne. Dans ces occasions mon amour se ranimait avec vivacité; mais il retombait dans la langueur. Les feux de l'amour, une fois amortis, ne produisent plus d'embrasements. Je crus que pour avoir la tranquillité avec moi-même, je devais rendre plus rares mes visites chez madame de Selve, et devenir plus criminel pour perdre mes remords. Mes visites, peu fréquentes, n'étaient donc plus qu'un devoir que je remplissais avec contrainte.

Cependant madame de Selve était en état d'accepter ma main; mais je n'avais plus l'empressement de la lui offrir. Je ne doutais point qu'elle ne me rappelât une parole dont son honneur dépendait, et j'en redoutais le moment. Elle ne m'en disait pas un mot; elle attendait sans doute que la proposition vînt de ma part. Je profitais de sa délicatesse pour n'en point avoir, et j'écartais tout ce qui pouvait lui en rappeler l'idée. Madame de Selve ne me faisait pas même le moindre reproche sur mes absences.

D'un autre côté, madame Dorsigny, plus vaine que jalouse, puisqu'il n'y avait point de véritable amour entre elle et moi, prétendait que ma liaison d'amitié avec madame de Selve lui était suspecte; elle me défendait de la voir, et j'avais la lâcheté de le lui promettre. J'étais dans la situation la plus cruelle. Le bonheur ou le malheur de la vie dépend plus

de ces petit intérêts frivoles en apparence, que des affaires les plus importantes. Plus de sincérité ou d'équité m'aurait épargné bien des peines.

J'étais dans cet état, lorsqu'un de mes parents, qui vivait ordinairement dans une terre peu distante de Paris, vint solliciter une affaire qu'il avait à la cour. Je m'y employai assez utilement pour la faire terminer à sa satisfaction. Avant de retourner chez lui, il voulut me donner à souper. J'y allai. Il me dit en entrant, avec un air de contentement, qu'il avait eu soin de me donner compagnie qui me serait agréable; qu'une de ses grandes attentions était d'assortir les personnes qui se convenaient. Il me débita, à ce sujet, beaucoup de maximes de savoir-vivre, et il en était encore sur les éloges de sa rare prudence, lorsque je vis entrer madame Dorsigny. J'en fus charmé, et je trouvais déjà que mon parent, pour un homme qui vivait à la campagne, avait des attentions assez délicates; mais ce plaisir ne fut pas de longue durée, car un instant après on annonça madame de Selve. Mon maudit campagnard s'était informé des personnes que je voyais le plus fréquemment, et n'avait pas manqué de les prier; et, comme toutes celles qui vivent dans le monde se connaissent toujours assez à Paris pour accepter un souper, il avait rassemblé huit ou dix personnes.

Je ne me suis jamais trouvé de ma vie dans une situation aussi cruelle. Je ne pouvais pas me dispenser de faire à madame de Selve et à madame Dorsigny un accueil qui convînt à la conduite que je tenais dans le particulier avec l'une et avec l'autre. La supériorité du rang de madame de Selve sur sa rivale m'autorisait bien à rendre à la première tous les honneurs de préférence; mais, indépendamment des égards dus à la condition, ceux qui partent du cœur ont un caractère distinctif, et toutes deux avaient droit d'y prétendre. D'ailleurs, la petite madame Dorsigny ne doutait nullement que

l'amour ne dût régler les rangs, qu'il ne l'emportât chez moi sur tous les usages, et se promettait bien de triompher aux yeux de sa rivale. Je comptais en vain profiter de son peu d'esprit pour excuser sur la naissance et l'amitié mes attentions pour madame de Selve : je m'abusais; toutes les femmes ont de l'esprit dans ces occasions; et sur cette matière, la vanité les éclaire et, qui pis est, les rend injustes. La plus grande difficulté était de cacher à madame de Selve mon intrigue avec madame Dorsigny. Je ne devais pas naturellement avoir tant de familiarité avec une femme que je n'avais jamais dit connaître. Il faut convenir que la situation était embarrassante; les gens d'esprit la sentiront mieux que les sots.

Je me trouvai à table entre les deux rivales. Il n'y eut point d'agaceries que ne me fît madame Dorsigny; elle outra toutes les libertés que l'usage tolère, et que les femmes raisonnables s'interdisent. Madame de Selve ne paraissait seulement pas s'en apercevoir; j'en étais charmé, et la petite Dorsigny en paraissait piquée, ce qui ne faisait que la rendre encore plus étourdie. J'étais au supplice, quand, pour m'achever, le maître de la maison me rappela tout haut une promesse vague que je lui avais faite de l'aller voir à sa maison de campagne, et en même temps pria tous ceux qui étaient à table d'être de la partie, voulant, disait-il, réunir chez lui aussi bonne compagnie. Il s'adressa d'abord à madame de Selve, qui ne refusa pas absolument, attendant quelle serait ma réponse. Madame Dorsigny la fit pour moi, et approuva fort la proposition. Le voyage fut fixé au surlendemain. J'allai, le jour suivant, chez madame de Selve, fort embarrassé de ma contenance. Je ne pouvais pas concevoir son aveuglement : il était trop grand pour ne m'être plus suspect. Je le regardai comme un effet de sa prudence, et je ne doutai point qu'elle n'eût réservé pour une explication particulière ce qu'elle avait dissimulé en public.

Je ne trouvai pas le moindre changement dans l'accueil qu'elle me fit. Je crus l'avoir absolument trompée, et qu'elle n'avait pas le plus léger soupçon sur madame Dorsigny. Je redoutais la partie de campagne; mais je me rassurai. Je comptai qu'après avoir réussi à l'abuser pendant le souper, cela me serait aussi facile à la campagne, et je la pressai d'y venir. Elle fit des difficultés qui m'étonnèrent; mais enfin elle y consentit, et nous partîmes le lendemain. Je m'y rendis de mon côté pour éviter de me trouver avec l'une ou l'autre de ces deux rivales.

La campagne se passa comme le souper : j'y fus d'abord contraint, madame de Selve fort sérieuse, et madame Dorsigny très-étourdie. La tranquillité de madame de Selve me rendit la sécurité. Je la crus assez aveugle pour que je n'eusse pas besoin de garder des ménagements; le plaisir l'emporta sur l'estime, et je me livrai à toutes les fantaisies de madame Dorsigny. Elle ne parut pas elle-même faire plus d'attention à madame de Selve. En me rappelant ma conduite passée, j'ai senti combien il était important pour un honnête homme d'être attentif sur l'objet de son attachement. Nos vertus ou nos vices en dépendent, avec cette différence que nous nous contentons quelquefois d'estimer les vertus, au lieu que nous partageons toujours les folies.

Je négligeais extrêmement madame de Selve, qui, d'un autre côté, était l'objet des égards et des attentions du reste de la compagnie. Nous gardions si peu de mesure, madame Dorsigny et moi, que les moins clairvoyants auraient pénétré le secret de notre commerce. Mais il éclata enfin aux yeux de celle à qui il m'importait le plus de le dérober.

Nous nous étions retirés, madame Dorsigny et moi, dans un endroit du bois très-peu fréquenté, où nous badinions avec une liberté qui n'avait pas besoin de témoins. Le lieu, l'occasion et le plaisir nous séduisirent, nous le poussâmes

aussi loin qu'il pouvait aller, lorsque madame de Selve, qui cherchait la solitude, fut conduite par le hasard dans le lieu même où nous étions. Elle nous trouva dans une situation qui n'était pas équivoque. Elle ne nous eut pas plutôt aperçus qu'elle se retira précipitamment; mais elle ne le put faire sans que nous fussions convaincus que rien ne lui avait échappé.

On ne saurait peindre la surprise et la douleur que nous éprouvâmes. Nous restâmes quelque temps immobiles et sans nous parler. J'étais au désespoir d'avoir eu pour témoin de mon infidélité celle-même que j'outrageais, qui le méritait si peu, et que je me flattais d'avoir impunément trompée jusque-là. J'avais le cœur déchiré. Madame Dorsigny, qui ne pénétrait pas le fond de mon âme, et qui n'imaginait pas qu'un homme qui, pour l'ordinaire, n'est guidé que par le plaisir et la vanité, pût en pareille occasion avoir des ménagements pour lui-même, croyait que le malheur ne tombait que sur elle. Elle venait d'être surprise par une femme qu'elle regardait comme une rivale offensée; d'ailleurs, elle connaissait son sexe, elle en jugeait par elle-même, et sentait qu'une femme n'a pas besoin de rivalité pour abuser d'un pareil secret. Elle se désolait, et me dit qu'elle voulait partir sur-le-champ pour Paris, sans oser retourner au château.

J'employai toutes les raisons imaginables pour la calmer, quoique j'eusse besoin moi-même d'un pareil secours. Je la rassurai sur la probité de madame de Selve. En effet, je craignais son ressentiment contre moi; mais j'étais sûr de sa discrétion. Je fis comprendre à madame Dorsigny que notre départ en ferait plus penser que madame de Selve n'en pourrait dire.

Nous retournâmes au château avec la crainte et l'abattement de deux criminels. Avant que madame de Selve m'eût

formé un cœur nouveau, j'aurais peut-être paru avec un air de triomphe. Il était déjà tard, la compagnie était rassemblée, et l'on était près de se mettre à table. Madame Dorsigny dit qu'elle se trouvait indisposée, et qu'elle avait besoin de repos. Le maître de la maison crut qu'il était de la politesse de la presser de se mettre à table; et, quoiqu'elle eût désiré être seule, comme le trouble et la crainte étaient alors les principes de toutes ses actions, elle n'osa le refuser. Madame de Selve, qui savait la cause de l'indisposition de madame de Dorsigny, n'épargna rien pour la rassurer. Il n'y eut point de prévenances qu'elle ne lui fît, point d'attentions qu'elle ne lui marquât; il n'y avait que l'excès de ses égards qui pût en déceler les motifs, c'est-à-dire sa compassion généreuse. Ils échappèrent à madame Dorsigny. Elle n'avait ni le cœur assez délicat, ni l'esprit assez pénétrant pour démêler des principes de probité si peu communs. Madame Dorsigny se rassura, et crut que sa rivale n'avait rien aperçu; car elle ne supposait pas qu'une femme, avec tant d'avantages, pût n'en pas abuser. Sa gaieté revint avec sa santé, et, avant la fin du souper, elle fut aussi vive et aussi étourdie qu'elle eût jamais été. Madame de Selve était charmée que madame Dorsigny eût pris le change.

J'en jugeai différemment. Tout ce qui portait le caractère de vertu me faisait reconnaître madame de Selve. Elle était plus sensible au plaisir de rassurer madame Dorsigny, qu'elle ne l'eût été à sa reconnaissance, que celle-ci n'eût éprouvée qu'aux dépens de son bonheur.

Je n'osais regarder madame de Selve, et je craignais encore plus me de me trouver seul avec elle. Je ne voulais pas tirer madame Dorsigny de l'erreur où elle était; mais je brûlais d'impatience d'être à Paris, où nous revînmes le lendemain.

La conduite que madame de Selve avait tenue dans cette

occasion, m'ouvrit les yeux. Je compris que, si elle n'avait pas eu jusqu'ici les preuves que je venais de lui donner de mon infidélité, elle l'avait fort soupçonnée. Je vis clairement la cause de son chagrin et de sa réserve avec moi, mais je ne pouvais pas concevoir ce qui avait pu l'empêcher de rompre. Je ne doutais point qu'elle n'eût voulu avoir des convictions, et je concluais qu'elle ne me verrait que pour me donner mon congé. J'en étais au désespoir. Je n'avais plus, à la vérité, pour madame de Selve cette vivacité, cette fougue de passion qui m'avait d'abord rendu tout autre objet importun; mais je ne l'en aimais pas moins. Mon amour, devenu plus tranquille, s'était uni à l'amitié la plus tendre. L'inconstance que j'avais dans l'esprit plus que dans le cœur, l'habitude d'intrigues où j'avais vécu, me faisaient toujours rechercher quelque commerce libre; mais j'aimais uniquement madame de Selve, et je sentais qu'elle était absolument nécessaire au bonheur de ma vie. Je ne pouvais penser sans frémir qu'elle allait pour jamais me défendre de la voir.

Je lui aurais sacrifié madame Dorsigny et toutes les femmes du monde pour obtenir mon pardon. Je résolus d'aller voir madame de Selve, de lui avouer mes torts, de lui en marquer mes remords, et de tâcher de la fléchir; trop heureux d'accepter toutes les conditions qu'elle voudrait m'imposer.

J'y allai avec toutes ces craintes. Je l'abordai en tremblant. Elle me reçut avec un sérieux où je ne remarquai point d'indignation, je n'osais cependant ouvrir la bouche. Enfin, après mille combats que j'éprouvais intérieurement, je lui dis que je venais à ses pieds, comme un coupable, lui demander une grâce dont je sentais que je n'étais pas digne. Madame de Selve eut pitié de mon trouble; elle ne me laissa pas continuer un discours qu'elle jugeait qui me coûtait si fort.

Je vois, me dit-elle, que vous commencez à connaître vos torts; mais peut-être ne vous reprochez-vous pas tous ceux que vous avez, et qui m'ont été les plus sensibles. Vous savez que je vous ai tout sacrifié; ne croyez pas que les sens m'aient séduite. Ce n'est pas que je n'aie partagé vos plaisirs; mais l'amour seul m'a déterminée. Je n'ai jamais eu d'autre désir que celui de faire votre bonheur. Ce n'est pas à vos serments que je me suis rendue : ils engageaient votre probité; mais ils ne sont pas le lien des cœurs, et je n'ai consulté que le mien. Vous n'en étiez pas moins obligé de les remplir; cependant j'ai vu combien vous craigniez que je ne vous en rappelasse l'idée, je n'en ai rien fait. Je vous aurais peut-être exposé au comble des mauvais procédés en refusant ma main; ou, si l'honneur vous l'eût fait accepter, je n'en aurais été que plus malheureuse. Vos engagements n'auraient fait qu'aggraver vos torts, et je vous serais devenue odieuse.

A ce mot j'interrompis madame de Selve, je me jetai à ses genoux, je lui marquai le plus vif et le plus sincère repentir. Je la conjurai d'accepter ma main, et lui jurai une fidélité éternelle.

Il n'est plus temps, me dit-elle; je crois vos offres et vos protestations sincères dans ce moment; mais vous promettez plus que vous ne pouvez tenir. Vous m'avez été infidèle, vous le seriez encore : il est possible de ne jamais l'être; mais il est sans exemple qu'on ne le soit qu'une fois. Il a été un temps où je pouvais me flatter de votre constance; vous aviez été livré à la galanterie et aux intrigues sans avoir aimé véritablement. L'amour pouvait vous fixer, j'avais osé l'espérer; puisqu'il ne l'a pas fait, rien ne le peut faire. Vous pourriez observer les décences; mais les égards ne suppléent point à l'amour. Je n'ai pas vu votre refroidissement pour moi sans la douleur la plus amère. J'ai senti avant vous le

premier instant de votre inconstance : une amante est bien éclairée. Je vous ai caché mes peines autant que je l'ai pu. J'ai dissimulé mon chagrin ; les plaintes et les reproches ne ramènent personne. Je vous aurais affligé inutilement ; vous n'étiez que réservé avec moi, et, si je vous avais paru plus pénétrante, je vous aurais peut-être obligé à recourir à la fausseté pour me tromper. Je vois que la constance n'est pas au pouvoir des hommes, et leur éducation leur rend l'infidélité nécessaire. Leur attachement dépend de la vivacité de leurs désirs : quand la jouissance, quand la confiance d'une femme, qui n'est crédule que parce qu'elle aime, les a éteints, ce n'est pas l'estime, ce n'est pas même l'amour qui les rallume, c'est la nouveauté d'un autre objet. D'ailleurs le préjugé encourage les hommes à l'infidélité, leur honneur n'en est point offensé, leur vanité en est flattée, et l'usage les autorise.

Si quelque chose me console, c'est de voir que j'ai conservé votre estime, et j'oserais dire votre amour, ou du moins toute la tendresse dont votre cœur est encore capable. Vous ne m'avez pas été aussi infidèle que vous l'auriez peut-être désiré ; car enfin il est toujours cruel d'avoir à combattre son cœur, et vous avez éprouvé des remords dont vous auriez été affranchi en cessant de m'aimer. Je possède uniquement votre cœur : je n'ai rien fait pour le perdre, et celles que vous pourrez me préférer dans vos plaisirs n'en seront peut-être pas dignes, ou du moins il ne dépendra pas de vous de les aimer.

Jugez à présent s'il me convient d'accepter votre main, moi qui ne pourrais être heureuse, si je ne trouvais à la fois dans mon mari et un amant et un ami ! C'est de ce dernier titre que je suis le plus flattée. Je ne veux, je ne dois, et je ne puis en prétendre un autre. J'ai eu assez d'intérêt de vous étudier, et le temps de vous connaître. Votre cœur est bon et fidèle ; mais votre esprit est léger, et la dissipation fait le fond de

votre caractère. Suivez vos goûts, ayez des maîtresses ; je serai trop flattée de rester votre amie : il est si rare que l'amitié survive ou succède à l'amour ; que d'autres partagent vos plaisirs ; je jouirai de toute votre confiance. Je n'aurai point de rivale dans mes sentiments, et j'ai trop de délicatesse et de fierté pour vous partager avec qui que ce soit. Tant que j'ai espéré de vous ramener, j'ai paru aveugle sur vos écarts ; la persuasion où vous étiez de paraître innocent à mes yeux, vous laissait la liberté de cesser d'être coupable. Une pareille conduite de ma part ne vous imposerait plus, et ne servirait qu'à m'avilir.

Je fus si frappé de la sagesse du discours de madame de Selve, que tout mon amour se ralluma pour elle. Je n'avais dessein de lui sacrifier madame Dorsigny que comme une condition de notre réconciliation, et dans ce moment je lui aurais sacrifié l'univers. Je la conjurai de reprendre pour moi ses premiers sentiments, et d'accepter ma main pour gage des miens. Toutes mes protestations furent inutiles. Je trouvai madame de Selve également tendre dans l'amitié, et ferme dans sa résolution. Tous les droits de l'amant m'étaient interdits. Je vécus ainsi deux mois avec elle, sans la quitter un moment, sans voir aucune femme, et sans rien gagner par ma persévérance.

Enfin, désespérant de la fléchir, et n'osant la condamner, je cessai de la presser. Je me soumis à ses ordres, et je repris mes anciennes habitudes. Madame de Selve, qui le remarqua, fut la première à m'en parler, et je l'assurai qu'aussitôt qu'elle le voudrait, je lui sacrifierais tout pour revenir à elle. Je la voyais aussi assidûment que jamais, parce que sa présence ne m'embarrassait pas, et que je n'étais plus occupé à lui cacher mes intrigues et mes remords.

Elle me parlait de mes maîtresses, elle m'en faisait le portrait, et me donnait des leçons pour ma conduite. J'admirais

toujours la justesse de son esprit. Je ne lui faisais pas une infidélité, si je puis encore me servir de ce terme dans la situation singulière où je vivais avec madame de Selve, qui ne me fît découvrir des nouvelles qualités dans son âme, et de nouveaux charmes dans son esprit, et qui ne servît à m'attacher à elle de plus en plus.

Le commerce qui était entre madame de Selve et moi, était assurément d'une espèce nouvelle. Je craignais quelquefois qu'il ne donnât atteinte aux sentiments qu'elle m'avait juré de me conserver. J'en aurais été au désespoir; son cœur m'était encore plus précieux que tous mes plaisirs.

L'indulgence, lui disais-je, que vous avez pour toutes mes intrigues de passage, ne peut venir que de votre indifférence. Il est sans doute bien bizarre que ce soit moi qui sois jaloux; mais enfin je ne puis me défendre d'un peu de jalousie, lorsque je vous en vois si peu. Si vous me jugez innocent, vous ne vous croiriez pas bien coupable vous-même d'écouter un autre amant. Madame de Selve ne pouvait s'empêcher de rire de ma jalousie.

Ce ne serait pas, me répondit-elle, votre conduite qui devrait me donner des scrupules, si j'avais des complaisances pour quelque autre que pour vous; mais vous pouvez vous rassurer. Rien n'égalait mon bonheur lorsque j'étais l'unique objet de vos empressements; mais j'aime encore mieux conserver votre cœur par mon indulgence, que de vous éloigner par une sévérité dont l'effet retomberait particulièrement sur moi. Si je suivais votre exemple, vous ne pourriez pas raisonnablement me blâmer. La nature n'a pas donné d'autres droits aux hommes qu'aux femmes; cependant vous auriez la double injustice de condamner en moi ce que vous vous pardonnez. Ce qui doit principalement vous rendre la tranquillité à cet égard, c'est que les femmes, avec plus de tendresse dans le cœur que les hommes, ont les désirs moins vifs. Les

reproches injurieux qu'on leur fait, injustes en eux-mêmes, doivent plutôt leur origine à des hommes sans probité et maltraités des femmes, qu'à des amants favorisés. Pour moi, je vous avoue que je suis fort peu sensible aux plaisirs des sens; je ne les aurais jamais connus sans l'amour. J'ajouterai que les sens n'exigent que ce qu'on a coutume de leur donner, et que les hommes eux-mêmes sont souvent plus occupés à les irriter qu'à les satisfaire. Ainsi soyez sûr de ma fidélité, quoique vous ne soyez pas en droit de l'exiger. Vous êtes moins heureux que moi, et j'ai plus de plaisir à vous aimer que vous n'en trouvez dans votre inconstance.»

Mon admiration et mon respect augmentaient chaque jour pour madame de Selve. Ses sentiments me faisaient rougir des miens; mais ils ne me corrigeaient pas. Ce n'était pas la raison qui devait me ramener et me guérir de mes erreurs; il m'était réservé de me dégoûter des femmes par les femmes mêmes. Bientôt je ne trouvai plus rien de piquant dans leur commerce. Leurs figures, leurs grâces, leurs caractères, leurs défauts même, rien n'était nouveau pour moi. Je ne pouvais pas faire une maîtresse qui ne ressemblât à quelqu'une de celles que j'avais eues. Tout le sexe n'était plus pour moi qu'une seule femme pour qui mon goût était usé, et, ce qu'il y a de singulier, c'est que madame de Selve reprenait à mes yeux de nouveaux charmes. Sa figure effaçait tout ce que j'avais vu, et je ne concevais pas que j'eusse pu lui préférer personne. L'habitude, qui diminue le prix de la beauté, ajoute au caractère, et ne sert qu'à nous attacher. D'ailleurs, mon inconstance pour madame de Selve lui avait donné occasion de me montrer des vertus que je croyais au-dessus de l'humanité, et que mon injustice avait fait éclater.

Madame de Selve reprit tous ses droits sur mon cœur, ou plutôt ce n'étaient plus ces mouvements vifs et tumultueux qui

m'avaient d'abord entraîné vers elle avec violence, et qui étaient ensuite devenus la source de mes erreurs; ce n'était plus l'ivresse impétueuse des sens : un sentiment plus tendre, plus tranquille et plus voluptueux remplissait mon âme; il y faisait régner un calme qui ajoutait encore à mon bonheur en me laissant la liberté de le sentir.

Je n'avais jamais cessé de voir madame de Selve. Mes visites, que j'avais suspendues pendant quelque temps lorsque je voulais lui dérober la connaissance de mes infidélités, redevinrent plus fréquentes aussitôt qu'elles ne furent plus contraintes. Bientôt je ne trouvai de douceur que chez elle. Insensiblement, et sans que je m'en aperçusse distinctement, le dégoût me détacha du monde que la dissipation m'avait fait rechercher.

Ce fut madame de Selve qui me le fit remarquer la première. J'en convins avec elle, et je saisis cette occasion pour la presser de nouveau de recevoir ma main. J'y consens aujourd'hui, me dit-elle; je ne suis plus dans le cas de la refuser. Je ne crains plus de vous perdre; mais vous m'avouerez qu'il est bien singulier que, pour prendre un mari, j'aie été obligée d'attendre qu'il n'eût plus d'amour. C'est cependant ce qui me rend sûre de votre cœur. Ce n'est point mon amant que j'épouse; c'est un ami avec qui je m'unis, et dont la tendresse et l'estime me sont plus précieuses que les emportements d'un amour aveugle.

Comme notre mariage n'avait besoin d'autres préparatifs que de notre consentement, il fut bientôt conclu. Ce n'étaient plus les plaisirs de l'amour que nous cherchions; un sentiment plus tendre régnait dans mon cœur. J'étais charmé de m'être assuré pour toujours la possession de tout ce que j'avais de plus cher au monde, et d'être sûr de passer ma vie auprès de madame de Selve, en qui je trouvais les mêmes désirs. Le monde, bien loin d'être nécessaire à notre bonheur, ne

pouvait que nous être importun. Je proposai à madame de Selve d'aller passer quelque temps dans mes terres. Elle l'accepta avec empressement. Elle me dit que partout elle ne désirait que moi, et que les lieux où elle en jouirait le plus tranquillement lui seraient toujours préférables. Il y a un an que nous avons quitté Paris, et nous n'y sommes pas rappelés par le moindre désir. Eh! qu'y ferions-nous? le monde est inutile à notre bonheur, et ne ferait que nous trouver ridicules. Nous sommes de plus en plus charmés de notre solitude. Je trouve l'univers entier avec ma femme, qui est mon amie. Elle est tout pour mon cœur, et ne désire pas autre chose que de passer sa vie avec moi. Nous vivons, nous sentons, nous pensons ensemble.

Nous jouissons de cette union des cœurs, qui est le fruit et le principe de la vertu. Ce qui m'attache le plus à ma femme, c'est que je lui dois cette vertu précieuse, et sans doute elle me chérit comme son ouvrage. Je vis content, puisque je suis persuadé que l'état dont je jouis est le plus heureux où un honnête homme puisse aspirer.

C'est madame de Selve qui m'a fait connaître de quel prix est une femme raisonnable. Jusque-là je n'avais point connu les femmes, j'en avais jugé sur celles qui partageaient mes égarements, et j'étais injuste à l'égard de celles-là même. De quel droit osons-nous leur reprocher des fautes dont nous sommes les auteurs et les complices? La plupart ne sont tombées dans le déréglement que pour avoir eu dans les hommes une confiance dont ils ne sont pas dignes. Plusieurs n'auraient jamais eu de faiblesses, si elles n'eussent pas eu l'âme tendre, qualité qui naît encore de la vertu.

Les deux sexes ont en commun les vertus et les vices. La vertu a quelque chose de plus aimable dans les femmes, et leurs fautes sont plus dignes de grâce par la mauvaise éducation qu'elles reçoivent. Dans l'enfance on leur parle de leurs

devoirs sans leur en faire connaître les vrais principes; les amants leur tiennent bientôt un langage opposé. Comment peuvent-elles se garantir de la séduction?

L'éducation générale est encore bien imparfaite, pour ne pas dire barbare; mais celle des femmes est la plus négligée; cependant il n'y a qu'une morale pour les deux sexes.

La célèbre Ninon de Lenclos, amante légère, amie solide, honnête homme et philosophe, se plaignait de la bizarrerie et de l'injustice du préjugé à cet égard. J'ai réfléchi, disait-elle, dès mon enfance, sur le partage inégal des qualités qu'on exige dans les hommes et dans les femmes. Je vis qu'on nous avait chargées de ce qu'il y avait de plus frivole, et que les hommes s'étaient réservé le droit aux qualités essentielles; dès ce moment je me fis homme. Elle le fit, et fit bien.

---

# ACAJOU ET ZIRPHILE

## CONTE.

---

L'esprit ne vaut pas toujours autant qu'on le prise ; l'amour est un bon précepteur ; la Providence sait bien ce qu'elle fait : c'est le but moral de ce conte ; il est bon d'en avertir le lecteur, de peur qu'il ne s'y méprenne. Les esprits bornés ne se doutent jamais de l'intention d'un auteur, ceux qui sont trop vifs l'exagèrent ; mais ni les uns ni les autres n'aiment les réflexions : c'est pourquoi j'entre en matière.

Il y avait autrefois, dans un pays situé entre le royaume des Acajous et celui de Minutie, une race de génies malfaisants, qui faisaient la honte de ceux de leur espèce, et le malheur de l'humanité. Le ciel fut touché des prières qu'on faisait contre cette race maudite : la plupart périrent d'une mort tragique, il n'en restait plus que le génie Podagrambo et la fée Harpagine ; mais il semblait que ces deux derniers eussent hérité de toute la méchanceté de leurs ancêtres.

Ils avaient tous deux peu d'esprit : la qualité de génie ou de fée ne donne que la puissance ; et la méchanceté se trouve encore plus avec la sottise qu'avec l'esprit. Podagrambo, quoique très-noble, très-haut et très-puissant seigneur, était encore très-sot ; Harpagine passait pour avoir plus d'esprit, parce qu'elle était plus méchante : ces deux qualités se confondent encore aujourd'hui. Ce qui prouve cependant qu'elle en avait peu, c'est qu'elle était ennuyeuse, quoique médi-

sante. Pour le génie, il était assez méchant pour ne désirer que le mal, et assez imbécile pour qu'on lui eût fait faire le bien, sans qu'il s'en fût aperçu : il avait une taille gigantesque avec toute la disgrâce possible. Harpagine était encore plus affreuse : grande, sèche, noire; ses cheveux ressemblaient à des serpents; et, lorsqu'elle se transformait, c'était ordinairement en araignée, en chauve-souris, ou en insecte.

Ces deux monstres n'en avaient pas moins de présomption. Harpagine se piquait d'agréments, et Podagrambo de bonnes fortunes : ils avaient une petite maison élégamment meublée, où l'on voyait des magots de la Chine, des vernis de Martin, des chaises longues et des coussins; c'était là qu'ils allaient s'ennuyer : ils menacèrent enfin le public de se marier, pour perpétuer leur nom. La *Postéromanie* est le tic commun des grands; ils aiment leur postérité, et ne se soucient point de leurs enfants. Cette proposition fut reçue comme une déclaration de guerre.

Les génies et les fées crurent l'affaire assez importante, pour indiquer une assemblée générale. La chose fut exposée, agitée, discutée; on parla, on délibéra beaucoup, et cependant on résolut quelque chose.

Il fut décidé que Podagrambo et Harpagine ne pourraient jamais se marier, à moins qu'ils ne se fissent aimer : cet arrêt semblait condamner l'un et l'autre au célibat; ou, s'ils pouvaient devenir aimables, il fallait qu'ils changeassent de caractère; et c'était tout ce qu'on désirait.

Ils cherchèrent aussitôt dans leur Colombat quelle maison ils honoreraient de leur choix; mais comme il fallait qu'ils se fissent aimer, ils comprirent qu'ils n'y réussiraient jamais, sans un artifice singulier. Quelque aveugle que soit l'amour-propre, on connaît bientôt ses défauts, quand l'intérêt s'en mêle.

Harpagine, plus inventive que le génie, lui tint à peu près

ce discours : Mon dessein est de prendre des enfants si jeunes, qu'ils n'aient encore aucunes idées ; nous les élèverons nous-mêmes, ils ne verront jamais d'autres personnes, et nous leur formerons le cœur à notre gré : les préjugés de l'enfance sont presque invincibles. Mon parti, ajouta-t-elle, est déjà trouvé : le roi des Acajous n'a qu'un fils qui a environ deux ans, je vais lui demander de m'en confier l'éducation ; il n'oserait me refuser ; il craindrait mon ressentiment ; et l'on fait plus pour ceux que l'on craint, que pour ceux que l'on estime. J'aurai soin d'en user ainsi pour vous à l'égard de la première petite princesse qui naîtra.

Podogrambo approuva un plan si bien concerté, et la fée partit sur son grand dragon à moustaches, arriva chez le roi des Acajous et lui fit sa demande, que le pauvre prince n'osa refuser.

Harpagine, charmée d'avoir entre ses mains le petit prince Acajou, repartit, et ne songea plus qu'à exécuter son projet. D'un coup de baguette, elle lui bâtit un palais enchanté, que je prie le lecteur d'imaginer à son goût, et dont je lui épargne la description, de peur de l'ennuyer ; mais ce que je suis obligé de lui dire, parce qu'il n'est pas obligé de le deviner, c'est qu'Harpagine, en destinant le jardin de ce palais à servir de promenade au petit prince, y attacha un talisman qui l'empêchait d'en sortir, à moins qu'il ne devînt amoureux ; et comme elle était la seule femme qu'il pût voir, elle ne doutait point que son sexe seul ne lui tînt lieu de beauté, et que les désirs de l'adolescence ne fissent naître l'amour dans le cœur d'Acajou. Un accident qu'Harpagine n'avait pas prévu, contraria d'abord son dessein, et l'obligea de corriger son plan. Acajou avait reçu, en naissant, le don de la beauté, il devait être le prince le mieux fait de son temps ; cela flattait merveilleusement les espérances de la fée, qui savait d'ailleurs que les prémices des jeunes gens les plus aimables

appartiennent de droit à des vieilles; mais ce qui la chagrina, fut de connaître que l'enfant avait été doué de toutes les qualités de l'esprit. Harpagine sentait qu'il n'en serait que plus difficile à séduire; elle résolut sur-le-champ de corriger par l'art ce que son pupille avait reçu de la nature, et de lui gâter l'esprit, ne pouvant pas l'en priver. Elle entra dans le laboratoire où elle composait ses drogues : les paroles les plus efficaces, les charmes les plus puissants furent employés; elle composa deux boules de sucre magique; dans l'une il y avait des pastilles dont la vertu était d'inspirer le mauvais goût, et de rendre l'esprit faux; l'autre renfermait des dragées de présomption et d'opiniâtreté : celui qui en mangerait devait toujours juger faux, raisonner de travers, soutenir son sentiment avec opiniâtreté, et donner dans tous les ridicules; de sorte que la maligne fée avait tout lieu d'espérer que, si le prince en mangeait, il sentirait pour elle une passion d'autant plus forte, qu'elle serait plus extravagante. Elle vint aussitôt présenter les bonbons à l'enfant; mais comme elle l'engageait par ses caresses à en manger, elle voulut prendre un air riant, qui lui fit faire une si affreuse grimace, que l'enfant en eut peur, et lui rejeta les boules au nez. Un homme de ceux qu'on appelle raisonnables, aurait été plus aisé à séduire; mais la nature éclairée donne à ceux qu'elle n'a pas encore livrés à la raison un instinct plus sûr, qui les avertit de ce qui leur est contraire. La fée ne regrettait plus les dragées de présomption; elle ne doutait point que la naissance d'Acajou ne lui en donnât toujours assez; mais jamais elle ne put lui faire goûter ni les unes ni les autres : elle les donna à un voyageur comme une curiosité très-précieuse, en y ajoutant la vertu de se multiplier. Celui qui les reçut les apporta en Europe, où elles eurent un succès brillant. Ce furent les premières dragées qu'on y vit. Tout le monde en voulut avoir; on se les envoyait en présent;

chacun en portait sur soi dans de petites boîtes; on se les offrait par galanterie, et cet usage s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Elles n'ont pas toutes la même vertu; mais les anciennes ne sont pas absolument perdues. Cependant Harpagine imagina de donner une si mauvaise éducation au prince Acajou, que cela vaudrait toutes les dragées du monde.

On apprit alors, par les nouvelles à la main, que la reine de Minutie était près d'accoucher, et que toutes les fées étaient convoquées pour assister aux couches; Harpagine s'y rendit comme les autres. La reine accoucha d'une fille, qui était, comme on se l'imagine bien, un miracle de beauté, et qui fut nommée Zirphile. Harpagine comptait demander à la reine qu'elle lui en confiât l'éducation; mais la fée Ninette l'avait déjà prévenue, et s'était chargée d'élever la princesse.

Ninette était la protectrice déclarée du royaume de Minutie. Elle n'avait pas plus de deux pieds et demi de haut; mais sa petite figure réunissait tous les agréments et toutes les grâces imaginables. On ne pouvait lui reprocher qu'une vivacité extrême, il semblait que son esprit se trouvait trop resserré dans un aussi petit corps; toujours pensante et toujours en action, sa pénétration l'emportait souvent au delà des objets, et l'empêchait de les discerner plus exactement que ceux qui n'y pouvaient atteindre. Sa vue perçante et sa démarche vive étaient l'image des qualités de son esprit. Pour remédier à cet excès de vivacité que les sots s'efforcent d'imiter, et qu'ils appellent étourderie, pour se consoler de n'y pas réussir, le conseil des fées avait fait présent à Ninette d'une paire de lunettes, et d'une béquille enchantées. La vertu des lunettes était, en affaiblissant la vue, de tempérer la vivacité de l'esprit par la relation de l'âme et du corps. Voilà la première invention des lunettes; on les a depuis employées pour un usage tout opposé : et

c'est ainsi qu'on abuse de tout. Ce qui prouve cependant combien les lunettes nuisent à l'esprit, c'est de voir que de vieux surveillants sont tous les jours trompés par de jeunes amants sans expérience, et l'on ne peut s'en prendre qu'aux lunettes. A l'égard de la béquille, elle servait à rendre la démarche plus sûre en la ralentissant. Ninette ne se servait du présent des fées, que lorsqu'il était question de conduire une affaire délicate; elle était d'ailleurs la meilleure créature qu'on pût voir; l'âme ouverte, le cœur tendre, et l'esprit étourdi la rendaient une femme adorable. Les fées qui assistaient à la naissance de la princesse, songeaient à la douer suivant la coutume, et, en vraies femmes, commencèrent leurs dons par la beauté, les grâces et tous les dehors séduisants, quand Harpagine, dont la malice était plus éclairée que la bienveillance des autres, dit en grommelant entre ses dents: Oui, oui, vous avez beau faire, vous n'en ferez jamais qu'une belle bête; c'est moi qui vous en réponds, car je la doue de la bêtise la plus complète. Elle partit aussitôt.

Les fées ne furent pas longtemps à s'apercevoir de leur négligence; mais Ninette, ayant mis ses lunettes, dit qu'elle suppléerait par l'éducation à ce qui manquait à l'enfant du côté de l'esprit.

Les autres fées ajoutèrent que, pour remédier en partie au mal qu'elles ne pouvaient pas absolument détruire, l'imbécillité de la princesse cesserait dans le moment qu'elle ressentirait de l'amour. Une femme qui n'a besoin que de ce remède-là, n'est pas absolument dénuée de ressource. Ninette ayant pris Zirphile entre ses bras, la transporta dans son palais, malgré tous les piéges de la méchante fée.

D'un autre côté, Harpagine ne s'occupa plus que du soin de donner à son pupille la plus mauvaise éducation qu'elle imagina, afin d'étouffer l'esprit par la mauvaise culture, comme elle espérait que la stupidité rendrait inutiles tous les

soins qu'on prendrait de Zirphile. Elle ordonna aux gouverneurs du petit prince de ne lui parler que de revenants, de fantômes, de la grande bête, et de lui lire des contes de fées pour lui remplir la tête de mille fadaises. On a conservé de nos jours, par sottise, ce que la fée avait inventé par malice.

Lorsque le prince fut un peu plus grand, la fée manda des maîtres de tous côtés; et, comme en fait de méchanceté, elle ne restait jamais dans le médiocre, elle changea tous les objets de ses maîtres. Elle fit venir un fameux philosophe, le Descartes ou le Newton de ce temps-là, pour montrer au prince à monter à cheval et à tirer des armes; elle chargea un musicien, un maître à danser, et un poëte lyrique de lui apprendre à raisonner; les autres furent distribués suivant ce plan, et ils en firent d'autant moins de difficulté, que tous se piquent particulièrement de ce qui n'est pas de leur profession. Qu'il y a de gens qui feraient croire qu'on a pris les mêmes soins pour leur éducation!

Avec tant de précautions, Harpagine ne doutait point du succès de son projet; cependant, malgré les leçons de tous ses maîtres, Acajou réussissait dans tous ses exercices; il n'acquérait, à la vérité, aucune connaissance utile, mais les erreurs ne prenaient point sur son esprit. Heureux dédommagement! après les bonnes leçons, ce qu'il y a de plus instructif, sont les ridicules; et ceux des maîtres d'Acajou le mettaient en garde contre leurs préceptes. Il devenait beau comme l'Amour, et il était fait à peindre, toutes ses grâces se développaient. Harpagine prétendait que tout cela croissait pour elle : il faut la laisser prétendre, et voir ce qui arriva.

Tandis qu'Harpagine travaillait de toute sa force pour faire un sot d'Acajou, la fée Ninette perdait l'esprit en tâchant d'en donner à Zirphile. La cour de la petite fée rassemblait tout ce qu'il y avait de gens aimables dans le royaume de

Minutie. Les jours qu'elle tenait appartement, rien n'était si brillant que la conversation. Ce n'étaient point de ces discours où il n'y a que du sens commun, c'était un torrent de saillies, tout le monde interrogeait, personne ne répondait juste, et l'on s'entendait à merveille, ou l'on ne s'entendait pas, ce qui revient au même pour les esprits brillants; l'exagération était la figure favorite et à la mode : sans avoir de sentiments vifs, sans être occupé d'objets importants, on en parlait toujours le langage; on était *furieux* d'un changement de temps; un ruban ou pompon était *la seule chose qu'on aimait au monde*; entre les nuances d'une même couleur, on trouvait *un monde de différence*; on épuisait les expressions outrées sur les bagatelles, de façon que, si par hasard on venait à éprouver quelques passions violentes, on ne pouvait se faire entendre, et l'on était réduit à garder le silence; ce qui donna occasion au proverbe : *Les grandes passions sont muettes*.

Ninette ne doutait point que l'éducation que Zirphile recevait à sa cour, ne dût à la fin triompher de sa stupidité; mais le charme était bien fort. Zirphile devenait tous les jours la plus belle et la plus sotte enfant qu'on pût voir. Elle rêvait au lieu de penser, et n'ouvrait la bouche que pour dire une sottise. Quoique les hommes ne soient pas bien difficiles sur les propos d'une jolie femme, et trouvent toujours qu'elle parle comme un ange, ils ne pouvaient la louer que sur sa beauté; la pauvre enfant toute honteuse recevait leurs éloges comme une grâce, et leur répondait qu'ils lui faisaient bien de l'honneur. Ce n'était pourtant pas ce qu'ils voulaient; ils riaient de ses naïvetés, et cherchaient à séduire son innocence.

Il faut un peu connaître le vice pour en redouter les piéges. Zirphile était la candeur même, et ce n'est point du tout la sauvegarde de la vertu; mais Ninette veillait attentivement

sur sa chère pupille. Elle la mit parmi ses filles d'honneur où il y avait souvent des places vacantes; la plupart en sortaient avant que leur temps fût fini : il n'y a point à la cour de corps plus difficile à recruter. Zirphile ne fut point gâtée par l'exemple ; c'était en vain que les jeunes courtisans s'empressaient auprès d'elle : un trop grand désir de paraître aimables, les empêche souvent de l'être. Zirphile était peu touchée de leur hommage, tous leurs discours lui paraissaient des fadeurs ou des fatuités. D'ailleurs, les hommes sont gouvernés par leurs sens avant de connaître leur cœur; mais la plupart des femmes ont besoin d'aimer, et seraient rarement séduites par les plaisirs, si elles n'étaient pas entraînées par l'exemple. Quoi qu'il en soit, il n'arriva point d'accidents à Zirphile, parce que, pour plus de sûreté, Ninette ne la laissait approcher d'aucun homme pour son honneur, ni même de certaines femmes pour son innocence.

Tandis qu'elle vivait ainsi à la cour de Ninette, Acajou s'ennuyait chez Harpagine. Il était déjà dans sa quinzième année; son esprit ne servait qu'à lui faire connaître qu'il n'était pas fait pour vivre avec tout ce qui l'entourait. Il commençait à ressentir ces désirs naissants de la nature qui, sans avoir d'objet déterminé, en cherchent un partout; il s'apercevait déjà qu'il avait un cœur dont les sens ne sont que les interprètes. Il éprouvait cette mélancolie qu'on pourrait mettre au rang des plaisirs, quoiqu'elle en fasse désirer de plus vifs; il soupirait après quelqu'un qui pût dissiper ce trouble, et cherchait cependant la solitude. Il se retirait dans les lieux les plus écartés du parc; c'était là qu'en cherchant à débrouiller ses idées, il faisait quelquefois une assez sotte figure.

Harpagine, qui connaissait le mal d'Acajou, se flattait d'en être bientôt le remède; mais elle voyait avec chagrin que toutes les caresses qu'elle voulait lui faire, ne faisaient que

le révolter et lui donner de l'humeur. Les caresses offertes réussissent rarement, et il est encore plus rare qu'on les offre, quand elles méritent d'être recherchées.

Harpagine était au désespoir. Le conseil des fées avait prononcé que le prince ne resterait entre ses mains que jusqu'à l'âge de dix-sept ans, après quoi elle n'aurait aucun pouvoir sur lui.

Le roi des Acajous et celui de Minutie attendaient avec impatience cet heureux instant, pour unir leurs États par le mariage de leurs enfants.

Le génie n'eut pas plutôt appris ce projet, qu'il jura que cela ne se passerait pas ainsi. Il fit faire un équipage superbe, et se rendit à la cour de Ninette ; il y fut reçu avec cette espèce de politesse qu'on a pour les grands, et qui n'engage point à l'estime.

Pour ne point perdre de temps en compliments superflus, il déclara d'abord à Zirphile ses sentiments, c'est-à-dire, les désirs qu'elle lui inspirait. La petite princesse, qui n'avait point appris à dissimuler, ne le fit point languir, et lui déclara naïvement toute la répugnance qu'elle sentait pour lui : il en fut très-étonné ; mais au lieu de se rebuter, il entreprit de toucher le cœur, afin d'obtenir la main. Il se tourmentait donc à chercher tous les moyens de plaire ; malheureusement, plus on les cherche, moins on les trouve. Il voulut imiter les agréables de la cour ; mais tout ce qui ne les rendait que ridicules, le faisait paraître plus maussade. Il y a des ridicules qui ne vont pas à toutes sortes de figures, il y en a même de compatibles avec les grâces, et Podagrambo ne brillait pas par ceux-là : plus il voulait faire le fat, plus il prouvait qu'il n'était qu'un sot. Enfin, car je n'aime pas les histoires allongées, après avoir fort ennuyé la cour par ses sottises, et encore plus fatigué Zirphile par ses fadeurs, il n'était pas plus avancé que le premier jour ; on le trouvait le

plus plat génie qu'on eût encore vu : c'était un discours qu'on répétait depuis les appartements jusqu'au grand-commun.

Podagrambo soupçonna qu'il était la fable de la cour : ce n'était pas par pénétration ; mais un tic assez ordinaire aux sots, est de penser fort avantageusement d'eux-mêmes, et de croire que les autres en parlent mal. Dans son dépit, il retourna chez lui, pour méditer quelque vengeance d'éclat, et pour concerter avec Harpagine le moyen d'enlever la princesse. Ninette, ayant prévu les entreprises qu'on pouvait former contre sa chère Zirphile, lui avait donné une écharpe, dont le charme était tel, que celle qui la portait ne devait craindre aucune violence.

Cependant l'innocent Acajou ne pouvait sortir de la mélancolie qui le consumait, et Zirphile était travaillée du même mal. Ils se promenaient souvent seuls; et lorsque le hasard les conduisait chacun de leur côté auprès de la palissade qui séparait les deux jardins, ils se sentaient attirés par une force inconnue, ils se trouvaient arrêtés par un charme secret : chacun réfléchissait en particulier sur le plaisir qu'il goûtait dans ce lieu le plus négligé du parc : ils y revenaient tous les jours ; la nuit avait peine à les en arracher.

Un jour que le prince était plongé dans ses réflexions auprès de cette palissade, il laissa échapper un soupir : la jeune princesse, qui était de l'autre côté dans le même état, l'entendit : elle en fut émue ; elle recueille toute son attention, elle écoute. Acajou soupire encore : Zirphile, qui n'avait jamais rien compris à ce qu'on lui avait dit, entendit ce soupir avec une pénétration admirable ; elle répondit aussitôt par un pareil soupir.

Ces deux amants, car ils le furent dans ce moment, s'entendirent réciproquement. La langue du cœur est universelle : il ne faut que de la sensibilité pour l'entendre et pour la parler. L'amour porte dans l'instant un trait de flamme dans

leurs cœurs, un rayon de lumière dans leur esprit. Les jeunes amants, après s'être entendus, cherchent à se voir pour s'entendre mieux. La curiosité est le fruit des premières connaissances : ils avancent, ils se cherchent, ils écartent les branches, ils se voient. Dieux ! quels transports ! Il faut leur âge, la vivacité de leurs désirs, le tumulte de leurs idées, le feu qui anime leurs sens, peut-être même leur ignorance pour comprendre leur situation. Ils restent quelque temps immobiles ; ils sont saisis d'un tremblement que la nouveauté du plaisir porte dans des sens neufs. Ils se touchent, ils gardent le silence ; ils laissent cependant échapper quelques mots mal articulés. Bientôt ils se parlent avec vivacité ; ils se font ensemble mille questions, ils n'y répondent rien de juste ; cependant ils sont satisfaits de ce qu'ils se disent, et se trouvent éclaircis sur leurs doutes ; ils comprennent du moins qu'ils se désiraient sans se connaître, qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient, et qu'ils se suffisent. Acajou, qui n'avait jamais vu qu'Harpagine, se trouve transporté dans un monde nouveau ; et Zirphile, qui n'avait pas fait la moindre attention aux hommes de la cour, crut voir un nouvel être. Acajou baisa la main de Zirphile. La pauvre enfant, qui ne croyait pas accorder une faveur, encore moins faire une faute, le laissa faire. Acajou, qui avait de trop bonnes intentions pour s'imaginer que les caresses pussent offenser personne, redoublait les siennes et Zirphile les lui rendait naïvement. n'ayant pas la moindre idée du vice, elle ne pouvait pas avoir de la pudeur. Ils s'assirent sur l'herbe : c'est là qu'ils s'embrassèrent. Ils se serrent étroitement. Zirphile se livre à tous les transports de son amant, elle le reçoit dans ses bras. Acajou porte la main sur la gorge naissante de sa chère Zirphile ; il appuie sa bouche sur la sienne : leurs âmes volent sur leurs lèvres ; elles se confondent ; elles sont plongées dans une ivresse divine ; elles nagent dans les plaisirs, et sont empor-

tées par un torrent de délices ; leurs désirs s'enflammaient, et ils ne comprenaient pas qu'ils pussent être aussi heureux, et désirer encore. Ils jouissaient de toutes les beautés qu'ils voyaient ; ils ne s'imaginaient pas qu'il y en eût de cachées d'où dépendait le dernier période du bonheur. Il me semble cependant qu'ils n'ont pas mal profité d'une première leçon.

Ces aimables enfants étaient si enivrés de la félicité, qu'ils oubliaient toute la nature, et ne songeaient point à se séparer. Mais, comme ils tardaient plus longtemps à revenir de la promenade qu'ils n'avaient coutume, Harpagine et Ninette allèrent pour les chercher, et les appelaient chacune de leur côté. Nos amants furent effrayés de leurs voix, et se séparèrent à regret ; mais l'espérance de revenir goûter les mêmes plaisirs, les fit retirer : ils craignaient qu'on ne troublât leur union, si on venait à la soupçonner. L'amour est confiant dans ses désirs, et timide dans ses plaisirs.

L'image de Zirphile, qui était gravée au fond du cœur d'Acajou, lui fit voir Harpagine plus horrible que jamais. Pour Zirphile, quoiqu'elle fût obligée de suspendre le plaisir de voir Acajou, celui qu'elle venait de goûter donnait un nouvel éclat à sa beauté, et répandait un air de satisfaction sur toute sa personne. Le plaisir embellit et l'amour éclaire. Rien n'égale la surprise que l'esprit de Zirphile causa à toute la cour ; il y avait ce soir-là même grand appartement chez Ninette ; on voulut faire quelqu'une de ces mauvaises plaisanteries, si familières aux gens médiocres, qui croient toujours avoir quelque supériorité sur d'autres un peu plus sots ; la pauvre Zirphile en était souvent l'objet : elle y répondit dès ce soir-là avec tant de justesse, de finesse et si peu d'aigreur, que les mauvaises plaisantes (car c'étaient sûrement des femmes) furent étonnées de la sagesse de ses réponses, et humiliées des égards même qu'elle y apportait ; les hommes étaient charmés et applaudissaient ; Ninette en pleurait de

joie, et les femmes en rougissaient de dépit et de colère. Elles avaient eu jusque-là bien de la peine à pardonner la beauté de Zirphile en faveur de sa sottise ; mais il n'y avait plus moyen d'y tenir ; elle n'avait plus d'autre ressource que d'être méchante. Cette dernière qualité fait souvent respecter ce qu'on est obligé de haïr : la petite princesse était trop bien née pour se servir de ce vilain moyen-là.

Cependant nos deux jeunes amants s'étaient trop bien trouvés de la première leçon de l'amour, pour ne pas retourner à son école. Quel bonheur de s'instruire par les plaisirs !

Les amants, comme les voleurs, prennent d'abord des précautions superflues, ils les négligent par degrés, ils oublient les plus nécessaires, et sont pris : voilà précisément ce qui arriva à nos petits imprudents, et ce fut le génie qui les surprit : les sots ne vivent que des fautes des gens d'esprit. Il aperçut un soir ces jeunes amants qui se retiraient, il en fut outré de rage ; mais comme il avait pour maxime de ne jamais rien faire sans demander conseil, quoiqu'il n'en fît ensuite qu'à sa tête, il résolut de consulter Harpagine. La méchante fée, en apprenant cette nouvelle, conçut le plus violent dépit : le génie lui dit qu'il n'y avait point d'autre moyen de se venger que d'enlever la princesse.

Quoique la fée fût aussi furieuse que lui, elle aimait encore mieux écarter sa rivale que de la voir dans le même lieu que son amant : elle cacha donc son inquiétude, et dit au génie qu'il fallait qu'il se chargeât de cette entreprise, se flattant qu'il n'aurait jamais l'esprit d'y réussir.

Dès le matin Podagrambo se cacha derrière un arbre, auprès de la palissade où nos amants venaient se chercher. Les maîtres d'Acajou eurent ordre de prolonger leurs leçons, afin qu'il ne pût se trouver au rendez-vous avant la princesse.

Acajou, d'un caractère si doux, marqua de l'humeur pour la première fois : l'égalité ne subsiste point avec la passion. Tandis qu'il s'impatientait, la tendre Zirphile vint à la palissade, où elle fut inquiète de n'y pas trouver son amant, qui avait coutume de la prévenir : elle regarde de toutes parts, elle ose enfin entrer dans le parc d'Harpagine, et passe auprès du génie. A son aspect la frayeur la saisit : elle voulut fuir : mais ce fut avec si peu de précaution, que son écharpe resta attachée à une branche. Le génie la saisit à l'instant par sa robe : Ah ! ah ! dit-il, belle innocente, vous venez donc ici chercher un marmouset ; et c'est pour lui que vous me méprisez ? La pauvre Zirphile, se voyant trahie par la frayeur même qui lui avait fait perdre son écharpe, eut recours à la dissimulation. Avant que d'avoir aimé, elle n'eût pas été si habile : une première aventure qui inspire la fatuité à un jeune homme, rend la fausseté nécessaire aux femmes : on a obligé un sexe à rougir de ce qui fait la gloire de l'autre.

Quoique Zirphile fût la candeur même, elle entreprit de tromper le génie. Je suis étonnée, dit-elle, que vous imputiez à l'amour un pur effet de ma curiosité ; c'est elle qui m'a fait entrer dans ce lieu ; je ne suis pas moins surprise que vous vous serviez de la violence, vous qui pouvez tout attendre de votre naissance, et plus encore de votre amour.

Le génie se radoucit un peu à ce discours flatteur ; mais, quoique la princesse lui conseillât d'espérer tout de son mérite, et qu'il en fût très-persuadé, il ne voulait point la laisser échapper.

Si votre cœur, reprit-il, est si sensible pour moi, vous ne devez pas faire de difficulté de venir dans mon palais. Tous ces petits soins d'amants vulgaires sont des formalités frivoles qui ne font que retarder le plaisir sans le rendre plus vif.

Eh bien ! répliqua Zirphile, je suis prête à vous suivre ; et, pour vous prouver ma sincérité, rendez-moi mon écharpe,

afin qu'il ne reste ici aucun témoin de mon évasion et de votre violence.

Le génie pensa se pâmer de plaisir et d'admiration pour la présence d'esprit de Zirphile.

Oh ! pour le coup, s'écria-t-il, il faut avouer que l'amour donne bien de l'esprit aux femmes ; car, pour moi, je n'aurais jamais imaginé celui-là, et je m'en allais comme un sot. Il détache aussitôt l'écharpe et la remet à la princesse en lui baisant la main ; mais elle, n'ayant plus rien à craindre, le repoussa avec mépris.

Retire-toi, perfide, lui dit-elle, ou crains le courroux des fées ; cette écharpe est pour moi le gage de leur protection. En achevant ces mots, elle s'éloigna, et laissa le génie confondu et arrêté par une force à laquelle il sentait que son pouvoir était forcé de céder.

Il ne tint qu'à lui d'admirer, encore plus qu'il n'avait fait, la présence d'esprit de Zirphile. Cette réflexion ne fut pas sans doute celle qui l'occupa le plus. Après être resté quelque temps immobile, il revint confus et désespéré trouver Harpagine, et lui raconta par quel charme son pouvoir avait été inutile.

Si la fée apprit avec dépit la vertu de l'écharpe enchantée, elle en fut un peu consolée par le mauvais succès de l'entreprise du génie : elle lui cacha cependant le différent intérêt qu'elle y prenait ; et, comme les consolateurs ne sont jamais plus éloquents que lorsqu'ils ne sont pas affligés eux-mêmes, elle le calma, en lui promettant de détruire l'enchantement de l'écharpe, et de le rendre maître de la princesse.

La fée ignorait le malheur qui la menaçait elle-même. Tandis qu'elle délibérait avec le génie sur les moyens de rétablir leur puissance, Acajou courut à la palissade ; après avoir quelque temps attendu Zirphile, l'impatience l'avait fait entrer dans le parc de Ninette ; et, partagé entre la

crainte et le désir, il était insensiblement parvenu jusqu'au palais.

La nouvelle de son arrivée s'y répandit bientôt. Ninette vint au-devant de lui, suivie de toute sa cour, Acajou s'avança respectueusement vers la petite fée, et baisa le bas de sa robe ; aussitôt que Zirphile et lui s'aperçurent, ils coururent l'un à l'autre, et la présence de toute la cour ne les empêcha pas de se donner mutuellement les témoignages les plus vifs du plaisir qu'ils avaient de se revoir. Zirphile raconta naïvement le danger qu'elle avait couru : le prince lui en était devenu plus cher. Plus les femmes ont hasardé, plus elles sont prêtes à sacrifier encore. Ninette, naturellement indulgente, ne s'attacha point à examiner ce qu'il pouvait y avoir d'irrégulier dans la conduite de nos jeunes amants : il suffisait que la fortune eût tout fait pour le mieux.

Harpagine, ayant appris la fuite d'Acajou, entra dans la plus horrible colère, et vint le redemander ; mais, heureusement pour lui, il avait atteint ce jour-là même sa dix-septième année, et le décret des fées l'affranchissait alors du pouvoir d'Harpagine. Elle en conçut tant de rage, qu'elle en perdit son amour, qui n'était qu'un sentiment étranger dans son cœur ; et, ne méditant plus que des projets de vengeance, elle partit pour inviter la fée Envieuse à se liguer avec elle.

Les fêtes que l'arrivée d'Acajou fit naître, ne permettaient pas de s'occuper du ressentiment d'Harpagine.

Ceux qui avaient entrepris de plaire à Zirphile, perdirent toutes leurs prétentions en voyant Acajou. Les femmes ne se lassaient point d'admirer sa beauté, et toutes devinrent, en secret, rivales de son amante. Acajou était si rempli de son amour qu'il n'apercevait seulement pas les agaceries dont il était l'objet ; on lui en fit de toute espèce ; mais, lorsqu'il fut bien avéré que le cœur de ces amants était fermé à tout autre

sentiment qu'à leur amour, il fut généralement décidé que Zirphile était encore plus sotte depuis qu'elle aimait, qu'elle ne l'était auparavant ; que la beauté d'Acajou était sans physionomie, qu'elle n'avait rien de piquant ; que leur amour était aussi ridicule que nouveau à la cour et que cela ne faisait pas une société.

On ne fit donc plus aucune attention à lui, et ils étaient si occupés l'un de l'autre, qu'ils n'aperçurent pas plus la désertion que l'empressement de la cour.

Ninette qui veillait auparavant, avec tant de soin sur la conduite de Zirphile contre la témérité des étourdis de la cour, la laissait sans inquiétude avec Acajou : elle croyait que le véritable amour est toujours respectueux, et que plus un amant désire, moins il ose entreprendre. La maxime est délicate, mais je ne la crois pas absolument sûre; cependant elle ne fut pas contredite par l'événement.

On n'attendait que les rois d'Acajou et de Minutie pour célébrer le mariage; leurs ambassadeurs étaient arrivés, et avaient déjà tout réglé; les livrées étaient faites; on finissait les habits, il n'y manquait pas un pompon ; on avait fait venir les dernières modes de chez Duchapt sur des poupées de la grandeur de Ninette ; en un mot, tout l'essentiel était prêt, et il ne restait plus à régler que ce qui regardait les lois des deux États, et l'intérêt des peuples.

Les amants ne se quittaient pas un instant; souvent, pour se dérober au tumulte de la cour, ils passaient les jours dans les bosquets les plus écartés du parc. Ils se faisaient mille caresses innocentes; ils se disaient continuellement ces riens si intéressants pour les amants, qu'on répète sans cesse, qu'on n'épuise jamais, et qui sont toujours nouveaux.

Un jour qu'ils goûtaient un de ces entretiens délicieux, la chaleur obligea Zirphile d'ôter son écharpe pour causer avec plus de liberté. Harpagine, qui s'était rendue invisible pour

les surprendre, parut à leurs yeux escortée par la fée Envieuse, montée sur un char tiré par des serpents et entourée d'une quantité prodigieuse de cœurs percés de traits; c'étaient autant de talismans qui représentaient tous ceux qui rendent hommage à l'Envie; et les flèches étaient l'image du mérite qui fait le plus cruel supplice des envieux.

Harpagine frappa à l'instant Zirphile de sa baguette, et l'enleva au milieu d'un nuage, dans le moment même que le tendre Acajou lui baisait la main. Ce malheureux prince se prosterna devant la fée, en la suppliant de ne faire tomber que sur lui le poids de sa vengeance, et d'épargner la princesse; il lui dit en vain tout ce que l'amour et la générosité inspirent. La cruelle fée le regardant avec des yeux enflammés: Oses-tu, lui dit-elle, espérer aucune grâce? Mon cœur n'est plus sensible qu'à la haine. Je veux, d'un seul coup, exercer ma vengeance sur toi et sur ton amante; elle va passer dans les bras de ton rival qui lui est odieux.

A ces mots, le char vole, et laisse Acajou plongé dans le dernier désespoir.

Ninette fut bientôt instruite par son art de féerie de ce qui venait d'arriver; mais le malheur de ces gens qui savent tout, est de ne jamais rien prévoir. Elle vint chercher le prince; il était auprès de l'écharpe de Zirphile qu'il arrosait de ses larmes. La petite fée n'oublia rien pour le consoler, sans pouvoir seulement se faire entendre. Après l'avoir ramené au château presque malgré lui, elle s'enferma dans son cabinet, mit ses lunettes, et consulta ses grands livres pour savoir quel parti elle prendrait dans ce malheur.

Toute la cour en raisonnait diversement; les uns en parlaient beaucoup, et ne se s'en souciaient guère; d'autres, sans en rien dire, y prenaient plus d'intérêt. Les femmes surtout n'étaient pas fort touchées de la perte de Zirphile: plusieurs se flattaient de consoler le prince.

On était encore dans ce premier mouvement d'une nouvelle de cour, où tout le monde parle sans rien savoir, où l'on raconte des circonstances en attendant qu'on sache le fait, et où l'on dit tant de paroles et si peu de choses, lorsqu'on vit paraître Ninette qui annonça avec vivacité que Zirphile pouvait être aisément tirée d'entre les mains du génie; chacun s'empressait pour savoir quel moyen on emploierait.

Ecoutez-moi, dit la petite fée : je viens de découvrir que toute la puissance de Podagrambo et d'Harpagine dépend d'un vase enchanté qu'ils possèdent dans un lieu secret de leur château : il est gardé par un génie subalterne qui est transformé en chat des Chartreux. Il n'est pas nécessaire d'employer de grands efforts pour s'en emparer, il suffit que l'aventure soit entreprise par une femme d'un honneur irréprochable, chose qui ne doit pas être rare. Elle ne trouvera point d'obstacles; mais toute autre personne tenterait inutilement l'aventure.

Voilà, dit un petit maître, une heureuse découverte! Je suis très-pressé d'en faire compliment au prince Acajou.

Taisez-vous, reprit la fée, vous êtes un étourdi; s'il fallait un homme raisonnable, on ne vous choisirait pas.

Je ne plaisante pas, répliqua le jeune fat d'un ton ironique ; je crains réellement ici une émulation de vertu qui peut dégénérer en guerre civile.

J'ai prévu cet inconvénient, repartit Ninette; ainsi je veux que l'on tire au sort, pour prévenir tout sujet de jalousie. Les billets furent faits à l'instant, et le nom qui parut fut celui d'Amine.

C'était une jeune personne plus jolie que belle, vive, étourdie, coquette à l'excès, libre dans le propos, peu circonspecte dans sa conduite, faisant continuellement des agaceries et toujours assiégée d'une troupe de jeunes gens.

Amine s'entendit proclamer, sans paraître ni plus fière, ni plus embarrassée qu'à l'ordinaire; mais il s'éleva un certain murmure qui ne paraissait pas un applaudissement bien décidé. Ninette en tira un mauvais augure pour le succès; c'est pourquoi elle nomma Zobéide pour accompagner Amine, parce que deux vertus valent mieux qu'une. Zobéide était un peu plus âgée et plus belle que sa compagne; c'était d'ailleurs un prodige de vertu et de médisance: on prétendait même qu'elle n'était d'une sagesse si sévère que pour s'attirer le droit de déchirer impitoyablement toutes les autres femmes. Beau privilége de la vertu!

Quoi qu'il en soit, elles partirent toutes deux, et se rendirent, suivant leurs instructions, à un petit bâtiment séparé du palais d'Harpagine. Amine, toujours vive, marchait en avant. Elles ne trouvèrent aucun obstacle; elles passèrent plusieurs portes qui s'ouvrirent d'elles-mêmes; elles parvinrent enfin à une chambre où elles aperçurent sur une table de marbre un vase, dont la forme n'était pas recommandable; il ressemblait même assez à un pot de chambre. Je suis fâché de n'avoir pas un terme ou une image plus noble. Elles n'auraient jamais imaginé que ce fût là le trésor qu'elles cherchaient, si Ninette ne le leur eût désigné.

Si la forme du vase était vile, la vertu en était admirable, il rendait des oracles, et raisonnait sur tout comme un philosophe : c'était alors un très-grand éloge d'y être comparé pour le raisonnement.

Amine et Zobéide trouvèrent aussi le chat dont on leur avait parlé : elles voulurent le caresser; mais il égratigna Zobéide, au lieu qu'il se laissa flatter par Amine; il fit patte de velours, il haussa le dos, et enfla sa queue de la façon la plus galante.

Amine, charmée d'un si heureux début, prit le vase, et l'enlevait déjà, lorsque Zobéide voulut y porter la main. Il en

sortit tout à coup une épaisse fumée qui remplit toute la chambre. Un bruit affreux se fit entendre. La frayeur saisit Amine, elle laissa retomber le vase sur la table où elle venait de le prendre; et le génie parut à l'instant avec Harpagine. Ils se saisirent d'Amine et de Zobéide, et ne leur firent grâce de la vie que pour les enfermer dans une tour ténébreuse.

Ninette fut bientôt instruite, suivant sa coutume, du mauvais succès de l'entreprise; elle en chercha la raison, et apprit à toute la cour qu'Amine était aussi sage que coquette, au lieu que Zobéide goûtait les plaisirs de l'amour avec un amant obscur, dans le temps qu'elle fatiguait tout le monde par l'étalage de sa fausse vertu.

Ninette déclara aussi que, le vase s'étant fêlé lorsqu'Amine l'avait laissé retomber sur la table, la puissance du génie, sans être totalement détruite, était du moins fort affaiblie par cet accident.

Acajou, n'écoutant plus alors que son désespoir, fit vœu, pour se venger du pot enchanté du génie, de casser tous les pots de chambre qu'il rencontrerait, et dès ce moment exécuta son serment sur ceux qu'il trouva dans le palais; c'était un désordre effroyable. Le scandale fut si grand, que Ninette voulut lui faire entendre raison sur tant de vases innocents; mais elle ne put jamais le calmer. Dans cet embarras elle eut recours au conseil des fées. L'affaire parut très-importante, et il fut arrêté que le pouvoir du génie étant affaibli, ne pourrait plus garder toute la personne de Zirphile; que, sans qu'elle perdît la vie, sa tête se séparerait de son corps, et serait transportée dans le pays des idées, jusqu'à ce qu'elle fût réunie au corps par celui qui pourrait parvenir dans ce pays, et la désanchanter. Ninette représenta qu'il était encore plus à propos de laisser la tête que le corps de la princesse au pouvoir du génie, de peur qu'il ne vînt à s'en faire

aimer pendant qu'elle aurait perdu la tête, et l'épouser tout de suite. Les fées firent attention à cette difficulté, et ordonnèrent que le corps serait toujours enveloppé d'une flamme vive, qui ne laisserait approcher que celui qui serait maître de la tête. L'arrêt des fées fut aussitôt exécuté que prononcé. Le génie voulut aller tenter l'aventure, sans pouvoir jamais approcher du pays des idées. Les fous y parviennent aisément; mais les sots n'y sauraient aborder. Pour Acajou, qui était fou d'amour, il n'eut pas de peine à le trouver.

Le pays des idées est très-singulier, et la forme de son gouvernement ne ressemble à aucun autre. Il n'y a point de sujets, chacun y est roi, et règne en particulier sur tout l'État, sans rien usurper sur les autres, dont la puissance n'est pas moins absolue. Parmi tant de rois on ne connaît point de jalousie, ils portent seulement leur couronne d'une façon différente. Leur ambition est de l'offrir à tout le monde, et de vouloir la partager : c'est ainsi qu'ils font des conquêtes.

Les limites de tant de royaumes, renfermés dans un seul, ne sont pas fixées; chacun les étend ou les resserre suivant son caprice.

Acajou reconnut qu'il était dans le royaume des idées à la multitude de têtes qu'il rencontra sur son passage : elles s'empressaient au-devant de lui, et parlaient à la fois dans toutes sortes de langues et sur différents tons. Il cherchait la tête de Zirphile, et ne la voyait point. Tantôt il rencontrait des têtes qui, après avoir résisté au malheur, s'étaient perdues dans la prospérité; les unes par la fortune, d'autres par les dignités. Il trouvait des têtes de prodigues, une multitude d'avares, quantité de perdues à la guerre, des têtes d'auteurs perdues par une réussite, d'autres par des chutes, plusieurs par des apparences de succès, et une foule par l'envie et le chagrin du succès de leurs rivaux. Acajou trouva

une infinité de têtes perdues *incognito* qu'il n'a jamais voulu nommer, et que je ne veux pas deviner. Que de têtes de philosophes, de mystiques, d'orateurs, de chimistes, etc. ! Combien en vit-il de perdues par le caprice, par les airs, par l'indiscrétion, et tour à tour par le libertinage et la superstition !

Les unes excitaient sa compassion, il écartait les autres comme importunes, et foulait aux pieds toutes celles que l'envie avait perdues.

Acajou, pour trouver Zirphile, cherchait les têtes qu'on dit que l'amour fait perdre ; mais, quand il les examinait de près, il ne trouvait que des têtes de coquettes, ou de jaloux sans amour. Le prince, fatigué de tant de recherches, désespéré de leur peu de succès, étourdi de toutes les sottises qu'il entendait, se retira dans un bosquet pour se dérober à cette multitude de têtes folles dont il était assailli. Il s'étendit sur le gazon, et se mit à réfléchir sur son malheur. Comme il portait la vue autour de lui, il aperçut quelques arbres chargés de fruits. Il était dans un tel épuisement, qu'il eut envie de manger une poire : il la cueillit ; mais à peine y avait-il mis le couteau qu'il en sortit une tête qu'il reconnut pour celle de sa chère Zirphile.

Rien ne peut exprimer l'étonnement et le plaisir du prince. Il se levait avec empressement pour embrasser une tête si chère, lorsqu'elle se retira à quelques pas, et se plaça sur un buisson de roses pour se faire une espèce de corps.

Arrêtez, prince, lui dit-elle, restez tranquille et m'écoutez : tous les efforts que vous feriez pour me saisir seraient inutiles ; je me jetterais moi-même dans vos bras si le destin le permettait ; mais comme je suis enchantée, je ne puis être prise que par des mains qui le soient aussi. Hélas ! je soupire après mon corps, et j'ignore s'il est encore digne de moi ;

il est resté entre les mains du génie, je n'ose y penser sans frémir ; la tête m'en tourne.

Rassurez-vous, répondit Acajou, les fées, touchées de nos malheurs, ont pris votre corps sous leur protection. Que vous me tranquillisez ! reprit Zirphile. En tout cas, cher prince, vous savez que toute ma tendresse est pour vous, et vous seriez trop généreux pour me reprocher un malheur dont je suis innocente.

C'est fort bien dit, répliqua le délicat Acajou ; mais enseignez-moi promptement où je pourrai trouver les mains enchantées dont vous me parlez.

Vous les trouverez, reprit Zirphile, dans le parc où elles voltigent ; ce sont celles de la fée Nonchalante, qui en a été privée parce qu'elle ne savait qu'en faire ; je vais vous en raconter l'histoire. Il y avait autrefois...

Oh ! parbleu, interrompit impatiemment Acajou, je n'ai pas le temps d'entendre des contes ; pourvu que j'aie les mains, je m'embarrasse peu de leur histoire : je vais les chercher de ce pas.

Allez, dit la princesse, et délivrez-moi du cruel enchantement où je languis. Vous avez pu remarquer que toutes les têtes perdues qui sont dans ce séjour, ne cherchent qu'à se montrer, sans rougir de leur état ; il n'y a que moi qui suis obligée de me cacher dans des fruits : comme je suis la seule tête perdue par l'amour, je suis un objet de mépris pour les autres. La tête continuait de parler, que le prince était déjà parti. Il avait reconnu que la princesse, depuis qu'elle n'était plus qu'une tête, aimait un peu à parler. Il n'eut pas fait cent pas dans le parc qu'il rencontra les mains enchantées qui voltigeaient en l'air. Il voulut s'en approcher pour les prendre ; mais, aussitôt qu'il voulait les toucher, il en recevait des croquignoles, qui lui parurent d'abord fort insolentes ; cependant son bonheur dépendait de les saisir, et les princes

sacrifient l'orgueil à l'intérêt. Il employait toute son adresse pour attrapper ces fatales mains. Quand il croyait les tenir, elles lui échappaient en lui donnant un soufflet, ou jetant son chapeau par terre. Plus il avait d'ardeur à les poursuivre, plus elles fuyaient devant lui. Cette poursuite dura si longtemps, que le pauvre Acajou était tout hors d'haleine. Il s'arrêta un moment, et, se trouvant auprès d'une treille, il prit une grappe de raisin pour se rafraîchir ; mais à peine en eut-il goûté, qu'il sentit en lui une révolution extraordinaire ; son esprit augmentait de vivacité, et son cœur devenait plus tranquille. Son imagination s'enflammant de plus en plus, tous les objets s'y peignaient avec feu, passaient avec rapidité, et s'effaçaient les uns les autres ; de façon que, n'ayant pas le temps de les comparer, il était absolument hors d'état de les juger : en un mot, il devint fou.

Les fruits de ce jardin, par un rapport intime avec les têtes qui l'habitaient, avaient la vertu de faire perdre la raison, et malheureusement ils ne faisaient rien sur l'esprit. Acajou se trouva donc à l'instant le plus spirituel et le plus fou des princes.

Le premier effet d'un changement si subit fut le refroidissement du cœur. Acajou perdit tout son amour : le véritable ne subsiste qu'avec la raison. Au lieu de cet empressement tendre et respectueux qu'il avait auparavant pour Zirphile, il en conservait à peine un léger souvenir. Il n'éprouvait pas même de compassion pour le malheur de cette princesse. Avoir perdu la tête, lui paraissait une chose fort plaisante. C'est assez souvent sous ce point de vue que l'esprit sans jugement envisage le malheur d'autrui. La fatuité succéda à la modestie dans l'esprit d'Acajou, et remplaça très-amplement, par les prétentions, le mérite réel qu'il avait perdu.

Il faut, s'écria-t-il, que je sois bien fou de courir après une

tête, tandis que je la pouvais tourner à toutes les femmes de la cour de Minutie ! Allons, il faut remplir mon destin, c'est d'être généralement aimé et admiré sans engager ma liberté. Il dit et part.

Ninette, voyant arriver Acajou, courut au-devant de lui, et s'informa du sort de Zirphile. Le prince lui dit que ce n'était qu'une tête qu'on ne pourrait fixer; que tous ses soins avaient été inutiles ; qu'il avait pris son parti ; et que la constance sans bonheur était la vertu d'un sot. Il débita quantité d'aussi belles maximes qui firent bientôt connaître à Ninette que le caractère du prince était fort changé ; mais qu'il avait infiniment d'esprit. Elle fut d'abord fâchée qu'il n'eût pas ramené la princesse ; cependant, comme l'objet présent l'emporte toujours sur l'absent chez les esprits vifs, elle se consola de la perte de Zirphile par le plaisir de voir Acajou.

Toute la cour s'empressait auprès de lui, plus par curiosité que par intérêt. On s'attendait à ne trouver qu'un prince sage et modeste, à qui l'on donnerait, comme à l'ordinaire, tous les ridicules imaginables ; mais on en conçut bientôt une idée plus avantageuse. La conversation devint vive et brillante. Le lecteur attentif se rappelle sans doute que les lunettes de la fée servaient à raccourcir la vue : elle les avait ôtées pour voir le prince arriver de plus loin, et, comme elle ne les avait pas reprises, elle faisait des raisonnements à perte de vue.

Acajou ne déparlait pas : il dit en un moment mille extravagances qui ravirent d'admiration toute la cour, et rendirent toutes les femmes folles de lui. Elles l'écoutaient avidement et s'écriaient : *Ah ! qu'il a d'esprit !* On lui donnait enfin tant d'éloges, qu'il était obligé d'en rougir, même par fatuité. Il semblait que le plus grand bonheur qui pût arriver à un prince, fût de perdre la raison ; tous ceux qui le

rencontraient lui en faisaient compliment, et les autres se firent écrire.

Acajou, n'ayant plus d'amour, devint l'amant déclaré de toutes les femmes : la fureur des bonnes fortunes s'unit facilement à la folie. Il commença par une femme assez jolie, d'un esprit libre, dégagé de préjugés, et qui faisait la réputation de tous les jeunes gens depuis qu'elle avait perdu la sienne.

Comme il n'était pas nécessaire de l'avoir pour la mépriser, et qu'il suffisait de l'avoir eue pour s'en dégoûter, il la quitta deux jours après. Il en prit une autre d'une figure charmante, d'un cœur tendre, d'un caractère doux, et à qui il ne manquait, pour mériter d'être aimée, que de recevoir moins d'amants.

Acajou dédaigna de la fixer, et lui donna bientôt plusieurs rivales. Il n'était occupé que d'en étendre la liste ; toutes s'empressaient de s'y faire inscrire, et ne le trouvaient aimable que depuis qu'il était incapable d'aimer.

Après avoir eu un assez grand nombre de femmes célèbres pour se mettre en crédit, il résolut d'en séduire quelques-unes, uniquement pour leur faire perdre la réputation de vertu qu'elles avaient.

S'il apprenait qu'il y eût une femme tendrement aimée d'un époux chéri, elle devenait aussitôt l'objet de ses soins, et tel était le travers qu'inspire le titre d'homme à la mode qu'il réussissait par tout ce qui aurait dû le faire échouer.

Les affaires que le prince avait à la cour, ne l'empêchaient pas de descendre dans la bourgeoisie, où ses succès étaient d'autant plus rapides, que celles qu'il soumettait croyaient s'associer aux femmes du monde, parce qu'elles en partageaient les sottises. Les hommes mêmes, au lieu de le haïr, lui portaient envie, et le recherchaient en l'admirant sans l'estimer.

Quoique ceux qui emploient le plus mal leur temps soient ceux qui en ont le moins de reste, le prince avait encore bien des moments vides par la légèreté avec laquelle il traitait ses bonnes fortunes. D'ailleurs, le bon air est d'en paraître quelquefois ennuyé. Il chercha donc une nouvelle dissipation dans le bel esprit (c'était alors le travers à la mode). Il est vrai que, pour éviter un certain pédantisme que donne souvent l'étude, on avait imaginé le secret d'être savant sans étudier. Chaque femme avait son géomètre ou son bel esprit, comme elles avaient autrefois un épagneul.

Acajou, suivant ce plan, donna à corps perdu dans toutes les parties des sciences et de la littérature. Il parla physique et géométrie. Il faisait des dissertations métaphysiques, des vers, des contes, des comédies et des opéras. Ce prince excitait une admiration générale. On prétendait que les auteurs de profession n'en approchaient pas.

On sait qu'il n'y a que les gens *d'une certaine façon* qui aient ce qui s'appelle *le bon ton,* supérieur à tout le génie du monde, et le tout *sans prétention.*

Rien n'était comparable au sort d'Acajou ; on fit même un recueil de ses bons mots, dont tout le monde faisait sa lecture favorite; il était intitulé : *Le Parfait Persifleur*, ouvrage très-utile à la cour, et propre à rendre un jeune homme brillant et insupportable.

Acajou se trouva à la fin fatigué de ses propres succès; il n'avait jamais mis le plaisir à la place de l'amour; les airs avaient succédé aux plaisirs : le dégoût fit presque l'effet de la raison, et lui rendit la vie insupportable : un honnête homme serait malheureux d'y être condamné. Sans être plus raisonnable il devint triste. D'ailleurs, le propre de l'esprit seul est d'exciter d'abord l'admiration, et de fatiguer ensuite ses propres admirateurs.

La plupart des femmes, qui avaient eu l'ambition de lui

plaire, commencèrent à rougir de se trouver sur une liste trop nombreuse, et le désavouaient : on l'accusait encore d'être méchant, sous prétexte qu'il faisait des chansons et des tracasseries, qu'il raillait ses meilleurs amis, et qu'il donnait des ridicules à tout le monde. Cependant il n'avait aucune mauvaise intention, il ne voulait que se divertir en amusant les autres ; mais on est toujours injuste.

Ninette, ne comprenant pas comment son cher Acajou pouvait cesser d'être à la mode, prit ses lunettes pour en juger sans prévention, et, après l'avoir bien examiné, elle reconnut qu'il avait effectivement beaucoup d'esprit, mais qu'il n'en était pas moins fou.

Elle l'engagea à lui raconter tout ce qu'il avait fait dans le royaume des idées. Acajou, ne sachant pas où elle en voulait venir, lui fit un récit très-circonstancié, parce qu'il aimait beaucoup à parler de lui ; lorsqu'il en fut à la grappe de raisin qu'il avait mangée: Ah ! je ne m'étonne plus, s'écria Ninette, si vous avez tant d'esprit ! Eh ! pourquoi donc ? reprit Acajou. C'est, répliqua la fée, que vous n'avez pas le sens commun. Belle conclusion, dit Acajou ! Je sais, reprit Ninette, que vous avez trop d'esprit pour être facile à persuader, surtout quand on vous parle raison ; mais apprenez que c'est parce que vous l'avez perdue. Les fruits du pays des idées ont un poison mortel contre elle ; heureusement nous en avons ici le remède : j'ai ici une treille dont la vertu est de faire perdre l'esprit : elle n'est connue que de moi ; j'en fais quelquefois manger à ceux ou celles de ma cour qui ont l'imagination trop vive ; je veux vous en faire goûter.

Je vois ici des gens, répondit Acajou, qui doivent assurément en avoir mangé à l'excès ; mais je vous jure que je ne suis point tenté d'en faire usage ; voyez d'ailleurs le beau secret pour devenir raisonnable que de perdre l'esprit.

Il n'y en a pas de plus sûr, interrompit la fée, et vous êtes

plus en état d'en sacrifier que qui que ce soit. Ninette dit là-dessus beaucoup de choses flatteuses au prince. Elle savait que l'esprit se laisse plus séduire par l'amour-propre que persuader par la raison. Cependant Acajou, malgré toute l'éloquence de Ninette, était assez fou pour ne vouloir pas perdre l'esprit : ce devait être l'ouvrage de l'amour.

Ce jeune prince n'avait jamais goûté de vrais plaisirs, parce que ses désirs avaient toujours été prévenus ; ses fantaisies ne tenaient qu'à la nouveauté des objets; et la vivacité les use si vite ! Il était tombé dans une langueur, d'où le caprice le retirait par intervalle, pour l'y replonger de nouveau. L'amour dont Zirphile lui avait fait sentir les premiers traits, se réveilla dès que l'ivresse des sens fut dissipée, et que la vanité ne fut plus nourrie. Il sentit un vide dans son cœur, que l'amour seul pouvait remplir. Le malheur des cœurs qui ont aimé est de ne rien trouver qui remplace l'amour.

Acajou fit part de sa situation à Ninette, et la pria de lui faire revoir Zirphile, puisqu'aussi bien il perdrait l'esprit s'il en était plus longtemps privé.

La fée prit alors sa béquille, et conduisit Acajou dans un jardin dont elle seule avait connaissance. Ce lieu était garni d'arbres chargés des plus beaux fruits du monde, qui tous avaient une vertu particulière.

Les uns faisaient perdre l'esprit du jeu, si funeste ; les autres, l'esprit de contradiction, si incommode dans la société ; ceux-ci, l'esprit de domination, si insupportable ; ceux-là, l'esprit des affaires, si utile à ceux qui le possèdent, et si assommant pour les autres; plusieurs enfin, l'esprit satirique, si amusant et si détesté ; son opposé plus dangereux encore, l'esprit de complaisance et de flatterie.

On ne voit point de ces excellents fruits dans nos desserts. C'est bien dommage que ce jardin délicieux ne soit pas ouvert à tous les mauvais esprits ; ils en reviendraient plus ai-

mables, sans être plus sots qu'ils ne le sont. J'y enverrais d'abord. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Il manque ici un cahier plus considérable que tout le reste de l'ouvrage : si le lecteur le regrette, il peut y suppléer en commençant par lui-même.*

Ninette ayant fait approcher Acajou de la treille, dont les raisins faisaient perdre l'esprit de présomption, d'airs et de fatuité, lui ordonna d'en cueillir une grappe ; puis ayant mis ses lunettes, et lui présentant l'écharpe de Zirphile : Prince, lui dit-elle, prenez cette écharpe ; lorsque vous serez dans le pays des idées, vous n'aurez qu'à la faire voltiger en l'air, en la tenant par un bout ; les mains enchantées que vous avez poursuivies inutilement, viendront pour la saisir, et vous les prendrez elles-mêmes : vous vous emparerez ensuite de la tête de la princesse.

Lorsque vous aurez besoin de boire ou de manger, vous n'aurez qu'à prendre quelques grains de raisin, ils vous suffiront : vous en donnerez aussi à Zirphile pour calmer les vapeurs qui doivent avoir un peu altéré sa tête ; sans cette précaution, vous la trouveriez si différente d'elle-même, qu'après avoir été déjà inconstant par folie, vous pourriez bien encore le devenir par raison.

Quand vous aurez la tête, nous serons bientôt en possession du corps par l'attraction, qui fait dans les femmes que la tête emporte le corps. Il est à propos, avant votre départ, que vous mangiez de ces raisins.

Acajou hésita un peu ; mais, animé du désir de revoir Zirphile, et croyant peut-être son esprit à toute épreuve, il mit quelques grains dans sa bouche. L'effet en fut subit, il semblait qu'il eût été enveloppé d'un nuage qui venait de se dissiper, et qu'un voile se fût levé de devant ses yeux. Les ob-

jets lui parurent tout différents ; il rougit à l'instant, et n'osait plus parler que pour exprimer sa reconnaissance à la fée.

En entrant dans le palais, il trouva sur sa table un recueil de ses ouvrages : il voulut le parcourir pour vérifier son état. Il ne pouvait pas alors s'imaginer qu'il eût eu la sottise de les faire : il bâillait en lisant ses romans et ses comédies, et, le soir même, il siffla un de ses opéras.

Acajou, ayant lassé la cour par ses extravagances et s'y ennuyant par le retour de sa raison, partit dès le lendemain avant le jour, et se rendit dans le pays des idées, aussi promptement, guidé par l'amour, que s'il l'eût été par la folie. Il trouva les mêmes objets qu'il avait rencontrés la première fois, et suivit exactement les conseils de Ninette. Avec le secours de son écharpe il se rendit maître des mains enchantées. Il alla tout de suite chercher la tête de Zirphile, et, pour cet effet, il ouvrit une quantité prodigieuse de poires, sans la trouver. De là il passa aux pêches, aux melons, et faisait un dégât épouvantable de fruits, lorsqu'il entendit un grand éclat de rire.

regarda d'où il partait, il aperçut la tête de la princesse qui, au lieu de venir à lui, plaisantait de sa recherche et de son empressement.

Comme l'amour s'affaiblit par l'absence, et que la folie se gagne par la contagion, la tête de Zirphile avait beaucoup perdu de la vivacité de sa passion, et commençait à se faire au nouveau pays qu'elle habitait. Acajou en soupira ; mais, se rappelant la vertu du raisin merveilleux dont il avait une grappe, il en jeta quelques grains à la tête de la princesse, qui les avala en badinant.

Son aveuglement fut aussitôt dissipé. Elle vola au-devant des mains enchantées, avec lesquelles le prince la reçut. Rien ne peut exprimer les transports dont il fut saisi. Il laissa aller les mains où elles voulurent, et ne s'occupa plus que

de la tête précieuse de sa chère Zirphile. Il l'accabla de baisers qu'elle ne pouvait éviter ; elle en était toute rouge de pudeur, quoique, dans l'état où elle se trouvait, les caresses de son amant ne pussent pas avoir des suites fort dangereuses.

D'ailleurs, il ne faut pas toujours écouter les plaintes de la pudeur; celle qui naît de l'amour pardonne aisément les transports qu'elle est obligée de s'interdire.

Acajou enveloppa la tête de la princesse dans son écharpe, et reprit le chemin du palais de Ninette. La nuit l'ayant surpris, il survint un orage si terrible, que le prince fut obligé de chercher un asile. On sent bien que ce n'était pas pour lui : les amants et les princes ne craignent rien; mais il voulait mettre Zirphile à couvert, outre que dans l'obscurité il craignait d'aller donner contre quelque arbre, de la tête de la princesse ou de la sienne. Dans cet embarras, il aperçut de loin une lumière vers laquelle il dirigea ses pas. Après avoir marché, au hasard de casser la tête la plus chère, c'est-à-dire celle de la princesse, il arriva au pied d'un pavillon qui terminait un jardin ; il frappa à la porte. Un moment après, il vit paraître une vieille qui tenait une chandelle à la main, et qui lui demanda, en grondant, qui il était et ce qu'il cherchait. Acajou n'avait garde de se faire connaître dans un état aussi indigne de son rang.

Il hésita un instant sur la qualité qu'il devait prendre, et, comme il avait la tête pleine du principe de ses malheurs, et de toute la poterie qu'il avait brisée depuis un temps, il répondit, sans trop savoir ce qu'il disait, qu'il était un pauvre garçon qui racommodait de la faïence cassée, et qu'il demandait retraite pour cette nuit-là.

A ces mots, le visage de la vieille se radoucit un peu : Soyez, lui dit-elle, le bienvenu ; vous pourrez me rendre un service : j'ai ici un pot de chambre fêlé que vous me raccom-

moderez. La vieille alla tout de suite chercher ce précieux meuble, et le mit entre les mains d'Acajou, pour qu'il se mît à l'ouvrage.

Le prince, aussi honteux de la profession qu'il venait d'adopter, que du premier usage qu'on lui en faisait faire, prit le pot de la vieille ; puis, se rappelant le serment terrible qu'il avait fait de n'épargner aucun pot de chambre, jusqu'à ce qu'il eût désenchanté sa princesse, il fut quelque temps incertain entre la crainte du parjure et celle de violer l'hospitalité : le scrupule enfin l'emporta, et jetant le pot contre la muraille, il le brisa en mille pièces.

Je ne sais si le lecteur est indigné de l'impolitesse d'Acajou, s'il sera étonné de l'évènement, ou si, par une sagacité singulière, il l'a déjà prévu.

Quoi qu'il en soit, ceux qui n'ont pas tant de pénétration seront bien aises d'apprendre que ce pot de chambre était le vase fatal auquel le pouvoir du génie et de la fée était attaché, et dont ils avaient confié la garde à cette vieille sorcière.

A peine était-il cassé, qu'on entendit un coup de tonnerre et des hurlements affreux. Le château fut détruit, le palais renversé. Le génie et la fée, livrés à leur rage impuissante, s'enfuirent dans les déserts, où ils périrent misérablement.

Acajou, sans être ému de tout ce bouleversement, marcha vers le lieu terrible où le corps de la princesse était enchanté. Les flammes qui en défendaient l'abord, se divisèrent à son approche, et dans le moment qu'il y présenta la tête, ce corps s'avança au-devant et s'y réunit.

La fée Ninette parut à l'instant suivie de toute sa cour ; elle songea d'abord à délivrer les malheureux. Les mains voltigeantes furent désenchantées et rendues à la fée Nonchalante, à condition qu'elle serait laborieuse. Elle se livra donc absolument au travail, et inventa l'art de faire des nœuds.

Amine et Zobéide furent tirées de prison ; Amine eut depuis ce temps-là le privilége de tout faire, sans qu'on y trouvât à redire : il y a apparence qu'elle fut assez sensée pour en profiter.

Pour Zobéide, elle continua sans doute de vivre comme à son ordinaire ; mais elle cessa de médire.

Ninette, après avoir donné ses premiers soins aux malheureux, ne s'occupa plus que du mariage des deux amants ; il fut célébré avec toute la magnificence possible.

Ils vécurent heureux, et eurent un grand nombre d'enfants, qui tous furent des prodiges d'esprit, parce qu'ils naquirent avec un penchant extrême à l'amour.

---

# CONSIDÉRATIONS

# SUR LES MŒURS

---

### LA RÉPUTATION, LA CÉLÉBRITÉ, LA RENOMMÉE ET LA CONSIDÉRATION

Les hommes sont destinés à vivre en société, et de plus, ils y sont obligés par le besoin qu'ils ont les uns des autres : ils sont tous, à cet égard, dans une dépendance mutuelle. Mais ce ne sont pas uniquement les besoins matériels qui les lient ; ils ont une existence morale qui dépend de leur opinion réciproque.

Il y a peu d'hommes assez sûrs et assez satisfaits de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, pour être indifférents sur celle des autres : et il y en a qui en sont plus tourmentés que des besoins de la vie.

Le désir d'occuper une place dans l'opinion des hommes, a donné naissance à la réputation, la célébrité et la renommée, ressorts puissants de la société qui partent du même principe, mais dont les moyens et les effets ne sont pas totalement les mêmes.

Plusieurs moyens servent également à la réputation et à la renommée, et ne diffèrent que par les degrés ; d'autres sont exclusivement propres à l'une ou à l'autre.

Une réputation honnête est à la portée du commun des hommes : on l'obtient par les vertus sociales, et la pratique constante de ses devoirs. Cette espèce de réputation n'est, à

la vérité, ni étendue, ni brillante; mais elle est souvent, la plus utile pour le bonheur.

L'esprit, les talents, le génie procurent la célébrité; c'est le premier pas vers la renommée, qui n'en diffère que par plus d'étendue; mais les avantages en sont peut-être moins réels que ceux d'une bonne réputation. Ce qui nous est vraiment utile nous coûte peu; les choses rares et brillantes sont celles qui exigent le plus de travaux, et dont la jouissance n'est qu'idéale.

Deux sortes d'hommes sont faits pour la renommée. Les premiers qui se rendent illustres par eux-mêmes, y ont droit; les autres, qui sont les princes, y sont assujettis : ils ne peuvent échapper à la renommée. On remarque également dans la multitude celui qui est plus grand que les autres, et celui qui est placé sur un lieu plus élevé : on distingue en même temps si la supériorité de l'un et de l'autre vient de la personne, ou du lieu où elle est placée. Tels sont le rapport et la différence qui se trouvent entre les grands hommes et les princes qui ne sont que des princes.

Mais laissant à part la foule des princes, sans les préférer ni les exclure à ce titre seul, ne considérons la renommée que par rapport aux hommes à qui elle est personnelle.

Les qualités qui sont uniquement propres à la renommée s'annoncent avec éclat. Telles sont les qualités des hommes d'État destinés à faire la gloire, le bonheur ou le malheur des peuples, soit par les armes, soit dans le gouvernement.

Les grands talents, les dons du génie procurent autant de renommée que les qualités de l'homme d'État, et ordinairement transmettent un nom à une postérité plus reculée.

Quelques-uns des talents qui font la renommée des hommes d'État, seraient inutiles, et quelquefois dangereux dans la vie privée. Tel a été un héros, qui, s'il fût né dans l'obscurité,

n'eût été qu'un brigand, et, au lieu d'un triomphe, n'eût mérité qu'un supplice. Il y a eu dans tous les genres des grands hommes, qui, s'ils ne le fussent pas devenus, faute de quelques circonstances, n'auraient jamais pu être autre chose, et auraient paru incapables de tout.

La réputation et la renommée peuvent être fort différentes, et subsister ensemble.

Un homme d'État ne doit rien négliger pour sa réputation; mais il ne doit compter que sur la renommée, qui peut seule le justifier contre ceux qui attaquent sa réputation. Il en est comptable au monde, et non pas à des particuliers intéressés, aveugles ou téméraires.

Ce n'est pas qu'on ne puisse mériter à la fois une grande renommée et une mauvaise réputation; mais la renommée, portant principalement sur des faits connus, est ordinairement mieux fondée que la réputation, dont les principes peuvent être équivoques. La renommée est assez constante et uniforme; la réputation ne l'est presque jamais.

Ce qui peut consoler les grands hommes sur les injustices qu'on fait à leur réputation, ne doit pas la leur faire sacrifier légèrement à la renommée, parce qu'elles se prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le sacrifice de la réputation par une circonstance forcée de son état, c'est un malheur qui doit se faire sentir, et qui exige tout le courage que peut inspirer l'amour du bien public. Ce serait aimer bien généreusement l'humanité, que de la servir au mépris de la réputation; ou ce serait trop mépriser les hommes, que de ne tenir aucun compte de leurs jugements; et dans ce cas les servirait-on? Quand le sacrifice de la réputation à la renommée n'est pas forcé par le devoir, c'est une grande folie, parce qu'on jouit réellement plus de sa réputation que de sa renommée.

On ne jouit en effet de l'amitié, de l'estime, du respect et

de la considération que de la part de ceux dont on est entouré, dont on est personnellement connu. Il est donc plus avantageux que la réputation soit honnête, que si elle n'était qu'étendue et brillante. La renommée n'est dans bien des occasions, qu'un hommage rendu aux syllabes d'un nom.

Qu'un homme illustre se trouve au milieu de ceux qui, sans le connaître personnellement, célèbrent son nom en sa présence, il jouira avec plaisir de sa célébrité ; et s'il n'est pas ten té de se découvrir, c'est parce qu'il en a le pouvoir et par un jeu libre de l'amour-propre. Mais s'il lui était absolument impossible de se faire connaître, son plaisir n'étant plus libre, peut-être sa situation serait-elle pénible ; ce serait presque entendre parler d'un autre que soi. On peut faire la même réflexion sur la situation contraire d'un homme dont le nom serait dans le mépris, et qui en serait témoin ignoré ; il ne se ferait pas connaître, et jouirait, au milieu de son tourment, d'une sorte de consolation, qui serait dans le rapport opposé à la peine du premier, que nous avons supposé contraint au silence.

Si l'on réduisait la célébrité à sa valeur réelle, on lui ferait perdre bien des sectateurs. La réputation la plus étendue est toujours très-bornée ; la renommée même n'est jamais universelle. A prendre les hommes numériquement, combien y en a-t-il à qui le nom d'Alexandre n'est jamais parvenu ? Ce nombre surpasse, sans aucune proportion, ceux qui savent qu'il a été le conquérant de l'Asie. Combien y avait-il d'hommes qui ignoraient l'existence de Kouli-Kan, dans le temps qu'il changeait une partie de la face de la terre ? Elle a des bornes assez étroites, et la renommée peut toujours s'étendre sans jamais y atteindre. Quel caractère de faiblesse que de pouvoir croître continuellement, sans atteindre à un terme limité !

On se flatte du moins que l'admiration des hommes instruits

doit dédommager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la renommée est de compter, de multiplier les voix, et non pas de les apprécier. D'ailleurs, quel homme d'État osera se répondre de vivre dans l'histoire, quand on voit des médailles de plusieurs rois dont les noms ne se trouvent dans aucun historien ? L'État de ces princes devait cependant être considérable. Les arts y étaient florissants, à n'en juger que par la beauté de quelques-unes de ces médailles. Il y a des arts qui ne peuvent être portés à un certain degré de perfection, sans que beaucoup d'autres soient également cultivés. Il y avait sans doute à la cour de ces rois, comme ailleurs, de petits seigneurs très-importants, faisant du fracas, s'imaginant occuper fort la renommée, avoir un jour place dans l'histoire ; et les maîtres, sous qui ils rampaient, n'y sont pas nommés ! Les antiquaires les mieux instruits de la science numismatique, exercent aujourd'hui leur sagacité à tâcher de deviner en quel pays ces monarques ont régné. Il paraît cependant par le sujet, le goût du travail, les types des médailles, par les légendes qui sont grecques, que ce n'était pas sur des peuples ignorés, et que l'époque n'en est pas de la plus haute antiquité. On conjecture que c'était en Sicile, en Illyrie, chez les Parthes, etc. Mais l'histoire n'en fait pas la moindre mention.

Cependant plusieurs ne plaignent ni travaux ni peines, uniquement pour être connus. Ils veulent qu'on parle d'eux, qu'on en soit occupé ; ils aiment mieux être malheureux qu'ignorés. Celui dont les malheurs attirent l'attention est à demi consolé.

Quand le désir de la célébrité n'est qu'un sentiment, il peut être, suivant son objet, honnête pour celui qui l'éprouve, et utile à la société ; mais si c'est une manie, elle est bientôt injuste, artificieuse et avilissante par les manœuvres qu'elle emploie : l'orgueil fait faire autant de bassesses que l'inté-

rêt. Voilà ce qui produit tant de réputations usurpées et peu solides.

Rien ne rendrait plus indifférent sur la réputation, que de voir comment elle s'établit souvent, se détruit, varie, et quels sont les auteurs de ces révolutions.

A peine un homme paraît-il dans quelque carrière que ce soit, pour peu qu'il montre de dispositions heureuses, quelquefois même sans cela, que chacun s'empresse de le servir, de l'annoncer, de l'exalter : c'est toujours en commençant qu'on est un prodige. D'où vient cet empressement ? Est-ce générosité, bonté ou justice ? Non, c'est envie, souvent ignorée de ceux qu'elle excite. Dans chaque carrière il se trouve toujours quelques hommes supérieurs. Les subalternes, ne pouvant aspirer aux premières places, cherchent à en écarter ceux qui les occupent en leur suscitant des rivaux.

On dira peut-être qu'il doit être indifférent par qui les premiers rangs soient occupés, à ceux qui n'y peuvent parvenir ; mais c'est bien peu connaître les passions que de les faire raisonner. Elles ont des motifs, et jamais de principes. L'envie sent et agit, ne réfléchit ni ne prévoit : si elle réussit dans son entreprise, elle cherche aussitôt à détruire son propre ouvrage. On tâche de précipiter du faîte celui à qui on a prêté la main pour faire les premiers pas : on ne lui pardonne point de n'avoir plus besoin de secours.

C'est ainsi que les réputations se forment et se détruisent. Quelquefois elles se soutiennent, soit par la solidité du mérite qui les affermit, soit par l'artifice de celui qui, ayant été élevé par la cabale, sait mieux qu'un autre les ressorts qui la font mouvoir, ou qui embarrassent son action.

Il arrive souvent que le public est étonné de certaines réputations qu'il a faites ; il en cherche la cause, et ne pouvant la découvrir, parce qu'elle n'existe pas, il n'en conçoit que plus d'admiration et de respect pour le fantôme qu'il a créé.

Ces réputations ressemblent aux fortunes, qui, sans fonds réels, portent sur le crédit, et n'en sont que plus brillantes.

Comme le public fait des réputations par caprice, des particuliers en usurpent par manége, ou par une sorte d'impudence qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour-propre. Ils annoncent qu'ils ont beaucoup de mérite : on plaisante d'abord de leurs prétentions; ils répètent les mêmes propos si souvent, et avec tant de confiance, qu'ils viennent à bout d'en imposer. On ne se souvient plus par qui on les a entendu tenir, et l'on finit par les croire ; cela se répète et se répand comme un bruit de ville qu'on n'approfondit point.

On fait même des associations pour ces sortes de manœuvres ; c'est ce qu'on appelle *une cabale*.

On entreprend de dessein formé de faire une réputation, et l'on en vient à bout.

Quelque brillante que soit une telle réputation, il n'y a quelquefois que celui qui en est le sujet qui en soit la dupe. Ceux qui l'ont créée savent à quoi s'en tenir, quoiqu'il y en ait aussi qui finissent par respecter leur propre ouvrage.

D'autres, frappés du contraste de la personne et de sa réputation, ne trouvant rien qui justifie l'opinion publique, n'osent manifester leur sentiment propre. Ils acquiescent au préjugé, par timidité, complaisance ou intérêt; de sorte qu'il n'est pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos, qu'ils désavouent tous intérieurement. La plupart des hommes n'osent ni blâmer ni louer seuls, et ne sont pas moins timides pour protéger que pour attaquer; il y en a peu qui aient le courage de se passer de partisans ou de complices, je ne dis pas pour manifester leur sentiment, mais pour y persister; ils tâchent de s'y affermir eux-mêmes en le suggérant à d'autres, sinon ils l'abandonnent.

Quoi qu'il en soit, les réputations usurpées qui produisent le plus d'illusions, ont toujours un côté ridicule qui devrait

empêcher d'en être fort flatté. Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auraient assez de mérite pour s'en passer.

Quand le mérite sert de base à la réputation, c'est une grande maladresse que d'y joindre l'artifice, parce qu'il nuit plus à la réputation méritée, qu'il ne sert à celle qu'on ambitionne. Si le public vient à reconnaître ce manége dans un homme qui d'ailleurs a des talents, et tôt ou tard il le reconnaît, il se révolte, et dégrade la gloire la mieux acquise. C'est une injustice ; mais il ne faut pas le mettre en droit d'être injuste. L'envie, à qui les prétextes suffisent, s'applaudit d'avoir des motifs, les saisit avec ardeur, et les emploie avec adresse. Elle ne pardonne au mérite que lorsqu'elle est trompée par sa propre malignité, et qu'elle croit remarquer des défauts qui lui servent de pâture. Elle se console en croyant rabaisser d'un côté ce qu'elle est forcée d'admirer d'un autre ; elle cherche moins à détruire ce qu'elle se flatte d'outrager.

Une sorte d'indifférence sur son propre mérite est le plus sûr appui de la réputation ; on ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumière éblouit. La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire.

Si l'artifice est un moyen honteux pour la réputation, il y a un art, et même un art honnête qui naît de la prudence, de la sagesse, et qui n'est pas à dédaigner. Les gens d'esprit ont plus d'avantage que les autres, non-seulement pour la gloire, mais encore pour acquérir et mériter la réputation de vertu. Une intelligence fine, aussi contraire à la fausseté qu'à l'imprudence, un discernement prompt et sûr, fait qu'on place les bienfaits avec choix, qu'on parle, qu'on se tait et qu'on agit à propos. Il n'y a personne qui n'ait quelquefois occasion de faire une action honnête, courageuse, et toutefois sans danger. Le sot la laisse passer, faute de l'apercevoir ;

l'homme d'esprit la sent et la saisit. L'expérience prouve cependant que l'esprit seul n'y suffit pas, et qu'il faut encore un cœur noble pour employer cet art heureux.

J'ai vu de ces succès brillants, et je suis persuadé que celui même qui était comblé d'éloges, sentait combien il lui en avait peu coûté pour les obtenir; mais il n'en était pas moins louable.

J'en ai remarqué d'autres qui, avec la bienfaisance dans le cœur, avec les actes de vertu les plus fréquents, faute d'intelligence et d'*à-propos*, n'étaient pas, à beaucoup près, aussi estimés qu'estimables. Leur mérite ne faisait point de sensation; à peine le soupçonnait-on. Il est vrai que si, par un heureux hasard, le mérite simple et uni vient à être remarqué, il acquiert l'éclat le plus subit. On le loue avec complaisance, on voudrait encore l'augmenter; l'envie même y applaudit sans sortir de son caractère : elle en tire parti pour en humilier d'autres.

Si les réputations se forment et se détruisent avec facilité, il n'est pas étonnant qu'elles varient, et soient souvent contradictoires dans la même personne. Tel a une réputation dans un lieu, qui dans un autre en a une toute différente; il a celle qu'il mérite le moins, et on lui refuse celle à laquelle il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres. Je ne puis me dispenser d'entrer ici dans quelques détails, qui rendront les principes plus sensibles par l'application que j'en vais faire.

Un homme est taxé d'avarice, parce qu'il méprise le faste, et se refuse le superflu pour fournir le nécessaire à des malheureux ignorés. On loue la générosité d'un autre qui répand avec ostentation ce qu'il ravit avec artifice ou violence; il fait des présents, et refuse le payement de ses dettes : on admire sa magnificence, quand il est à la fois victime du faste et de l'avarice.

On accuse d'insolence un homme qui ne fléchit pas avec bassesse sous une autorité usurpée ou tyrannique : on reproche l'emportement à un autre, parce qu'il n'a pas porté la patience jusqu'à l'avilissement. Comme elle a ses bornes, les gens naturellement doux finissent souvent par avoir tort mal à propos, quand la mesure est comble. On ne saurait croire combien il importe, pour le bien de la paix, de ne se pas laisser trop vexer, à moins que l'on ne consente à être avili.

On vante, au contraire, la douceur d'un homme entier, opiniâtre par caractère et poli par orgueil.

Une femme est déshonorée, parce qu'elle a constaté sa faute par l'éclat de sa douleur et de sa honte ; tandis qu'une autre se met à couvert de tout reproche par l'excès de son impudence : celle-ci n'est pas même l'objet d'un mépris secret. Les hommes haïssent ce qu'ils n'oseraient punir ; mais ils méprisent ce qu'ils osent blâmer hautement. Leurs actions déterminent plus leurs jugements, que leurs jugements ne règlent leurs actions.

Si l'on passe des simples particuliers à ceux qui paraissant sur un théâtre plus éclairé, sont à portée d'être mieux connus, on verra qu'on n'en juge pas avec plus de justice.

Un ministre est taxé de dureté, parce qu'il est juste, qu'il rejette des sollicitations payées, et refuse de se prêter à ce que les courtisans appellent *des affaires* : commerce injurieux au mérite, scandaleux pour le public, avilissant pour l'autorité, dangereux pour l'État, et malheureusement trop commun.

On loue la bonté d'un autre, parce qu'on peut le séduire, le tromper et le faire servir d'instrument à l'injustice.

Un prince passe pour sévère, parce qu'il aime mieux prévenir les fautes, que d'être obligé de les punir ; de cruauté, parce qu'il réprime les tyrannies subalternes, de toutes, les

plus odieuses. Les lois cruelles contre les oppresseurs sont les plus douces pour la société, mais l'intérêt particulier se fait toujours le législateur de l'ordre public.

Louis XII, un des meilleurs, et par conséquent des plus grands rois que la France ait eus, fut accusé d'avarice, parce qu'il ne foulait pas les peuples pour enrichir des favoris sans mérite. Le peuple doit être le favori d'un roi; et les princes n'ont droit au superflu, que lorsque les peuples ont le nécessaire. Les reproches qu'on osait lui faire ne prouvaient que sa bonté. On porta l'insolence jusqu'à le jouer sur le théâtre. *J'aime mieux,* dit ce prince honnête homme, *que mon avarice les fasse rire, que si elle les faisait pleurer.* Il ajoutait : *Leurs plaisanteries prouvent ma bonté ; car ils n'oseraient pas les faire sous tout autre prince.* Il avait raison ; les reproches des courtisans valent souvent des éloges, et leurs éloges sont des piéges.

A l'égard des réputations de probité, il est étonnant qu'il n'y en ait pas plus d'établies, attendu la facilité avec laquelle on l'usurpe quelquefois On ne voyait jadis que des hypocrites de vertu ; on trouve aujourd'hui des hypocrites de vice. Des gens ayant remarqué qu'une vertu austère n'est pas toujours exempte d'un peu de dureté, parce qu'on est moins circonspect quand on est irréprochable, et qu'on s'observe moins quand on ne craint pas de se trahir ; ces gens tirent parti de leur férocité naturelle, et souvent la portent à l'excès, pour établir la sévérité de leur vertu : leurs déclamations contre l'impudence sont des preuves continuelles de la leur. Qu'il y a de ces gens dont la dureté fait toute la vertu ! L'étourderie est encore une preuve très-équivoque de la franchise ; on ne devrait se fier qu'à l'étourderie de ceux à qui elle est souvent préjudiciable.

La dureté et l'étourderie sont des défauts de caractère qui n'excluent pas absolument, et supposent encore moins

la vertu ; mais qui la gâtent, quand ils s'y trouvent unis. Cependant combien de fois a-t-on été trompé par cet extérieur !

Si l'on souscrit légèrement à certaines réputations de probité, on en flétrit souvent avec une témérité encore plus blâmable, par passion, par intérêt. On abuse du malheur d'un homme pour attaquer sa probité. On s'élève contre la réputation des autres, uniquement pour donner opinion de sa vertu.

Si un homme a le courage de défendre une réputation qu'il croit injustement attaquée, on ne lui fait pas toujours l'honneur de le regarder comme une dupe, ce soupçon serait trop ridicule ; on suppose qu'il a intérêt de soutenir une thèse extraordinaire. Qu'on se soit visiblement trompé en jugeant défavorablement, on n'est suspect que d'un excès de sagacité : mais si c'est en jugeant trop favorablement, c'est, dit-on, le comble de l'imbécillité : cependant l'erreur est la même, et le caractère est très-différent.

Ces faux jugements ne partent pas toujours de la malignité. Les hommes font beaucoup d'injustices sans méchanceté, par légèreté, précipitation, sottise, témérité, imprudence.

Les décisions hasardées avec le plus de confiance font le plus d'impression. Eh ! qui sont ceux qui jouissent du droit de prononcer ? Des gens qui, à force de braver le mépris, viennent à bout de se faire respecter, et de donner le ton ; qui n'ont que des opinions et jamais de sentiments ; qui en changent, les quittent, et les reprennent, sans le savoir ni s'en douter ; ou qui sont opiniâtres sans être constants.

Voilà cependant les juges des réputations ; voilà ceux dont on méprise le sentiment, et dont on recherche le suffrage ; ceux qui procurent la considération, sans en avoir eux-mêmes aucune.

La considération est différente de la célébrité. La renommée même ne la donne pas toujours, et l'on peut en avoir sans imposer par un grand éclat.

La considération est un sentiment d'estime mêlé d'une sorte de respect personnel qu'un homme inspire en sa faveur. On en peut jouir également parmi ses inférieurs, ses égaux et ses supérieurs en rang et en naissance. On peut, dans un rang élevé, ou avec une naissance illustre, avec un esprit supérieur ou des talents distingués, on peut même avec de la vertu, si elle est seule et dénuée de tous les autres avantages, être sans considération. On peut en avoir avec un esprit borné, ou malgré l'obscurité de la naissance et de l'état.

La considération ne suit pas nécessairement le grand homme ; l'homme de mérite y a toujours droit ; et l'homme de mérite est celui qui, ayant toutes les qualités et tous les avantages de son état, ne les ternit par aucun endroit. Pour donner enfin une idée plus précise de la considération, on l'obtient par la réunion du mérite, de la décence, du respect pour soi-même, par le pouvoir connu d'obliger et de nuire, et par l'usage éclairé qu'on fait du premier, en s'abstenant de l'autre.

L'*espèce*, terme nouveau, mais qui a un sens juste, est l'opposé de l'homme de considération. Il y en a de toutes classes. L'*espèce* est celui qui, n'ayant pas le mérite de son état, se prête encore de lui-même à son avilissement personnel : il manque plus à soi qu'aux autres. Un homme d'un haut rang peut être une *espèce*, un autre de bas état peut avoir de la considération.

Si l'on acquiert la considération, on l'usurpe aussi. Vous voyez des hommes dont on vante le mérite : si l'on veut examiner en quoi il consiste, on est étonné du vide ; on trouve que tout se borne à un air, un ton d'importance et de suffi-

sance ; un peu d'impertinence n'y nuit pas, et quelquefois le maintien suffit. Ils se sont portés pour respectables, et on les respecte : sans quoi on n'irait pas jusqu'à les estimer.

On doît conclure de l'analyse que nous venons de faire, et de la discussion dans laquelle nous sommes entrés, que la renommée est le prix des talents supérieurs, soutenus de grands efforts, dont l'effet s'étend sur les hommes en général, ou du moins sur une nation ; que la réputation a moins d'étendue que la renommée, et quelquefois d'autres principes ; que la réputation usurpée n'est jamais sûre ; que la plus honnête est toujours la plus utile, et que chacun peut aspirer à la considération de son état.

## LES GRANDS SEIGNEURS.

Après avoir considéré des objets qui regardent les hommes en général, portons nos réflexions sur quelques classes de la société, et commençons par les grands seigneurs.

*Grand seigneur* est un mot dont la réalité n'est plus que dans l'histoire. Un grand seigneur était un homme sujet par sa naissance, grand par lui-même, soumis aux lois, mais assez puissant pour n'obéir que librement, ce qui en faisait souvent un rebelle contre le souverain, et un tyran pour les autres sujets. Il n'y en a plus. Ce n'est pas qu'il n'y ait, et qu'il ne doive toujours se trouver dans une monarchie une classe supérieure de sujets, qu'on nomme des seigneurs, auxquels on rend des respects d'usage, et dont quelques-uns les obtiendraient par leur mérite personnel.

Le peuple a pu gagner à l'abaissement des seigneurs : ceux-ci ont encore plus perdu ; mais il est plus avantageux à l'État qu'ils aient tout perdu, que s'ils avaient tout conservé.

Si l'on s'avisait aujourd'hui de faire la liste de ceux à qui

l'on donne, ou qui s'attribuent le titre de seigneur, on ne serait pas embarrassé de savoir par qui la commencer; mais il serait impossible de marquer précisément où elle doit finir. On arriverait jusqu'à la bourgeoisie, sans avoir distingué une nuance de séparation. Tout ce qui va à Versailles croit aller à la cour, et en être.

La plupart de ceux qui passent pour des seigneurs, ne le sont que dans l'opinion du peuple, qui les voit sans les approcher. Frappé de leur éclat extérieur, il les admire de loin, sans savoir qu'il n'a rien à en espérer, et qu'il n'en a guère plus à craindre. Le peuple ignore que, pour être ses maîtres par accident, ils sont obligés d'être ailleurs, comme il est lui-même à leur égard.

Plus élevés que puissants, un faste ruineux, et presque nécessaire, les met continuellement dans le besoin des grâces, et hors d'état de soulager un honnête homme, quand ils en auraient la volonté. Il faudrait pour cela qu'ils donnassent des bornes au luxe, et le luxe n'en admet d'autres que l'impuissance de croître; il n'y a que les besoins qui se restreignent, pour fournir au superflu.

A l'égard de la crainte qu'ils peuvent inspirer, je sais combien on peut m'opposer d'exemples contraires à mon sentiment; mais c'est l'erreur où l'on est à ce sujet qui les multiplie. Cette crainte s'évanouirait, si l'on faisait attention que les grands et les petits ont le même maître, qu'ils sont liés par les mêmes lois, et qu'elles sont rarement sans effet, quand on les réclame hardiment; mais ce courage n'est pas ordinaire, et il en faut plus pour anéantir une puissance imaginaire, que pour résister à une puissance réelle.

Les hommes ont plus de timidité dans l'esprit que dans le cœur; et les esclaves volontaires font plus de tyrans que les tyrans ne font d'esclaves forcés.

C'est, sans doute, ce qui a fait distinguer le courage d'es-

prit du courage de cœur; distinction très-juste, quoiqu'elle ne soit pas toujours bien fixée. Il me semble que le courage d'esprit consiste à voir les dangers, les périls, les maux et les malheurs précisément tels qu'ils sont, et par conséquent les ressources. Les voir moindres qu'ils ne sont, c'est manquer de lumières; les voir plus grands, c'est manquer de cœur: la timidité les exagère, et par là les fait croître; le courage aveugle les déguise, et ne les affaiblit pas toujours; l'un et l'autre mettent hors d'état d'en triompher.

Le courage d'esprit suppose et exige souvent celui du cœur: le courage de cœur n'a guère d'usage que dans les maux matériels, les dangers physiques, ou ceux qui y sont relatifs. Le courage d'esprit a son application dans les circonstances les plus délicates de la vie. On trouve aisément des hommes qui affrontent les périls les plus évidents: on en voit rarement qui, sans se laisser abattre par un malheur, sachent en tirer des moyens pour un heureux succès. Combien a-t-on vu d'hommes timides à la cour qui étaient des héros à la guerre!

Pour revenir aux grands, ceux qui sont les dépositaires de l'autorité ne sont pas précisément ceux qu'on appelle des seigneurs. Ceux-ci sont obligés d'avoir recours aux gens en place, et en ont plus souvent besoin que le peuple qui, condamné à l'obscurité, n'a ni l'occasion de demander, ni la prétention d'espérer.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des seigneurs qui ont du crédit; mais ils ne le doivent qu'à la considération qu'ils se sont faite, à des services rendus, au besoin que l'État en a, ou qu'il en espère.

Mais les grands qui ne sont que grands, n'ayant ni pouvoir ni crédit direct, cherchent à y participer par le manége, la souplesse et l'intrigue, caractères de la faiblesse. Les dignités, enfin, n'attirent guère que des respects; les places seules

donnent le pouvoir. Il y a très-loin du crédit du plus grand seigneur à celui du moindre ministre, souvent même d'un premier commis.

Quelque frappantes que soient ces distinctions, il semble que ceux qui vivent à la cour les sentent plus qu'ils ne les voient; leur conduite y est plus conforme que leurs idées; car ils n'ont pas besoin de réflexion pour savoir à qui il leur importe de plaire. A l'égard du peuple, il ne s'en doute seulement pas; et c'est un des grands avantages des seigneurs : c'est par là qu'ils en exigent, comme un tribut, tous les services qu'il leur rend avec soumission.

Ce n'est pas uniquement par timidité que leurs inférieurs hésitent à les presser sur des engagements, sur des dettes; ils ne sont pas bien sûrs du droit qu'ils en ont : le faste d'un seigneur en impose au malheureux même qui en a fait les frais; il tombe dans le respect devant son ouvrage, comme le sculpteur adora en tremblant le marbre dont il venait de faire un dieu.

Il est vrai que si ce grand même tombe dans un malheur décidé, le peuple devient son plus cruel persécuteur. Son respect était une adoration, son mépris ressemble à l'impiété; l'idole n'était que renversée, le peuple la foule aux pieds.

Les grands sont si persuadés de la considération que le faste leur donne, aux yeux même de leurs pareils, qu'ils font tout pour le soutenir. Un homme de la cour est avili dès qu'il est ruiné; et cela est au point que celui qui se maintient par des ressources criminelles, est encore plus considéré que celui qui a l'âme assez noble pour se faire une justice sévère; mais aussi, lorsqu'on succombe après avoir épuisé les ressources les plus injustes, c'est le comble de l'avilissement, parce qu'il n'y a de vice bien reconnu que celui qui est joint au malheur. On ne lui trouve plus cet *air noble* qu'on admi-

rait auparavant. C'est que rien ne contribue tant à le faire trouver dans quelqu'un, que de croire d'avance qu'il doit l'avoir.

Je hasarderai à ce sujet une réflexion sur ce qu'on appelle *noble*. Ce terme, dans son acception générale, signifie ce qui est distingué, relevé au-dessus des choses du même genre. On l'entend ainsi, soit au physique, soit au moral, en parlant de la naissance, de la taille, du maintien, des manières, d'une action, d'un procédé, du style, du langage, etc. L'air noble devrait donc aussi se prendre dans le même sens ; mais il me semble que l'application en a dû changer, et n'a pas, dans tous les temps, fait naître la même idée.

Dans l'enfance d'une nation, l'air noble était vraisemblablement un extérieur qui annonçait la force et le courage. Ces qualités donnaient à ceux qui en étaient doués la supériorité sur les autres hommes. Mais dans les sociétés formées, les enfants ayant succédé au rang de leurs pères, et n'ayant plus qu'à jouir du fruit des travaux de leurs ancêtres, ils se plongèrent dans la mollesse. Les corps s'énervèrent, successivement les races ne parurent plus les mêmes. Cependant comme on continua de rendre les mêmes respects aux mêmes dignités, les enfants qu'on en voyait revêtus avaient un extérieur si différent des pères, qu'on a dû prendre une idée très-opposée à celle de *l'ancien air noble,* qui avait été synonyme de grand. Celui d'aujourd'hui doit donc être une figure délicate et faible, surtout si elle est décorée de marques de dignités ; car c'est principalement ce qui fait reconnaître l'air noble. En effet, on ne l'accorderait pas aujourd'hui à une figure d'athlète ; la comparaison la plus obligeante qu'en feraient les gens du grand monde, serait celle d'un grenadier, d'un beau soldat ; mais si les marques de dignités s'y trouvaient jointes, comme la nature conserve

toujours ses droits, il éclipserait alors tous les *petits airs nobles* modernes, par un *air de grandeur* auquel ils ne peuvent prétendre. Il y a une grande distance de l'un à l'autre.

Le véritable air noble pour l'homme puissant, en place, en dignité, c'est l'air qui annonce, qui promet de la bonté, et qui tient parole.

### LE RIDICULE, LA SINGULARITÉ, L'AFFECTATION.

Le ridicule ressemble souvent à ces fantômes qui n'existent que pour ceux qui y croient. Plus un mot abstrait est en usage, moins l'idée en est fixe, parce que chacun l'étend, la restreint ou la change; et l'on ne s'aperçoit de la différence des principes que par celle des conséquences et des applications qu'on en fait. Si l'on voulait définir les mots que l'on comprend le moins, il faudrait définir ceux dont on se sert le plus.

Le ridicule consiste à choquer la mode ou l'opinion, et communément on les confond assez avec la raison; cependant ce qui est contre la raison est sottise ou folie; contre l'équité, c'est crime. Le ridicule ne devrait donc avoir lieu que dans les choses indifférentes par elles-mêmes, et consacrées par la mode. Les habits, le langage, les manières, le maintien; voilà son domaine, son ressort : voici son usurpation.

Comme la mode est parmi nous la raison par excellence, nous jugeons des actions, des idées et des sentiments sur leur rapport avec la mode. Tout ce qui n'y est pas conforme est trouvé ridicule. *Cela se fait* ou *ne se fait pas* : voilà la règle de nos jugements. *Cela doit-il se faire* ou *ne se pas faire?* il est rare qu'on aille jusque-là. En conséquence de ce principe, le ridicule s'étend jusque sur la vertu, et c'est

le moyen que l'envie emploie le plus sûrement pour en ternir l'éclat. Le ridicule est supérieur à la calomnie, qui peut se détruire en retombant sur son auteur. La malignité adroite ne s'en fie pas même à la difformité du vice ; elle lui fait l'honneur de le traiter comme la vertu, en lui associant le ridicule pour le décrier ; il devient par là moins odieux et plus méprisé.

Le ridicule est devenu le poison de la vertu et des talents, et quelquefois le châtiment du vice. Mais il fait malheureusement plus d'impression sur les âmes honnêtes et sensibles, que sur les vicieux qui depuis quelque temps s'aguerrissent contre le ridicule ; parmi eux on en donne, on en reçoit, et l'on en rit.

Le ridicule est le fléau des gens du monde, et il est assez juste qu'ils aient pour tyran un être fantastique.

On sacrifie sa vie à son honneur, souvent son honneur à sa fortune, et quelquefois sa fortune à la crainte du ridicule.

Je ne suis pas étonné qu'on ait quelque attention à ne pas s'y exposer, puisqu'il est d'une si grande importance dans l'esprit de plusieurs de ceux avec qui l'on est obligé de vivre. Mais on ne doit pas excuser l'extrême sensibilité que des hommes raisonnables ont sur cet article. Cette crainte excessive a fait naître des essaims de petits donneurs de ridicules, qui décident de ceux qui sont en vogue, comme les marchandes de modes fixent celles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étaient pas emparés de l'emploi de distribuer les ridicules, ils en seraient accablés ; ils ressemblent à ces criminels qui se font exécuteurs pour sauver leur vie.

La plus grande sottise de ces êtres frivoles, et celle dont ils se doutent le moins, est de s'imaginer que leur empire est universel : s'ils savaient combien il est borné, la honte les y ferait renoncer. Le peuple n'en connaît pas le nom ; et c'est tout ce que la bourgeoisie en sait. Parmi les gens du

monde, ceux qui sont occupés ne sont frappés que par distraction de ce petit peuple incommode : ceux même qui en ont été, et que la raison ou l'âge en ont séparés, s'en souviennent à peine; et les hommes illustres seraient trop élevés pour l'apercevoir, s'ils ne daignaient pas quelquefois s'en amuser.

Quoique l'empire du ridicule ne soit pas aussi étendu que ceux qui l'exercent le supposent, il ne l'est encore que trop parmi les gens du monde; et il est étonnant qu'un caractère aussi léger que le nôtre, se soit soumis à une servitude dont le premier effet est de rendre le commerce uniforme, languissant et ennuyeux.

La crainte puérile du ridicule étouffe les idées, rétrécit les esprits, et les forme sur un seul modèle, suggère les mêmes propos peu intéressants de leur nature, et fastidieux par la répétition. Il semble qu'un seul ressort imprime à différentes machines un mouvement égal et dans la même direction. Je ne vois que les sots qui puissent gagner à un travers qui abaisse à leur niveau les hommes supérieurs, puisqu'ils sont tous alors assujettis à une mesure commune où les plus bornés peuvent atteindre.

L'esprit est presque égal quand on est asservi au même ton, et ce ton est nécessaire à ceux qui, sans cela, n'en auraient point à eux; il ressemble à ces livrées qu'on donne aux valets, parce qu'ils ne seraient pas en état de se vêtir.

Avec ce ton de mode on peut être impunément un sot, et on regardera comme tel un homme de beaucoup d'esprit qui ne l'aura pas : il n'y a rien qu'on distingue moins de la sottise que l'ignorance des petits usages. Combien de fois a-t-on rougi à la cour pour un homme qu'on y produisait avec confiance, parce qu'on l'avait admiré ailleurs, et qu'on l'avait annoncé avec une bonne foi imprudente ! On ne s'était ce-

pendant pas trompé ; mais on ne l'avait jugé que d'après la raison, et on le confronte avec la mode.

Ce n'est pas assez que de ne pas s'exposer au ridicule pour s'en affranchir, on en donne à ceux qui en méritent le moins, souvent aux personnes les plus respectables, si elles sont assez timides pour le recevoir. Des gens méprisables, mais hardis, et qui sont au fait des mœurs régnantes, le repoussent et l'anéantissent mieux que les autres.

Comme le ridicule, n'ayant souvent rien de décidé, n'a d'existence alors que dans l'opinion, il dépend en partie de la disposition de celui à qui on veut le donner, et dans ce cas-là il a besoin d'être accepté. On le fait échouer, non en le repoussant avec force, mais en le recevant avec mépris et indifférence, quelquefois en le recevant de bonne grâce. Ce sont les flèches des Mexicains qui auraient pénétré le fer, et qui s'amortissaient contre des armures de laine.

Quand le ridicule est le mieux mérité, il y a encore un art de le rendre sans effet ; c'est d'outrer ce qui y a donné lieu. On humilie son adversaire en dédaignant les coups qu'il veut porter.

D'ailleurs cette hardiesse d'affronter le ridicule impose aux hommes ; et comme la plupart ne sont pas capables de n'estimer les choses que ce qu'elles valent, où leur mépris s'arrête leur admiration commence, et le singulier en est communément l'objet.

Par quelle bizarrerie la même chose à un certain degré rend-elle ridicule, et portée à l'excès donne-t-elle une sorte d'éclat ? Car tel est l'effet de la singularité marquée, soit que le principe en soit louable ou répréhensible.

Cela ne peut venir que du dégoût que cause l'uniformité de caractère qu'on trouve dans la société. On est si ennuyé de rencontrer les mêmes idées, les mêmes opinions, les mê-

mes manières, et d'entendre les mêmes propos, qu'on sait un gré infini à celui qui suspend cet état léthargique.

La singularité n'est pas précisément un caractère ; c'est une simple manière d'être qui s'unit à tout son caractère, et qui consiste à être *soi*, sans s'apercevoir qu'on soit différent des autres ; car si l'on vient à le reconnaître, la singularité s'évanouit ; c'est une énigme qui cesse de l'être, aussitôt que le mot en est connu. Quand on s'est aperçu qu'on est différent des autres, et que cette différence n'est pas un mérite, on ne peut y persister que par l'affectation, et c'est alors petitesse ou orgueil, ce qui revient au même, et produit le dégoût ; au lieu que la singularité naturelle met un certain piquant dans la société, qui en ranime la langueur.

Les sots qui connaissent souvent ce qu'ils n'ont pas, et qui s'imaginent que ce n'est que faute de s'en être avisés, voyant le succès de la singularité, se font singuliers, et l'on sent ce que ce projet bizarre doit produire.

Au lieu de se borner à n'être rien, ce qui leur convenait si bien, ils veulent à toute force être quelque chose, et ils sont insupportables. Ayant remarqué, ou plutôt entendu dire que des génies reconnus ne sont pas toujours exempts d'un grain de folie, ils tâchent d'imaginer des folies, et ne font que des sottises.

La fausse singularité n'est qu'une privation de caractère, qui consiste non-seulement à éviter d'être ce que sont les autres, mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne sont pas.

On voit de ces sociétés où les caractères se sont partagés comme on distribue des rôles. L'un se fait philosophe, un autre plaisant, un troisième *homme d'humeur*. Tel se fait caustique qui pensait d'abord à être complaisant ; mais il a trouvé le rôle occupé. Quand on n'est rien, on a le choix de tout.

Il n'est pas étonnant que ces travers entrent dans la tête d'un sot ; mais on est étonné de les rencontrer avec de l'esprit. Cela se remarque dans ceux qui, nés avec plus de vanité que d'orgueil, croient rendre leurs défauts brillants par la singularité, en les outrant, plutôt que de s'appliquer à s'en corriger. Ils jouent leur propre caractère, ils étudient alors la nature pour s'en écarter de plus en plus, et s'en former une particulière ; ils ne veulent rien faire ni dire qui ne s'éloigne du simple ; et malheureusement quand on cherche l'extraordinaire, on ne trouve que des platitudes. Les gens d'esprit même n'en ont jamais moins, que lorsqu'ils tâchent d'en avoir.

On devrait sentir que le naturel qu'on cherche ne se trouve jamais, que l'effort produit l'excès, et que l'excès décèle la fausseté du caractère.

On veut jouer le brusque, et l'on devient féroce ; le vif, et l'on n'est que pétulant et étourdi : la bonté jouée dégénère en politesse contrainte, et se trahit enfin par l'aigreur : la fausse sincérité n'est qu'offensante ; et quand elle pourrait s'imiter quelque temps, parce qu'elle ne consiste que dans des actes passagers, on n'atteindrait jamais à la franchise qui en est le principe, et qui est une continuité de caractère. Elle est comme la probité ; plusieurs actes qui y sont conformes n'en font pas la démonstration, et un seul de contraire la détruit.

Enfin toute affectation finit par se déceler, et l'on retombe alors au-dessous de sa valeur réelle. Tel est regardé comme un sot, après, et peut-être pour avoir été pris pour un génie. On ne se venge point à demi d'avoir été sa dupe.

Soyons donc ce que nous sommes ; n'ajoutons rien à notre caractère ; tâchons seulement d'en retrancher ce qui peut être incommode aux autres et dangereux pour nous-mêmes. Ayons le courage de nous soustraire à la servitude de la mode, sans passer les bornes de la raison.

L'ESTIME ET LE RESPECT.

Ce que j'ai dit jusqu'ici des différents jugements des hommes m'engage à tâcher d'en pénétrer les causes.

Toutes les facultés de notre âme se réduisent, comme on l'a vu, à sentir et penser ; nous n'avons que des idées ou des affections, car la haine même n'est qu'une révolte contre ce qui s'oppose à nos affections.

Dans les choses purement intellectuelles nous ne ferions jamais de faux jugements, si nous avions présentes toutes les idées qui regardent le sujet dont nous voulons juger. L'esprit n'est jamais faux, que parce qu'il n'est pas assez étendu, au moins sur le sujet dont il s'agit, quelque étendue qu'il pût avoir d'ailleurs sur d'autres matières ; mais dans celle où nous avons intérêt, les idées ne suffisent pas à la justesse de nos jugements. La justesse de l'esprit dépend alors de la droiture du cœur, et du calme des passions ; car je doute qu'une démonstration mathématique parût une vérité à quelqu'un dont elle combattrait une passion forte ; il y supposerait du paralogisme.

Si nous sommes affectés pour ou contre un objet, il est bien difficile que nous soyons en état d'en juger sainement. Notre intérêt plus ou moins développé, mieux ou moins bien étendu, mais toujours senti, fait la règle de nos jugements.

Il y a des sujets sur lesquels la société a prononcé, et qu'elle n'a pas laissé à notre discussion. Nous souscrivons à ses décisions par éducation et par préjugé ; mais la société même s'est déterminée par les principes qui dirigent nos jugements particuliers, c'est-à-dire, par l'intérêt. Nous consultons tous séparément notre intérêt personnel bien ou mal appliqué ; la société a consulté l'intérêt commun qui rectifie l'intérêt particulier. C'est l'intérêt public, peut-être l'intérêt de ceux qui

gouvernent; mais qu'il faut bien supposer juste, qui a dicté les lois et qui fait les vertus; c'est l'intérêt particulier qui fait les crimes, quand il est opposé à l'intérêt commun. L'intérêt public, fixant l'opinion générale, est la mesure de l'estime, du respect, du véritable prix, c'est-à-dire, du prix reconnu des choses. L'intérêt particulier décide des sentiments les plus vifs et les plus intimes, tels que l'amitié et l'amour, les deux effets les plus sensibles de l'amour de nous-mêmes. Passons à l'application de ces principes.

Qu'est-ce que l'estime, sinon un sentiment que nous inspire ce qui est utile à la société? Mais quoique cette utilité soit nécessairement relative à tous les membres de la société, elle est trop habituelle et trop peu directe pour être vivement sentie. Ainsi notre estime n'est presque qu'un jugement que nous portons, et non pas une affection qui nous échauffe, telle que l'amitié que nous inspirent ceux qui nous sont personnellement utiles; et j'entends par utilité personnelle, non seulement des services, des bienfaits matériels, mais encore le plaisir et tout ce qui peut nous affecter agréablement, quoiqu'il puisse dans la suite nous être réellement nuisible. L'utilité ainsi entendue doit, comme on juge bien, s'appliquer même à l'amour, le plus vif de tous les sentiments, parce qu'il a pour objet ce que nous regardons comme le souverain bien, dans le temps que nous sommes affectés.

On m'objectera peut-être que si l'amour et l'estime ont la même source, et que, suivant mon principe, ils ne diffèrent que par les degrés, l'amour et le mépris ne devraient jamais se réunir sur le même objet; ce qui, dira-t-on, n'est pas sans exemple. On ne fait pas ordinairement la même objection sur l'amitié; on suppose qu'un honnête homme qui est l'ami d'un homme méprisable, est dans l'ignorance à son égard, et non pas dans l'aveuglement; et que, s'il vient à être instruit du caractère qu'il ignorait, il en fera justice en rompant. Je

n'examinerai donc pas ce qui concerne l'amitié, qui n'est pas toujours entre ceux où on croit la voir. Il y a bien de prétendues amitiés, bien des actes de reconnaissance qui ne sont que des procédés, quelquefois intéressés, et non pas des attachements.

D'ailleurs, si je satisfais à l'objection sur le sentiment le plus vif, on me dispensera, je crois, d'éclaircir ce qui concerne des sentiments plus faibles.

Je dis donc que l'amour et le mépris n'ont jamais eu le même objet à la fois : car je ne prends point ici pour amour ce désir ardent, mais indéterminé, auquel tout peut servir de pâture, que rien ne fixe et auquel sa violence interdit le choix; je parle de celui qui lie la volonté vers un objet à l'exclusion de tout autre. Un amant de cette espèce ne peut, dis je, jamais mépriser l'objet de son attachement, surtout s'il en est aimé; car l'amour-propre peut balancer et même détruire l'amour. On voit, à la vérité, des hommes qui ressentent la plus forte passion pour un objet qui l'est aussi du mépris général; mais, loin de partager ce mépris, ils l'ignorent; s'ils y ont souscrit eux-mêmes avant leur passion, ils l'oublient ensuite, se rétractent de bonne foi, et crient à l'injustice. S'il leur arrive, dans ces orages si communs aux amants, de se faire des reproches outrageants, ce sont des accès de fureur si peu réfléchis, qu'ils arrivent aux amants qui ont le plus droit de se respecter.

L'aveuglement peut n'être pas continuel, et avoir des intervalles où un homme rougit de son attachement; mais cette lueur de raison n'est qu'un instant de sommeil de l'amour, qui se réveille bientôt pour la désavouer. Si l'on reconnaît des défauts dans l'objet aimé, ce sont de ceux qui gênent, qui tourmentent l'amour, et qui ne l'humilient pas. Peut-être ira-t-on jusqu'à convenir de sa faiblesse, et sera-t-on forcé d'avouer l'erreur de son choix; mais c'est par impuissance de

réfuter les reproches, pour se soustraire à la persécution, et assurer sa tranquillité contre des remontrances fatigantes, qu'on n'est plus obligé d'entendre, quand on est convenu de tout. Un amant est bien loin de sentir ou même de penser ce qu'on le force de prononcer, surtout s'il est d'un caractère doux. Mais, pour peu qu'il ait de fermeté, il résistera avec courage. Ce qu'on lui présentera comme des taches humiliantes dans l'objet de sa passion, il n'en fera que des malheurs qui le lui rendront plus cher : la compassion viendra encore redoubler, ennoblir l'amour, en faire une vertu, et quelquefois ce sera avec raison, sans qu'on puisse la faire adopter à des censeurs incapables de sentiment, et de faire les distinctions fines et honnêtes qui séparent le vice d'avec le malheur. Que ceux qui n'ont jamais aimé se le tiennent pour dit, quelque supériorité d'esprit qu'ils aient, qu'il y a une infinité d'idées, je dis d'idées justes, auxquelles ils ne peuvent atteindre, et qui ne sont réservées qu'au sentiment.

Je viens de dire que des instants de dépit ne pouvaient pas être regardés comme un état fixe de l'âme, ni prouver que le mépris s'allie avec l'amour. Il me reste à prévenir l'objection qu'on pourrait tirer des hommes qui sentent continuellement la honte de leur attachement, et qui sont humiliés de faire de vains efforts pour se dégager. Ces hommes existent assurément, et en plus grand nombre qu'on ne croit ; mais ils ne sont plus amoureux, quelque apparence qu'ils en aient.

Il n'y a rien que l'on confonde si fort avec l'amour, et qui y soit souvent plus opposé, que la force de l'habitude. C'est une chaîne dont il est plus difficile de se dégager que de l'amour, surtout à un certain âge : car je doute qu'on trouvât dans la jeunesse les exemples qu'on voudrait alléguer, non-seulement parce que les jeunes gens n'ont pas eu le temps de contracter cette habitude, mais parce qu'ils en sont incapables.

Le jeune homme qui aime l'objet le plus authentiquement méprisable, est bien loin de s'en douter. Il n'a peut-être pas encore attaché d'idée aux termes d'estime et de mépris; il est emporté par la passion. Voilà ce qu'il sent; je ne dirai pas : voilà ce qu'il sait; car alors il ne sait ni ne pense rien, il jouit. Cet objet cesse-t-il de lui plaire, parce qu'un autre lui plaît davantage, il pensera ou répétera tout ce qu'on voudra du premier.

Mais dans un âge mûr, il n'en est pas ainsi : l'habitude est contractée; on cesse d'aimer, et l'on reste attaché. On méprise l'objet de son attachement, s'il est méprisable, parce qu'on le voit tel qu'il est, et on le voit tel qu'il est, parce qu'on n'est plus amoureux.

Puisque notre intérêt est la mesure de notre estime, quand il nous porte jusqu'à l'affection, il est bien difficile que nous y puissions joindre le mépris. L'amour ne dépend pas de l'estime; mais, dans bien des occasions, l'estime dépend de l'amour.

J'avoue que nous nous servons très-utilement de personnes méprisables que nous reconnaissons pour telles; mais nous les regardons comme des instruments vils qui nous sont chers, c'est-à-dire utiles, et que nous n'aimons point; ce sont ceux dont les personnes honnêtes paient le plus scrupuleusement les services, parce que la reconnaissance serait un poids trop humiliant.

C'est avec bien de la répugnance que j'oserai dire que les gens naturellement sensibles ne sont pas ordinairement les meilleurs juges de ce qui est estimable, c'est-à-dire, de ce qui l'est pour la société. Les parents tendres jusqu'à la faiblesse sont les moins propres à rendre leurs enfants bons citoyens. Cependant nous sommes portés à aimer de préférence les personnes reconnues pour sensibles, parce que nous nous flattons de devenir l'objet de leur affection, et que nous

nous préférons à la société. Il y a une espèce de sensibilité vague qui n'est qu'une faiblesse d'organes, plus digne de compassion que de reconnaissance. La vraie sensibilité serait celle qui naîtrait de nos jugements, et qui ne les formerait pas.

J'ai remarqué que ceux qui aiment bien le public, qui affectionnent la cause commune, et s'en occupent sans ambition, ont beaucoup de liaisons et peu d'amis. Un homme qui est bon citoyen activement, n'est pas ordinairement fait pour l'amitié ni pour l'amour. Ce n'est pas uniquement parce que son esprit est trop occupé d'ailleurs; c'est que nous n'avons qu'une portion déterminée de sensibilité, qui ne se répartit point, sans que les portions diminuent. Le feu de notre âme est en cela bien différent de la flamme matérielle, dont l'augmentation et la propagation dépendent de la quantité de son aliment.

Nous voyons chez les peuples où le patriotisme a régné avec le plus d'éclat, les pères immoler leurs fils à l'État; nous admirons leur courage, ou sommes révoltés de leur barbarie, parce que nous jugeons d'après nos mœurs. Si nous étions élevés dans les mêmes principes, nous verrions qu'ils faisaient à peine des sacrifices, puisque la patrie concentrait toutes leurs affections, et qu'il n'y a point d'objet vers lequel le préjugé de l'éducation ne puisse quelquefois nous porter. Pour ces républicains, l'amitié n'était qu'une émulation de vertu, le mariage une loi de société, l'amour un plaisir passager, la patrie seule une passion. Pour ces hommes, l'amitié se confondait avec l'estime : celle-ci est pour nous, comme je l'ai dit, un simple jugement de l'esprit, et l'autre un sentiment.

Depuis que le patriotisme a disparu, rien ne peut mieux en retracer l'idée que certains établissements qui subsistent parmi nous, et qui ne sont nullement patriotiques relative-

ment à la société générale. Voyez les communautés; ceux ou celles qui les composent sont dévorés du zèle de la maison. Leurs familles leur deviennent étrangères; ils ne connaissent plus que celle qu'ils ont adoptée. Souvent divisés par des animosités personnelles, par des haines individuelles, ils se réunissent, et n'ont plus qu'un esprit, dès qu'il s'agit de l'intérêt du corps; ils y sacrifieraient parents, amis, s'ils en ont, et quelquefois eux-mêmes. Les vertus monastiques cèdent à l'esprit monacal. Il semble que l'habit qu'ils prennent soit le contraire de la robe de Nessus; le poison de la leur n'agit qu'au dehors.

La fureur des partis se porte encore plus loin. Ils ne se bornent pas à leurs avantages réels, la haine contre le parti contraire est d'obligation; c'est le seul devoir que la plupart soient en état de remplir, et dont ils s'acquittent religieusement, souvent pour des questions qu'ils n'entendent point, qui, à la vérité, ne méritent point d'être entendues, et n'en sont adoptées et défendues qu'avec plus d'animosité. Nous en avons, de nos jours et sous nos yeux, des exemples frappants.

L'estime, aujourd'hui, tire si peu à conséquence, est un si faible engagement, qu'on ne craint point de dire d'un homme qu'on l'estime et qu'on ne l'aime point; c'est faire à la fois un acte de justice, d'intérêt personnel et de franchise : car c'est comme si l'on disait que ce même homme est un bon citoyen, mais qu'on a sujet de s'en plaindre, ou qu'il déplaît, et qu'on se préfère à la société. Aveu qui prouve aujourd'hui une espèce de courage philosophique, et qui autrefois aurait été honteux, parce qu'on aimait alors sa patrie, et par conséquent ceux qui la servaient bien.

L'altération qui est arrivée dans les mœurs, a fait encore que le respect, qui, chez les peuples dont j'ai parlé, était la perfection de l'estime, en souffre l'exclusion parmi nous, et peut s'allier avec le mépris.

Le respect n'est autre chose que l'aveu de la supériorité de quelqu'un. Si la supériorité du rang suivait toujours celle du mérite, ou qu'on n'eût pas prescrit des marques extérieures de respect, son objet serait personnel comme celui de l'estime; et il a dû l'être originairement, de quelque nature qu'ait été le mérite de mode. Mais comme quelques hommes n'eurent pour mérite que le crédit de se maintenir dans les places que leurs aïeux avaient honorées, il ne fut plus dès lors possible de confondre la personne dans le respect que les places exigeaient. Cette distinction se trouve aujourd'hui si vulgairement établie qu'on voit des hommes réclamer quelquefois pour leur rang, ce qu'ils n'oseraient prétendre pour eux-mêmes. *Vous devez*, dit-on humblement, *du respect à ma place, à mon rang;* on se rend assez de justice pour n'oser dire, *à ma personne*. Si la modestie fait aussi tenir le même langage, elle ne l'a pas inventé, et elle n'aurait jamais dû adopter celui de l'avilissement.

La même réflexion fit comprendre que le respect qui pouvait se refuser à la personne, malgré l'élévation du rang, devait s'accorder, malgré l'abaissement de l'état, à la supériorité du mérite; car le respect, en changeant d'objet dans l'application, n'a point changé de nature, et n'est dû qu'à la supériorité. Ainsi il y a depuis longtemps deux sortes de respects, celui qu'on doit au mérite, et celui qu'on rend aux places, à la naissance. Cette dernière espèce de respect n'est plus qu'une formule de paroles ou de gestes, à laquelle les gens raisonnables se soumettent, et dont on ne cherche à s'affranchir que par sottise, et par un orgueil puéril.

Le vrai respect n'ayant pour objet que la vertu, il s'ensuit que ce n'est pas le tribut qu'on doit à l'esprit ou aux talents : on les loue, on les estime, c'est-à-dire, qu'on les prise; on va jusqu'à l'admiration; mais on ne leur doit point de respect, puisqu'ils pourraient ne pas sauver toujours du mépris. On ne

mépriserait pas précisément ce qu'on admire; mais on pourrait mépriser à certains égards ceux qu'on admire à d'autres. Cependant ce discernement est rare; tout ce qui saisit l'imagination des hommes, ne leur permet pas une justice si exacte.

En général, le mépris s'attache aux vices bas, et la haine aux crimes hardis qui malheureusement sont au-dessus du mépris, et font quelquefois confondre l'horreur avec une sorte d'admiration. Je ne dis rien en particulier de la colère, qui n'a guère lieu que dans ce qui nous devient personnel. La colère est une haine ouverte et passagère; la haine une colère retenue et suivie. En considérant les différentes gradations, il me semble que tout concourt à établir les principes que j'ai posés; et pour les résumer en peu de mots :

Nous estimons ce qui est utile à la société, nous méprisons ce qui lui est nuisible; nous aimons ce qui nous est personnellement utile, nous haïssons ce qui nous est contraire; nous respectons ce qui nous est supérieur, nous admirons ce qui est extraordinaire.

Il ne s'agit plus que d'éclaircir une équivoque très-commune sur le mot de *mépris*, qu'on emploie souvent dans une acception bien différente de l'idée ou du sentiment qu'on éprouve. On croit souvent, ou l'on veut faire croire qu'on méprise certaines personnes, parce qu'on s'attache à les dépriser. Je remarque, au contraire, qu'on ne déprise avec affectation que par le chagrin de ne pouvoir mépriser, et qu'on estime forcément ceux contre qui l'on déclame. Le mépris qui s'annonce avec hauteur, n'est ni indifférence, ni dédain; c'est le langage de la jalousie, de la haine et de l'estime voilées par l'orgueil; car la haine prouve souvent plus de motifs d'estime, que l'aveu même d'une estime sincère.

# MAXIMES, PENSÉES

## BONS MOTS

---

### SUR LES MŒURS.

⁂ Les peuples ont, comme des particuliers, leurs caractères distinctifs, avec cette différence que les mœurs particulières d'un homme peuvent être une suite de son caractère; mais elles ne le constituent pas nécessairement; au lieu que les mœurs d'une nation forment précisément le caractère national.

⁂ Les peuples les plus sauvages sont ceux parmi lesquels il se commet le plus de crimes : l'enfance d'une nation n'est pas son âge d'innocence. C'est l'excès du désordre qui donne la première idée des lois : on les doit au besoin, souvent au crime, rarement à la prévoyance.

⁂ Les peuples les plus polis ne sont pas aussi les plus vertueux. Les mœurs simples et sévères ne se trouvent que parmi ceux que la raison et l'équité ont policés, et qui n'ont pas encore abusé de l'esprit pour se corrompre. Les peuples policés valent mieux que les peuples polis. Chez les barbares, les lois doivent former les mœurs : chez les peuples policés, les mœurs perfectionnent les lois, et quelquefois y suppléent; une fausse politesse les fait oublier. L'état le plus heureux serait celui où la vertu ne serait pas un mérite.

Quand elle commence à se faire remarquer, les mœurs sont déjà altérées, et si elle devient ridicule, c'est le dernier degré de la corruption.

*** Le grand défaut du Français est d'avoir toujours le caractère jeune ; par là il est souvent aimable, et rarement sûr : il n'a presque point d'âge mûr, et passe de la jeunesse à la caducité. Nos talents dans tous les genres s'annoncent de bonne heure : on les néglige longtemps par dissipation, et à peine commence-t-on à vouloir en faire usage, que leur temps est passé. Il y a peu d'hommes parmi nous qui puissent s'appuyer de l'expérience.

*** C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver, sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère ; il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse : ses vertus ont peu de consistance, ses vices n'ont point de racine. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le dérèglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du Français : l'amour-propre contribue à le rendre aimable ; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talents et de ses vertus, le préserve en même temps des crimes noirs et réfléchis. La perfidie lui est étrangère, et il est bientôt fatigué de l'intrigue. Le Français est l'enfant de l'Europe. Si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national que par la sévérité des lois.

### SUR LA POLITESSE, LES LOUANGES.

*** La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales ; c'en est l'expression si elle est vraie ; et l'imitation si elle est fausse ; et les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles et agréables à ceux avec qui nous avons à vivre.

Un homme qui les posséderait toutes aurait nécessairement la politesse au souverain degré.

*** Les hommes savent que les politesses qu'ils se font ne sont qu'une imitation de l'estime. Ils conviennent, en général, que les choses obligeantes qu'ils se disent ne sont pas le langage de la vérité, et dans les occasions particulières ils en sont les dupes. L'amour-propre persuade grossièrement à chacun que ce qu'il fait par décence, on le lui rend par justice.

*** Il semble que dans l'éducation des gens du monde, on les suppose incapables de vertus, et qu'ils auraient à rougir de se montrer tels qu'ils sont. On ne leur recommande qu'une fausseté qu'on appelle politesse. Ne dirait-on pas qu'un masque est un remède à la laideur, parce qu'il peut la cacher dans quelques instants?

*** La politesse d'usage n'est qu'un jargon fade, plein d'expressions exagérées, aussi vides de sens que de sentiment.

*** Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité et la bienfaisance, nous aurons la politesse ou nous n'en aurons plus besoin.

*** A peine le hasard a-t-il mis quelqu'un en place, qu'il devient l'objet d'une conjuration d'éloges. On l'accable de compliments, on lui adresse des vers de toutes parts; ceux qui ne peuvent percer jusqu'à lui se réfugient dans les journaux. Quiconque recevrait de bonne foi tant d'éloges, et les prendrait à la lettre, devrait être fort étonné de se trouver tout à coup un si grand mérite, d'être devenu un homme si supérieur. Il admirerait sa modestie passée qui le lui aurait caché jusqu'au moment de son élévation. On n'en voit que trop qui cèdent *naïvement* à cette persuasion. Je n'ai presque jamais vu d'homme en place contredit, même par ses amis, dans ses propos les plus absurdes.

⁂ Nous voyons des ouvrages célèbres dont les dédicaces enflées d'éloges s'adressent à de prétendus Mécènes qui n'étaient connus que de l'auteur : du moins sont-ils absolument ignorés aujourd'hui, leur nom est enseveli avec eux.

⁂ Que d'hommes, je ne dirai pas nuls, mais pervers, j'ai vu loués par ceux qui les regardaient comme tels ! Il est vrai que tous les louangeurs sont également disposés à faire une satire ; la personne leur est indifférente, il ne s'agit que de sa position.

⁂ Il semble qu'un encens si banal, si prostitué, ne devrait avoir rien de flatteur ; cependant on voit des hommes, estimables à certains égards, avides de louanges souvent offertes par des protégés qu'ils méprisent, semblables à Vespasien qui ne trouvait pas que l'argent de l'impôt levé sur les immondices de Rome eût rien d'infect. L'adulation la plus outrée est la plus sûre de plaire : une louange fine et délicate fait honneur à l'esprit de celui qui la donne ; un éloge exagéré fait plaisir à celui qui le reçoit, il prend l'exagération pour l'expression propre, et pense que les grandes vérités ne peuvent se dire avec finesse.

L'adulation même, dont l'excès se fait sentir, produit encore son effet. *Je sais que tu me flattes*, disait quelqu'un, *mais tu ne m'en plais pas moins.*

⁂ Les louanges sont mises aujourd'hui au rang des contes de fées ; on ne doit donc pas les regarder précisément comme des mensonges, puisque leurs auteurs n'ont pas supposé qu'on pût les croire. Quelque vils que soient les flatteurs, quelque aguerri que fût l'amour-propre, si l'on attachait aux louanges toute la valeur des termes, il n'y a personne qui eût le front de les donner ni de les recevoir. Une monnaie qui n'a plus de valeur, devrait cesser d'avoir cours.

SUR LA PROBITÉ, LA VERTU, L'HONNEUR.

⁂ Le premier devoir de la probité c'est l'observation des lois.

⁂ Plus on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir; si l'esprit n'en inspire pas le sentiment, il suggère les procédés, et démontre l'obligation d'y satisfaire.

⁂ Il y a un autre principe d'intelligence sur ce sujet, supérieur à l'esprit même : c'est la sensibilité d'âme qui donne une sorte de sagacité sur les choses honnêtes, et va plus loin que la pénétration de l'esprit seul.

⁂ On pourrait dire que le cœur a des idées qui lui sont propres. On remarque entre deux hommes dont l'esprit est également étendu, profond et pénétrant sur des matières purement intellectuelles, quelle supériorité gagne celui dont l'âme est sensible, sur les sujets qui sont de cette classe-là. Qu'il y a d'idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid! Les âmes sensibles peuvent, par vivacité et chaleur, tomber dans des fautes que les hommes *à procédés* ne commettraient pas; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produisent.

⁂ Les âmes sensibles ont plus d'existence que les autres : les biens et les maux se multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la société, c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu; la conviction n'est souvent que passive, la persuasion est active, et il n'y a de ressort que ce qui fait agir. L'esprit seul peut et doit faire l'homme de probité; la sensibilité prépare l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les lois exigent, ce que les mœurs recommandent, ce que la conscience inspire, se trouve renfermé dans cet axiome si connu et si peu développé : *Ne faites point à*

*autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* Voilà la vertu. Sa nature, son caractère distinctif consiste dans *un effort sur soi-même en faveur des autres.* C'est par cet effort généreux qu'on fait un sacrifice de son bien-être à celui d'autrui. On trouve dans l'histoire quelques-uns de ces efforts héroïques. Tous les degrés de vertu morale se mesurent sur le plus ou le moins de sacrifices qu'on fait à la société.

⁂ On rapporte quelquefois à la vertu des actions où elle a peu de part. Un service offert par vanité, ou rendu par faiblesse, fait peu d'honneur à la vertu.

⁂ Quoique l'honneur soit une qualité naturelle, il se développe par l'éducation, se soutient par les principes, et se fortifie par les exemples. On ne saurait donc trop en réveiller les idées, en réchauffer le sentiment, en relever les avantages et la gloire, et attaquer tout ce qui peut y apporter atteinte.

### SUR LES GENS A LA MODE.

⁂ De tous les peuples, le Français est celui dont le caractère a, dans tous les temps, éprouvé le moins d'altération; on retrouve les Français d'aujourd'hui dans ceux des croisades, et, en remontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cette nation a toujours été vive, gaie, généreuse, brave, sincère, présomptueuse, inconstante, avantageuse et inconsidérée. Ses vertus partent du cœur, ses vices ne tiennent qu'à l'esprit, et ses bonnes qualités corrigeant ou balançant les mauvaises, toutes concourent peut-être également à rendre le Français de tous les hommes le plus sociable. C'est là son caractère propre, et c'en est un très-estimable; mais je crains que depuis quelque temps on n'en ait abusé; on ne s'est pas contenté d'être sociable, on a voulu être aimable, et je crois qu'on a pris l'abus pour la perfection.

*** L'homme aimable, du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce titre, est fort indifférent sur le bien public : ardent à plaire à toutes les sociétés où son goût ou le hasard le jettent, et prêt à en sacrifier chaque particulier, il n'aime personne, n'est aimé de qui que ce soit, plaît à tous, et souvent est méprisé et recherché par les mêmes gens.

*** Les qualités aimables étant pour la plupart fondées sur des choses frivoles, l'estime que nous en faisons nous accoutume insensiblement à l'indifférence pour celles qui devraient nous intéresser le plus. Il semble que ce qui touche le bien public nous soit étranger.

## SUR LES GENS DE FORTUNE.

*** Tous ceux qui tirent vanité de leur naissance, ne sont pas toujours dignes de se mésallier. Il n'appartient pas à tout le monde de vendre son nom.

*** Si les gens riches viennent enfin à se croire supérieurs aux autres hommes, ont-ils si grand tort ? N'a-t-on pas pour eux les mêmes égards, je dirai les mêmes respects que pour ceux qui sont dans des places auxquelles on les rend par devoir ? Les hommes ne peuvent juger que sur l'extérieur. Sont-ils donc ridiculement dupes, parce que ceux qui les trompent sont bassement et adroitement perfides ?

*** Il y a peu de gens riches qui dans des moments ne se sentent humiliés de n'être que riches, ou de n'être regardés que comme tels.

*** Les hommes n'ont qu'un penchant décidé, c'est leur intérêt ; s'il est attaché à la vertu, ils sont vertueux sans effort ; que l'objet change, le disciple de la vertu devient l'esclave du vice, sans avoir changé de caractère : c'est avec les mêmes couleurs qu'on peint la beauté et les monstres.

*** Les mœurs d'un peuple font le principe actif de sa con-

duite, les lois n'en sont que le frein ; celles-ci n'ont donc pas sur lui le même empire que les mœurs. On suit les mœurs de son siècle, on obéit aux lois ; c'est l'autorité qui les fait et qui les abroge. Les mœurs d'une nation lui sont plus sacrées et plus chères que ses lois. Comme elle n'en connaît pas l'auteur, elle les regarde comme son ouvrage, et les prend toujours pour la raison.

### SUR LES GENS DE LETTRES.

*** Les lettres ne donnent pas précisément un état ; mais elles en tiennent lieu à ceux qui n'en ont pas d'autre, et leur procurent des distinctions, que des gens qui leur sont supérieurs par le rang n'obtiendraient pas toujours. On ne se croit pas plus humilié de rendre hommage à l'esprit qu'à la beauté, à moins qu'on ne soit d'ailleurs en concurrence de rang ou de dignité : car l'esprit peut devenir alors l'objet le plus vif de la rivalité. Mais lorsqu'on a une supériorité de rang bien décidée, on accueille l'esprit avec complaisance ; on est flatté de donner à un homme d'un rang inférieur le prix qu'il faudrait disputer avec un rival à d'autres égards.

*** L'esprit a l'avantage que ceux qui l'estiment, prouvent qu'ils en ont eux-mêmes, ou le font croire, ce qui est à peu près la même chose pour bien des gens.

*** On distingue la république des lettres en plusieurs classes. Les savants, qu'on appelle aussi érudits, ont joui autrefois d'une grande considération ; on leur doit la renaissance des lettres ; mais comme aujourd'hui on ne les estime pas autant qu'ils le méritent, le nombre en diminue trop, et c'est un malheur pour les lettres : ils se produisent peu dans le monde qui ne leur convient guère, et à qui ils ne conviennent pas davantage.

*** Il y a un autre ordre de savants qui s'occupent des

sciences exactes. On les estime, on en reconnaît l'utilité, on les récompense quelquefois; leur nom est cependant plus à la mode que leur personne, à moins qu'ils n'aient d'autres agréments que le mérite qui fait leur célébrité.

*** Les gens de lettres les plus recherchés sont ceux qu'on appelle communément beaux esprits, entre lesquels il y a encore une distinction à faire. Ceux dont les talents sont marqués et couronnés par des succès, sont bientôt connus et accueillis; mais si leur esprit se trouve renfermé dans la sphère du talent, quelque génie qu'on y reconnaisse, on applaudit l'ouvrage, et on néglige l'auteur. On lui préfère, dans la société, celui dont l'esprit est d'un usage plus varié, et d'une application moins décidée, mais plus étendue.

*** L'amour des lettres rend assez insensible à la cupidité et à l'ambition, console de beaucoup de privations, et souvent empêche de les connaître ou de les sentir. Avec de telles dispositions, les gens d'esprit doivent, tout balancé, être encore meilleurs que les autres hommes. A la disgrâce du surintendant Fouquet, les gens de lettres lui restèrent le plus courageusement attachés. La Fontaine, Pélisson, et mademoiselle de Scudéry allèrent jusqu'à s'exposer au ressentiment du roi, et même des ministres.

*** De deux personnes également bonnes, sensibles et bienfaisantes, celle qui aura le plus d'esprit l'emportera encore par la vertu pratique. Elle aura mille procédés délicats, inconnus à l'esprit borné. Elle n'humiliera point par ses bienfaits : elle aura, en obligeant, ces égards si supérieurs aux services, et qui, loin de faire des ingrats, font éprouver une reconnaissance délicieuse. Enfin, quelque vertu qu'on ait, on n'a que celle de l'étendue de son esprit.

*** Il me semble que les hommes n'aiment point ce qu'ils sont obligés d'admirer. On n'admire que forcément et par surprise. La réflexion cherche à prescrire contre l'admiration;

et quand elle est forcée d'y souscrire, l'humiliation s'y joint, et ce sentiment ne dispose pas à aimer.

*** Je voudrais, pour l'honneur des lettres et le bonheur de ceux qui les cultivent, qu'ils fussent tous persuadés d'une vérité qui devrait être pour eux un principe fixe de conduite : c'est qu'ils peuvent se déshonorer eux mêmes par les choses injurieuses qu'ils font, disent ou écrivent contre leurs rivaux ; qu'ils peuvent tout au plus les mortifier, s'en faire des ennemis, et les engager à une représaille aussi honteuse ; mais qu'ils ne sauraient donner atteinte à une réputation consignée dans le public. On ne fait et l'on ne détruit que la sienne propre, et toujours par soi-même. La jalousie marque de l'infériorité dans celui qui la ressent. Quelque supériorité qu'on eût à beaucoup d'égards sur un rival, dès qu'on en conçoit de la jalousie, il faut qu'on lui soit inférieur par quelque endroit.

### SUR LE RAPPORT DE L'ESPRIT ET DU CARACTÈRE.

*** Le caractère est la forme distinctive d'une âme d'avec une autre, sa différente manière d'être. Le caractère est aux âmes ce que la physionomie et la variété dans les mêmes traits sont aux visages.

*** Les hommes sans caractère ont des visages sans physionomie, de ces visages communs qu'on ne prend pas la peine de distinguer.

*** L'ingénuité peut être une suite de la sottise, quand elle n'est pas l'effet de l'inexpérience ; mais la naïveté n'est souvent que l'ignorance de choses de convention, faciles à apprendre, quelquefois bonnes à dédaigner ; et la candeur est la première marque d'une belle âme. La naïveté et la candeur peuvent se trouver dans le plus beau génie, et alors elles en sont l'ornement le plus précieux et le plus aimable.

⁂ Il n'est pas étonnant que le vulgaire, qui n'est pas digne de respecter des avantages si rares, soit l'admirateur de la finesse de caractère, qui n'est souvent que le fruit de l'attention fixe et suivie d'un esprit médiocre que l'intérêt anime. La finesse peut marquer de l'esprit ; mais elle n'est jamais dans un esprit supérieur, à moins qu'il ne se trouve avec un cœur bas. Un esprit supérieur dédaigne les petits ressorts, il n'emploie que les grands, c'est-à-dire les simples.

⁂ On doit encore distinguer la finesse de l'esprit de celle du caractère. L'esprit fin est souvent faux, précisément parce qu'il est trop fin ; c'est un corps trop délié pour avoir de la consistance. La finessse imagine au lieu de voir ; à force de supposer elle se trompe. La pénétration voit, et la sagacité va jusqu'à prévoir. Si le jugement fait la base de l'esprit, sa promptitude contribue encore à sa justesse ; mais si l'imagination domine, c'est la source d'erreurs la plus féconde.

⁂ Enfin, la finesse est un mensonge en action ; et le mensonge part toujours de la crainte ou de l'intérêt et par conséquent de la bassesse. On ne voit point d'homme puissant et absolu, quelque vicieux qu'il soit d'ailleurs, mentir à celui qui lui est soumis, parce qu'il ne le craint pas. Si cela arrive c'est sûrement par une vue d'intérêt, auquel cas il cesse en ce point d'être puissant, et devient alors dépendant de ce qu'il désire, et ne peut emporter par la force ouverte.

⁂ Peut-être y a-t-il plus d'esprit chez les gens vifs que chez les autres ; mais aussi ils en ont plus de besoin. Il faut voir clair et avoir le pied sûr quand on veut marcher vite ; sans quoi, les chutes sont fréquentes et dangereuses. C'est par cette raison que, de tous les sots, les plus vifs sont les plus insupportables.

⁂ Un caractère trop vif nuit quelquefois à l'esprit le plus juste, en le poussant au delà du but, sans qu'il l'ait aperçu. On ne se trouve pas humilié de cet excès, parce qu'on sup-

pose que le moins est renfermé dans le plus; mais ici le plus et le moins ne sont pas bien comparés, et sont de nature différente. Il faut plus de force pour s'arrêter au terme, que pour le passer par la violence de l'impulsion. Voir le but où l'on tend, c'est jugement; y atteindre, c'est justesse; s'y arrêter, c'est force; le passer ce peut-être faiblesse.

### LA RECONNAISSANCE ET L'INGRATITUDE.

⁂ On se plaint du grand nombre des ingrats, et l'on rencontre peu de bienfaiteurs; il semble que les uns devraient être aussi communs que les autres. Il faut donc de nécessité, ou que le petit nombre de bienfaiteurs qui se trouvent, multiplient prodigieusement leurs bienfaits ou que la plupart des accusations d'ingratitude soient mal fondées.

⁂ Le vrai bienfaiteur cède à son penchant naturel qui le porte à obliger, et il trouve dans le bien qu'il fait une satisfaction qui est à la fois, et le premier mérite et la première récompense de son action; mais tous les bienfaits ne partent pas de la bienfaisance. Le bienfaiteur est quelquefois aussi éloigné de la bienfaisance que le prodigue l'est de la générosité; la prodigalité n'est que trop souvent unie avec l'avarice; et un bienfait peut n'avoir d'autre principe que l'orgueil.

⁂ Le bienfaiteur fastueux cherche à prouver aux autres, et à lui-même sa supériorité sur celui qu'il oblige. Insensible à l'état des malheureux, incapable de vertu, on ne doit attribuer les apparences qu'il en montre qu'aux témoins qu'il en peut avoir.

⁂ Il y a une troisième espèce de bienfait, qui sans avoir ni la vertu ni l'orgueil pour principe part d'un espoir intéressé. On cherche à captiver d'avance ceux dont on prévoit qu'on aura besoin. Rien de plus commun que ces échanges intéressés, rien de plus rare que les services.

⁂ L'ingratitude consiste à oublier, à méconnaître, ou à reconnaître mal les bienfaits; et elle a sa source dans l'insensibilité, dans l'orgueil ou dans l'intérêt.

⁂ La première espèce d'ingratitude est celle de ces âmes faibles, légères, sans consistance. Affligées par le besoin présent, sans vue sur l'avenir, elles ne gardent aucune idée du passé; elles demandent sans peine, reçoivent sans pudeur, et oublient sans remords. Dignes de mépris, ou tout au plus de compassion, on peut les obliger par pitié, et l'on ne doit pas les estimer assez pour les haïr.

⁂ Mais rien ne peut sauver de l'indignation celui qui, ne pouvant se dissimuler les bienfaits qu'il a reçus, cherche cependant à méconnaître son bienfaiteur. Souvent, après avoir réclamé les secours avec bassesse, son orgueil se révolte contre tous les actes de reconnaissance qui peuvent lui rappeler une situation humiliante; il rougit du malheur, et jamais du vice. Par une suite du même caractère, s'il parvient à la prospérité, il est capable d'offrir par ostentation ce qu'il refuse à la justice, il tâche d'usurper la gloire de la vertu, et manque aux devoirs les plus sacrés.

⁂ Un homme humilié par son bienfaiteur est bien plus à plaindre qu'un bienfaiteur qui ne trouve que des ingrats. L'ingratitude afflige plus les cœurs généreux qu'elle ne les ulcère; ils ressentent plus de compassion que de haine : le sentiment de leur supériorité les console.

⁂ Tel homme qui, par une prudence honnête, se tait sur ses sujets de plaintes, se trouverait heureux d'être forcé de se justifier : souvent d'accusé il deviendrait accusateur et confondrait son tyran. Le silence ne serait plus alors qu'une insensibilité méprisable. Une défense ferme et décente contre un reproche injuste d'ingratitude, est un devoir aussi sacré que la reconnaissance pour un bienfait.

---

*** Toutes les négociations que j'ai lues ne m'ont pas donné une grande idée de la politique. Les hommes ne me paraissent jamais plus petits que dans les grandes affaires. J'y vois un amas de finesses sans objet, un intérêt vague et non déterminé. Les rois, croyant avec raison le mensonge contraire à leur dignité, chargent de cette fonction leurs ministres, ce qui revient au même contre l'honneur vrai. Je ne suis pas étonné de la fausseté des petites puissances à l'égard des grandes ; c'est souvent l'effet de la faiblesse. Ce qu'on regarde comme variations et inconstance dans leur conduite, est communément nécessité d'obéir aux circonstances ; mais à l'égard des grandes puissances, leur vraie politique devrait être la bonne foi.

*** La gloire est une récompense morale accordée par la société aux actions et aux vertus d'éclat ; c'est un bien que nous avons en dépôt dans l'opinion des hommes, et dont nous ne jouissons que par eux ; c'est le bien dont nous sommes le plus jaloux, parce qu'il peut être regardé comme le revenu de notre amour-propre.

*** Nous nous préférons aux autres, et nous voulons marquer la justice de cette préférence ; voilà d'où naissent, et voilà où tendent l'amour de la gloire et l'ambition ; mais ils n'ont de communs que leur principe et leur fin ; et la manière dont tous les deux essaient de parvenir à leur but est absolument différente. L'ambitieux en cherche les moyens dans les titres, dans les dignités ; il exige des hommes une dépendance forcée, et dès lors humiliante : celui qui aime la gloire aspire aussi à régner sur ses semblables ; mais c'est à eux qu'il le demande, et de leur choix qu'il le veut obtenir. Il s'ensuit que la gloire peut être considérée à un égard, comme un moyen de conciliation entre notre amour-propre et celui du reste des hommes, puisque le désir de l'acquérir n'est excité en nous que par l'idée avantageuse que nous

avons de nous-mêmes, jointe au cas que nous faisons du jugement des autres.

*** Ce désir a eu de tout temps des avantages infinis pour la société; c'est lui qui a formé les grands empires, illustré les monarchies, soutenu les républiques, poli les mœurs, cultivé les arts, et créé enfin tous ces grands hommes à qui chaque siècle et chaque pays s'applaudissent d'avoir donné naissance.

*** Cependant le désir de la gloire a un inconvénient, qu'il serait trop heureux que les hommes évitassent, c'est de nous attacher si spécialement aux vertus dont la gloire est la récompense, qu'il nous fait quelquefois oublier les autres. On est plus généreux qu'on n'est reconnaissant. Pourquoi? c'est que la reconnaissance n'est qu'une vertu de devoir, et la générosité une vertu d'éclat.

*** La considération semble être le prix réservé à la pratique de ces vertus obscures, que négligent les gens avides de gloire. C'est une espèce de demi-gloire qu'il est sans doute moins illustre d'obtenir, mais peut-être plus heureux de mériter; c'est à la considération que se bornent les prétentions de l'homme modéré, et elle pourrait tenir, dans l'ordre de la philosophie, le rang que tient la gloire dans l'ordre du préjugé.

*** La modestie des hommes supérieurs vient de ce que par l'étendue de leurs lumières dans les sciences et dans les arts qu'ils cultivent, ils voient toujours au delà du terme où ils atteignent par leurs ouvrages, de sorte qu'ils se trouvent encore inférieurs, quoiqu'ils ne le soient qu'à leur propre génie. Si l'on en voit dans cet ordre quelques-uns avantageux et jaloux, c'est toujours par un vice du cœur qui les égare; ils ambitionnent une célébrité exclusive qui les écarte de la vraie gloire; la modestie n'empêche pas un homme supérieur de sentir son mérite. Elle ne consiste pas à l'ignorer, mais à

n'en pas avertir les autres ; on le laisse voir sans le montrer, à moins qu'on n'y soit forcé par l'injustice ouverte : alors l'homme supérieur, par un intérêt légitime, par égard, par reconnaissance pour ses approbateurs, par respect pour le public, se fait justice à lui-même, sans chercher à déprimer ses inférieurs ; il se compare, il se juge ; c'est ainsi que Corneille, naturellement modeste, si éloigné de l'intrigue, se vit enfin obligé de se défendre contre les manœuvres d'une cabale puissante, et osa dire avec raison :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

⁂ Hors ces occasions, où c'est un devoir de se montrer librement, la modestie est un voile transparent qui attire et fixe les yeux. L'homme médiocre cherche à usurper ce qu'il ne peut obtenir. Il peut même de bonne foi se persuader qu'il a atteint le terme de son art ; il ne sent pas les beautés qui sont au-dessus de sa portée : il faut plus d'esprit et de goût pour discerner dans un ouvrage les beautés du premier ordre, que pour en apercevoir les défauts.

⁂ La réputation se fait par des vertus vraies ou apparentes ; la renommée par les talents, les ouvrages, etc., etc.

⁂ Le véritable orgueil ne parle ni bien ni mal de personne.

⁂ Il n'est pas difficile de cacher ce que l'on sait, mais ce que l'on sent.

⁂ Il y a une grande différence entre l'ami ferme et l'ami vif.

⁂ Les larmes donnent de la consolation : cela est physique et moral.

⁂ La honte admet le plus et le moins pour être jugée par les autres, mais non pas pour être sentie par soi-même.

⁂ Quand on n'est plus sensible à l'amour, on a plus de repos et moins de plaisir, moins de vie.

⁂ Quand le fruit est mûr, le premier qui tend la main le reçoit, et croit l'avoir cueilli ; mais il n'y a pas un fruit qui ne tombe, si on l'abandonne à sa maturité parfaite.

⁂ L'intérêt particulier, toujours inhérent à chaque homme, devient vertu quand il s'applique au bien public, tel que l'amour de la réputation : l'intérêt particulier est, en morale, la matière subtile qui pénètre tout.

⁂ Ce ne sont pas les tyrans qui font les esclaves, ce sont les esclaves qui font les tyrans.

⁂ Duclos qui n'avait pu faire admettre Piron à l'Académie Française, voulut du moins en éloigner les écrivains médiocres. Lorsque Bougainville se présenta, il fit entendre au secrétaire perpétuel, qu'atteint d'une maladie qui le minait il laisserait bientôt la place vacante. Dans sa brusque franchise, Duclos lui répondit : *Ce n'est point à l'Académie à donner l'extrême-onction*. Ce mot paraît, avec quelques variantes, le même que le suivant. L'abbé Trublet faisait solliciter le fauteuil, en alléguant qu'il était malade de chagrin de ne point y arriver. *L'Académie*, dit Duclos, *n'a point été établie pour les incurables*.

D'Alembert disait de Duclos, dans une phrase un peu mathématique : « De tous les hommes que je connais, Duclos » est celui qui a le plus d'esprit dans un temps donné. » Il avait le repartie vive, souvent brusque, mais presque toujours originale et spirituelle. Il commandait l'attention par un son de voix élevé et mordant, accompagné d'un geste court et expressif. Un homme de cour l'appelait *bavard impérieux;* un autre, mécontent de la liberté avec laquelle il s'exprimait sur les vices et les ridicules des grands, ne le désignait que par les mots de *plébéien révolté*.

⁂ C'est à Duclos qu'appartient ce mot fameux au sujet des

hommes puissants qui n'aiment pas les gens de lettres : *Ils nous craignent comme les voleurs craignent les réverbères.*

⁂ Ennuyé d'entendre les courtisans s'occuper gravement des misères du lever, du coucher et du débotter, il disait : « *Quand je dîne à Versailles, il me semble que je mange à l'office. On croit voir des valets qui ne s'entretiennent que de ce que font leurs maîtres.* »

⁂ On parlait un jour de grâces sollicitées et facilement obtenues par les familles pour n'avoir point à rougir d'un parent condamné par les lois. « *Je n'en accorderais aucune, si j'étais le maître*, s'écria plaisamment Duclos ; *si chaque famille avait son pendu, qu'aurait-on à se reprocher?*

⁂ Le peuple français est le seul peuple qui puisse perdre ses mœurs sans se corrompre.

⁂ Un tel est un sot ; c'est moi qui le dis, et c'est lui qui le prouve.

⁂ D'un homme endurci aux affronts : « On lui crache au visage, on le lui essuie avec les pieds, et il remercie. »

⁂ Un jour que Duclos se baignait dans la Seine, une voiture élégante verse sur ses bords ; il aperçoit une dame étendue par terre, il accourt, s'élance tout nu sur la rive : « *Ma-*
» *dame*, dit-il, *en lui présentant la main pour la relever,*
» *excusez-moi de n'avoir pas de gants.* »

⁂ M. de *** se plaignait, devant lui, de s'être beaucoup ennuyé à un sermon prêché dans la chapelle de Versailles : « Pourquoi, dit-il, êtes-vous resté jusqu'à la fin ? — J'ai craint de déranger l'auditoire et de le scandaliser. — *Ma foi, plutôt que d'entendre un mauvais sermon, je me serais converti au premier point.*

⁂ Duclos ne cessait de poursuivre l'abbé d'Olivet de ses sarcasmes, de son mépris, et l'abbé ne répondait jamais : « C'est un si grand coquin, disait l'auteur des *Considérations*,

» que malgré les duretés dont je l'accable, il ne me hait pas
» plus qu'un autre. »

*** Un jour qu'il était travaillé par la fièvre, il fit appeler un fameux médecin, qu'il estimait comme habile dans son art, mais dont il persiflait, dans la société, l'esprit et les manières. Flatté de la confiance de l'académicien, le docteur accourt, et lui témoigne sa surprise : « Je croyais, dit-il, que
» je ne vous étais point agréable. — Cela est vrai, répond
» Duclos ; mais, par Dieu ! je ne veux point mourir. » Le compliment était singulier ; cependant, nul autre ne pouvait être plus agréable à entendre par un médecin.

# MORCEAUX HISTORIQUES

## TROUVÉS DANS LES PAPIERS DE DUCLOS (1).

---

### MORT DE MADAME HENRIETTE D'ANGLETERRE, PREMIÈRE FEMME DE MONSIEUR, FRÈRE UNIQUE DE LOUIS XIV.

Le public a toujours soupçonné que Madame était morte empoisonnée le 30 juin 1660. Madame étant à Saint-Cloud, en parfaite santé, but un verre d'eau de chicorée. Dans l'instant elle sentit des douleurs aiguës dans l'estomac, les convulsions suivirent ; six heures après elle était morte ; il eût été difficile de ne pas supposer de poison dans une mort si prompte et si violente. Mais ce n'est plus un soupçon ; c'est un fait certain, quoique les preuves en soient connues de très-peu de personnes.

Le roi, frappé des circonstances de cette mort, fit venir devant lui Morel, contrôleur de la bouche de Madame ; il fut introduit secrètement, la nuit même qui suivait la mort de cette princesse, dans le cabinet du roi, qui n'avait avec lui que deux domestiques de confiance, et l'officier des gardes du corps qui amena ce domestique. *Regardez-moi,* lui dit le roi, *et songez à ce que vous allez dire : soyez sûr de la vie, si c'est la vérité ; mais si vous osez me mentir, votre supplice est prêt. Je sais que Madame est morte empoisonnée ; mais je veux*

(1) Ces morceaux devaient entrer dans les *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV*, ou servir à leur continuation.

*savoir les circonstances du crime. Sire*, répondit Morel sans se déconcerter, *Votre Majesté me regarde avec justice comme un scélérat; mais, après sa parole sacrée, je serais un imbécile, si j'osais lui mentir. Madame a été empoisonnée : le chevalier de Lorraine a envoyé de Rome le poison au marquis d'Effiat, et nous l'avons mis dans l'eau que Madame a bue. Mon frère*, reprit le roi, *le savait-il? Monsieur*, dit Morel, *nous le connaissons trop pour lui avoir confié le secret.* Alors le roi respirant : *Me voilà soulagé, sortez.* Pour entendre ce qui regarde le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat, il faut savoir que le chevalier de Lorraine, d'une figure charmante, d'un esprit séduisant, et sans aucun principe, était passionnément aimé de Monsieur, dont le goût grec était connu. Le chevalier avait un tel ascendant sur l'esprit de Monsieur, qu'il exerçait sur la maison un empire absolu, dont il abusait au point que Madame en éprouvait des insolences qu'elle n'aurait pas eu à craindre d'une rivale de son sexe. Le chevalier de Lorraine avait envoyé le poison au marquis d'Effiat, premier écuyer de Monsieur, et digne d'être son ami, autant que des scélérats peuvent l'être. D'Effiat était petit-fils du maréchal d'Effiat, et fils du frère aîné de Cinq-Mars, grand écuyer, décapité à Lyon avec de Thou. C'était un homme de beaucoup d'esprit, et qui, ayant connu que le chevalier de Lorraine était à la fois le maître et la maîtresse de Monsieur, s'y était totalement dévoué. Je l'ai vu dans ma première jeunesse à Chilly : un petit vieillard assez vigoureux pour monter des chevaux très-vifs. Il mourut à plus de quatre-vingts ans, en 1719.

Un des trois témoins de l'interrogatoire de Morel le dit, longtemps après, au procureur général Joly de Fleury, père de celui d'aujourd'hui, et je le tiens d'abord d'un magistrat très-distingué, ami du procureur général. Mais je l'ai su encore d'un plus qu'ami de mademoiselle de Chausseraie, à

laquelle le roi l'avait dit ; elle avait fait des mémoires très-curieux, que l'abbé d'Andigné, son parent, lui conseilla de brûler. Je soupçonne que l'ami intime qu'elle en chargea, ne les sacrifia pas tous ; car il me promit un jour de les rechercher, et nous n'avons pas eu depuis occasion de nous retrouver ; mais, dans une longue conversation que nous eûmes ensemble, il me confirma tous les faits dont il me voyait instruit, et m'en apprit beaucoup d'autres. J'ai fait ailleurs connaître cette demoiselle Chausseraie. Quelque indignation que la présence du chevalier de Lorraine et du marquis d'Effiat pût réveiller dans le cœur du roi, ce prince, ne voulant pas laisser soupçonner qu'il sût rien de cet affreux secret, traita extérieurement d'Effiat comme à l'ordinaire, et accorda, après quelque temps, à Monsieur le retour du chevalier.

Il ne s'agit plus que d'expliquer pourquoi le chevalier fit empoisonner Madame. Louis XIV, voulant porter la guerre en Hollande, voulut aussi s'assurer de Charles II, roi d'Angleterre ; pour y parvenir, il engagea Madame, sœur de Charles, à passer en Angleterre, et pour que ce voyage parût un effet du hasard, et non d'un projet politique, Louis XIV parut aller visiter ses conquêtes des Pays-Bas, et y mena toute sa cour. Madame, alors, prit le prétexte du voisinage pour demander la permission de passer la mer, et d'aller voir son frère. Il n'y avait d'abord que M. de Turenne et Louvois d'instruits du vrai motif du voyage ; mais M. de Turenne, amoureux de madame de Coëtquen, lui confia le secret dès le premier moment, afin qu'elle prît ses mesures pour être du voyage. Madame de Coëtquen, qui aimait le chevalier de Lorraine, ne manqua pas de lui dire le mystère du voyage, et le chevalier n'eut rien de plus pressé que d'en instruire Monsieur. Ce prince fut outré qu'on eût eu assez peu d'égard, pour lui cacher un projet où sa femme jouait le princi-

pal rôle. N'osant exhaler son ressentiment contre le roi, il traita Madame si mal, que le roi, dans la crainte que cette dissension domestique ne fît un éclat qui divulguerait le secret, fit arrêter le chevalier de Lorraine, l'envoya prisonnier à Pierre-Encise, de là au château d'If; alors Monsieur, plus furieux que jamais, se retira à Villers-Cotterets, et y emmena sa femme; le roi, employant à la fois l'autorité et la douceur, envoya M. Colbert à Villers-Cotterets, pour ordonner le secret du voyage à Monsieur, et le ramener à la cour. On convint qu'il reviendrait, et que le chevalier de Lorraine sortirait de prison, mais qu'il irait quelques mois en Italie. Le roi fit ensuite la tournée de Flandre, qui couvrit le voyage de Madame en Angleterre, d'où elle revint le 12 juin, après avoir engagé Charles II à s'unir à la France contre la Hollande. Pendant ce temps-là, le chevalier de Lorraine, qui sentait qu'il n'obtiendrait jamais son rappel que du consentement de Madame, ce qu'elle était fort éloignée d'accorder, prit le parti de s'en défaire par le poison. Le roi le fit revenir dans la suite: il s'en servait pour gouverner Monsieur. Le chevalier de Lorraine mourut en 1702.

L'abbé de Choisy, écrivain agréable, et dont le style a les grâces négligées d'une femme, a quelquefois trop peu d'exactitude dans les faits. Par exemple, en parlant du voyage de Madame, il fait dire (page 406 de ses Mémoires), par le roi à M. de Turenne, que le chevalier de Lorraine avait révélé le secret à Monsieur, et l'abbé venait de dire (page 377) qu'il était en Italie; voilà des contradictions assez près les unes des autres. Il ne s'agit que de distinguer les époques: le chevalier était à la cour lors du projet, et en Italie lors du voyage et de la mort de Madame.

## RÉVOLUTION DE RUSSIE 1762.

La princesse d'Anhalt-Zerbst, aujourd'hui impératrice de Russie, sous le nom de Catherine II, est née le 2 mai 1729; elle épousa, le 1er septembre 1745, Charles-Pierre Ulric, fils de Charles-Frédéric, duc de Holstein Gotorp, et d'Anne Petrowna, fille aînée du czar Pierre Ier. Catherine, devenue par son mariage grande-duchesse de Russie, dit en y entrant, et avant d'avoir vu son mari, à ceux qui l'accompagnaient : *Je régnerai ici*. On fait des prédictions sûres, quand on sait, comme elle, les accomplir.

Pour en préparer l'effet, elle s'attacha d'abord à plaire à son mari par toutes les complaisances pour ses manies puériles; chaque après-dînée il s'enfermait avec elle; mais, au lieu de l'employer comme il était naturel de le supposer, cet imbécile de dix-sept ans vis-à-vis d'une femme de seize, lui faisait faire l'exercice à la prussienne, ce qui faisait dire à la jeune princesse qu'elle se croyait propre à autre chose; mais cette autre chose ne dépendait pas de son mari : il en était malheureusement incapable.

Ces tête-à-tête ridicules ayant duré quelque temps, et n'en résultant rien pour la succession à l'empire, le chancelier Bestuchef vint un jour trouver la grande-duchesse, et portant la parole, comme c'est le devoir de tout chancelier : *Madame*, lui dit-il, *il faut à l'empire un héritier de façon ou d'autre*. La princesse trouva d'abord un peu d'indécence dans la harangue du chancelier, et voulut répondre avec fierté; mais Bestuchef, pour corriger l'équivoque peu respectueuse de son premier propos, s'expliqua plus clairement qu'il n'avait fait; et Catherine, voyant qu'il s'agissait d'une affaire d'État, dit avec dignité au chancelier : *Puisqu'il faut absolument un héritier à l'empire, envoyez moi ce soir Solticof, qui, je*

*crois, en sait faire.* Ainsi dit, ainsi fait : Solticof ne la trompa point, et neuf mois après l'empire eut un héritier.

Dès que la grande duchesse eut un fils, au lieu de cacher l'imbécillité de son mari, elle saisit toutes les occasions d'en relever les inepties, et de prouver qu'il était incapable de gouverner; elle comptait disposer tellement les esprits, qu'à la mort d'Élisabeth, elle, Catherine, pourrait faire préférer au grand-duc, son fils, dont elle aurait la tutelle avec la régence de l'empire.

Elle avait pris beaucoup de goût à la façon de faire des héritiers, et voulut aussi varier les faiseurs, quoiqu'elle s'efforçât d'en dérober la connaissance à son mari. Il la surprit un jour avec Poniatowski, aujourd'hui roi de Pologne. Le grand-duc voulut le prendre fort haut, et faire arrêter Poniatowski; mais elle le prit encore plus haut, lui prouva que l'éclat ne se ferait qu'à sa honte, et tout finit, comme les querelles de princes, par un traité. Il fut convenu qu'elle le verrait à sa fantaisie, quoiqu'avec du secret; que par reconnaissance elle cesserait de traiter avec hauteur la comtesse de Voronzof, sa maîtresse, et même lui ferait une pension.

Cependant elle donna plusieurs associés à Poniatowski, en prit même dans des états obscurs, et finit par être visiblement cachée. Elle en eut cependant un, seul ou avec d'autres, pendant deux ans, sans qu'on le soupçonnât, et qui lui a été très-utile dans la conspiration : c'est Orlof, sergent aux gardes, qui, aidé de ses frères, lui gagna les soldats, et ce qu'il y avait de troupes à Pétersbourg.

Soit que la conduite de Catherine fût connue ou ignorée de l'impératrice Élisabeth, celle-ci n'était guère en droit de lui faire des remontrances sur des goûts qui lui étaient communs.

Quoi qu'il en soit, le jour même que mourut Élisabeth

(5 janvier 1762), le grand-duc fut proclamé empereur, sous le nom de Pierre III, et reçut le serment de fidélité, qui ne tire point à conséquence en Russie. Dès ce moment, le czar, au lieu de déclarer grand-duc le prince dont Solticof lui avait fait présent, ne s'en déclarait nullement le père, ne dissimulait point ce qu'il en pensait, et regardait la mère en conséquence. Pendant les six mois qui s'écoulèrent depuis son arrivée à l'empire jusqu'à son détrônement, il ne prit aucune mesure pour s'affermir et prévenir sa chute ; il laissait voir ouvertement son peu d'attachement à la communion grecque qu'il avait embrassée en venant en Russie. Il assistait avec beaucoup d'indécence au service de la chapelle, et ne sentait pas l'impression défavorable qui en résulterait contre lui dans l'esprit des peuples. Admirateur du roi de Prusse, dont il n'aurait jamais pu être l'imitateur que dans la façon de s'habiller, il avait toujours vu avec chagrin la Russie déclarée contre ce prince ; sa première opération fut de faire la paix avec lui, pour qui Catherine prit ensuite parti par des motifs que nous verrons.

Cependant ce fut du jour même que Pierre III sortit de l'espèce d'esclavage où il était sous Élisabeth, que Catherine tomba sous celui de son mari, devenu empereur. Elle ne pouvait pas douter qu'elle ne fût bientôt répudiée et mise dans un cloître. Ses craintes se trouvant de jour en jour plus fondées, elle chercha les moyens de prévenir son malheur par une conspiration contre son mari. On prétend qu'une jeune princesse d'Aschof, sœur de la frêle Woronzof, fut le principal ressort d'une entreprise si hardie, si délicate, et qui n'exigeait pas moins d'habileté que de courage. Orlof, cet amant obscur et solide, secondé d'un frère, ainsi que lui, bas officier dans les gardes, procurait d'avance à Catherine un appui dans l'affection des soldats.

Enfin, comme il ne s'agit pas d'amener une révolution dans

une nation barbare par des négociations, il fallut prendre un de ces partis brusques, qui laissent à la fortune la plus grande partie du succès.

Catherine apprit un soir, par une indiscrétion de son mari dans un souper de débauche, que le lendemain il devait la faire arrêter, et que c'était dans ce dessein qu'il lui avait fait dire de venir dîner avec lui à Pétershoff, où il devait se rendre d'Oranienbaum, où il était alors, avec les principaux de sa cour, et la plupart des ministres étrangers. Catherine part à l'instant, se rend à un couvent près de Pétersbourg, et là, s'étant concertée avec les conjurés, détache quelques gardes qui courent d'avance répandre dans la ville que le czar, tombé de cheval à la chasse, est mort de sa chute.

Bientôt elle s'avance elle-même, entre dans Pétersbourg, escortée des gardes qu'Orlof lui avait gagnés, et qui la proclament à grands cris impératrice. Les cris se répètent et se répandent; la frénésie devient contagieuse; l'eau-de-vie est abandonnée dans les cabarets aux soldats et au peuple; l'ivresse chève la révolution. Les gardes sont changés, et les postes confiés aux conjurés les plus sûrs. Les chemins furent si exactement gardés, que le czar n'eut pas la moindre nouvelle de ce qui se passait dans sa capitale. Il se rendit d'Oranienbaum à Pétershorff, où il comptait trouver l'impératrice. Ce fut là qu'il sut en partie ce qui se passait à Pétersbourg. Le feld-maréchal Munick lui proposa d'y marcher à l'instant : sa présence, détruisant le faux bruit de sa mort, ramènerait le peuple à l'obéissance; et ceux qui étaient restés fidèles à leur maître, se joignant à lui, il reprendrait la couronne, ou périrait noblement.

Ce parti n'étant pas accepté, Munick conseilla au czar de passer à Cronstadt, où, maître de la forteresse, du port et de la flotte, il serait en état de contre-balancer les rebelles, jus-

qu'à ce que, le feu de la sédition se ralentissant, il pût les regagner.

Le czar, avec la cour qui lui restait, hommes et femmes, s'embarque dans un yacht; mais dès qu'il fut près d'aborder, la sentinelle lui cria qu'il n'y avait plus d'empereur, que Catherine était actuellement souveraine de la Russie, et que, s'il ne se retirait, on allait faire feu sur lui; les femmes effrayées n'eurent pas de peine à l'engager à reprendre le chemin d'Oranienbaum. Un heure plus tôt, il était maître de Cronstadt; mais un jeune officier, du parti de Catherine, venait d'y arriver seul; et, avant qu'on y sût rien de la révolution, il s'ouvrit d'abord à quelques officiers et soldats de la garnison, qu'il échauffa d'espérances de fortune; et, profitant de ce premier moment de chaleur si subit et si décisif chez un peuple accoutumé aux révolutions, où il y a si peu d'espace entre le trône et l'échafaud, il s'avance avec ceux qu'il a déjà gagnés, et propose brusquement au commandant de se déclarer pour Catherine; celui-ci, retenu, ou par la fidélité pour son maître, ou par la crainte des suites, paraît incertain en refusant la proposition. Le jeune officier juge, par le maintien embarrassé du commandant, du peu de fermeté de son caractère, prend le ton absolu, voit qu'il peut, qu'il doit, par prudence même, user d'audace; il ordonne aux soldats d'arrêter leur propre commandant: *Je vous fais prisonnier*, lui dit-il, *puisque vous n'avez pas eu le courage de me faire arrêter*. Toute la garnison venait de se déclarer pour Catherine, quand le czar se présenta devant la place; au milieu de l'effroi des femmes et du prince, quelques unes furent si peu épouvantées, qu'elles dirent, en riant : *Qu'allions-nous faire dans cette galère?*

Cependant le czar apprit, en arrivant à Oranienbaum, que sa femme, avec un corps de troupes et un train d'artillerie, est à Pétershoff, à trois lieues de lui; il se croit encore en

état de traiter avec elle; mais Catherine, pour toutes conditions, lui fait dire de se rendre prisonnier, et d'envoyer à l'instant sa renonciation au trône : il obéit, et le dernier ordre qu'il donna, fut de faire mettre bas les armes aux dragons et hussards qui l'accompagnaient, disposés à verser pour lui la dernière goutte de leur sang, et avec lesquels il pouvait du moins périr les armes à la main. Sa rénonciation est conçue en termes plus avilissants encore, s'il est possible, que la conduite qu'il a tenue. On le conduisit dans le château de Robschak, à six lieues de Pétersbourg, et Catherine retourna triomphante dans la capitale, le dimanche 13 juillet. Deux jours changèrent la face de l'État.

Quelque méprisable que le czar eût paru dans tout ce qu'il fit et ne fit pas, la compassion parlait encore pour lui dans le cœur d'une grande partie de la nation. Les murmures n'étaient pas fort retenus, gagnaient du terrain, et il y avait des moments où un sujet hardi, qui se serait déclaré pour lui au milieu de Pétersbourg, aurait fait une révolution aussi prompte que la première. Il avait cependant perdu le plus sage et le plus expérimenté de ses partisans. Le vieux Munick ayant été conduit avec d'autres prisonniers devant Catherine : *Vous avez voulu combattre contre moi?* lui dit-elle : *Oui, madame*, répondit Munick ; *hier c'était mon devoir, aujourd'hui, si vous l'agréez, je combattrai pour vous.*

Une élévation si rapide ne parut pas un état sûr à cette princesse, tant que son mari vivrait : la fortune pouvait changer. Depuis sept ou huit jours qu'il était arrêté, il s'élevait parmi les gardes même des reproches, des remords et des insultes réciproques. Dans ces circonstances, le passage pouvait être court de l'étincelle à l'incendie. Catherine cherchait les moyens de se tirer d'inquiétude. Les Orlof, voyant qu'après ce qu'ils avaient fait, ils n'avaient plus que le choix de la faveur ou de l'échafaud, déterminèrent sans peine l'im-

pératrice à sacrifier son mari; du moins dit-on qu'ils étaient tous trois seuls avec lui, lors de sa mort : on a dit aussi qu'ils l'avaient empoisonné; mais le tumulte, et les cris qu'on entendit, prouvèrent qu'ils employèrent une violence moins sourde que le poison; il y a apparence qu'ils l'étranglèrent, qu'il se défendit autant qu'il put; et les cris, qu'ils ne pouvaient pas empêcher qu'on entendît, leur firent imaginer de dire qu'ils provenaient des douleurs aiguës d'une colique.

De quelque genre qu'ait été la mort de ce malheureux prince, le procès-verbal de l'ouverture de son corps prouve qu'elle a été violente; c'est un monument d'absurdité. Les médecins et chirurgiens de la cour, aussi stupides que les autres Russes sont féroces, disent qu'ils ont vu clairement, par l'ouverture du corps, que le prince ne pouvait pas vivre encore six mois : c'est d'abord convenir, encore plus clairement qu'ils n'ont vu, que les jours du prince ont été abrégés; ce qu'ils prétendaient sans doute donner pour consolation à ceux qui se seraient flattés d'un long règne. On peut encore conclure de l'ingénieuse observation de ces docteurs, qu'en fait d'assassinat, les degrés du crime doivent se mesurer sur l'âge et le tempérament de celui qu'on assassine.

Dès que l'impératrice fut au comble de ses désirs, elle publia des manifestes remplis d'expressions religieuses, rapportant tout ce qui était arrivé aux décrets incompréhensibles de la Providence. Elle jugea aussi qu'il était convenable de jouer la douleur, qu'on exagère tant qu'on veut quand elle est fausse; car son jeu, à cet égard, a passé les bornes de la vraisemblance.

Il faut pourtant avouer que la conduite politique de cette princesse commence à distraire de l'attention qu'on pourrait faire à sa morale.

Son mari avait déjà fait, à son avénement au trône, la paix

avec le roi de Prusse. Catherine comprit que ce qu'elle avait de mieux à faire, était de n'entrer en aucune des guerres; mais elle eut une raison de plus de s'intéresser de cœur au roi de Prusse : ce fut de trouver plusieurs lettres de ce prince dans la cassette du feu czar, et dans lesquelles il cherchait à calmer le mari sur les déportements de sa femme, et à vivre bien avec elle.

Outre le manifeste que Catherine fit publier, le jour qu'elle s'empara du trône, elle en fit paraître un second, où rien de ce qui pouvait flétrir la mémoire de son mari n'était oublié.

Soit que les trop grands services gênent la reconnaissance des princes, soit que Catherine craignît que la jeune d'Aschof n'eût quelque jour intérêt de détruire son ouvrage, ses talents pour une conjuration la firent exiler avec son mari.

### HERVÉ, ÉVÊQUE DE GAP.

Hervé, nommé évêque pour ses missions et la sainteté de sa vie, se livra à la plus scandaleuse à cinquante ans. Le cardinal Le Camus lui en faisant des reproches : *Vous finissez, comme j'ai commencé*, dit l'évêque, *et moi je finis comme vous avez commencé, bien fâché du ne pas m'en être avisé plus tôt.* Il avait été conseiller de grand'chambre. Le scandale de son libertinage fut si public, que le roi l'exila dans un couvent; il ne voulait pas se démettre de son évêché, et ce prince, pour éviter l'éclat d'un concile provincial, qui aurait sûrement déposé cet évêque, en obtint enfin sa démission, moyennant vingt mille livres de pension, avec lesquelles Hervé continua le même train de vie à Paris, jusqu'à ce que la vieillesse et l'impuissance de l'âge le remissent dans la dévotion.

### L'ABBESSE DE MAUBUISSON ET L'ABBESSE DE POISSY.

L'abbesse de Maubuisson, fille de Frédéric V, électeur palatin, et d'une fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre, et dont la naissance était le moindre mérite, pria madame de Chaulnes, abbesse de Poissy, d'assister à une bénédiction d'abbesse qui devait se faire à Maubuisson; celle-ci fit dire qu'elle n'y pouvait aller, à moins que madame de Maubuisson ne s'engageât à lui donner la main. *Dites à madame de Poissy*, répondit madame de Maubuisson, *qu'elle n'ait point d'inquiétude : depuis que je suis religieuse, je ne distingue plus ma main droite de ma gauche, que pour faire le signe de la croix.*

### LE DUC DE LESDIGUIÈRES.

Le dernier duc de Lesdiguières, commandant à Lyon, y donnait de son carrosse la bénédiction aux passants; étant fort vieux, il se maria. Le cardinal de Coislin, évêque d'Orléans, et oncle de celui de Metz, demanda au vieux duc pourquoi il se mariait. — *Pour avoir des enfants.* — *Mais,* dit le cardinal, *votre femme est bien vertueuse.*

### CLERMONT.

Clermont-Tonnerre, neveu du glorieux évêque de Noyon, était attaché à la maison d'Orléans, et disait qu'il ne savait pas pourquoi il y restait. *Madame* (mère du régent), ajoutait-il, *est le plus sot homme du monde, et Monsieur la plus sotte femme.*

### LA MARQUISE DE ***.

La marquise de *** était aimée à la fois par M. le Prince,

fils du grand Condé, et par le comte de Rouci, et les trompa tous deux. Le prince s'étant aperçu de l'infidélité, la traita comme elle le méritait. Pour prouver son innocence et le calmer, elle lui offrit de faire assassiner le comte de Rouci; le prince en eut horreur, et avertit Rouci, et tous deux l'abandonnèrent. C'était elle qui, ayant été arrêtée dans un bois par des voleurs, ne fut que violée, si l'on peut dire violée en parlant d'elle, et sur ce qu'on lui demanda ce qu'elle pouvait dire à ces gens-là, dans le moment de leurs caresses, répondit qu'elle disait : *Mon cher voleur.*

### LE COMTE D'ARGENSON.

Le comte d'Argenson, voyant qu'après le parricide du 5 janvier 1757, le confesseur n'avait pu faire renvoyer madame de Pompadour, apporta un jour, dans le cabinet de cette dame, où le roi allait venir, des placards que lui d'Argenson produisait comme affichés dans Paris, et qu'il avait fait arracher. Ces placards pouvaient intimider le roi, et par contre-coup réfléchir sur madame de Pompadour. Le ministre feignait d'être horriblement peiné d'être obligé de les montrer au roi; l'abbé de Bernis (car il n'était pas encore cardinal) lui dit plaisamment : *Ceux qui ont affiché ces placards savaient bien qu'ils ne seraient pas pris.*

### VOLTAIRE ET MADAME DE POMPADOUR.

Voltaire ayant donné à madame de Pompadour une copie de son histoire de la guerre, terminée, en 1742, par la paix d'Aix-la-Chapelle, finissait ainsi l'histoire :

« Il faut avouer que l'Europe peut dater sa félicité du jour
» de cette paix. On apprendra avec surprise quel fut le fruit
» des conseils pressants d'une jeune dame du plus haut

» rang, célèbre par ses charmes, par des talents singuliers,
» par son esprit et par une place enviée. Ce fut la destinée
» de l'Europe dans cette longue querelle, qu'une femme la
» commençât, et qu'une femme la finît; la seconde a fait
» autant de bien que la première a causé de mal, s'il est
» vrai que la guerre soit le plus grand des fléaux qui puis-
» sent affliger la terre, et que la paix soit le plus grand des
» biens qui puissent la consoler. »

C'est madame de Pompadour qui me montra cette histoire manuscrite avec une sorte de complaisance; elle ne doutait pas que cet article ne fût un jour imprimé.

### ÉPITAPHE DU DUC DE BUCKINGHAM.

A propos de deuil, voici l'épitaphe que le duc de Buckingham avait composée pour lui, et qu'il voulait qu'on mît sur son tombeau.

*Pro rege sæpè, pro republicâ semper. Dubius, non improbus vixi. Incertus, non perturbatus morior. In Deo confido. Christum adveneror. Ens entium, miserere mei.*

Atterbury, évêque de Rochester, lorsqu'il fut question de mettre cette épitaphe sur le tombeau de Buckingham, à Westminster, s'y opposa, et il y eut à ce sujet beaucoup de débats et d'écrits; mais, à la fin, Atterbury obtint qu'on la changeât, et qu'on la mît telle qu'on la lit aujourd'hui :

*Dubius, sed non improbus vixi. Incertus morior, non perturbatus. Humanum est nescire et errare. Deo confido omnipotenti et benevolentissimo. Ens entium, miserere mei.*

La première est médiocrement chrétienne, la seconde n'est pas médiocrement plate.

### LA PRINCESSE DE CONTI.

La princesse de Conti, mère du prince de Conti d'aujour-

d'hui (en 1763), disait à son mari : *Je puis faire des princes du sang sans vous, et vous n'en pouvez faire sans moi.* On dit qu'elle l'a prouvé. C'est elle qui, subjuguée par le comte d'Agénois, entreprit de ressusciter, en sa faveur, le duché d'Aiguillon. Le garde des sceaux, Chauvelin, dévoué à cette princesse, favorisa de tout son pouvoir le procès à ce sujet contre les pairs, dont le plus grand nombre s'opposait à cette prétention du comte d'Agenois : et le parlement, flatté de faire un duc, puisque le roi l'en laissait maître, déclara, par arrêt, le comte d'Agenois duc et pair, en 1731 : le duc d'Aiguillon d'aujourd'hui est le fils de ce duc de création parlementaire. Sur ce qu'on représentait à la princesse de Conti qu'elle mettait, dans l'affaire du comte d'Agenois, une vivacité qui pourrait être mal interprétée : *Il y a longtemps*, dit-elle, *que le public est mon confident*. Ils vivaient en effet ensemble d'une manière à édifier le public, s'ils avaient été mari et femme.

### LE SURINTENDANT BULLION.

Le surintendant Bullion fit frapper les premiers louis d'or. Ayant donné un repas au premier maréchal de Grammont, au premier maréchal de Villeroi, au marquis de Souvré, et au comte de Hautefeuille, il fit servir au dessert trois bassins remplis de louis, dont il leur permit de prendre ce qu'ils en voudraient. Ils eurent la bassessse de le faire, et s'en retournèrent les poches si pleines, qu'ils avaient peine à marcher, ce qui faisait beaucoup rire Bullion. Le roi, qui faisait les frais de cette plaisanterie, ne devait pas la trouver si bonne (1).

(1) Duclos a fait usage de ce trait dans les *Considérations sur les Mœurs*, mais sans nommer les personnages.

### MADAME MALDAK.

Charlotte-Louise-Christine-Sophie de Brunswich-Volfenbutel, née le 9 août 1694, épousa en 1711, le prince Czarowitz, fils de Pierre le Grand. Elle était sœur de l'impératrice, femme de Charles VI. Son mari, barbare au suprême degré, la traitait avec une extrême dureté; il l'empoisonna plusieurs fois; il lui donna un jour un coup de pied furieux dans le ventre lorsqu'elle était grosse de huit mois. Elle tomba évanouie et noyée dans son sang. Le prince part pour la campagne, espérant apprendre sa mort le lendemain. Le czar était alors dans ses tournées en Europe. Dans ces circonstances, la comtesse Konigsmark, mère du maréchal de Saxe, conseilla à la princesse de faire publier qu'elle était morte; on gagna les femmes; on envoya un courrier porter la nouvelle, et on enterra une bûche, dont l'Europe porta le deuil.

La princesse arriva à Paris, se cacha, et quelque temps après partit pour la Louisiane. En 1717, les gazettes de l'Europe annoncèrent la mort du Czarowitz. La princesse, libre alors, ayant perdu ses domestiques de confiance, épousa, quelques-uns disent un officier nommé d'Auban, d'autres le sieur Maldack, sergent d'infanterie : peut-être était-ce le même homme qui avait deux noms. Elle devint enceinte, et accoucha d'une fille. Au bout de dix ans, son mari fut attaqué d'une fistule; on vendit l'habitation, et on revint en France. M. Faveraut (dont il sera parlé ci-après) la vit arriver à Lorient, coiffée à l'allemande, avec le sieur Maldak, son mari.

Les fonds étant épuisés, le mari s'adressa à la compagnie des Indes pour obtenir un emploi. Pendant les négociations, la princesse, se promenant aux Tuileries, fut reconnue par le maréchal de Saxe, à qui elle confia son secret, avec permis-

sion de le dire au roi dans un temps fixe. La veille du jour où le roi devait être instruit, le maréchal alla pour en prévenir la princesse ; elle était partie pour l'île de Bourbon, dont son mari avait obtenu la majorité. Le roi, ayant tout appris, fit écrire par M. de Machault, au gouverneur de l'île de Bourbon, pour que M. de Maldak y fût traité avec la plus grande considération, et, quoiqu'en guerre avec la reine de Hongrie, il lui écrivit de sa main. La reine de Hongrie adressa une lettre au roi pour sa tante, dans laquelle elle l'invitait à venir auprès d'elle, mais en lui imposant la loi d'abandonner son mari et sa fille, dont le roi prendrait soin. La princesse se refusa à ces conditions, et elle est restée à l'île de Bourbon jusqu'à la fin de 1757, que son mari est mort. Elle avait perdu sa fille quelque temps auparavant. Elle vint loger à Paris, à l'hôtel du Pérou, dans le dessein de se retirer dans un couvent. C'est ici que finit le récit qui m'a été fait ; ce qui suit est d'une toute autre certitude.

Madame de Maldak, en 1758, acheta une petite maison à Vitry, village à deux lieues de Paris, où elle a vécu, n'ayant pour domestiques que son jardinier et une négresse. Des personnes respectables et dignes de foi, M. et madame de Souci (1), m'ont dit qu'on voyait dans son air, dans sa personne, dans sa conversation, des traces et comme des souvenirs de sa grandeur passée. Ils étaient sa société la plus ordinaire. Je les ai trouvés persuadés qu'elle était effectivement la princesse de Volfenbutel, femme du Czarowitz, quoiqu'elle ne leur eût jamais fait aucune confidence sur cet objet ; leur principale preuve est celle-ci :

On lui lut un jour un mémoire sur la Russie, où son histoire était racontée ; on y disait qu'elle avait eu un coup de

(1) M. de Souci, chevalier de Saint-Louis, ancien lieutenant aux gardes françaises.

couteau dans le côté gauche, elle reprit vivement : *Que ç'avait été dans le bras et non dans le côté.* — *Mais, madame, vous savez donc le fait ?* A ce mot elle se remit, et dit qu'elle l'avait appris de quelqu'un qui connaissait particulièrement la princesse. Cette anecdote resta dans la mémoire de M. de Souci. Aussitôt qu'elle eut les yeux fermés, il se transporta chez elle avec M. de Faveraut, chevalier de Saint-Louis, et ancien capitaine d'infanterie à la Louisiane, où il avait connu madame de Maldak, et ayant fait la reconnaissance du cadavre, ils trouvèrent la cicatrice du coup de couteau sur le bras gauche. C'est de M. de Souci et de M. de Faveraut que je tiens le fait.

Madame de Souci la traitait toujours selon l'opinion qu'elle en avait. Madame de Maldak pressait un jour cette dame de s'asseoir sur le même sopha à côté d'elle, madame de Souci lui dit qu'elle ne prendrait pas la liberté d'user de cette permission : *Je vous la donnerais encore*, lui dit madame de Maldak, *dans toute autre situation.*

On parlait de madame la dauphine mourante. Elle s'écria par distraction : *Ce que c'est que les grandeurs humaines ! et me voilà !*

M. le marquis de Brancas lui offrait des services et même des bienfaits : *Je n'ai besoin de rien que d'être ignorée, je voudrais m'ignorer moi-même.*

Elle se portait, à soixante-dix-sept ans, comme les femmes se portent à vingt-cinq ans, et à cette occasion, elle disait : *Il faut bien que je sois extraordinaire en tout.*

Elle parlait politique en personne intéressée, s'étendait volontiers sur la reine de Hongrie, et s'arrêtait comme par distraction, quand on parlait de la Russie ; elle avait horreur de l'impératrice Catherine, qu'elle n'appelait jamais que *la Tambour.*

Jamais elle ne nomma son mari autrement que le défunt.

Elle était d'une défiance extrême, et fuyait surtout les questionneurs.

Elle avait été empoisonnée sept fois, deux fois en Russie, cinq aux îles. Madame de Souci observa que les premières fois qu'elle lui offrit du tabac, elle n'en prit qu'après lui en avoir vu prendre.

---

# TESTAMENT ET CODICILLE

## DE DUCLOS

---

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit.

Je donne et lègue douze cents livres de rente viagère à ma nièce, madame de La Soualaye.

Je donne et lègue à Brusselle, qui me sert avec zèle et amitié depuis plus de vingt ans, six cents livres de rente viagère, qui sera continuée à sa femme, si elle lui survit; de plus deux cents livres une fois payées pour leur deuil, et au mari toute ma garde-robe, mon linge de corps et les draps. Toutes ces rentes viagères seront payées chaque année d'avance, à commencer du jour de mon décès.

J'augmente de cent francs la rente viagère de pareille somme, que je fais à Guillemette qui a servi ma mère; ainsi sa pension sera désormais de deux cents livres.

Je donne et lègue à mademoiselle Olympe Quinault dix mille livres une fois payées.

Je donne et lègue trois mille livres aux pauvres de la paroisse de Saint-Sauveur de Dinan, lesquelles seront remises au

recteur ; et j'excepte des pauvres les mendiants valides à qui je ne donne rien, et à qui l'on ne doit que du travail.

Je lègue douze cents livres à mon curé pour m'enterrer comme il voudra.

Je donne un diamant de cent louis à mon confrère M. d'Alembert.

Je donne à M. du Tartre de Bourdonné mon tableau de Boucher, et tous autres tableaux et estampes qui sont chez moi, s'il les veut. Je donne à l'Académie mon buste du roi en bronze, et je la prie de me donner pour successeur *un homme de lettres*.

Mes dettes acquittées, s'il s'en trouve, et le présent testament entièrement rempli et exécuté, je lègue le surplus des biens que je posséderai à mon décès, à M. de Noual, mon neveu à la mode de Bretagne ; et, à son défaut et mourant sans enfants, je lui substitue sa sœur, madame Michel.

Si mes héritiers, ou légataires, ou aucun d'eux contestaient, en tout ou partie, les dispositions de mon présent testament, du jour que la contestation sera formée, je veux que de plein droit toutes les dispositions faites en faveur des contestants soient nulles, les révoquant en ce cas expressément ; et je donne et lègue à l'hôpital de Paris, toujours en cas où il serait contrevenu à ma volonté, les mêmes droits qu'auraient eus celui, celle ou ceux qui auraient contesté.

Je prie M. Abeille d'être mon exécuteur testamentaire, et d'accepter un diamant de cent louis.

C'est pour qu'on satisfasse le plus promptement que faire

se pourra à mes différents legs, et pour me précautionner contre les accidents de la fortune, que j'ai gardé chez moi une somme assez considérable.

Paris, le 15 décembre 1769.

PINOT DUCLOS.

La rente de douze cents livres viagères que je laisse à ma nièce, sera continuée à son mari, s'il survit à sa femme : ainsi cette rente viagère porte sur les deux têtes. Je ratifie tous les articles du présent testament.

Paris, le 18 mai 1771.

PINOT DUCLOS.

FIN.

# TABLE

# BIBLIOTHÈQUE DE L'ESPRIT FRANÇAIS

**Éditée par EUGÈNE DIDIER, rue Guénégaud, 25.**

ÉDITIONS EN UN SEUL VOLUME, FORMAT ANGLAIS, A 3 FR. 50 C.

Très-beau papier glacé et satiné. — Impression en caractères neufs.

## *Auteurs du dix-huitième siècle.*

**D'Alembert.** — Discours préliminaire de l'Encyclopédie. — Études sur la philosophie. — Le Système du monde. — Portraits d'académiciens. — Correspondance littéraire. — Maximes et Pensées.

Sa Vie, ses OEuvres, sa Philosophie, par Condorcet.

**Boufflers.** — Aline. — Le Derviche. — Tamara. — Ah! si... — Poésies. — Contes. — Fables. — Voyages.

Vie de Boufflers, par Arsène Houssaye.

**Chamfort.** — Les hommes et les choses au dix-huitième siècle. — Caractères et portraits. — Nouvelles à la main. — Le marchand de Smyrne. — Eloges de Molière et de La Fontaine. — Dialogues philosophiques. — Poésies. — Maximes et Pensées.

**Duclos.** — Mémoires de Duclos. — Histoire de madame de Luz. — Les Confessions du comte de ***. — Acajou et Zirphile. — Considérations sur les mœurs. — Morceaux historiques. — Maximes, Pensées et Bons Mots.

Duclos, sa Vie et ses OEuvres, par le comte L. Clément de Ris.

**Madame d'Épinay.** — *Mémoires et Correspondance.* — Lettres inédites de Grimm, Voltaire, Diderot, Duclos et Jean-Jacques Rousseau.

Étude sur madame d'Épinay, par Louis Enault.

**Favart.** — La Chercheuse d'esprit. — Les trois Sultanes. — Contes de madame Favart. — Journal de Favart.

Vie de M. et madame Favart, par Léon Gozlan.

**Fontenelle.** — Entretiens sur les mondes. — Histoire des oracles. — Poésies. — Dialogues des morts. — Esprit de Fontenelle.

Études sur Fontenelle, par Grimm, Garat, Sainte-Beuve.

**Grimm.** — *Gazette littéraire.* — Histoire. — Philosophie. — Littérature. — Nouvelles. — Critique, etc.

Études sur Grimm, par Sainte-Beuve et Paulin Limayrac.

**Rivarol.** — Maximes, Pensées et Paradoxes. — Études sur la langue française. — Philosophie. — Esprit de Rivarol. — Poésies. — Le petit Almanach des grands hommes. — Le dernier Jour de la royauté.

Notice de Sainte-Beuve, portrait gravé d'après Carmontelle.

## *Auteurs du dix-neuvième siècle.*

**Alphonse Karr.** — *Une Poignée de vérités.* — La Sagesse humaine. — Apologues. — Les Pauvres et les Mendiants. — Les Chiens et les Amis. — Une histoire de Voleurs. — Comédiens et Cordeliers. — La Modestie. — L'Honneur en 1853. — Princes et Poëtes. — La Vertu donne sa démission, etc.

**Alphonse Karr.** — *Geneviève.* Nouvelle édition, revue et augmentée.

**Alphonse Karr.** — *Le Chemin le plus court.* Nouvelle édition.

**Arsène Houssaye.** — *Sous la Régence et sous la Terreur, Talons rouges et Bonnets rouges.* — M. de Moncrif. — Le violon de Franjolé. Mademoiselle de Cormeilles. — Morte et vivante.

**Arsène Houssaye.** — *Les Filles d'Ève.* — Les trois sœurs. — La bouquetière de Florence. — Jenny. — Histoire de madame de Marcy.

**Balzac (H. de).** — *Physiologie du Mariage* (Nouvelle série). — Les petites Misères de la vie conjugale. — Études de femmes. — Madame Firmiani.

**Clément de Ris.** — *Portraits à la plume.* — Alfred de Musset. — Henri Murger. — Octave Feuillet. — Alphonse Karr. — Arsène Houssaye. — Prosper Mérimée. — Théophile Gautier, etc.

**Emmanuel de Lerne.** — *Les Sorcières Blondes.* — Deux nuits d'été. — La laitière et le pot au lait. — La pantoufle rose. — La nuit des Cendres. — Le chevalier de Rouville.

**Emmanuel de Lerne.** — *Amoureux et grands Hommes.* — Molière et Armande Béjart. — Le Renard et sa cour. — Marie-Antoinette et madame Jules de Polignac. — Les deux Éminences. — Les Femmes aimées de Gœthe.

**Granier de Cassagnac.** — *Portraits littéraires.*

**Lafayette (C.-C. de).** — *Dante, Michel-Ange, Machiavel.*

**Méry.** — *Les Nuits Espagnoles.* — La Villa amorosa. — La belle Étoile. — Le Château des trois tours. — La Dame noire. — Lively Kopson. — Giovanni et Margellina. — Dona Jacintha. — Bianca, etc.

**Paul Nibelle.** — *Un Mystère de famille.*

**Paul Nibelle.** — *Simples récits.*

**Philarète Chasles.** — *Scènes et récits du monde nouveau.*

**Stendhal (H. Beyle).** — *De l'Amour.*

Étude sur Stendhal, par Paulin Limayrac.

---

## COLLECTION DIAMANT

A 1 FR. LE VOLUME.

---

BALZAC (H. de). . . . . . **Les Fantaisies de Claudine.**
**Théorie de la démarche** (ouvrage inédit).

CHASLES (Philarète) . . . **La Fille du Marchand.**

DESPLACES (Auguste). . . **Impressions et Symboles rustiques.**

GAUTIER (Théophile). . . **Émaux et Camées,** 2e édition.
**Celle-ci et celle-là.**

GÉRARD DE NERVAL. . . **Petits Châteaux de Bohême.**

GOZLAN (Léon). . . . . . **Les Maîtresses à Paris,** 2e édition.
**Comment on se débarrasse d'une maîtresse,** avec une préface sur la Légèreté française.

HOUSSAYE (Arsène). . . . **La Vertu de Rosine** (nouvelle édition).

KARR (Alphonse). . . . . **Midi à quatorze heures.**
**Proverbes.**

MARTIN (N.). . . . . . . . **L'Écrin d'Ariel.**

MÉRY . . . . . . . . . . . **La Chasse au Chastre,** avec une préface sur Alexandre Dumas.

PRÉMARAY (Jules de). . . **Le Chemin des Écoliers.**

STENDHAL (H. Beyle). . . **L'Abbesse de Castro.**

---

4625-B
el part

